

Notre ROMAN COMPLET: - COEUR DE FLAMME, par MAGALI

SEPTEMBRE 1933

La Revue Populaire

15¢

26e ANNEE



LA
GRANDE
REVUE
CANADIENNE

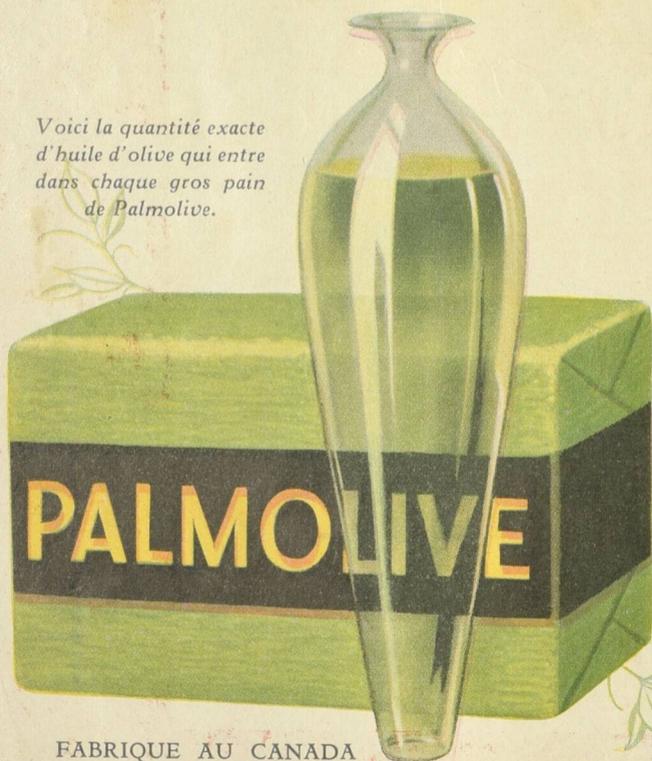
Beauté...



que les hommes admirent et les femmes envient

... c'est une peau dont le velouté et la jeunesse proviennent de ce mélange secret et bienfaisant d'huiles d'olive et de palme.

Voici la quantité exacte d'huile d'olive qui entre dans chaque gros pain de Palmolive.



FABRIQUE AU CANADA

Une beauté qui attire, qui séduit, doit presque toujours son charme à une peau jeune, ferme, douce, rayonnante. Cléopâtre le savait bien. Elle se servait des adoucissantes huiles cosmétiques d'olive et de palme pour s'embellir. Aujourd'hui, ce même soin précieux de beauté est votre — dans un *mélange secret* de ces mêmes huiles, un mélange qui rend Palmolive unique parmi les savons de beauté, un savon fait pour favoriser et embellir le teint.

Soir et matin, suivez ce traitement de beauté: Des deux mains faites une mousse *riche et crémeuse* de Savon Palmolive et d'eau chaude. Puis massez légèrement le *visage*, la *gorge* et les

épaules. Rincez bien. Essayez soigneusement. Cela gardera votre peau fraîche et belle.

Malgré sa précieuse composition Palmolive est très peu coûteux. Si peu coûteux en effet, que vous pouvez l'employer copieusement pour votre shampooing — car il est bon pour les cheveux comme pour la peau. Servez-vous-en généreusement pour vos mains — mais surtout pour votre bain quotidien. Il garde tout le corps frais et dispos.

Achetez 3 pains de Palmolive aujourd'hui. Employez-les comme indiqué ci-haut. Mais n'employez aucun autre savon dans l'intervalle. Constatez par vous-même comme ce savon unique garde la peau douce, jeune et belle.

Conserver ce Teint d'Ecolière

coûte moins cher maintenant

Maurice Vane, chef de l'Hôtel Fort Garry, de Winnipeg, étudie sur les lieux la méthode "Ovenizing" qui a apporté une perfection nouvelle au Bacon Premium Swift.



"Dans des fours!"

...Merveilleuse, votre méthode de fumer le Bacon"

dit Maurice
de l'Hôtel Fort Garry,
Winnipeg



Un chef-d'œuvre de Maurice . . .

Epinards au gratin avec Bacon Premium

Préparé de cette manière, ce plat est la perfection même:

Epinards frais (ou une boîte d'épinards en conserve); faites bouillir dans juste ce qu'il faut de sel pour empêcher de brûler.

Egouttez bien, hachez fin et ajoutez: deux cuillerées à soupe de graisse; sel et poivre au goût; un œuf bien

battu; une pincée de muscade; un quart de tasse de lait riche.

Faites griller jusqu'à ce qu'elles soient croustillantes une quantité suffisante de tranches de Bacon Premium.

Disposez le bacon et les épinards en couches dans une lèche-frite. Recouvrez de chapelure de pain et de fromage râpé et faites cuire.

LA méthode Swift améliorée pour le fumage du bacon, méthode dite "Ovenizing", a su provoquer l'enthousiasme d'un connaisseur comme Maurice.

"Grâce à cette méthode", nous a-t-il avoué, "j'ai réussi mieux que jamais quelques-unes de mes créations. Je me ferai certainement un plaisir d'étudier sur les lieux votre méthode Ovenizing".

Vous n'aurez peut-être pas l'occasion, comme Maurice, de visiter l'établissement Swift et de voir nos fameux fours de briques à portes de fer; les appareils qui règlent, avec une merveilleuse précision, la température et la densité de la fumée; ou encore de suivre le travail de la main-d'œuvre dans toutes les phases de la méthode "Ovenizing".

Si vous ne pouvez voir tout cela, vous pouvez tout de même juger des résultats, tout comme font les personnes qui, à l'Hôtel Fort Garry, goûtent à la célèbre

cuisine de Maurice. Vous verrez que la méthode "Ovenizing" a amélioré le Premium Swift de trois façons différentes:

Premièrement, la saveur est plus fine et son goût plus riche se mêle bien avec la douceur déjà célèbre du Premium.

Deuxièmement, plus de tendreté. Les tranches grillées sont si croustillantes qu'elles fondent pratiquement dans la bouche!

Troisièmement, plus belle couleur. Chaque belle tranche qui sort du four est d'un brun plus vermeil et plus appétissant.

Nous vous conseillons d'essayer du Bacon Premium dès demain. Au déjeuner, bien entendu. Et peut-être aussi au dîner, suivant la recette de Maurice. Chez tous les bons fournisseurs. Mais exigez le Premium Swift véritable — le seul qui soit "Ovenized".

Swift Canadian Co., Limited



"Ovenizing" est une méthode Swift exclusive. Commandez le "Premium" Swift par son nom.

Le Jambon Premium Swift est aussi "Ovenized"

Bacon Premium Swift MAINTENANT *Ovenized*

FUMÉ AU FOUR . . . D'APRÈS UNE MÉTHODE AMELIORÉE

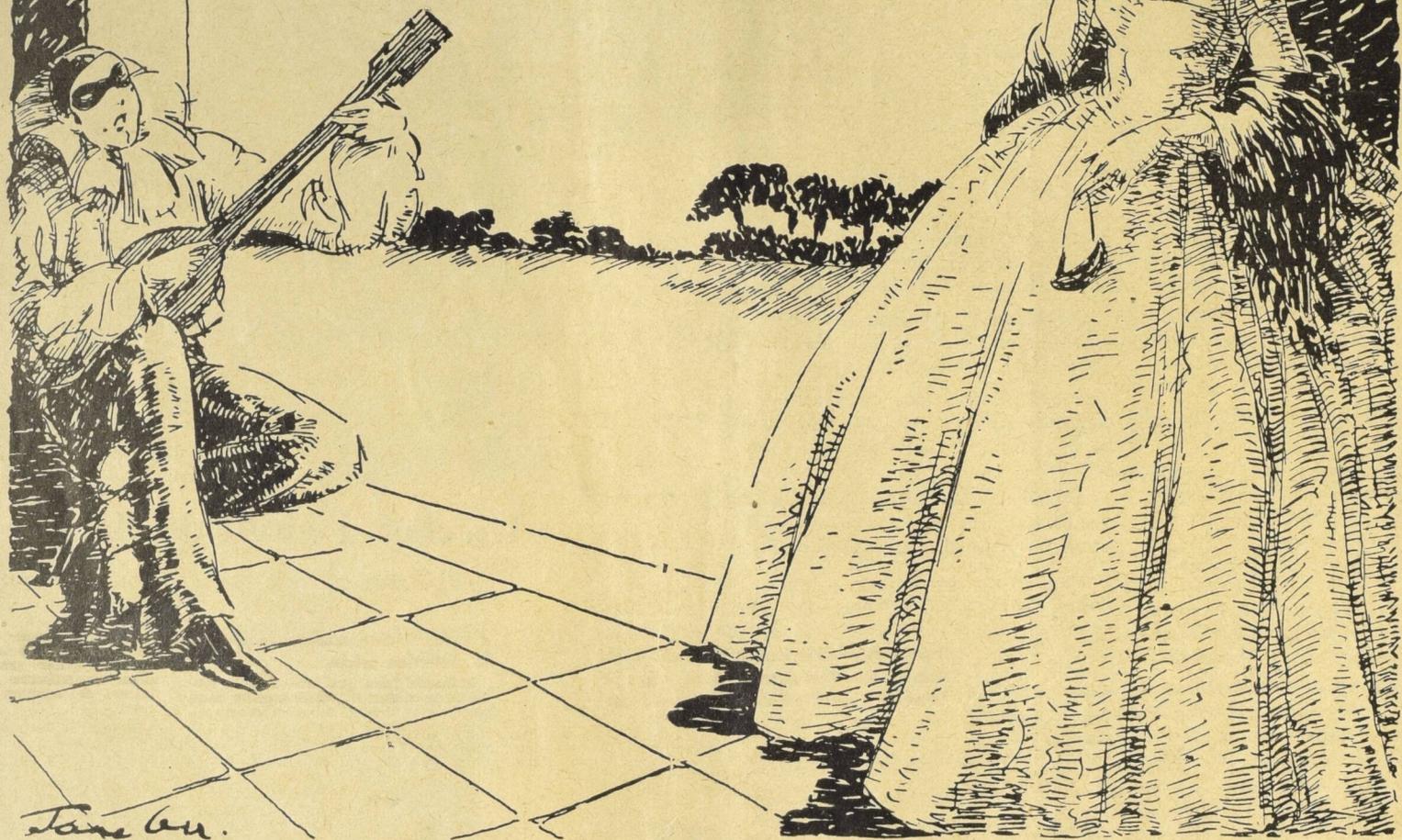
SOMMAIRE

	Pages
Nos "belles" escaliers, par Roméo Boucher et Jean Chauvin.....	7
Le secret de la tempête, par Fernand de Verneuil.....	10
Chroniqueurs sportifs.....	11
Les "Sokols" du Canada.....	12
Son Correspondant, par Simone Colin.....	13
L'Album de famille de Hollywood.....	15
Comment accentuer votre beauté.....	16
<i>Notre roman complet :</i>	
COEUR DE FLAMME, par Magali.....	17
Notre Concours de Photos.....	43
Une vieille maison de Montréal, par Jean-Chauveau Hurtubise.....	46
Radio.....	47
La page pour tous.....	51
Horoscope du mois.....	52
La Cuisine, par Germaine Taillefer.....	54
Livres et revues, par Louis Sabourin.....	56
La Chanson Française.....	58
Les Mots Croisés.....	58

Notre prochain roman d'amour complet :

TON COEUR EST A MOI

par Marcelle Davet



Tanguay.

ABONNEMENT

<i>Canada</i>		<i>Etats-Unis</i>	
Un an	\$1.50	Un an	\$1.75
Six mois75	Six mois90

TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de dix jours, au moins, et tout changement d'adresse doit nous parvenir avec mention complète de l'ancienne adresse.

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le premier et le 5 du mois.

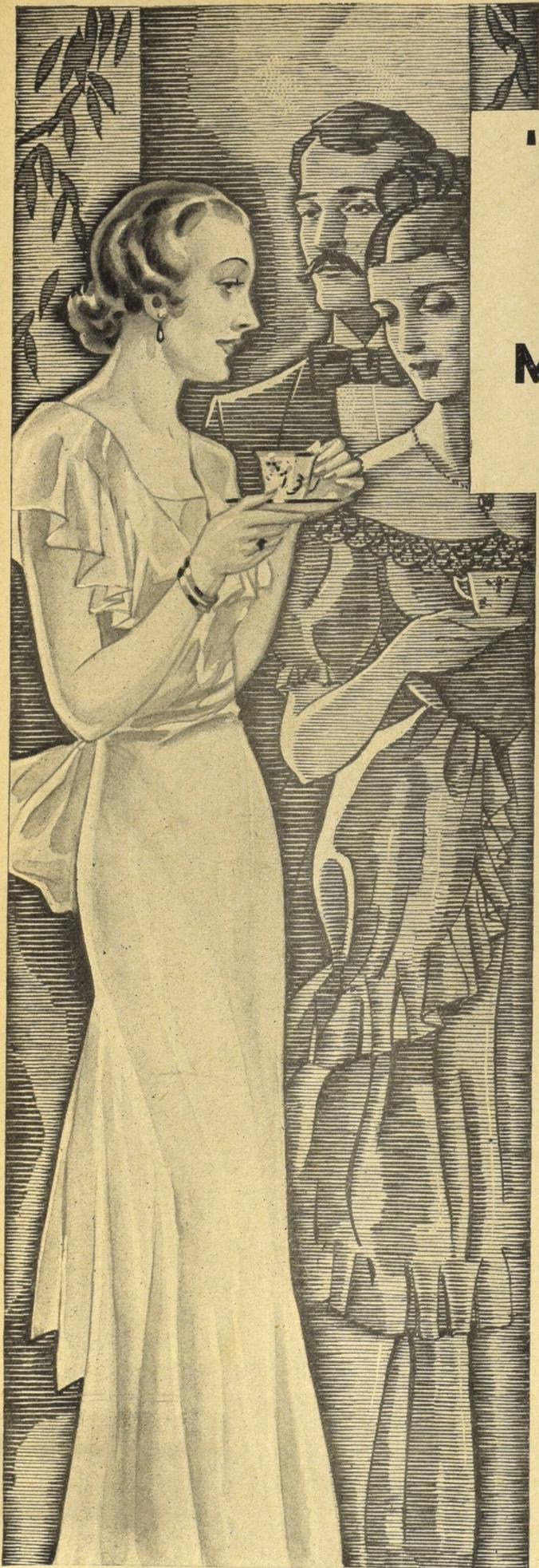
Editeurs-Propriétaires :

POIRIER, BESETTE & CIE LTEE

975, rue de Bullion — — — Montréal, Canada

Tel.: LANcaster 5819

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U. S. A., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.



"De tout temps il a eu
cette exquisite saveur

Maintenant cette saveur
est toujours fraîche"

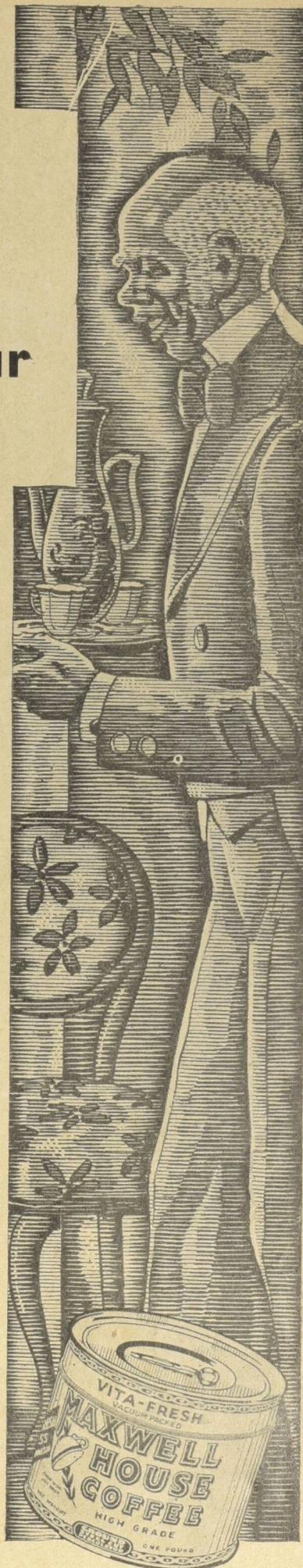
disent les
Canadiennes

VOILA le message du Canada aux
Etats du Sud, qui ont vu naître le
café "Maxwell House". PLUS DE
SAVEUR dans le mélange—dans la tasse.
C'est pourquoi le café "Maxwell House"
a été adopté au Canada, de Halifax
à Vancouver; et pourquoi des ménagères
canadiennes préfèrent le café "Maxwell
House" à tout autre.

Voici un café pleinement savoureux, à
son mieux. Un mélange qui fait ressortir
chaque caractéristique des différentes
variétés de café qui le composent.

Toute sa saveur et la totalité de son
arome sont conservées pour vous. Seul
le procédé "Vita-Fresh" protège effica-
cement le café en expulsant l'air qui se
trouve à l'intérieur de la boîte, air nuisi-
ble à la saveur des autres cafés. Le
"Maxwell House" seul, est mis en boîte
par le procédé "Vita-Fresh".

Le café "Maxwell House" est torréfié
et mis en boîtes au Canada.



MAXWELL HOUSE *Coffee*

MH3F-33

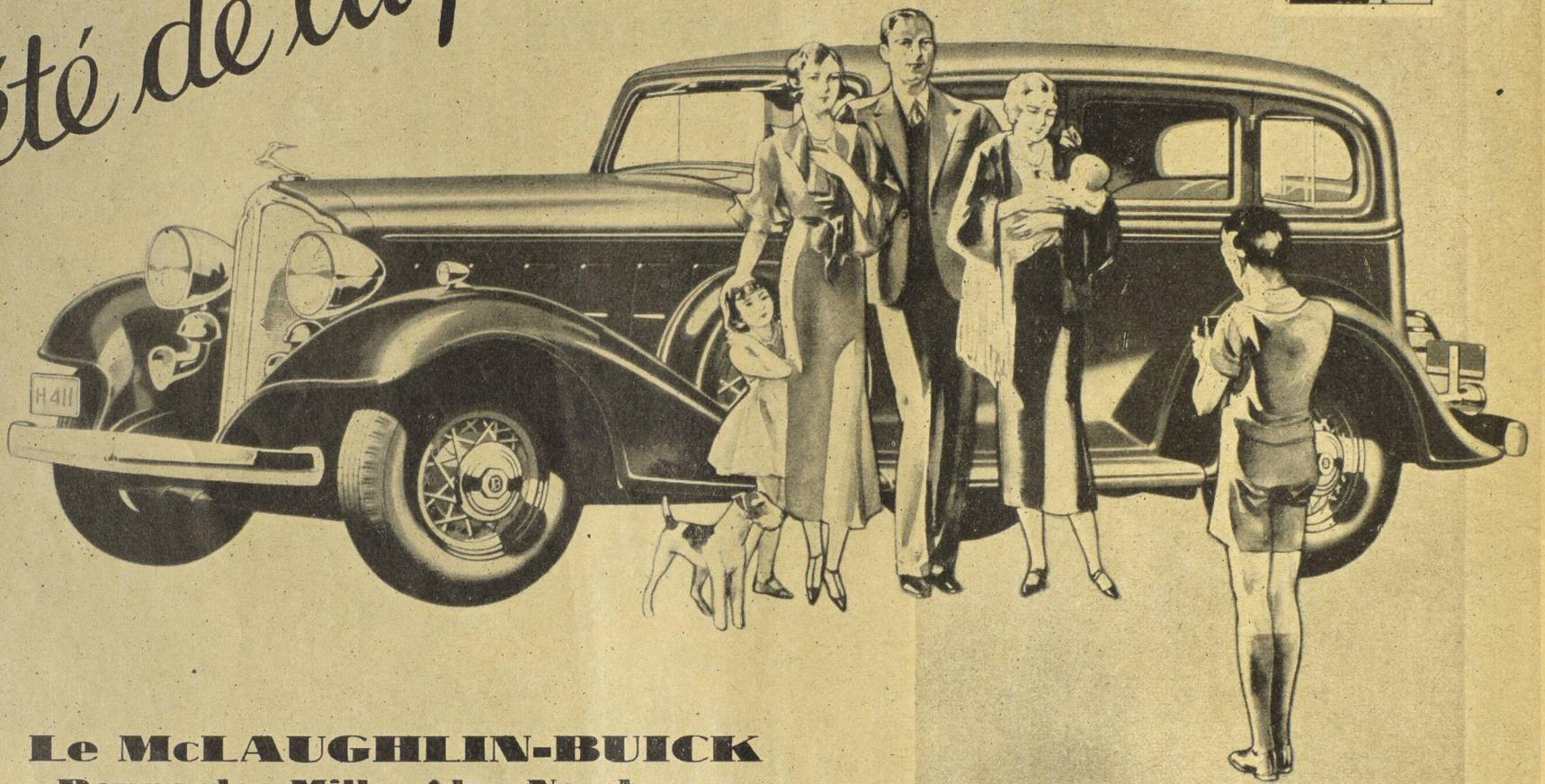
T O R R E F I E E T M I S E N B O I T E A U C A N A D A

"BON JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE"



6

"Il a toujours été de la famille!"



Le McLAUGHLIN-BUICK
Donne des Milles plus Nombreux
et Meilleurs

DES milliers de familles canadiennes ont prouvé, pendant vingt-cinq ans, que le McLaughlin-Buick donne des milles plus nombreux et meilleurs. Vous saurez que le McLaughlin-Buick donne de meilleurs milles dès que vous le conduirez. Vous trouverez que son gros Moteur Huit en Ligne donne un rendement plus souple et plus puissant; que son long empattement, ses intérieurs spacieux et le Système Fisher de Ventilation procurent un confort exceptionnel; et que son poids bien distribué lui permet de tenir fermement la route à toutes les vitesses. Vous obtiendrez aussi des milles *plus nombreux* d'un McLaughlin-Buick. Les statistiques prouvent que beaucoup de McLaughlin-Buick servent pendant 200,000 milles et plus, ce qui signifie une réelle économie et un véritable agrément en fait d'automobilisme. Sûrement, la préférence qui pousse huit familles sur dix, qui possèdent des McLaughlin-Buick, à toujours acheter des McLaughlin-Buick, semble être une bonne raison pour vous de vous renseigner encore plus sur ce bel auto. Pourquoi ne pas faire une promenade d'essai dans un McLaughlin-Buick? Votre dépositaire sera heureux d'arranger la chose pour vous — *aujourd'hui*.



Du journal de l'arrière-grand-père Graddock, 22 mai, 1875: "A Enniskillen aujourd'hui, pour prendre charge du nouveau phaéton construit sur commande pour moi par la McLaughlin Carriage Works. La famille est transportée de joie à ce sujet."

Grand-père écrit à grand'tante Lucie, été de 1909: "J'ai acheté une automobile McLaughlin-Buick. Ne grondez pas. Elle peut à peine coûter plus cher que vos chevaux trotteurs favoris."



Télégramme, papa à grand-papa, 2 septembre, 1922: "Elu comme associé dans la compagnie, avec augmentation substantielle. Ai célébré en prenant livraison nouveau sedan McLaughlin-Buick. Il fait certainement bon de revenir à la tradition de la famille. Irai vous voir en auto à la fin de semaine."

Maman accepte une invitation, 14 juillet, 1929: "J'irai dans mon auto cette fois. Avez-vous appris? Mon Jean chéri m'a donné le plus beau coupé McLaughlin-Buick. C'est un auto si impressionnant — si élégant et facile à conduire, n'est-ce pas?"

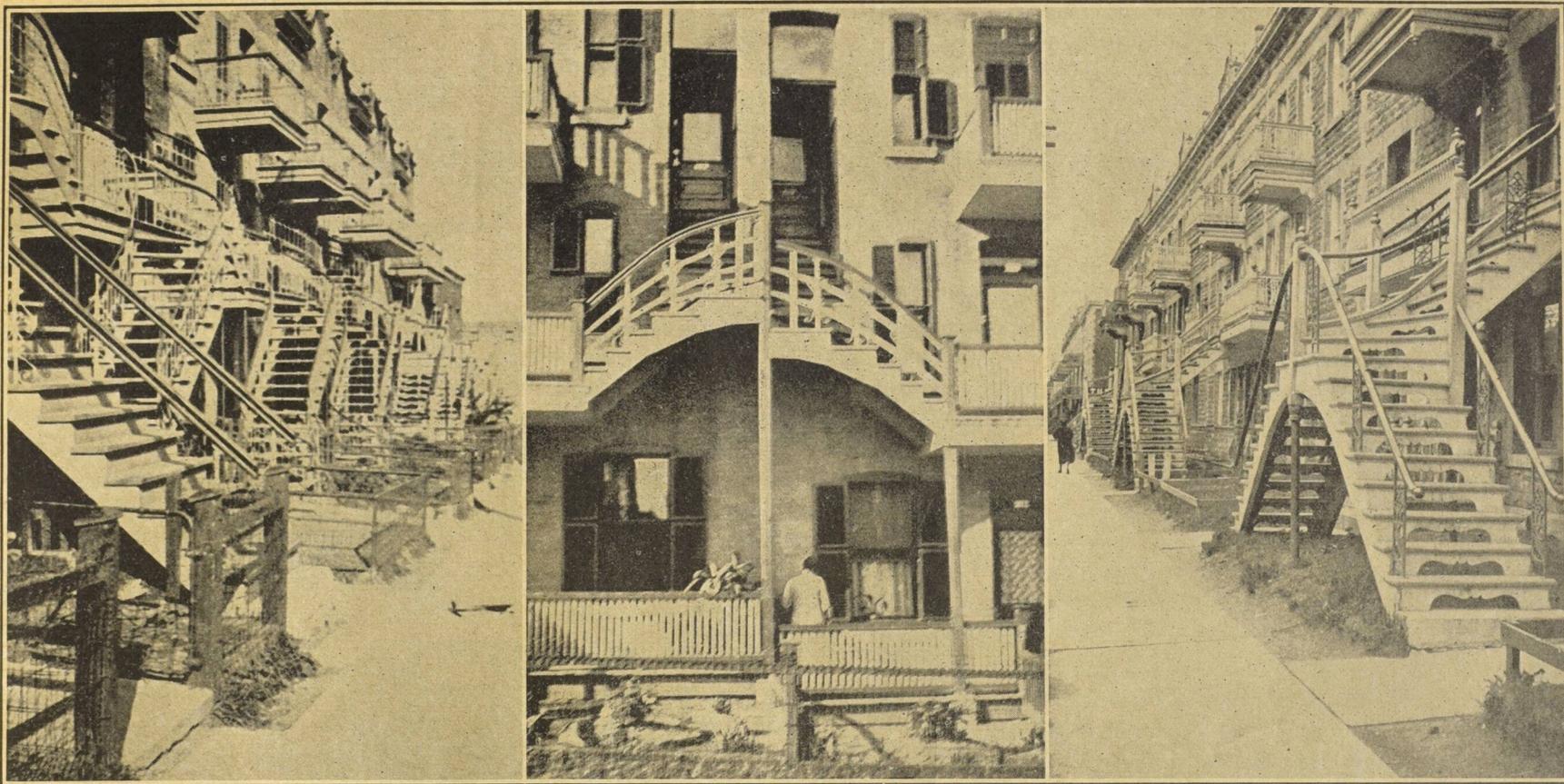


Papa répond à son dépositaire McLaughlin-Buick, 10 août, 1933: "Il va sans dire que l'auto est splendide. Le McLaughlin-Buick est une sorte de tradition dans ma famille, comme vous savez. Et ce modèle 1933 me convainc que c'est un meilleur placement que jamais."

McLAUGHLIN-BUICK



HUIT EN LIGNE



Nos "Belles" Escaliers

Etude photographique, par Roméo Boucher et Jean Chauvin

UN jeune Hollandais, lecteur passionné de Jules Verne, se présenta un jour chez notre ami Raoul Clouthier, directeur du service de publicité française du *Canadian Pacific*. Il venait de boucler le globe. C'était le printemps et c'était la « semaine du grand nettoyage ». C'est-à-dire que le moment ne pouvait être mieux choisi pour montrer à cet étranger un Montréal requinqué et tout paré des grâces du renouveau. On l'installa donc dans un autocar avec toute une voiturée de *rubber-necks* américains. A son retour, croyait-on, il n'aurait rien de plus pressé que de vanter à son hôte la basilique de Montréal, réplique de Saint-Pierre de Rome, l'église Notre-Dame, réplique (qu'on dit!) de Notre-Dame de Paris, le monument de Sir George Etienne Cartier, réplique de la colonne des Girondins de Bordeaux, et autres merveilles aussi originales! De tout cela il ne souffla mot cependant, car la seule chose qu'il remarqua, au cours de sa promenade, ce furent nos escaliers extérieurs. Oui, nos escaliers extérieurs dont l'image devait rester gravée dans sa mémoire à côté de celles de l'Acropole, des grandes

pyramides, de la muraille de Chine et du Taj-Mahal au clair de lune! Rentré dans son pays, le jeune homme raconta à toute la presse d'Amsterdam que les Montréalais dressaient contre leur maison, pour y grimper, l'hiver, quand la neige en interdisait l'entrée, des échelles hautes comme celle de Jacob. Sourd aux explications qu'on lui avait données, il s'était convaincu que nos escaliers extérieurs étaient une sorte de ponts-levis jetés sur des *bancs de neige*, ne pouvant croire qu'ils ne répondissent pas à un impérieux besoin. Il se trompait, évidemment, mais son erreur partait d'un bon naturel. Qu'il se fût mépris sur leur destination, qu'il n'ait pas compris que nos escaliers extérieurs, ces machines à monter chez soi, eussent pour unique fonction de conserver intact le cube logeable et circulaire de nos maisons, cela n'a qu'une importance bien relative. Mais, au moins, ils les avait vus, ces escaliers, il les avait remarqués. C'est plus que ne sauraient dire soixante-quinze pour cent des Montréalais que laisse indifférents le grotesque spectacle de ces tentacules au visage de nos maisons. Ils ne les voient pas plus, en effet, que les

échoppes en brique qui masquent complètement ou à demi toutes les belles vieilles maisons de pierre des rues Bleury, Ste-Catherine et Saint-Denis, ou les échauguettes, poivrières, girouettes, créneaux et tourelles, dont se parent les habitations privées, construites aux environs de 1900.

Avons-nous des oeilères ou sommes-nous insensibles à la laideur comme Mithridate aux poisons? Pourquoi faut-il, par exemple, que l'Est soit, pour le touriste, un objet de curiosité et l'Ouest un objet d'admiration? Là, de charmantes cités-jardins peuplées de cottages de style villageois, — Normand, Tudor ou Georgian, — tout tapissés de lierre. Ici, des maisons sans style avec, pour plantes grimpanes, des escaliers roides comme une échelle de potence ou tordus comme de la ferraille, luxuriante végétation métallique, flore pétrifiée d'une jungle urbaine, absurdes ornements dont le pathos ferait pâlir les fioritures les plus outrées des cathédrales mexicaines de style baroque ou churrigueresque et auxquelles il ne manque que d'être polychromées pour détenir le record de la laideur parfaite!

Les escaliers extérieurs les plus solennels et les plus ridicules se rencontrent à l'est, au nord et au sud de Montréal. N'en cherchez ni au nord-ouest, ni au sud-est. A l'ouest, où de belles villas s'assoient sur la montagne comme sur les gradins d'un amphithéâtre, de même que dans le quartier de résidence d'Outremont, les permis de construire ne sont accordés que sur présentation d'un plan d'architecte, ce qui explique qu'on n'y voie aucun escalier extérieur. Quant à la zone sud, du fleuve à la rue Lagauchetière, elle a toujours été protégée contre ces saintes horreurs par des propriétaires, architectes et constructeurs d'un meilleur goût. On n'en trouve naturellement aucun dans les rues commerçantes, ni dans le Vieux Montréal, aujourd'hui la cité des affaires, car nos ancêtres bâtissaient plus intelligemment que nous. D'ailleurs, notre architecture n'est à l'âge de l'escalier que depuis une quarantaine d'années. Les spéculateurs des « gay nineties » et aussi les échevins, pour plaire à leurs administrés qui réclamaient le droit de bâtir à leur guise, c'est-à-dire n'importe comment et dans le seul esprit de gain,

hâtèrent l'écllosion de ces cités-poulaillers qui couvrirent en quelques années les deux tiers de Montréal. Dans son ouvrage d'urbanisme, intitulé: *La Métropole de demain*, et publié à Montréal en 1910, G. A. Nantel, ancien ministre, fut l'un des premiers à faire la guerre aux escaliers extérieurs, mais sans le moindre succès. Il déplorait le traitement de faveur accordé à l'est en permettant d'y construire à la bonne franquette les maisons de moins de deux mille dollars.

Voici ce qu'il écrit en 1910: «Des quartiers ont été gâtés et sont devenus des agglomérations disparates, pourvues d'autant de formes différentes qu'il y a de goûts parmi les constructeurs. Les escaliers extérieurs à deux ou trois étages, tellement à pic qu'on dirait des échelles, se suivent sans fin, empêchant l'oeil de se porter au loin et masquant toujours un certain nombre de chambres obscures dans des logements déjà sombres.»

Tels sont, en effet, les inconvénients des escaliers extérieurs qu'on peut ramener à quatre:

1o Ils sont un contresens géographique, selon l'expression de Raymond Tanghe, auteur de cette *Géographie humaine de Montréal* (1928) qui reste la meilleure étude que nous connaissons sur le Montréal d'aujourd'hui. En effet, que penser de ces hautes échelles rectilignes ou courbes, en partie rectilignes, en partie courbes, à vis ou en tirebouchon, dans un pays comme le nôtre? L'escalier extérieur est condamné par tous les auteurs de manuels d'architecture, à cause de la neige, de la pluie et du verglas. Les auteurs français le tiennent pour un mode d'accès dangereux. Et pourtant la France n'a pas nos six mois de neige, de verglas, de givre et de «bouette», et les gens y sont généralement plus continents que nous, sous le rapport que vous savez. En France, d'ailleurs, comme dans tous les pays d'Europe, l'escalier est une cage intérieure; ici, c'est une échelle qui conduit à une cage, la maison. En résumé, comme il est de règle que l'architecture soit influencée par le climat, l'escalier extérieur n'a aucune raison d'être au Canada.

2o Ils enlaidissent la façade des maisons et rendent impossible la construction de belles habitations modernes aux surfaces lisses.

3o Ils gâtent toute perspective.

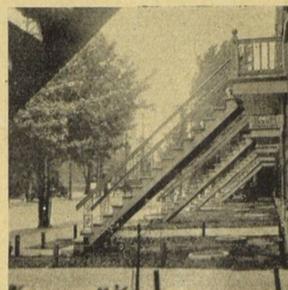
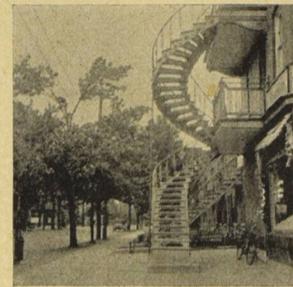
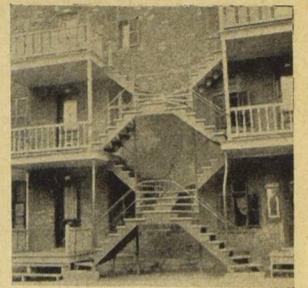
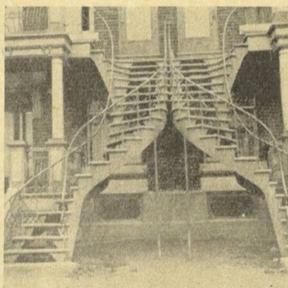
4o Ils obturent des ouvertures faites pour recevoir l'air et le soleil.

C'est uniquement aux escaliers extérieurs que nous en avons, à ces escaliers posés contre les façades comme des échelles de poulailler ou comme ces pièces de charpente, appelées tins dans les problèmes de mots-croisés, qui servent à soutenir la quille d'un bâtiment aux chantiers de construction navale. A ces escaliers, parallèles ou perpendiculaires à la façade, s'ajoutent sur deux autres murs de la maison les escaliers de secours, dits échelles de sauvetage, et les escaliers de service. Cela fait bien, pour certaines maisons, trois escaliers extérieurs: un premier en avant, un deuxième en arrière et un troisième sur l'un des côtés. Ainsi fagotée, la plus jolie maison du monde reçoit l'irréparable outrage.

Les seuls escaliers logiques s'inspirent des escaliers en tourelle du moyen âge et de la renaissance, enclos dans des tours, carrées ou cylindriques, accolées à certains châteaux ou habitations. On trouve quelque chose du genre dans le quartier Rosemont, boulevard Saint-Joseph et à l'extrême-est de la rue Sherbrooke. Enfermés dans le bâtiment même, sans être en saillie, ils s'élèvent discrètement de galerie en galerie, la porte d'entrée de chaque logement superposé donnant sur la galerie. Ainsi compris, ces escaliers ne sont plus qu'à demi extérieurs.

Mais les autres, comment les défendre et comment expliquer qu'ils entrent aussi largement dans un programme d'architecture domestique?

La seule façon que nous voyons pour les architectes et entre-



preneurs d'expliquer leur présence importune serait de nous répondre par quelque sophisme dans le goût du philosophe Emerson: «L'esthétique, c'est

l'utile; la beauté, c'est l'efficacité.»

Sur ce terrain-là on pourrait ergoter longtemps avant de s'entendre. Peut-être encore ces messieurs pourraient-ils nous dire qu'ils ont, là au moins, dans la diversité infinie des formes de leurs escaliers, dans le jeu et l'agencement des marches, des paliers, des rampes, des pilastres et des balustrades, fait preuve d'imagination et de fantaisie; ou

même que les escaliers, comme ils les entendent, sont une véritable création canadienne, une stylisation unique d'objets utiles.

A ce compte, l'escalier extérieur deviendrait une de ces choses cent pour cent canadiennes à rude et forte saveur du terroir, comme nos ceintures fléchées, nos souliers de «beu», nos tuques à gland et nos mitaines pas de pouce! Mais cela lui confèrerait-il la beauté qu'il n'a pas? Nous en doutons comme vous en douterez vous-

même, après la description que nous allons tenter de nos familles d'escaliers extérieurs, de leurs divisions et subdivisions, établies avec toute la conscience et le sérieux que mettent les herborisateurs dans le classement des plantes de leurs collections.



FAMILLES D'ESCALIERS

Les familles d'escaliers, de style essentiellement canadien, se devaient d'être nombreuses. Aussi l'imagination de nos constructeurs — nous n'osons dire de nos architectes! — s'est-elle donné libre cours. C'est à qui dépasserait la mesure de la logique et du bon sens. Leurs efforts réunis ont donné à certains quartiers de la ville un aspect dont la renommée, peu enviable, s'étend déjà fort bien. Quoi qu'il en soit, nos escaliers se divisent en cinq classes bien distinctes:

1—Les perrons; 2—Les escaliers rectilignes; 3—Les escaliers spiralés; 4—Les escaliers hybrides; 5—Les escaliers «parfaits».

I

Les perrons ont plusieurs raisons d'être. A l'époque où le service de voirie était plutôt inexistant, ils avaient quelque importance. Surélevant le niveau de la maison, ils devenaient utiles pour laisser dehors tout ce que les pieds des visiteurs pouvaient emporter de la chaussée et, au moment des grandes pluies et des fortes neiges, empêchaient l'inondation ou le blocage. C'est pourquoi ils furent d'abord de pierre. Humbles et effacés, ils ne comptaient qu'une ou deux marches. C'était encore, ou presque, l'élégant pas de porte. Puis ils prirent de l'envol, devinrent même majestueux pour les uns, prétentieux pour les autres. Parfois ornés de lions faméliques ou de biches langoureuses, ils devinrent le stigmate certain des fortunes trop rapidement acquises. Aujourd'hui, nos perrons, d'honneur ou sans honneur, s'appellent tout simplement des escaliers de pierre.

Le perron de bois naquit un peu plus tard à la suite des constructions en série, faites pour l'ouvrier ou pour le bourgeois moyen. Il suivit le même développement. Mais comme on ne pouvait lui donner l'ampleur et la richesse d'allure de la pierre, c'est en largeur, puis en hauteur, qu'il s'affirma. En largeur d'abord, servant à une, deux ou trois et même quatre portes. Du cadre de chacune de ces portes part une travée qui va jusqu'au trottoir, délimitant

doubles, triples — malgré nos recherches nous n'en avons pas trouvé de quadruples, c'est un type à créer! — qui déversent sur le trottoir le trop plein d'humanité de ces logis étroits, chauds, mal aérés, les poubelles, les bouteilles à lait, le chien, les visiteurs et les fournisseurs. Quand les habitants du rez-de-chaussée joignent la coquetterie de leur home à leurs goûts champêtres — on aime la campagne comme on peut! — ces escabeaux surplombent de petits jardins où les plants de géraniums, de pensées et de pivoines attrapent ce qu'ils peuvent du soleil et de la pluie, se défendent de l'invasion des animaux et des gamins par une clôture de broche ou de fer, et quand une fleur paraît toute la famille l'acclame à grands cris et la choye jalousement.

Sinon, le ciment, l'asphalte, ou autre matériau de la civilisation, font leur oeuvre. Sous prétexte d'hygiène ou pour toute autre raison aussi poétique, l'escabeau cache un trottoir gris, uniforme, poussiéreux, que les graffiti des enfants, jouant à la marelle, viennent orner d'une craie tantôt blanche, tantôt rouge, tantôt jaune.

Par-ci par-là heureusement, l'escabeau prend le frais au-dessus d'un vrai morceau de terre, de quelques yards carrés, que le pied humain a foulé, mais qui laisse cependant percer — ô force de la nature! — quelques brins d'une herbe jaunâtre qu'on ne respecte même pas. C'est là que la famille se rassemble, le soir; c'est là qu'on écoute les potins du quartier; c'est là que les mères guettent leur progéniture qui remplit la rue de ses cris pendant que le mari, d'un oeil sournois, et les fils, d'un regard avide, surveillent l'escabeau aux marches ajourées, où descendent et montent sans y prendre garde la femme et les filles du voisin d'en haut, ainsi que leurs amies. C'est à l'aperçu de ces horizons nouveaux que se nouent et se dénouent mille liens d'amitié, que naissent certaines antipathies, ou certaines admirations, et que s'ébauchent même certains projets de mariage. Escabeau, innocent et laid escabeau, que tu nous parais tout à la fois grand, romantique et délicieux à l'ombre de ces idylles simples et charmantes! Combien nous te plaignons d'être méconnu dans ton utilité et dans ton agrément lorsque, les jours de pluie, tu étends ton aile protectrice sur la troupe de ces enfants, débraillés et sales; lorsque, le dimanche, tu permets au père de famille, en bras de chemise, de se délasser quelque peu, en faisant des exercices de barre fixe aux poteaux qui te soutiennent et de faire contempler à tout le quartier, sidéré, des biceps d'homme de foire. Nous ne comprenons guère qu'on ait voulu briser ta ligne par certains paliers qui ressemblent à la tourelle d'une vigie et qui alourdissent ton envolée, qu'on les ait construits accolés à la maison, ou qu'on les ait plantés près du trottoir. Et que dire de ces pseudo-paliers dont on a pu t'affliger! Jusqu'à

trois fois ils rompent le charme et détruisent ton élégance. Tu n'es plus rectiligne, tu n'es plus spiralé, tu es rien. On te grimpe honteusement, comme si on voulait te cacher, ou, poussivement, comme si on t'avait fait pour des asthmatiques. Nous t'aimons, ô escabeau, dans toute ta souplesse, et nous méprisons tes frères, les escabeaux avec paliers ou pseudo-paliers. Nous comprenons qu'ils n'aient pas survécu à ton triomphe et qu'ils disparaissent peu à peu. Nous comprenons qu'en signe de cette victoire, on t'ait décerné les palmes, c'est-à-dire, qu'on ait donné à ton extrémité supérieure l'occasion de distribuer tes services à la ronde: aux portes qui te font face et aux deux balcons qui te bordent. Car c'est toi, l'escalier palmé, en patte de canard, qui a donné l'idée de la spirale, idée généreuse et prolifique, comme nous allons voir.

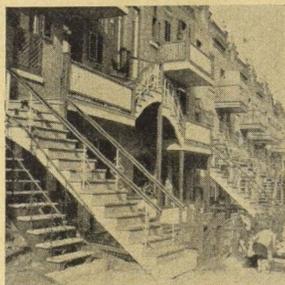
III

L'escalier spiralé a toutes les audaces. Quelques petites promenades dans Montréal suffisent à le prouver. C'est le plus constant et le plus apparent de tous nos ornements, celui dont la perfection et la variété peuvent rendre outre-

(Suite à la page 48)



ainsi, de façon nette, le territoire de chaque famille. D'où ces petites dissensions qui animent parfois tout un pâté de maisons: les enfants encombrant le perron des autres; le chien lève la patte chez le voisin; la voisine secoue ses draps ailleurs que sur son perron; le bébé, du balcon d'en haut, a jeté son biberon sur la tête du vieux monsieur qui lisait tranquillement son journal. Et au jour de la fête nationale, on regarde sans aménité celui qui peut pavoiser copieusement sa porte et on sourit avec ostentation si la pluie vient rendre uniforme la couleur de tous ces drapeaux de Carillon, du Sacré-Coeur, du Pape, de la France, de l'Italie, de la Chine et de l'Angleterre.



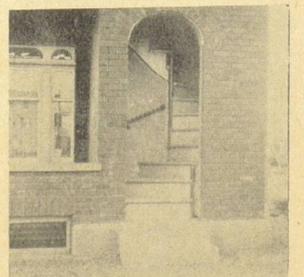
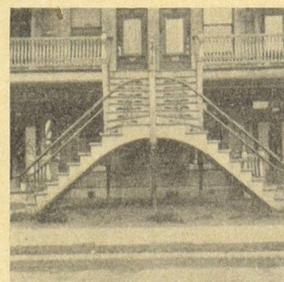
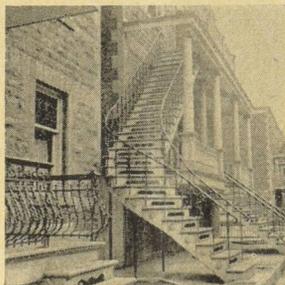
Puis, ayant épuisé tous les horizons du perron en largeur, on a pensé à la hauteur. De deux ou trois marches, on est passé à six ou huit marches. Ici l'évolution est bien nette. Le perron de six ou huit marches servit d'abord à masquer le soupirail de la cave qu'on ne pouvait, sans mauvais goût, faire ailleurs qu'en avant de la maison, afin de bien montrer qu'on avait une cave. Puis, ayant constaté que le dessous de perron était un trou d'humidité, on en démasqua les côtés et les enfants s'en emparèrent pour jouer à cache-cache ou pour s'abriter les jours de pluie. Puis les chiens, puis les chats, enfin, aux moments d'abandon, les rats. C'est alors que le sous-perron servit à mettre à l'abri toutes sortes d'objets hétéroclites: voitures d'enfants, bouts de planches, briques, boîtes, etc... Les enfants, les chiens, les chats en furent chassés, mais les rats restèrent. Alors les temps de prospérité vinrent. Les propriétaires songèrent à s'enrichir davantage. Ils firent la guerre aux voitures d'enfants, aux briques, aux bouts de planches, lancèrent contre eux une armée de travailleurs qui se mirent à creuser la terre, à la cimenter, à percer une porte, à plâtrer la cave, à clouer un plancher, bref, à faire beaucoup de poussière et de bruit. En partant, ils laissèrent au fronton un numéro matricule qu'ils avaient acquis à l'hôtel-de-ville, sans coup férir. Le sous-sol était né, aveugle. Ou plutôt non, borgne; on avait repoussé de quelques pieds le soupirail qui servirait de fenêtre... le jour où il n'y aurait pas de neige, pas de pluie, pas de poussière et beaucoup de soleil.

Que le perron serve à rentrer au logis, c'est le moindre souci, puisque nos constructeurs — nous n'osons pas encore dire nos architectes! — vont s'élancer vers l'azur, créer un style nouveau que glorifieront nos descendants et qui plongeront dans l'admiration de leur génie tous ceux qui étudieront notre ville: le style escabeau.

II

L'escalier rectiligne ou *style escabeau* est en plein essor et ne perd rien de sa vogue puisque tous les autres types d'escalier en tirent leur origine. Sans la mégalomanie du perron de bois, son existence eût été problématique et nous pouvons dire, sans nous tromper, que si sa descendance présente autant de déformations tératologiques, c'est qu'il est lui-même le produit pathologique du mauvais goût, allié légitimement à l'ignorance des constructeurs et illégitimement à l'ambition des propriétaires. De ce ménage à trois, rien d'autre ne pouvait surgir, l'eugénique municipale n'étant pas encore créée. Pas plus, du reste, que de nos jours.

Et nous avons assisté à l'éclosion de ces pâtés de maisons, d'où partent comme des flèches, ces escabeaux, simples,



Le Secret de la Tempête

Par Fernand de Verneuil

DEPUIS des heures interminables la chaleur est étouffante: d'un ciel sans nuages le soleil déverse implacablement une orgie de lumière brûlante sur les maisons et sur le pavé; pas un souffle d'air ne ride la nappe métallique du lac endormi; aux arbres les feuilles pendent, immobiles et lasses. L'apoplexie sournoise rôde à la recherche de victimes et l'angoisse d'une menace inconnue descend, énervante et lourde, sur les gens et les choses.

Tout là-bas, à l'horizon, un petit nuage est apparu; on n'y a d'abord pas fait attention mais en peu de temps il s'est élargi, boursoufflé et voici maintenant qu'il semble vouloir escalader le firmament dans sa course hâtive... Il engloutit le soleil dans ses replis et immédiatement une fraîcheur bienfaisante s'abat dans un coup de vent sur la terre.

Le nuage a envahi tout le ciel; de brèves rafales réveillent les arbres et soulèvent des tourbillons de poussière; la pression barométrique est extrêmement basse, on

sent qu'un violent orage va éclater d'un instant à l'autre.

Brusquement c'est l'entrée en scène d'un éclair éblouissant, sinueux et rapide qui trace une menaçante arabesque dans le ciel d'un noir d'encre; trois secondes plus tard la voix rauque de la foudre gronde, tonne, roule et rebondit sur de mystérieux obstacles dans l'espace en échos heurtés qui s'enfuient dans les lointains. Et la sarabande infernale commence...

De ces nuages moutonneux, informes et changeants dont chacun pèse deux cent mille tonnes, sortent le déluge et l'incendie; c'est la lutte acharnée, grandiose et terrifiante des éléments, un duel fantastique de lames de feu dans un vacarme de craquements, d'explosions et de toutes les clameurs sauvages de la nature en folie. Venue de profondeurs inconnues, la trombe dévastatrice arrive en vitesse, hurlante et broyant tout sur son passage...

Des arbres sont brisés, enlevés comme des fétus de paille, des maisons sont renversées, d'autres s'é-



La formation et l'action des trombes en pleine mer. On voit également ici la photo d'une maison qui a réellement fait explosion au passage d'une trombe; l'air extérieur raréfié a livré passage à la force d'expansion de l'air contenu dans la maison qui a éclaté.

croulent comme un château de cartes, d'autres encore se fendent comme sous l'irrésistible poussée d'un explosif; littéralement elles éclatent. La trombe a raréfié au passage l'air extérieur et celui de l'intérieur a réagi violemment en vertu de son pouvoir naturel d'expansion. La maison a bel et bien sauté à la manière d'un obus.

Gens et bêtes sont terrifiés; ils se sentent le jouet de forces brutales, capricieuses et démesurées auxquelles ils ne peuvent opposer que de la passivité; le danger qui passe, va, s'éloigne et revient avec acharnement à quelque chose de monstrueux; c'est de l'énorme dans l'épouvante, l'incohérence et l'incertitude. Tout-à-l'heure quand ce sera passé et s'il n'a pas été anéanti dans la tourmente, l'homme évaluera des dégâts, comptera les morts et, tout frémissant encore de terreur, demandera à la tempête qui s'enfuit: Pourquoi donc tout cela? Epreuve ou châtiement?... O tempête, quel est donc ton secret?...

Et si la Nature pouvait lui répondre, elle dirait: Mon secret est simple mais compliqué tout à la fois, il date des premiers âges du monde et durera tout autant que lui; c'est la recherche obstinée d'un équilibre impossible, celui de tous les courants, de toutes les forces, de toutes les énergies, attractions et répulsions qui sillonnent sans cesse l'espace infini. Sache pourtant que le jour où j'aurai pu réaliser cet équilibre ce sera la mort de toutes choses. Subis donc sans te plaindre la rupture continue de cet équilibre car c'est ce

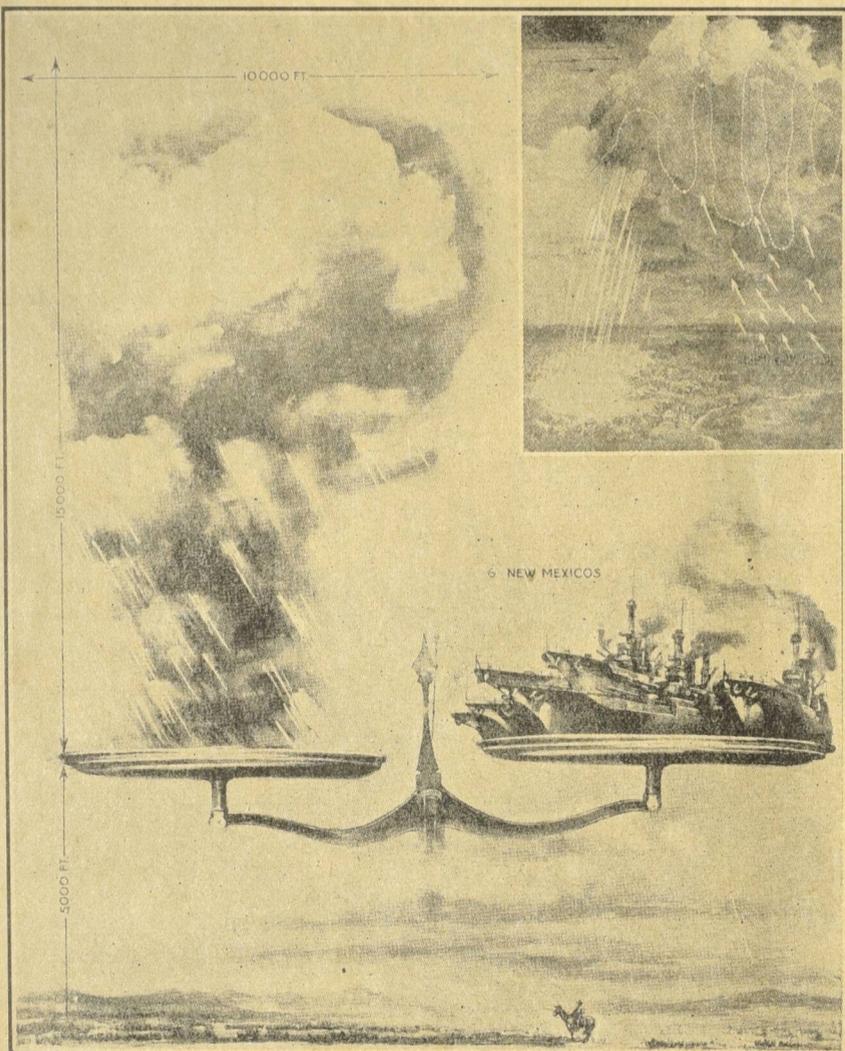
qui assure à toi-même ton existence...

Mais l'homme comprend si peu la Nature!... C'est peut-être parce qu'il limite trop l'univers à sa propre personne et à ce qui la touche directement...

Un jour il la comprendra mieux, ce ne sera toutefois que dans des temps si éloignés que le souvenir lui-même des générations actuelles sera presque effacé. L'homme, alors, n'aura plus la haine de l'homme, ses travaux, ses études et son génie ne s'appliqueront plus à la destruction de son espèce; la force brutale, définitivement vaincue par l'intelligence, sera devenue un non-sens et ne régira plus la société.

Ayant mis au service d'une science uniquement pacifique les prodigieuses ressources de sa volonté, de son énergie, de sa patience et de son esprit de recherche, l'homme aura, selon la typique expression anglaise, «mis le harnais» aux forces naturelles et domestiqué les éléments; il saura utiliser, à plein rendement les différences de température et les ouragans; d'admirables appareils puiseront sans arrêt dans l'espace une électricité continuellement en formation et qui ne peut se libérer actuellement que par les éclats de la foudre. De l'ancienne ennemie il aura fait un esclave puissante et soumise.

Il n'aura pas ainsi donné à la nature un équilibre qui serait la mort de toutes choses parce qu'il serait l'anéantissement des forces dans l'arrêt, mais établi un régime de compensations universelles dont il tirera le maximum d'effets.



Un nuage d'où sortira un violent orage est à une hauteur moyenne de 5.000 pieds; il peut atteindre une épaisseur de 15.000 pieds sur une largeur de 10.000 et le poids d'eau qu'il contient ferait équilibre à celui de six gigantesques navires cuirassés du type "New Mexico". Dans la gravure d'angle on voit le trajet suivi par l'évaporation de l'eau, sa formation en nuage et sa chute en pluie. A l'intérieur du nuage des courants froids indiqués par la ligne pointillée peuvent donner naissance à la grêle.

CHRONIQUEURS SPORTIFS

E. W. FERGUSON

Voit le jour en 1885 à Charlottetown, Ile du Prince Edouard.

Aquiert une vaste expérience du journalisme en vendant des journaux pendant plusieurs années sur la rue puis dans un convoi de chemin de fer...

Décroche un diplôme du Aberdeen High School de Moncton, et remplit pendant deux ans l'emploi de commis aux écritures dans les bureaux des Chemins de fer Nationaux.

A le bonheur de devenir journaliste: crée la première page sportive parue dans un journal des Provinces maritimes.

Ecrit, de 1902 à 1933, d'innombrables articles sur le hockey, en même temps qu'il est rédacteur sportif à Moncton, N.B., Boston, Mass., New-York, puis Montréal.

Secrétaire de la commission athlétique de la ville de Montréal depuis sa fondation en 1923.

Ancien secrétaire bénévole des ligues de hockey et de baseball de Moncton, c'est là qu'il apprit à travailler sans salaire...

De 1902 à 1909, coureur de vitesse: a gagné le premier prix pour les 100 verges aux Fêtes athlétiques de la Police de Montréal, en 1910, 1911 et 1912; mais il n'est pas plus fier pour tout cela.

S'établit à Montréal en 1910; devient traducteur de dépêches, chef d'information puis rédacteur sportif au Herald. C'est cette dernière position qu'il occupe encore aujourd'hui.

Comment il «pratique» ses sports préférés:

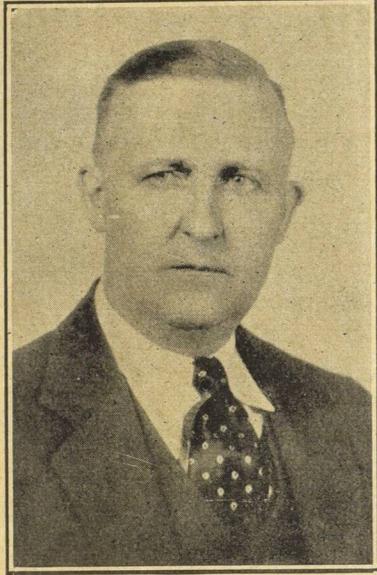
Assiste aux parties de hockey et de football, — lutte contre le sommeil aux soirées de lutte, — s'acharne à vouloir jouer au golf, — adore le bridge quand son jeu est rempli d'as et de rois.

Marié, sans enfant, il élève un fort joli pékinois et quelques bulldogs pure race.

Enfin, très satisfait d'une existence qu'il serait prêt à recommencer.

LIONEL LEBEL

M. Lionel LeBel est entré dans la carrière du journalisme il y a près de sept ans. Il appartient d'abord au journal *Le Soleil* où, pendant deux ans et demi, il fut chargé de la chronique municipale, collaborant en même temps à la page financière, à la page musica-



E. W. FERGUSON



LIONEL LEBEL

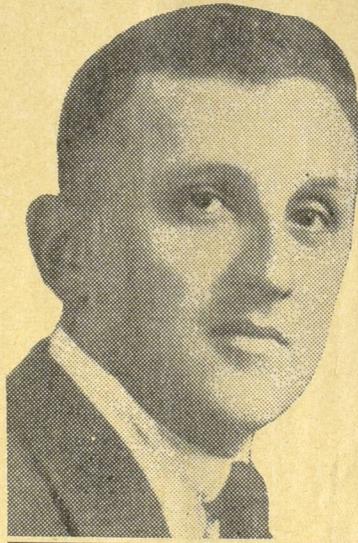
le et à la page radiophonique. Il quitta ce journal pour fonder avec son ancien chef des nouvelles, M. Jean-Marie Fortin, un hebdomadaire *L'Eclair*, qui dura ce que durent les éclairs! Il fut ensuite appelé par *L'Événement*, le grand quotidien du matin de Québec, à prendre charge d'un département qui fut subitement aboli quelques jours avant son entrée. C'est alors, comme il le dit, qu'on le «bombarda» à la page sportive où il collabora pendant plus d'un an avec Joseph Morasse, décédé à l'automne 1931. Depuis la mort de ce regretté confrère, M. LeBel dirige la page sportive de *L'Événement*. M. Lionel LeBel a 27 ans. Son épouse, Lucile Bégin, est la petite nièce de feu le cardinal L. N. Bégin.

OSCAR MAJOR

M. Oscar Major dirige la chronique sportive du *Petit Journal*, le populaire hebdomadaire de Montréal. Sportif et sportsman depuis toujours, il fit ses études au Collège de Montréal et au Collège Sainte-Marie. En 1917, il abandonnait ses études de chirurgie dentaire pour se livrer au base-ball professionnel. Il joua avec les équipes suivantes: Montréal de la ligue internationale, Trois-Rivières, Québec, Canadiens, Saint-Arsène, Jos Choquette. Agé de 38 ans, il prend encore une part très active au base-ball local, étant capitaine du club Lafontaine. M. Oscar Major est de plus l'un des meilleurs joueurs de balle au mur et de ping-pong de Montréal. Les experts du base-ball que nous avons consultés le proclament le meilleur arrêt-court que le Canada ait produit depuis 1900.

JEAN BARRETTE

M. Jean Barrette, né à Saint-Barthélemy, le 5 octobre 1904, fit ses études à Saint-Barthélemy, Rawdon, l'Assomption et Montréal, chez les MM. de Saint-Sulpice. Avant d'entrer dans le journalisme, il fit un stage de cinq ans à la maison Racine. D'abord rédacteur sportif au *Miroir*, il passa ensuite à *L'Illustration*, quotidien du matin de Montréal, où il collabore avec M. Louis Larivée, l'un des meilleurs chroniqueurs sportifs de la presse canadienne. A *L'Illustration* on lui confia trois sports: le hockey, le base-ball et la



OSCAR MAJOR

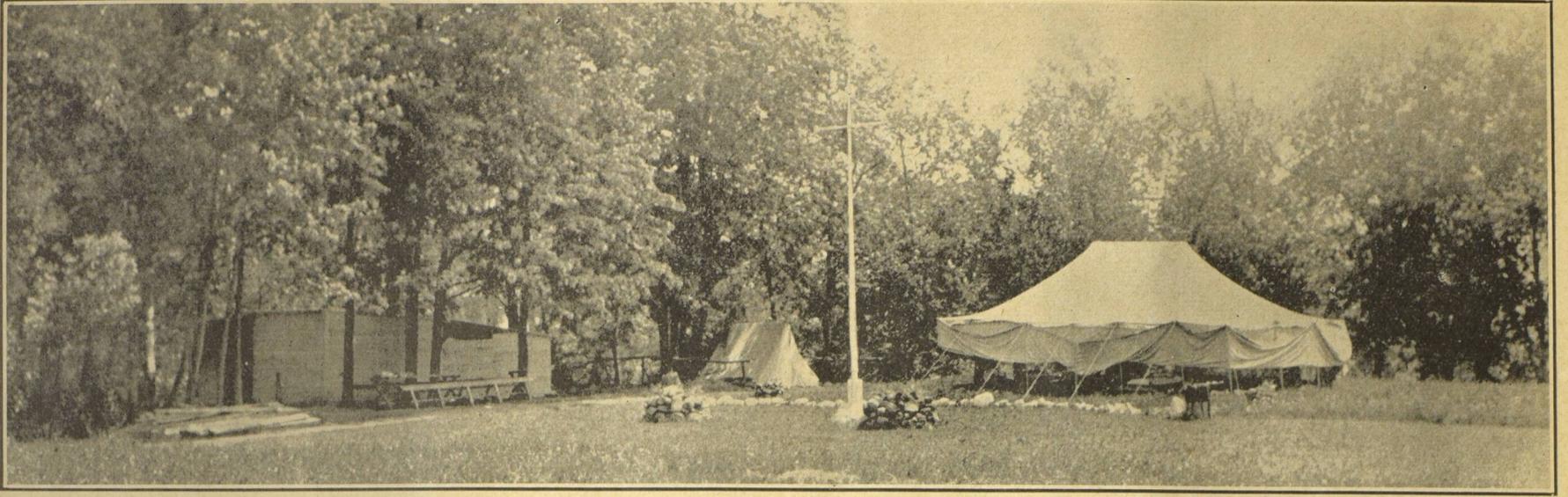


JEAN BARRETTE



ALPHONSE PROULX

(Suite à la page 49)



Le camp de la Place de la Concorde, à Cartierville. — Le magasin, la cuisine, le mess des officiers et la tente des cadets.

LES SOKOLS

IL Y A quelques dizaines d'années un professeur de culture physique réunissait dix-huit jeunes gens, dans un but de discipline morale et physique. Ce fut le début du formidable groupement des Sokols qui compte aujourd'hui 750,000 membres. La Tchécoslovaquie, pays politiquement neuf, doit en grande partie à ces milliers de jeunes athlètes la formation d'une conscience et d'une fierté nationales. *La Revue Populaire*, dans sa livraison de juillet, rappelait la nécessité d'un tel mouvement dans notre province.

La réponse n'a pas tardé à venir.

Il y a des «Sokols» canadiens.

Depuis le 22 mai dernier, un camp est établi au bord de la rivière des Prairies, à Cartierville. 60 jeunes gens de la classe ouvrière, tous Canadiens français, s'étaient inscrits comme cadets de l'Association athlétique ouvrière, sous la direction du capitaine Henri Gonthier.



Le capitaine THOMAS PARR, instructeur de culture physique.

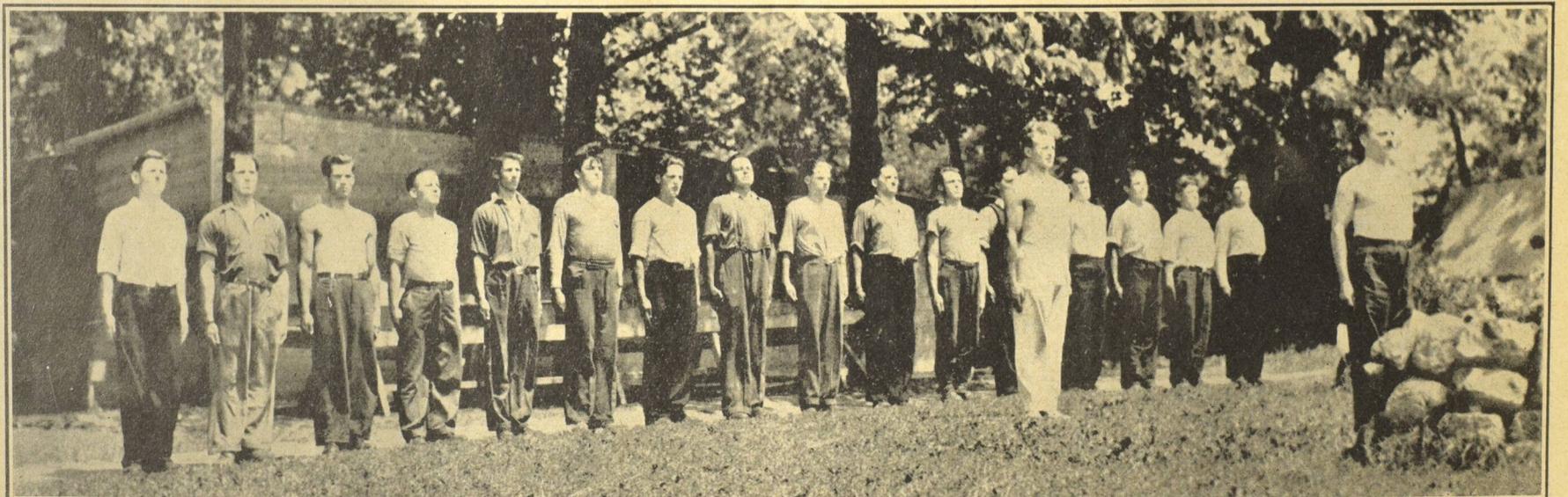
DU CANADA

Beaucoup n'ont pas eu le courage de se soumettre à une discipline à laquelle ne les avait pas habitués le laisser-aller de l'éducation familiale et scolaire.

Commencé avec un capital très minime, ce corps de cadets reçoit maintenant l'appui de maisons importantes telles que Dupuis Frères, Omer Desserres, Trudeau & Cie, Noé Bourassa (Produits La Belle Fermière), Brosseau Ltée, Laporte-Martin et un grand nombre d'autres; en outre, beaucoup de personnes s'y intéressent dont Mmes Dumont-Lavolette, (juge) Curran, et Verville; M. Charles Duquette, le lt-col. Rodolphe Bédard, MM. Raoul Grothé, Gaspard Archambault, J. C. Brouillette et plusieurs autres.

Les cadets de l'Association athlétique ouvrière ont à leur disposition un vaste terrain qui leur a été prêté par Le Dr E. D. Lecavalier, au nom de la succession Lecavalier.

(Suite à la page 50)



Groupe de cadets-instructeurs formés par le capitaine Thomas Parr (deuxième plan) et le capitaine Henri Gonthier (premier plan), commandant du camp.

Nouvelle canadienne

Son Correspondant

par Simone Colin

L'ÉTÉ et toute sa beauté étaient venus. Juillet 1931 souriait sur Montréal. A L'heure où ce récit commence, une journée se mourait, apaisant par son agonie les êtres lassés de sa chaleur accablante. De nombreuses personnes allaient vers les parcs de la ville, sachant qu'elles goûteraient un apaisement dans ces quelques brises de campagne. L'atmosphère de ces lieux était douce à tout ce monde heureux, comme les arbres, les fleurs qui bordaient les allées, les jardins, d'être délivrés des caresses trop ardentes du soleil. La poésie de cette verdure qui s'endormait était créée pour métamorphoser les âmes. Devant la splendeur du soir qui tombait de plus en plus, les préoccupations, les ennuis devaient s'envoler pour faire place au rêve. Comme une fée, la nature se plaisait à soulever, de sa baguette magique, le voile de toutes ces âmes, pour leur faire voir par une soirée embaumée, le doux pays des songes. Dans un sentier qui se glissait à travers les arbres d'un de ces parcs, un couple marchait lentement; c'était un jeune homme en compagnie d'une jeune fille. Lui, était grand, très grand même, brun, avec des traits fins et doux, un regard noir très droit. Elle, était élancée, d'une grâce infinie: un charme émanait de toute sa personne; blonde, des yeux bleus comme l'azur des cieux. Sa tête était semblable à une belle fleur, étalant sa beauté rayonnante, ce soir d'été.

Tous deux avaient l'air triste.

Ils étaient silencieux, l'ont eût dit qu'une angoisse les empêchait de parler. Pourtant, c'était si beau ce soir là, le grand calme aurait dû rendre leurs fronts sereins.

Hélas! quelque chose étreignait ces deux coeurs!

Lui, tenait ses yeux rivés sur la terre du chemin. Elle, attachait son regard sur les fleurs, comme pour implorer ces frêles corolles, pour qu'un peu de leur parfum vint embaumer son âme empoisonnée par quelque mystérieux tourment.

Le jeune homme rompit ce pénible silence et murmura :



—«Alors Alice, c'est bien fini, la décision de votre mère est irrévocable, nous sommes condamnés à ne plus nous revoir; je ne pourrai donc jamais faire de la douce amie que vous avez été pour moi, ma femme, la mère de mes enfants? Devrai-je m'enfuir, loin de vous pour moins souffrir; pour que les battements de mon coeur, en vous voyant, ne me tuent par leur violence. Ou devrai-je rester à contempler les ruines de notre bonheur; emplir mes yeux de votre vi-

sion jusqu'à ce qu'une autre, belle et douce aussi, celle-là, vienne me hanter; celle de la mort.

A ces tristes questions, la jeune fille tressaillit. Un combat se livrait dans son être.

Au pli amer de ses lèvres, que, seul, le sourire aurait dû effleurer, l'on voyait qu'elle souffrait. Enfin, elle tourna un regard embué de larmes vers son compagnon pour lui dire d'une voix tremblante:

—«Partez, Gérald, fuyez, et oubliez-moi. Essayez de guérir la

plaie de votre coeur que j'ai hélas! rendue sanglante. Une barrière infranchissable s'est érigée entre nous, désormais. Une haine de famille nous a rendu de pauvres innocentes victimes. Ma mère ne pardonnera jamais. Il vaut mieux se dire adieu. Une entrave existe, n'essayons pas de la briser, nous ne sortirons pas vainqueurs de cette lutte. Allons, mon ami, fit la jeune fille courageusement, il faut se séparer; mais je tiens à ce que vous sachiez que je n'ai jamais aimé que vous, et que toujours votre souvenir restera dans ma mémoire.»

Conquis par le courage de sa compagne, le jeune homme fit ce soir-là, ses adieux à ses rêves, ses illusions, et ainsi se séparèrent en cette heure, où toutes les beautés de la nuit, se rassemblaient, Gérald Clément et Alice Dugal.

Pour comprendre cette scène, il faut de prime abord, connaître les personnages: Gérald Clément était

âgé de vingt-cinq ans; ayant terminé ses études depuis trois ans, il faisait partie de la maison de commerce de son père. Celui-ci avait le ferme désir, lorsqu'il serait trop âgé pour continuer à administrer la «firme» d'y mettre son fils comme successeur. Très intelligent, Gérald s'était déjà fait valoir dans le monde des affaires, lorsqu'il rencontra mademoiselle Dugal. Ce fut au début du printemps de cette même année qui vit la triste fin de leur idylle, qu'ils se rencontrèrent pour la première fois.

Gérald allait tous les jours au bureau en auto. Un matin, au croisement d'une rue, il ne vit, que trop tard, une jeune fille qui la traversait, car il frappa la malheureuse. La voyant évanouie sur le pavé, avant qu'une ambulance vint la chercher, il l'avait lui-même portée dans son auto. Puis, il trouva dans son sac à main le nom et l'adresse de sa victime; il put aussi la transporter chez elle. Là, ayant mandé un médecin, il sut que la jeune fille n'était pas blessée grièvement.

Tous les jours, depuis, il vint prendre des nouvelles de la malade qui guérissait rapidement, et, chaque fois, c'était de charmantes causeries, entre lui, la jeune fille, et sa mère, car Madame Dugal et sa fille vivaient seules. Cette dernière donnait des leçons de piano; elle gagnait peu, mais cela suffisait pour leurs maigres exigences. Gérald paya les soins du docteur et les médicaments.

Pour ne pas les blesser en leur donnant de l'argent pour le temps que Mademoiselle Alice avait perdu, il apporta des fleurs, des bonbons, et, enfin, de ces petites gâteries qui plaisent aux coeurs simples qu'un rien rend heureux, et cet accident tourna en une charmante aventure amoureuse.

Gérald avait parlé de cet incident à son père; donc, un jour il l'amena chez ses amies.

Alice était seule lorsque les deux hommes se présentèrent chez elle. Elle les reçut gentiment, se montrant heureuse de connaître le père de Gérald.

Sa mère était partie au cimetière déposer des fleurs sur la tombe de son père, expliquait-elle.

—«Maman ne tardera pas à venir, fit la jeune fille.»

En effet, il y avait à peine dix minutes qu'ils étaient là, lorsque Madame Dugal fit son entrée dans le salon et Gérald ne devait jamais oublier cet instant.

Comme frappée par la foudre, elle resta saisie devant Monsieur Clément. A son tour celui-ci devint pâle, et deux cris s'échappèrent de la poitrine oppressée de ces deux êtres :

—«Vous! Vous!...»

Un éclair de haine alluma les yeux de Madame Dugal; d'une voix frémillante, elle lança :

—«Vous osez venir, vous, qui m'avez fait tant de mal; vous qui avez trahi la fiancée qui eût un jour foi en votre parole donnée. Vous étiez ici, peut-être dans l'espoir de voir mon visage ridé par les larmes; eh bien! non! votre plan est déjoué. Je suis heureuse, je me suis mariée à un être bon, honnête, qui, malheureusement est mort. J'ai une fille que j'aime et vous, s'il vous reste un peu de délicatesse, vous m'épargnez votre présence. M'entendez-vous?»

Courbant la tête, tel un criminel, sans un mot, le père de Gérald fit signe à celui-ci de le suivre, et ils se retirèrent.

Le coeur brisé par cette scène pénible, Gérald comprit que c'en était fini de ses visites et de son amour. Il devait supporter les conséquences des fautes qu'il devenait avoir été commises par son père et ne jamais franchir le seuil de la maison des Dugal.

Alice, elle, savait la triste histoire de sa mère, mais elle ne pensait pas que le hasard, un jour, la mettrait en présence de l'ancien fiancé de Madame Dugal, qui avait délaissé sa mère pour une autre et que, terrible coïncidence, il serait le père de celui qu'elle aimait.

Plusieurs jours se passèrent.

Deux êtres luttèrent contre leur amour. Ce fut Gérald, qui, le premier, chercha à revoir Alice. Il la guettait le matin lorsqu'elle partait travailler, et un jour, il osa lui reparler. Elle ne refusa pas de lui répondre, mais sa mère ne devait jamais le savoir. C'est ainsi que tous les soirs, sous prétexte de donner des leçons, Alice rencontra Gérald Clément. Mais l'amour prenait de longues racines dans leur coeur et devait former de longues aiguilles empoisonnées, car il leur était défendu de s'aimer.

Cruelle torture, ils s'aimaient passionnément.

Une dernière fois, cependant, Alice implora sa mère, mais celle-ci se montra impitoyable dans sa résolution. Voilà pourquoi, ce soir-là, deux êtres s'étaient séparés, mais deux amours s'accrochaient encore dans les replis de deux coeurs.

Quelques jours après, Alice apprit par les journaux, le départ de Gérald Clément pour l'étranger. La grande mare finissait de détruire son bonheur.

L'âme meurtrie, elle dût courber la tête devant sa destinée.

Cherchant l'oubli dans son travail, elle parvint à apaiser un peu sa douleur.

Plusieurs mois se passèrent et la pauvre fille ne reçut plus de nouvelles de Gérald. C'était bien fini, aucun espoir ne lui restait de revoir celui qu'elle aimait. D'ailleurs les lettres qu'il lui aurait écrites, n'auraient pu que faire saigner leurs coeurs, déjà si blessés.

La voyant triste et songeuse, une de ses amies lui proposa de l'imiter, de prendre un correspondant :

—«Cela te distrairait», dit-elle un jour à Alice, «surtout ceux de l'étranger, ils méritent tant que des âmes charitables les aident. Si tu veux, j'ai justement un jeune homme, au Maroc, pour toi, il se nomme Georges Benoit; de plus c'est un des nôtres, un négociant. Le pauvre s'ennuie, il cherche à chasser le «cafard» qui s'empare de tous ces malheureux, là-bas, sous le soleil brûlant du «bled». Tout au plus, ce serait une bonne action à faire, poursuivit-elle.»

Alice céda aux instances de son amie et écrivit à ce Georges Benoit, donnant le nom de Gisèle Lanctôt, et comme adresse, poste restante. Elle préféra ne pas se faire connaître.

Une jour, elle reçut une réponse de ce correspondant. Une lettre où l'on sentait de la tristesse et peut-être un grand chagrin. Alice fut touchée vivement par ces quelques lignes dépourvues de fadaïses; car deux âmes qui souffrent se sentent presque toujours attirées l'une vers l'autre. Elle répondit donc, et une correspondance des plus charmantes s'établit entre eux.

Malgré sa grande peine, Alice fit tout en son pouvoir pour remonter le moral de ce compatriote exilé. A chaque missive, elle découvrait chez son correspondant une âme délicate, une éducation, et un tact sans borne. Elle se prit bientôt à l'aimer comme un frère.

C'est que leur vie se ressemblait tant. D'après les confidences que Georges Benoit lui avait faites, Alice sut que, tout comme elle, il était séparé pour toujours d'une personne qu'il avait beaucoup aimée, et qu'il aimait encore: c'était une femme.

Il lui parlait souvent de celle qu'il adorait.

A son tour, elle se laissa arracher quelques confidences. Elle lui parla de Gérald, décrivant son grand amour pour lui.

Tous deux ils aimaient d'un même amour éternel et puissant.

Alice se hâtait de rentrer chez elle les soirs où elle croyait trouver une lettre du Maroc. Ce qu'elle avait d'abord fait à contre coeur, maintenant, elle était heureuse d'avoir accepté la proposition de son amie.

Hélas! ces quelques petites joies, elle devait les payer bien cher, car Madame Dugal se mourait.

Tout son temps fût employé à soigner sa mère que, malgré la souffrance qu'elle lui avait causée, elle aimait de toutes les fibres de son coeur. Elle ne donna donc plus de ses nouvelles au correspondant lointain.

La fin venait rapidement.

Quelques heures avant de mourir, Madame Dugal fit signe à sa fille d'approcher près de sa couche, et la moribonde, avant d'explorer le revoir un jour, dis-lui que je père de Gérald avait faite :

—«Si jamais tu as le bonheur de le revoir un jour, dis lui que je pardonne pour vous deux!» souffla-t-elle, puis, luttant encore contre l'horrible «camarde», elle poursuivit :

—«Je veux que vous bénissiez ma mémoire et qu'un jour, peut-être, deux coeurs réunis viennent prier sur ma tombe. J'ai peur de partir en laissant le malheur derrière moi. De ce long, long voyage d'où l'on ne revient plus, je veux être une voyageuse heureuse en emportant pour tout bagage deux amours terrestres.»

Ce fut tout. Alice seule au monde, sa mère avait pardonné; mais il était trop tard; elle avait perdu son bonheur envolé vers d'autres êtres plus heureux qu'elle.

Oh! si elle avait pu le retenir avant qu'il prenne son essor.

Mais à quoi bon regretter, elle avait là devant les yeux, un malheur encore plus terrible.

Cette mort rendit Alice neurasthénique! Son cerveau était menacé; si bien qu'elle dût cesser son travail et bientôt, elle fût forcée, d'après les conseils d'un médecin, de rentrer dans un sanatorium. Ses maigres économies dépensées pour les obsèques de sa mère, elle était à bout de ressources. Mais le doc-

(Suite à la page 49)

L'Album de Famille de Hollywood



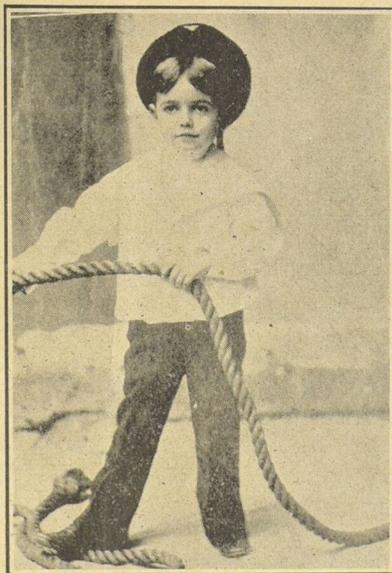
Deux enfants sages comme des images: Barbara Stanwyck et son petit frère.



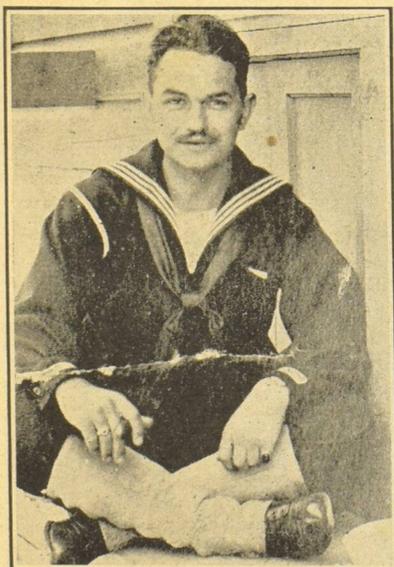
Bette Davis (à gauche) et sa soeur Bobbie, à l'âge ingrat où toutes les petites filles sont heureuses.



Ne cherchez pas, car vous ne pourrez jamais deviner que ce gros garçon est aujourd'hui célèbre sous le nom de Warren William.



Celui-ci se reconnaît facilement C'est évidemment Richard Barthelmess, en batelier de la Volga.



Edouard G. Robinson à dix-huit ans, le jour de son enrôlement dans la marine américaine où il fit la guerre.



Joe E. Brown, à l'époque où il renonça au cirque pour devenir joueur de base-ball professionnel.

Comment Accentuer votre Beauté



La nouvelle coiffure de Norma Shearer



La jolie tête de Sally Eilers. Une coiffure du dernier cri et se prêtant aux chapeaux les plus difficiles à porter.



Le maquillage de Irene Ware, dont les cheveux sont cuivrés (auburn) et les yeux pers.



Pour le soir, vous conseille Adrienne Ames, servez-vous d'un bâton de rouge d'un ton foncé.



Pour compléter toute toilette, aucune femme élégante n'oublie les lotions et le manucure.



Muriel Kirkland a confiance aux propriétés embellissantes du miel dans les crèmes de beauté



INEDIT

COMPLET

Coeur de Flamme

Par MAGALI

I

Entre les haies de noisetiers, l'auto avalait la route. Comme des pièces de tissus qu'une machine enroule, métrage après métrage, les kilomètres semblaient se replier sur eux-mêmes, automatiquement.

Pas un heurt, pas une écorchure à cette égalité dans la vitesse. Il semblait que le conducteur — ou plutôt la conductrice, on ne voyait d'elle que cette chevelure ailée, figée en arrière par le vent rapide — eut fait corps avec le bolide, jusqu'à n'être plus qu'un rouage parmi tous les rouages, le gouvernail agissant du monstre d'acier.

Virages après virages, évanouis aussitôt qu'apparus, dans une inclinaison imperceptible. Prairies vertes... rideaux de peupliers. Sont-ce des peupliers ou des hampes de roseaux? A cette allure!... Et là-bas, ce ruban scintillant?... Pas le temps de voir!... Le fleuve peut-être... ou un marécage? Un point rouge, dans tout ce vert agressif? Coquelicots?... Non, le signal du passage à niveau.

L'Hispano stoppa.
—Ouf! dit une voix mâle, derrière.
Deux "ouf" aussi soulagés y répondirent en faible écho.

Rose-Mary se retourna:
—Nous n'avons pas dépassé 60... Cette affirmation ne fut pas contredite. Sans doute, les occupants de l'Hispano préféraient-ils l'accepter, sous bénéfice d'inventaire... Aussi bien étaient-ils assez occupés, pour l'instant, à se remettre de cette course échevelée.

De grands bras jaillirent hors du baquet avant, comme des tentacules levés pour saisir le vent et l'arrêter.

—Eh bien, dit Rose-Mary, en voilà une façon de s'étirer!... Jim, mon ami, vous avez tout d'un gauchon du Far-West.

—Tired!... proféra laconiquement ledit Jimmy.

—Fatigué!... Pour dix pauvres petites heures de voiture?... Qu'avez-vous fait de votre tempérament sportif?

Une voix aigüe protesta, derrière le jeune homme:

—Ah! non, Rose-Mary dear, vous exagérez, mon petit vieux!... J'en suis encore tout ébaubié, moi!... C'est à dire que si la barrière n'eût été là pour vous obliger à nous laisser respirer, je me demandais où vous auriez arrêté votre frénésie. Ce n'est pas une raison parce que vous avez une nouvelle 40 chevaux et un record de vitesse...

Elle s'interrompit, assourdie par le hurlement aigre du klaxon que la main de Rose-Mary maniait avec insistance.

—Cette enfant devient enragée! soupira-t-elle en tournant son visage de blonde à peine fanée, vers son voisin de droite. Celui-ci tranquillement, profitant de l'accalmie, allumait sa pipe.

Derrière la voiture, les automobiles arrêtées joignirent leur beuglement à la voix déchirante de l'Hispano.

—By God! La petite a raison de s'impatienter, affirma le gros monsieur avec un hochement de tête convaincu, — et un

Il nous fait plaisir de pouvoir offrir à notre clientèle: COEUR DE FLAMME, un roman de toute beauté, comme on a peu souvent l'occasion d'en lire, que Magali a bien voulu réserver à La Revue Populaire. C'est une merveilleuse histoire d'amour, dont l'intérêt se soutient de la première à la dernière page et qui saura faire passer quelques bonnes heures inoubliables à tous ceux et celles qui le liront.

Nous nous sommes aussi réservé, pour les prochaines livraisons de La Revue Populaire, les textes de six autres romans absolument inédits que nos lecteurs et lectrices liront avec un égal plaisir.

Après COEUR DE FLAMME, par Magali, nous reproduisons, dans notre numéro d'octobre un roman de Marcelle Davet que nous ne craignons pas de comparer aux plus populaires romans d'amour de Delly.

accent américain très prononcé — cette garde-barrière nous moque... Réellement!... J'ai toujours dit ces petites fonctionnaires français avoir le caractère gai... A nos dépens, nationalement!...

Fatiguée de manoeuvrer son klaxon sans résultat, Rose-Mary fit face à ses compagnons d'infortune, le dos appuyé au volant.

—Nous n'arriverons jamais à Dieppe pour trois heures!... Et le départ pour Deauville qui se donne à quatre!

—Eh bien, on le ratera, voilà tout! dit la dame blonde, avec une nuance d'impatience.

Elle se poudrait avec complaisance, les coudes hauts. La houpe de cygne, au bout de ses belles mains bronzées, avait des grâces de fleur...

—Vous en parlez à votre aise, Mammy!... On voit bien que vous n'êtes pas dans la course, vous!... trépigna la conductrice.

—Peuh! Je vous abandonne cette phobie des records. Cela devient de la manie... Une manie point si inoffensive d'ailleurs!...

Un petit rire aigrelet souligna la remarque.

—Eh! parbleu, Rosy, votre mère a assez de besogne avec les concours d'élégance! riposta de son ton bonhomme le gros monsieur, en retirant sa pipe de sa bouche qui fit une drôle de grimace, presque enfantine.

Il envoya une bourrade dans le dos étroit du jeune Jimmy, muet pour l'instant — l'effet du chewing gum, sans doute? — et lança, railleur:

—Vous ne savez pas, old Jim, à quoi vous vous engagez, en épousant une femme aussi... how do you say?... recordive... Recordwoman, you know?

—Sportive, précisa Jimmy.

—Si vous voulez... Ce n'est pas tout à fait la même chose. Recordwoman, c'est... une sportive exaspérée, vous saisissez?... Ma femme aussi, elle est sportive... exaspérée. Dans un autre genre... Le genre chic. Bridge and tennis... and ping pong... et le cheval... Elégance surtout... Oh! élégance, elle est vraiment championne... Out of game... vous savez!...

La dame blonde l'interrompit, un peu sèchement.

—Assez Archibald!... Vous êtes as-

sommant. On ne sait pas jamais si vous parlez sérieusement ou si...

"Ah! bon! voilà le train!... On pourra peut-être passer.

La voix fut perdue dans le fracas ferroviaire du rapide. Ce fut un éclair grondant et tumultueux... Puis, les rails luièrent à nouveau, entre les barrières blanches.

Rose-Mary appuya sur l'accélérateur. Sans se presser, la femme au drapeau rouge livrait le passage. La conductrice lui jeta un coup d'oeil meurtrier:

—Dix minutes de perdues!... Shame!

Derechef, la voiture bondit, disparut, avalée par l'espace.

Blottie dans son coin, le gant sur la bouche, Elsie Archibald Paddington se recroquevillait. Elle pensait avec ennui à son indéfrisable que ce vent effréné n'arrangeait pas. Il y avait bien la voilette — si fragilement protectrice!... Pourquoi le casque n'était-il plus de mode?... Ces bérêts de peau que l'élégance sportive imposaient maintenant n'étaient vraiment pas pratiques... Allez donc concilier la mode et le pratique!...

Et cette Rose-Mary qui ne voulait pas comprendre à quel point cela lui était désagréable de suivre ainsi le mouvement!...

Elle aurait pu ne pas le suivre... venir avec la "Voisin" et le chauffeur... par petites étapes; tranquillement. Oui, mais elle y aurait perdu son prestige de "jeune" et jolie femme.

Et l'armée des amis qui disait en parlant d'elle:

—Elsie Paddington?... Elle est plus jeune que sa fille!... Aucune performance ne l'effraie!

Les amis, — et Archie lui-même — auraient émis, dans un apitoiement plus ou moins sincère:

—Elsie prend de la bouteille!...

L'horrible expression pour une chose plus horrible encore!...

Mais qu'avait-elle donc fait au ciel pour avoir cette fille trépidante, affolante, qui menait la vie comme un cheval de course?... Tout! Il lui fallait tout!

Sans doute, elle laissait à sa mère les succès qu'on est convenu d'appeler "féminins". Succès de grâce, de coquetterie, de danse, de sports distingués et faciles.

N'empêche que tous ces derniers temps, on avait presque autant parlé d'elle dans les rubriques mondaines, que de Madame Paddington. Avion, yachting, automobile, à elle tous les records!

Ses amis l'avaient surnommée "Miss Storm", Miss Ouragan... Le fait est qu'elle était terrible comme lui et pareillement insaisissable. Ses colères — elle en avait souvent lorsque quelqu'un ou quelque chose lui résistait — prenaient un caractère effrayant. Ses fantaisies avaient la brusquerie du vent d'orage...

Enfin, elle n'aimait rien tant que frôler le danger. Le goût du risque? Personne ne le possédait autant qu'elle... Et avec ça, tourbillonnante, fébrile, jamais en place... Aujourd'hui à Saïgon, demain à New-York... la semaine prochaine, survolant le Spitzberg...

Son beau-père citait souvent à son sujet un proverbe anglais qui signifie à peu près ceci:

"Le pêcheur qui la prendra dans ses filets n'a pas encore vu son premier poisson"...

En quoi, il se trompait... puisque Jimmy, ce Jim Clifftown, le fils du célèbre armateur dont les bateaux sillonnaient les mers sous la raison sociale "Clifftown and Barnett", la première compagnie marchande "in the world", avait réussi à passer au doigt de la charmante Miss Storm, l'anneau de "l'engagement".

Avec mélancolie, Madame Paddington juge que ces fiançailles ne l'ont guère assagi, et que, contrairement à ce qu'elle espérait, c'est Rose-Mary qui a si bien enchaîné le faible Jim qu'elle arrive à lui faire partager tous ces goûts.

—Ça y est!... Elle va nous tuer! exhalait, dans un cri aigu, la frissonnante Elsie comme sa fille évitait de justesse, au tournant de la route, un de ces énormes auto-cars qui transportent les touristes intrépides du Havre à Dieppe et vice-versa.

—Mais non!... Mais non!... *Be quiet!* Elsie! rassura Monsieur Paddington en serrant la main de sa femme qui ne la lui abandonnait que dans les grandes occasions.

Elsie se remit avec peine. Maintenant l'auto roulait entre les verts talus, dans ces curieux petits chemins normands qui s'enfoncent entre des prairies grasses où paissent les vaches méditatives. Des villages rêvaient, silencieux, derrière leurs arceaux de roses...

Mais ceux qui passaient à fond de train sans voir les herbes blondes, ni les peupliers frémissants, ni la garde rouge des coquelicots, attentifs à mener la parade dans la musique de la brise, ne retenaient rien de son mystère et de sa poésie.

Où donc cette fille rebelle, dont les yeux ont la transparence de la mer normande aux reflets d'émeraude, a-t-elle laissé son âme, puisqu'elle n'a pas vu se lever, au creux des enclos plantés de pommiers, le visage même de sa race?... puisqu'elle n'a pas reconnu, dans les traits de ses paysans, burinés par le vent et le soleil marin, éclairés en dedans sous l'atonie voulue du masque, par la flamme de l'audace et le désir de la conquête, les traits familiaux, jadis courbés sur sont berceau de petite fille de France?

Madame Paddington s'est penchée sur son voisin.

Elle lui crie, — et ses paroles sont emportées par le vent rapide jusqu'aux oreilles indifférentes de sa fille — je crois bien que c'était par ici qu'était la Sauvageonne, la propriété des Chatelliers...

—Ah! oui? émet Rose-Mary, freinant dans la descente ce qui lui permet de respirer un peu et d'abandonner ce regard fixe qui "boit" les choses les unes après les autres, alors je dois saluer les ancêtres?

Madame Paddington pouffe dans son mouchoir.

—Oh! les ancêtres!... Si vous aviez vu la ferme de vos grands parents, darling! Une cour où les poules et les oies voisinaient sur le fumier... et un "parc" où les vaches se promenaient comme chez elles. Les fleurs poussaient dans des pots de beurre... et les grilles étaient des barrières de bois peinturlurées... Ridicule!

Monsieur Paddington pressa les doigts fins de sa femme dans ses grosses mains de lutteur.

—Et vous avez vécu là, darling, avec les vaches... et les poussins...

—Il fallait bien...

Madame Paddington soupire. Elle perd, pour un instant, cet air "childish", enfantin, que la quarantaine insoucieuse lui a laissé.

—Je n'étais pas riche, Archie... J'avais fait la connaissance de ce pauvre François Chatellier vous savez comment... Il jouait du violon dans un orchestre, le soir... Dans le jour il était peintre... rapin! Cela ne lui rapportait pas lourd... Mais j'étais moins fortunée que lui. J'étudiais la médecine pour devenir *nurse*. Il m'a dit, un jour que j'avais du vague à l'âme:

—Eprenez-moi!

Enfin, je ne vous apprends rien!

—J'aime vraiment vous entendre évoquer ce modeste passé! affirme Archibald, l'air protecteur.

Elle baisse la voix.

—Rose-Mary est arrivée presque tout de suite. L'argent manquait. François riait de tout:

—A cause de la petite, disait-il, mes parents m'accueilleront à la ferme. Nous mangerons les œufs de nos poules... et nous boirons du lait de nos vaches... On aura un petit bateau avec des voiles claires... toutes frémissantes dans le ciel du soir...

—Dear!... Il était un poète, votre premier époux, je pense!

—Il était surtout bohème, comme on dit en France. Pourvu qu'il ait de la toile à peindre et des couleurs... et un beau paysage à regarder, il s'estimait heureux. Il se souciait peu du bien-être véritable qui fait douce la vie...

—C'est alors que la guerre à éclaté. François a rejoint son régiment. Il n'est pas revenu. Je suis restée à la ferme, entre le vieux papa impotent et la soeur aînée, une fille sentimentale que François avait baptisée "Mademoiselle Romance". Je me rongais les poings de chagrin, de détresse, d'impuissance... Rose-Mary avait deux ans...

—N'y tenant plus, je suis partie avec elle pour Rouen. J'ai obtenu cette place d'interprète dans une fabrique... C'est alors que je vous ai rencontré, Archie... si beau, si brillant dans votre tenue neuve de "captain"!... Quelle joie de reconnaître le pays dans votre uniforme!...

—Nous avons parlé de New-York... de Fifth Avenue... de Soho... et à la fin de la guerre vous m'avez emportée avec ma fille pour me faire cette vie magnifique et enviable de lady... Oh! que je vous aime pour tout cela, Archie!

Archibald Paddington mordillait frénétiquement sa grosse lèvre bonasse pour dominer son émotion. Sa femme n'avait point pour habitude de lui manifester une reconnaissance qui, à la longue, avait fini par s'estomper. Il fallait vraiment ce passage inopiné au pays du Passé pour que les sentiments anciens, affaiblis par l'habitude, aient eu ce regain d'ardeur...

—Allons! émit le timbre coléreux de Rosy, encore un idiot qui ne sait pas se garer!... Eh! l'homme!... Hep!... Quel abruti!

—Rose-Mary! intima Madame Paddington, choquée.

—Mais regardez-le donc, mammy!... Planté là comme si le chemin n'appartenait qu'à lui... Ohé! de la charrette!... Vous êtes sourd?

L'Hispano, menée nerveusement au ralenti, avait des sursauts brusques où passait l'exaspération de la conductrice.

Devant elle, une énorme charrette de foin tenait la route. Entre les cordes, l'herbe blonde débordait, serrée comme le chaume sur un toit. On eut dit une masse d'or solidifiée en haut de laquelle, noble comme un dieu et impassible comme lui, un grand gars au torse brun posait avec majesté.

Sous l'averse des injures qui se déversaient sur lui, il n'avait pas bronché... même pas tourné la tête. Le bruit du klaxon agressif et têtu ne lui fit pas presser d'un pas son allure.

—Il le fait exprès! ragea Rose-Mary, qui s'estimait lésée dans ses droits les plus stricts...

Oh! ce qu'elle l'aurait boxé avec plaisir, ce paysan imbécile!

Enfin, la charrette, solennellement, virait à droite... Dans un sourd vrombissement, à grand coups d'accélérateur, Rose-Mary passa... Elle faillit attraper l'essieu avec son aile tant ses mouvements se resentaient de son irritation.

—Idiot! cria-t-elle en se retournant, dès qu'elle eut dépassé l'encombrant véhicule.

L'homme ne parut pas entendre.

Son fouet à la main, il menait l'attelage d'une poigne sûre, son regard bleu fixé sur les prairies qui roulaient de chaque côté leurs vagues vertes et rousses.

Rose-Mary incertaine, s'oublia une seconde à le considérer, étonnée par cette indifférence. Fatale distraction!... Elle ne vit pas le fossé... ni l'arbre tombé traitreusement en travers de la route, ni la paysanne qui tricotaient en gardant ses vaches, assise sur le vieux tronc pourri.

Il y eut un glissement aigu de Madame Paddington qui, en un éclair, entrevit le désastre. Le "Damn it" de Jimmy arraché à ses occupations masticatoires, le bruit discordant du frein serré par une main prompt... et une vieille femme étendue sur le talus, les yeux clos...

L'Hispano, avec la brusque secousse d'un corps qui s'immobilise dans sa dernière convulsion, gisait maintenant contre le champ de blé...

II

Le silence qui suit les minutes tragiques plana sur la catastrophe. Un cri aigu d'oiseau retentit sur la proche branche d'un chêne... un grillon s'égosilla derrière les herbes...

Ce fut Sir Archibald qui se remit le premier. Il proféra, le timbre étouffé, en passant ses gros doigts sur son front ruisselant:

—Hello!... Elsie!... Rose-Mary! vous n'avez rien?

—Rien de cassé... Seulement... la jambe un peu... engourdie... articula péniblement sa belle-fille. Occupez-vous de Mammy, vieux Dad?...

Madame Paddington se mit à gémir doucement tandis que le souple Jimmy se glissait hors du baquet. Il joignit ses efforts à ceux du mari pour retirer Elsie de la carrosserie.

—Où avez-vous mal, Mammy? s'enquit la voix angoissée de Rosy.

Tremblant, le gros homme se penchait sur sa femme, tâtant avec des précautions touchantes le corps délicat. Ses yeux pâles de bon toutou roulaient anxieusement dans les orbites rouges.

Madame Paddington souleva des paupières languissantes. Elle promena un regard vague sur les choses.

—Où suis-je? balbutia-t-elle, d'une voix de rêve.

Sa fille respira.

Allons, c'était là la suite logique des évanouissements maternels. Puisque, cette fois encore, cela suivait son processus ordinaire, point n'était besoin de s'inquiéter...

Pourtant la jolie femme exhala sur un ton mourant propre à affoler tous ceux qui étaient autour d'elle:

—C'est étrange... le souffle me manque... Il me semble... que... que je vais... passer...

Et elle se renversa dans les bras qui la soutenaient, telle une fleur meurtrie.

—Darling... My baby, ne faites pas cela!... protesta son mari avec emportement en la serrant plus fort contre sa poitrine de colosse.

Le "baby" ne répondit que par un soupir à demi éteint...

Or, à cette seconde précise, le bruit d'une machine galvanisa les acteurs de cette petite scène.

—Une auto! cria Rose-Mary, tandis que Jimmy s'élançait sur la route où il s'immobilisa, les bras en croix.

La voiture déboucha au tournant, dans un fracas de farraille. Jimmy se livrait à un S O S frénétique. Le conducteur freina brusquement et arrêta net son bryant véhicule, au ras du talus.

—Accident? demanda-t-il, encadrant dans la portière une tête curieuse coiffée d'une casquette à carreaux.

Madame Paddington, apparemment épuisée par l'effort qu'on lui avait imposé pour la tirer de sa position première, avait pris le parti de s'évanouir à nouveau.

Rose-Mary réussit à hisser son buste au dessus de la banquette.

—Oui, accident!... affirma-t-elle impétueusement. Nous venons de verser. La faute en est à cette charrette, acheva-t-elle en dirigeant son regard noir de courroux vers l'énorme chargement, immobilisé sur le chemin.

Alors seulement, elle se souvint du charretier... et de la vieille femme culbutée tout à l'heure.

Elle les chercha du regard... les aperçut à quelques mètres, la femme relevée et s'essayant à marcher en s'appuyant sur son bâton, pendant que le gars guidait ses pas chancelants.

—Encore heureux que la vieille n'ait rien eu!... marmotta Rose-Mary. On a beau être couvert par l'assurance... Ces choses-là sont toujours désagréables...

Le conducteur de l'auto était descendu pour offrir ses services.

—Malheureusement, je n'ai que deux places à vous donner, s'excusa-t-il, en montrant l'arrière encombré de caisses d'essence et de bidons.

—On va vous confier ces dames, déclara Sir Archibald Paddington. Nous suivrons dans la prochaine voiture de bonne volonté qui voudra nous recueillir.

Cette proposition eut le don d'arracher immédiatement la dolente Elsie à son évanouissement.

—Oh! Archie, gémit-elle, ne me laissez pas... Ne m'abandonnez pas...

—That is not the matter, Elsie... protesta-t-il un peu impatient... Pas question de vous abandonner... mais il n'y a de la place que pour vous deux...

De sa petite voix nette et autoritaire, Rosy intervint.

—Voyons, Dad, mammy a raison. C'est très simple. Accompagnez-la donc. Jimmy restera auprès de moi et nous vous rejoindrons dès que possible...

Le gros homme se grattait la tête avec perplexité. Assurément, la proposition le tentait. Un sentiment d'orgueil l'empêchait seul de céder tout de suite à cette nouvelle fantaisie de son habituel tyran.

—C'est réellement... déraisonnable déclara-t-il, en glissant un oeil d'envie vers la voiture.

—Allons! dépêchez-vous, encouragea Rosy, en esquissant un geste vers le conducteur de la petite auto, planté au bord de la route, les mains dans ses poches. Monsieur n'a probablement pas le temps d'attendre que nous ayons tenu conseil... Allez donc... je pense que vous trouverez un véhicule quelconque à la prochaine ville pour vous transporter d'urgence à Dieppe...

—Nos places étaient retenues au Majestic...

—All right.

Et Sir Archibald enchanté de voir sa belle-fille le charger d'une initiative qu'il n'eût pas osé prendre, alors qu'il en mourait d'envie, reprit incontinent son sourire d'homme heureux à qui tout réussit... même les accidents...

Aidé de Jimmy, il transportait la pseudo-blessée jusqu'à la voiture. On prit les cousins de l'Hispano pour lui faire un siège plus rembourré que ne le comportait le petit tacot sauveteur.

L'odeur d'essence et d'huile amena une moue sur la bouche ravissante de la dame et fronça ses narines délicates. Elle seule une paupière, soupira... puis s'apercevant soudain dans la glace, exhala un cri horrifié.

—Quoi?... Qu'est-ce qu'il y a? firent-ils, alarmés.

—C'est affreux... Je suis toute décoiffée et pas un grain de poudre... Je suis à faire peur. Mon sac, Archie!

Le rire sonore et indulgent de son mari éclata.

—Ah! *poor child!*... Toujours la même! jubila-t-il. Mais, Elsie, pour retrouver votre sac, il faudrait soulever le... la voiture!... Il est tombé au fond... je ne sais où... Soyez patiente... *No matter* pour votre beauté, aujourd'hui.

Il s'était installé auprès d'elle, gauche et maladroit, prenant bien garde de ne pas l'effleurer avec les façons d'un éléphant devant une statuette de Saxe...

—Je vais la conduire chez le docteur, annonça-t-il, reprenant son air soucieux.

—C'est ça... approuva ironiquement Rose-Mary, tandis que le tacot démarrait.

D'un signe de la main, elle répondit au bonjour cordial de son beau-père. Ses prunelles revinrent à Jimmy, éclairées d'indulgente malice.

—Pauvre Mammy... Elle n'a rien du tout... que la peur. Mais elle est de la race des femmes qui ne savent rien faire sans appuyer leur faiblesse sur une force masculine... Pff...

Un pli dédaigneux s'inscrivait, de chaque côté de ses lèvres altières.

—Ah! il me faudrait tout de même penser à sortir d'ici...

A son tour, elle essayait de s'extraire de sa place. L'auto sinistrée était si bien coincée contre le champ, avec ses roues avant enfoncées dans la terre, qu'elle s'épuisa en vains efforts.

Son poids la ramenait toujours vers le fond.

—Et j'ai une jambe prise, par surcroît! ragea-t-elle, réprimant une grimace.

Goguenard, Jimmy s'approchait.

—Je crois que vous devez aussi faire appel au secours masculin, pour cette fois, Rose-Mary...

Mais la grimace de la jeune fille s'accroissait.

Il s'inquiéta:

—Qu'y a-t-il donc?... Vous êtes blessée?

—Ma jambe est douloureuse... Une ecchymose sans doute... Ou la cheville froissée... Cela passera.

Elle tenta de frictionner le membre meurtri. La douleur lui arracha une plainte:

—Aie! s'exclama-t-elle... Je ne puis y toucher, tant c'est sensible...

—Laissez-moi vous aider?...

Il la prit aux épaules... tira... Elle eut un cri vibrant:

—Vous me faites mal.

Il s'arrêta aussitôt, la sueur aux tempes... Elle baissait les paupières, honteuse de son impuissance et rageant ferme, intérieurement.

—Que faire alors? proféra-t-il, lançant loin de lui une boule informe de chewing gum.

Puis, il la considéra, hochant la tête, —Si encore une auto passait... ou si on apercevait quelqu'un, dans ce pays perdu... Mais personne... On croirait que la peste s'y est installée... Pas une âme... sauf l'imbécile, tenez...

Elle chercha "l'imbécile", le vit près de son véhicule, en train de hisser à la force du poignet, la vieille, qui paraissait ne pas peser plus qu'une paille entre ses bras robustes.

—Help! appela Jimmy.

—Vous n'allez pas lui demander quelque chose? protesta Rose-Mary, révoltée.

—Pourtant... il faut bien vous secourir. Vous êtes toute pâle...

Il appuyait sur elle son regard indécis. Toute sa face ronde et claire, ses traits réguliers de joli garçon, étaient contractés par la perplexité.

D'un geste machinal, il passait sa main soignée sur ses cheveux, lustrés par le meilleur produit du coiffeur cher.

L'homme qui n'avait pas, tout d'abord, semblé entendre l'appel, venait maintenant vers eux. Il portait un pantalon de treillis bleu et ses bras nus sortaient de sa chemise de grosse toile, solides et bruns.

Quand il s'avança, Rose-Mary remarqua qu'il avait une légère claudication... mais pas assez prononcée pour qu'on put croire à une vraie infirmité.

—Qu'est-ce que vous voulez? dit-il d'un ton rude, affectant de s'adresser au seul Jimmy et d'ignorer la jeune fille.

Celui-ci le prit de haut. Il enveloppa l'homme d'un regard dégoûté et très sec:

—N'y a-t-il pas un *car* qui doit bientôt passer par ici?

—Pas avant deux heures...

Jimmy regarda la jeune fille. Elle était blême et la souffrance maintenant lui arrachait des frémissements nerveux. Tout

à l'heure, pour réveiller sa jambe engourdie, elle avait dû se livrer à un mouvement malheureux qui avait réveillé son mal et ce mal augmentait.

—A quelle distance, le plus prochain village?

—Les Grandes Dalles?... C'est à sept kilomètres. Mais vous n'y trouverez ni pharmacien, ni docteur. Il faut aller à Veulette... qui est bien à vingt kilomètres d'ici...

Jimmy prit un air plus conciliant: —Pouvez-vous m'aider à tirer Mademoiselle de la voiture?...

—Je veux bien, dit l'homme en s'avancant.

Il avait une voix sourde, point désagréable et s'exprimait correctement.

Sa main, quand elle se posa sur les épaules de Rose-Mary y mit une certaine délicatesse, ce qui n'empêcha pas la blessée de pousser un hurlement aigu.

Jimmy se recula, découragé. —Vous devez avoir quelque chose de cassé... se lamenta-t-il.

—Assurément, répliqua l'homme, bien que la réflexion ne lui fut point adressée.

Rose-Mary lui jeta, agressive: —Tout ceci ne serait point arrivé si vous vous étiez garé, à mon premier coup de klaxon!...

Le visage de l'homme se durcit. Il dévisagea la jeune fille avec des prunelles dures qui avaient des lueurs d'acier, dans la face hâlée:

—Suis-je votre serf, pour me ranger sur votre passage?... J'ai pris le temps qu'il me fallait...

—Pourtant, le code de la Route...

—Le code de la route vous interdit de mener un train d'enfer sur une route étroite comme celle-ci qui trace des virages dangereux.

—Vous êtes bien renseigné, émit-elle, ironique.

—Et vous, pas assez... apparemment.

—Quoi?...

Elle n'eut pas le temps de s'indigner et de lui reprocher l'insolence de ses propos, car le mouvement qu'elle venait de faire, étourdimement, pour rapprocher son visage courroucé de celui de son interlocuteur, réveillait sa douleur et lui arrachait une plainte.

—Rosy... Qu'y a-t-il encore? s'informa anxieusement Jimmy. Vous souffrez toujours?

—Oh! vous avez raison... J'ai sûrement quelque chose de cassé, souffla-t-elle en essuyant d'un revers de main la sueur qui gouttait à son front.

En dessous, le charretier l'observait. Elle s'en aperçut.

—Eh bien... cria-t-elle, irritée, que faites-vous là?... On n'a plus besoin de vous... Puisque je suis coincée... Dieu sait jusqu'à quand!...

Et soudain plus contractée, plus rageuse:

—Ah ma course est bien dans le lac... Les concurrentes partent en ce moment de Dieppe... C'est gai...

—Allons, Rosy, protesta Jimmy, vous pensez encore à votre course, en un tel moment?... C'est bien le dernier de mes soucis...

—Pas moi... Je déteste que les événements viennent se mettre en travers de ma volonté.

Elle haussait les épaules, et jetait des regards furieux vers l'homme, cause de tout ce désastre.

—Vous allez vous rendre au village pour y chercher du secours... décida-t-elle subitement, le ton impérieux. Sept kilomètres... Vous pouvez faire cela en une heure, je pense?

Elle le toisait, semblant l'évaluer comme on fait d'un cheval.

—Peut-être même en une demi-heure, malgré ma jambe, déclara-t-il, de sa voix rude, et si je le veux...

—Eh bien, allez... Vous trouverez toujours là-bas un véhicule quelconque, auto ou voiture qui vous ramènera vite avec une équipe d'hommes pour soulever la voiture... et me dégager.

—Allez avec lui, Jimmy...

—Puis-je vous laisser seule? fit le jeune homme, incertain.

—Oh! allez je vous en prie... Je ne suis pas en nourrice... Ce n'est pas pour un petit bobo comme celui-là que je vais demander une garde... Dépêchez-vous.

—Soit, acquiesça Jim.

Il se tourna vers l'homme qui n'avait pas bougé.

—Alors?... Vous êtes prêt?

Le regard du paysan s'aiguisa. Il y eut, dans les prunelles froides comme une fine lueur de raillerie.

—Mademoiselle a décidé, dit-il... Elle est bien bonne... Mais moi, je n'ai pas le temps d'exécuter ses ordres comme un bon toutou, Monsieur.

Il s'inclinait ironiquement devant Jimmy qui sentit une flamme de colère monter à ses joues.

—Que voulez-vous dire? grinça l'Américain menaçant, en faisant un pas vers lui...

Du bout de son fouet, l'autre désignait la charrette:

—Que mon foin attend... Il doit être rentré avant la nuit.

—Oh! fit Rosy dédaigneuse, on vous le paiera votre foin...

—Chèque, Jimmy?... Ou plutôt non, votre portefeuille... Ces gens-là ignorent les chèques...

Jimmy avait plongé la main dans une de ses poches et en ramenait un élégant porte-billets en cuir souple.

—Combien?... articula-t-il, très sec.

—Dites un prix... encouragea Rosy, celui que vous voudrez... Pour nous, cela n'a aucune importance.

Le paysan avait eu une espèce de recul comme si ces paroles le blessaient et l'indignaient. Son regard s'alourdit.

Pourtant, il se contenta de répliquer:

—Mon foin n'est pas à vendre...

La jeune fille s'impatienta:

—C'est de l'entêtement!...

L'homme avait levé le front vers le ciel où des nuages s'amoncèrent:

—L'orage menace, expliqua-t-il posément. Si je n'engrange pas avant une heure, tout le chargement serait perdu.

—Mais que vous importe, lança Rosy irritée puisqu'on vous le paie, votre chargement... Le prix que vous voudrez et dix fois au dessus de sa valeur, si vous y tenez...

Ce fut au tour de l'homme d'être dédaigneux... Ses yeux claires appuyèrent vers la jeune fille leur singulier regard, lourd de pensées mystérieuses:

—Cela empêcherait-il qu'il soit perdu? Et tout votre argent — il détachait le mot avec un mépris insultant — empêcherait-il l'orage d'éclater et de l'abîmer, ce foin, ce beau foin doré que les terriens comme moi nous avons mis tant de peine à faire venir?...

La véhémence du ton intrigua Rosy... Elle considéra le bonhomme avec une curiosité nouvelle. Jimmy proférait, les bras au ciel:

—Ça, c'est inouï!...

Les prunelles de l'homme, toutes chargées d'un indicible dédain, la toisèrent. Il haussa les épaules.

—Naturellement, vous ne pouvez pas comprendre... Vous ne pouvez pas admettre, vous et vos pareilles, qu'il est des choses que votre fortune ne suffit pas à payer... L'effort quotidien des paysans acharnés sur les sillons, le soleil du bon Dieu qui fait mûrir le grain et nous assure les récoltes généreuses, la joie de savoir sa grange pleine et le travail de l'année — hommes et bêtes assurés — tout cela qui représente le gain sacré, le fruit d'une année de peine et d'espérance, pensez-vous que vous puissiez en compenser la perte avec quelques billets?

Il s'était soudain animé et dans sa face transfigurée, ses yeux brillaient d'un éclat mystique. Rose-Mary qui l'avait tout d'abord intérieurement traité de rustre et de "stupide paysan", ne put s'empêcher d'être frappée par la noblesse qui se dégageait de l'homme, en dépit de sa rustique tenue.

Jimmy s'était retournée vers elle avec une air qui signifiait: "Que nous raconte cet olibrius?" Elle dit radoucie:

—Alors, vous me savez ici, en danger, en somme, et vous préférez sauver votre récolte que me secourir? Etrange théorie!...

—Je suis responsable de cette récolte. Les choses du Bon Dieu ne se doivent point laisser perdre...

—Pour ce qui est de vous secourir, c'est une autre affaire. Du moment que vous me le demandez poliment...

Il s'était avancé vers la voiture.

—Aidez-moi! intima-t-il rudement à Jimmy qui le suivit, intrigué.

Il était allé chercher un gros caillou dans le fossé et soulevant la puissante voiture avec une force étonnante, il le glissa sous les roues, il fit de même pour l'autre roue, sous les yeux de Jimmy, médusé...

Il est entièrement

NOUVEAU!

Le KOTEX Egalisateur

(Brevet Can. No. 324,353)

Il est de 20 à 30%

plus efficace — plus confortable et plus sûr

MESDAMES! Voici une amélioration en protection hygiénique qui vous procure un confort inespéré. Kotex — par l'addition d'une section centrale — vous donne une protection plus complète, sans être plus volumineux.

Le nouveau produit

Kotex avec le Nouvel Egalisateur Breveté*, et son importance dans votre confort, ne peut être expliqué. Il faut l'employer pour l'apprécier.

Il procure un plus grand confort. Grâce, surtout, à la bourre duvetée de cellulose. Il procure aussi une plus grande tranquillité d'esprit; la protection est plus adéquate mais moins volumineuse. Et les bouts sont non seulement arrondis mais aussi aplatis pour dissimuler la protection. Seul dans Kotex obtenez-vous ces bouts "Phantom".

Une explication intime du nouvel égalisateur vous est donnée sur la feuille de direction insérée dans le paquet.

Autres avantages retenus

Vous vous demandez: me donnera-t-il la même douceur, la même absorption que le Kotex que je connais et que j'aime? Oui! Et la même facilité de s'en défaire... une plus grande sûreté. Il se porte des deux côtés avec égale protection. Puis vous obtenez ces avantages dans Kotex à un prix plus bas que jamais.

Quand vous achetez le Kotex avec l'Egalisateur Breveté vous êtes assurée d'une plus grande sûreté... d'un plus grand confort que jamais auparavant. Soyez certaine d'obtenir le Kotex avec l'Egalisateur Breveté! Il est en vente dans les pharmacies, les magasins à rayons et de nouveautés dans votre ville.

COMMENT LE DIRAIS-JE A MA JEUNE FILLE?

Beaucoup de mères se le demandent. Maintenant vous donnez tout simplement à votre jeune fille la brochure intitulée "Le douzième anniversaire de Marie Margot." Pour copie gratuite écrivez à Mary Pauline Calender, Dépt., 293, Bureau 1402, The Kotex Company of Canada Limited, 330, rue Bay, Toronto, Ont.

Pourquoi aucune serviette sanitaire ne peut être "comme le nouvel Egalisateur Kotex"

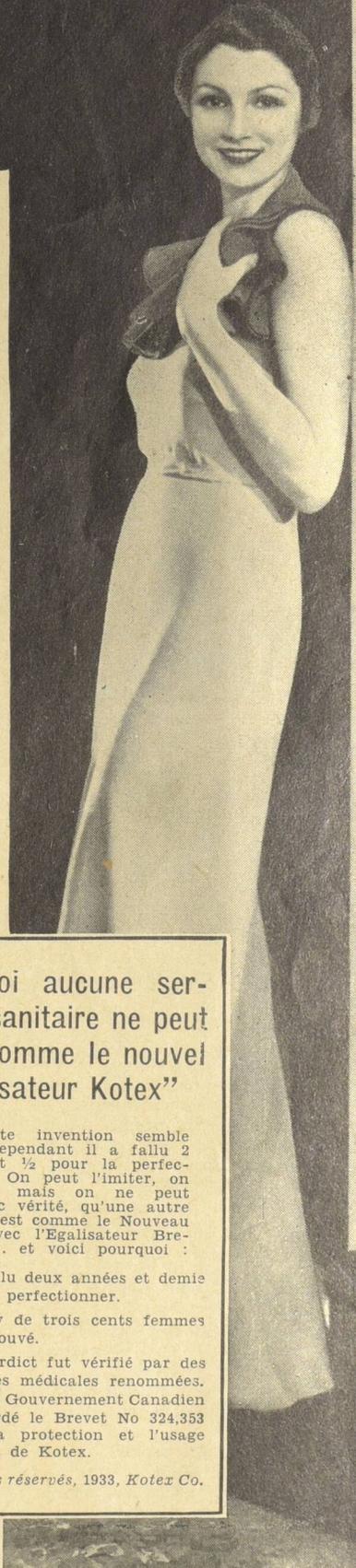
Oui, cette invention semble simple, cependant il a fallu 2 années et ½ pour la perfectionner. On peut l'imiter, on l'imitera, mais on ne peut dire, avec vérité, qu'une autre serviette est comme le Nouveau Kotex avec l'Egalisateur Breveté... et voici pourquoi:

- 1—Il a fallu deux années et demie pour le perfectionner.
- 2—un jury de trois cents femmes l'a éprouvé.
- 3—leur verdict fut vérifié par des autorités médicales renommées.
- 4—ET le Gouvernement Canadien a accordé le Brevet No 324,353 pour la protection et l'usage exclusif de Kotex.

Tous droits réservés, 1933, Kotex Co.

KOTEX

FABRIQUE AU CANADA



—Vrai, émit ce dernier, ce n'est pas mal, comme record...

—Maintenant, poussez!... dit l'homme. L'Américain obéit incontinent. Placé derrière l'auto, il banda tous ses muscles; tandis que le charretier dans un "ahan" de victoire, arrachait la lourde voiture au fossé...

—Ça y est... déclara simplement l'homme en essayant son front ruisselant.

L'Hispano reposait maintenant dans le champ, redressée.

Il ne restait plus qu'à ouvrir la portière pour que Rose-Mary puisse descendre.

Jimmy s'approcha:

—Prenez mon bras.

Elle détacha ses yeux perplexes de la silhouette paysanne, tenta de se lever, appuya son pied sur le marchepied... Un cri de douleur lui échappa:

—Impossible!... gémit-elle... Je ne peux pas...

A son tour, le charretier s'avancit.

—Que faire? demanda plaintivement Rosy, sans bien se rendre compte qu'elle s'adressait à lui.

—Je vais vous porter... déclara nettement Jimmy, en la saisissant dans ses bras...

Il l'enleva, non sans lui arracher des gémissements qu'elle ne pouvait retenir et qui lui mettaient des larmes au bord des cils, esquissa quelques pas vers le talus...

Quand il fallut l'escalader, cela devint plus difficile... Jimmy s'essouffait visiblement: l'effort dépassait ses forces.

Il était frêle et mince: Rose-Mary, grande et élancée, était lourde en dépit de sa sveltesse: il la reposa à terre, épuisé.

—Je n'arriverai jamais au village! avoua-t-il... désolé et confus.

Le paysan fit entendre un petit sifflement ironique.

—Naturellement... Cela se voit tout de suite. C'était folie de le croire...

Jimmy, furieux, se rebiffa:

—Qui est-ce qui vous demande quelque chose à vous?... Retournez à votre foin... Il passera bien quelqu'un sur la route qui consentira à nous aider...

—Jimmy, reprocha Rose-Mary, cet homme vient de nous rendre service, ne l'oubliez pas...

—Oui... fit-il rancunier, et vous l'admirez sans doute pour ce haut fait?

—Je n'aime pas être en reste avec quelqu'un dit-elle sèchement... ce quelqu'un fut-il le dernier des rustres...

L'homme reçut la phrase sans broncher.

Il offrit:

—Si vous voulez venir jusqu'à ma ferme?... C'est là-bas, au bout du chemin, après l'allée d'ormeaux... Vous pourrez vous y reposer, en attendant du secours...

Rosy ouvrit la bouche pour refuser... Il lui déplaisait de devoir encore l'hospitalité à ce paysan insolent. Mais un élan terrible à sa cheville malade lui remit en mémoire qu'elle n'avait pas le droit de faire la difficile. Pour si forte qu'elle se crut, physiquement et moralement, la douleur, aujourd'hui, domptait son énergie.

—Soit, acquiesça-t-elle, résignée...

III

Mademoiselle Thérésine s'affairait autour du linge qui, blanc comme neige, avec ce reflet bleu qu'elle prend là-haut, sur les sommets inaccessibles et que donnent, ici, les petites boules d'azur, s'empilait dans les corbeilles.

Dans la vieille armoire aux lourdes ferrures, vaste comme une chambre d'appartement moderne, la bonne demoiselle entassait par piles régulières les draps minutieusement pliés sous le fer. De leur séjour dans la prairie, ils avaient gardé une saine odeur de soleil et d'herbe sèche qui remplissait d'aise l'âme ménagère de Mademoiselle Thérésine.

—Allons, voyons, Perlotte, dépêchons-nous... fit-elle brusquement en virevoltant sur ses talons.

Elle avait des manières prestes de souris dont sa figure pointue et toute sa personne menue et remuante évoquaient assez bien l'image.

—Vive comme une musaraigne! disaient d'elle les paysans des alentours, car tout le monde la connaissait à dix lieues à la ronde et on l'aimait pour sa bonté agissante et allègre, pour son activité, pour sa serviabilité jamais démentie.

—Eh! dame, faut bien que je choisisse, grommela "la Perlotte", une grasse Normande réjouie, au teint poupin, dont le tablier de toile bleu avait peine à ceindre les hanches rebondies. Cette Catherine, ma doué, elle vous range ça tout comme un champ labouré... Va comme j' te pousse... Je m'en vas lui tirer les oreilles, t'a l'heure...

—Tout à l'heure, ma bonne, tu laisseras ta fille tranquille et tu iras tremper la soupe. Monsieur Claude va rentrer avec le foin et il aura de l'appétit...

Maintenant, Mademoiselle Thérésine glissait entre les piles éclatantes de ces bouquets d'herbes parfumées qu'on s'en vient le soir cueillir au creux des landes sauvages et qui, tressées en bouquets serrés, avec du ruban bleu ciel, gardent sous le bois lisse des étagères, une fraîche odeur de champs éventés...

—Pour dire que Mademoiselle a pas du beau linge, on peut pas dire que Mademoiselle n'a pas du beau linge, admira, à sa façon normande, la Perlotte, comme Mademoiselle plaçait sur la dernière planche le dernier des draps brodés.

Mademoiselle Thérésine soupira.

veux blancs en bouclettes, toute leur juvénile limpidité.

—Mon Dieu! dit soudain Mademoiselle Thérésine s'arrachant à ses pensées avec sa vivacité coutumière, mon Dieu, il me semble que Claude tarde bien?... Voici longtemps que l'homme est arrivé avec le premier chargement...

—Et j'ai vu aussi rentrer les journaliers par la traverse, annonce complaisamment la Perlotte.

Mademoiselle Thérésine va vers la fenêtre et se penche... Autour d'elle, les roses du balcon frissonnent et un vent aigre a passé sur les pommiers.

—Perlotte... va vite rentrer Gilonne, avec son petit... Le veau est trop jeune pour qu'on le laisse sous la pluie... et l'orage menace. Regarde!

Elle continue à observer la route par dessus la cour aux branches inquiètes... Une visible anxiété la tracasse.

A la cadence joyeuse de ses sabots la Perlotte traverse le passage dallé et va détacher la vache de la haie.

—V'la M'sieur Claude! annonce-t-elle soudain à sa maîtresse.

Mademoiselle Thérésine exhale un grand soupir de soulagement.

En Octobre

TON COEUR EST A MOI

par Marcelle Davet

Un grand roman d'amour, inédit et complet, que les membres du comité de lecture de *La Revue Populaire* ont approuvé à l'unanimité. Le moins que nous puissions dire de *Ton coeur est à moi*, qui paraîtra dans le prochain numéro de

LA REVUE POPULAIRE

c'est que nous avons la certitude que vous le trouverez aussi passionnant que le plus beau roman de Delly. Retenez bien ce titre et ne manquez pas de vous procurer *La Revue Populaire* d'octobre.

—Il y a là, réunis, mon trousseau... et celui de ma pauvre soeur... dit-elle hochant la tête.

Et un instant, ses yeux bleus, ses yeux d'enfant candides et doux dont rien, jamais, n'avait du ternir la pureté, semblèrent fixer dans l'espace des choses visibles pour elle seule.

Mademoiselle Thérésine "remontait" au pays des souvenirs.

La Perlotte avait l'habitude de ces silences... Aussi laissa-t-elle passer celui-là en immobilisant, pour un temps, sa langue bavarde...

C'est qu'il y avait tant de choses dans le passé de Mademoiselle Thérésine!... La Perlotte, qui avait grandi avec elle et l'avait suivie, bourruée et fidèle, au travers de l'existence, savait que le Bon Dieu, s'il lui avait mesuré parcimonieusement les joies, s'était montré prodigue des peines.

Mais bah ne lui a-t-il pas aussi accordé des grâces pour tout supporter, bon et mauvais?... A présent qu'elle a parcouru un bon bout de chemin elle n'a pas l'air de s'en trouver plus mal, ma foi! Elle n'a perdu au fil des années, heureuses ou douloureuses, ni un sou de sa bonne humeur, ni une perle de son sourire... et ses yeux ingénus ont gardé sous les che-

—Dieu soit loué.

Et pour elle seule, elle ajoute, plus bas: —Quand il est dehors, je crains toujours. Ce travail est si dur pour lui.

Mais elle n'a pas le temps de s'apitoyer davantage. Bientôt cinq heures... Les hommes dînent tôt, en ce pays, la rude journée terminée... Il faut dresser le couvert, placer des fleurs fraîches dans le pichet pour égayer la table de chêne et préparer ces caupes de fruits que Claude aime par dessus tout.

Mademoiselle Thérésine se hâte. Ses talons plats frappent joyeusement les marches de bois verni, — si propres qu'on les dirait neuves — et le trousseau de clef pendu à sa ceinture mène grand tapage...

La voix traînante de la Perlotte, — une voix qui s'étonne et s'exclame — l'amène plus vivement encore vers le seuil.

—Ma doué! — il n'est pas seul, M'sieur Claude... Voilà qu'il ramène un étranger, à c' te heure...

Les mains sur les hanches, campée près de sa vache qu'elle tient au licol, tandis que le veau fait des efforts désespérés pour rester goulument suspendu aux mamelles maternelles, la paysanne inspecte le chemin.

—Un étranger? s'étonne Mademoiselle Thérésine, l'oeil aux aguets.

Elle n'a pas plus tôt ouvert, devant son imagination toujours prompte à les faire germer, le champ des hypothèses que l'attelage débouche au tournant.

De sa place, en se haussant un peu sur les pointes, Mademoiselle Thérésine aperçoit, par dessus la haie fleurie, son neveu qui s'avance gravement, le fouet suspendu en sautoir. A sa hauteur, mais de l'autre côté de la route, un jeune homme, fort bien ma foi, vêtu "à la mode de la plage" d'un tricot de laine blanche sur un pantalon large du bas, s'efforce de suivre le pas long et scandé de son compagnon.

—Tiens... formule Mlle Thérésine.

Mais avant qu'elle ait pu se demander à voix haute comme c'est son habitude "ce que ce jeune monsieur vient faire ici", l'attelage s'immobilise devant le portail.

Sidérée, Mademoiselle Thérésine voit son neveu s'emparer de la petite échelle qui pend accroché aux montants et la dresser contre la meule.

Alors, tout là haut perché sur cet étrange socle un buste de femme s'érige.

—Bon... en voilà d'une autre, profère la Perlotte dont l'ahurissement assourdit la voix.

Mademoiselle Thérésine s'est vivement avancée.

—Qu'est-ce que c'est?... Une visite?...

Son oeil bleu interroge Claude, dévisage les nouveaux venus.

Le jeune homme lui jette:

—Ne vous inquiétez pas, tantine... Un petit accident... La voiture de cette demoiselle qui a versé sur la route de Dieppe...

—Versé... Ah mon Dieu, s'effare Mademoiselle Thérésine courant à son neveu. Elle est toute pâle.

—Tu n'as rien au moins... Tu n'es pas blessé?...

Ledit Claude se met à rire... et son rire, si jeune et si inattendu dans cette face grave amène vers lui le regard étonné de Rose-Mary qui, sur son promontoire odorant, attend avec une visible impatience la fin de ces préliminaires.

—Mais non, Tantinette s'exclame Claude avec une subite gaieté... puisque ce n'est pas moi qui ai versé. Ah vous êtes bien toujours la même... Dès qu'il arrive quelque chose sur la Route où ailleurs, vous n'avez qu'une frousse... c'est que votre Claude ait écopé quelque horizon en l'aventure...

Elle le regarde, les yeux pleins de reproches, indifférente, dirait-on, au reste du monde...

—Tu as tort de plaisanter... J'avais bien raison de me tourmenter, tu vois... Et il est déjà si tard...

—Ce qui nous a retardés, c'est que j'ai dû faire un crochet pour laisser chez elle la Mère Revillaud...

—Une belle idée que vous avez eu là, grommelle Rose-Mary qui trouve que, vraiment ces gens en usent vis à vis d'elle avec un peu trop de désinvolture. Cette bonne femme n'avait rien... Quand vous l'avez déposée au bord de son champ, elle a trotté vers sa cabane comme un lapin...

Il la fixe sans douceur.

—Il s'en est fallu de peu que cette "bonne femme" ne soit votre victime.

Sa voix est si dure que Mademoiselle Thérésine lui coule un regard étonné.

La jeune fille a haussé les épaules.

—Et après? dit-elle, avec un air de bravade.

Il a un mince sourire.

—Cela aurait pu vous coûter cher.

Ah! ça, qu'est-ce que c'est que ce paysan qui s'avise de lui donner des leçons, à elle, Rose-Mary?... Et cet air insolent, par surcroît... Décidément, ce rustre a des manières impossibles et qui l'irritent particulièrement.

Elle éprouve soudain le besoin de le narguer, de lui montrer combien ces choses comptent peu pour une fille de sa caste qui ne met pas, Dieu merci, les événements sur le même plan où peut les placer un rustaud ignare.

En haut de son promontoire, elle évoque, avec ce pli obstiné qui s'incrute entre ses sourcils et sa bouche serrée par la colère, une petite déesse barbare.

Alors, elle lance, dédaigneuse:

—Peuh!... une vachère... J'étais assurée...

En brusque bouffée, une rougeur est montée aux joues dudit Claude — hu-

miliation?... indignation? — Rose-Mary ne sait pas très bien le démêler, mais elle se rengorge, satisfaite de l'effet produit. Pan! attrape ça — Il a eu un bref coup d'oeil dans la direction de Mademoiselle Thérésine, laquelle n'a pas très bien compris le sens de ce colloque, mais qui s'émeut visiblement de voir à son neveu sa figure crispée des mauvais jours puis, ses prunelles bleues remouvent vers son arrogante interrogatrice...

Il ne dit pas un mot, mais il la fixe lourdement, cruellement, si bien que sous ce regard direct, aigu qui la juge et la jauge... et la méprise, ma parole, Rose-Mary, consciente soudain d'avoir dépassé la mesure, baisse brusquement les paupières.

—Alors, fait-elle, énervée, s'adressant à Jimmy, vous allez me laisser ici jusqu'à quand?...

Ce disant, elle esquisse un mouvement vers le premier échelon à sa portée. Avant que Jimmy se soit élancé pour l'aider, elle fléchit sur les genoux, avec un gémississement.

—Je... je ne peux pas... jette-t-elle, sourdement.

Elle s'est senti soudain enlevée de son char comme une plume. Le gars l'emporte et la dépose rudement sur le banc de pierre, au seuil de la porte.

—Oh...
Offensée, elle a un geste d'exaspération. Mais elle se reprend, ne voulant pas demeurer en reste avec lui, et détournée, elle lui lance un merci qui ressemble à une injure.

Ses yeux courroucés vont à Jimmy. Que fait-il donc, celui-là, planté sur ses deux jambes au milieu de l'allée et la considérant, la mine à la fois indécise et pe-naude.

—Oh! vous, crie-t-elle, rageuse, on peut dire que vous êtes d'un utile secours quand on a besoin de soins!... C'était bien la peine que vous demeuriez auprès de moi... Vous êtes plutôt encombrant, mon ami...

L'interpellé s'approche, affolé, et balbutiant:

—Mais, Rosy... je suis désolé... Je vois que vous souffrez et...

—Eh! qu'est-ce que vous attendez pour aller téléphoner au docteur?

—Oh c'est vrai... C'est la meilleure solution... J'y vais tout de suite.

Il s'empresse, ravi d'avoir enfin trouvé quelque chose à faire et de ne plus être aussi embarrassé de son personnage. Il tourne virevolte, esquisse quelques pas, puis soudain:

—Mais, Rosy, où aller? gémit-il... Je ne connais pas le pays... Où trouver un bureau de poste, et surtout un véhicule qui m'y conduise?

Mademoiselle Thérésine intervient:
—Si vous voulez prévenir le docteur François, notre médecin, vous le trouverez au sanatorium des Grandes Dalles. En prenant l'autocar, vous en avez pour une heure... et le docteur vous ramènera dans sa voiture...

—Un autocar... Où vais-je le trouver cet autocar, geint le malheureux Jimmy qui se sent de plus en plus perdu, à mesure qu'il voit monter sur les traits courroucés de sa fiancée une expression qu'il connaît trop...

Elle a eu cet air-là chaque fois qu'il s'est fait battre dans un match...

Les jolies lèvres laissent tomber, méprisantes:

—Mon pauvre Jim, vous avez votre place marquée à la nursery... Je me demande pourquoi on vous autorise à sortir sans votre nurse...

—Oui?... fait-il, tout à coup furieux, eh bien, ma chère amie...

Mademoiselle Thérésine se hâte de dé-tourner l'orage.

—Voulez-vous m'aider à transporter Mademoiselle chez nous?... Voilà la pluie.

Rose-Mary aurait bien envie de refuser, elle regarde le ciel noir, les grosses gouttes lentes qui s'écrasent sur la terre grasse, et son compagnon de tout à l'heure, Claude, qui, aidé du valet se dépêche de remiser l'attelage sous un hangar.

—Ici, vous auriez froid, insiste gentiment la bonne vieille fille, et avec votre cheville malade...

De mauvaise grâce, Rose-Mary se suspend par un bras aux épaules de Jimmy. Mademoiselle Thérésine lui prend la taille, et, doucement têtue, sans paraître s'apercevoir du mouvement de re-

cul de sa protégée, lui prend l'autre bras et le place autour de son cou...

—Là... Appuyez-vous, ne craignez rien... J'ai l'air menue comme ça, mais je suis solide.

Il n'y a que quelques pas à franchir pour passer le porche fleuri et se trouver dans la grande salle qui sert à la fois de salon et de vestibule. Pourtant, malgré l'appui que lui offrent ses deux aides bénévoles, les souffrances de la blessée sont telles qu'elle est obligée de se mordre furieusement les lèvres pour arrêter les gémissements qui montent à sa gorge.

—Vite! Perlotte, crie Mademoiselle Thérésine qui a senti sur son bras le frémissement de Rose-Mary, avance le fauteuil près de la fenêtre... et va t'en vite me chercher la bouteille d'eau de vie... la vieille... celle de l'armoire...

Il est temps... Rose-Mary défaille presque et les deux porteurs ont à peine le loisir de la laisser tomber sur le large fauteuil bas, capitonné de toile à fleurs.

Très pâle, la tête abandonnée sur le coussin que Mademoiselle Thérésine lui a glissé prestement sous la nuque, la jeune fille serre les dents pour ne pas crier...

—Jimmy... profère-t-elle d'une voix sourde par grâce, un docteur...

—Tout de suite... tout de suite s'affole Jimmy.

—Je vais vous faire accompagner... décide Mademoiselle Thérésine.

Et comme la Perlotte entre, affairée et ahurie, la mine catastrophique, la bouteille d'eau de vie dans ses mains rougeaudes.

—Va vite mettre ton caban, ordonne sa maîtresse. Tu conduiras le jeune monsieur aux Grandes Dalles, chez le docteur François. Vous prendrez l'autobus à la halte... Dépêche-toi. Il va passer dans dix minutes.

La Perlotte sort en vitesse et revient une minute après enveloppée dans une cape de "ciré". Elle en tend un semblable à Jimmy:

—Tenez, M'sieur... L'temps y se gâte... M'est avis que nous écoperons tout l'eau...

Maintenant, la pluie asperge le jardin avec un bruit de soie. Son immense chuchotement étouffe tous les autres bruits, et l'on croirait qu'un rideau a été brusquement tiré devant la maison pour voiler tout horizon...

D'un signe impatienté, Jimmy refuse le vêtement protecteur, et héroïque, derrière la Perlotte qui allonge ses grandes enjambées paysannes il s'en va, nu-tête, sous l'averse...

Pendant ce temps, Mademoiselle Thérésine a essayé d'introduire quelques gouttes de cordial entre les dents crispées de la blessée.

Tout d'abord, Rose-Mary a essayé de résister et de serrer les lèvres, dégoûtée par la vue de cette étrange bouteille au large goulot que coiffe une collerette de toile bise.

—Allons laissez-vous faire, encourage Mademoiselle Thérésine, c'est très bon... C'est du marc... et du meilleur...

Elle ajoute, avec un claquement de langue gourmand:

—Il réveillerait un mort...

Ferme et têtue, sous son apparence douce, elle réussit à introduire la petite cuiller dans la bouche rétive et à faire couler quelques gouttes de li-queur.

Rose-Mary tousse et esquisse une grimace de refus, mais l'insistance de sa compagne a raison de son obstination.

Est-ce l'effet du liquide réconfortant... ou de la fatigue?... La blessée ne gémit plus... Le visage renversé dans ses cheveux, les yeux clos, elle s'abandonne... Ses cils longs et touffus soulignent d'un trait d'or les longues paupières bistrées. Au repos, sa bouche a une expression enfantine, et ses traits, dépouillés de leur hauteur arrogante, ont pris quelque chose de juvénile et de touchant.

—Pauvre petite! murmure Mademoiselle Thérésine, attendrie.

Rose-Mary soulève lentement ses paupières pesantes... Dieu qu'elle est fatiguée!... Et cette douleur qui s'irradie jusque dans la cuisse... Pourtant depuis qu'elle est étendue et qu'on a mis sur sa jambe ces moelleuses couvertures, on dirait que la douleur s'engourdit.

Et puis, est-ce l'effet du marc?... La chaleur descendue en elle se transforme en une irrésistible envie de dormir.

Ce Film sur les Dents

La Source de Nombreux Dommages aux Dents



Pourquoi les Dents se Tachent et se Carient

Pourquoi les Microbes se Reproduisent Autour d'Elles

Voici ce que vous savez déjà: Vous avez beau brosser vos dents, elles se tachent encore. Il s'y forme du tartre; alors elles ont besoin d'un fréquent nettoyage dentaire. Et quelques dents carient encore quand même.

Vous savez si ce que vous faites ou ce que vous employez ne réussit pas à les nettoyer. Si les anciennes méthodes ne vous protègent pas elles doivent avoir quelque défaut.

La cause du mal se trouve dans un film visqueux, toujours présent et que vous pouvez sentir avec votre langue.

C'est dans ce film que les taches se logent, gâtant la blancheur des dents. C'est ce film qui s'allie à d'autres substances et se durcit en tartre.

Le film est ce qui tient les particules de nourriture. Elles ne tardent pas à fermenter et à former des acides. Les autorités dentaires croient que ces acides sont la principale cause de la carie.

C'est aussi dans ce film que les microbes se multiplient — les microbes qui causent des dommages nombreux.

Passer la langue sur vos dents. Si souvent que vous les brossez, vous pouvez découvrir que le film s'y trouve encore. Toutes les taches se voient dans le film.

Et nous ne pouvons réussir à combattre ou à détruire les acides alors que le film est là pour les protéger.

Un dentifrice doit avant tout pouvoir attaquer le film. Car, jour et nuit, le film garde les microbes sur les dents.

Telle est tout probablement votre condition à moins que votre dentifrice vous ait déjà parlé du Pepsodent. Le Pepsodent est votre sauvegarde pour des dents propres et saines — des dents qui conserveront longtemps leur blancheur.

Car la science a fait de grands progrès dans ce problème du film.

Il y a Maintenant un Moyen d'Enrayer le Film de Garder les Dents Vraiment Nettes

Il y a eu beaucoup de fausses théories sur le nettoyage des dents. Nombre de méthodes qui paraissent bonnes ont été trouvées sans valeur — de fait, on sait aujourd'hui qu'elles sont nuisibles.

Le Pepsodent est appelé le dentifrice spécial pour enlever le film. Employez-le et vous saurez pourquoi.

Sa base est un matériel spécial de nettoyage et de polissage. Son objet est d'enlever le film — sûrement, parfaitement.

Certaines substances de nettoyage enlèvent le film, mais elles égratignent l'émail. D'autres sont sans danger, mais elles sont trop douces pour être efficaces. C'est ainsi qu'il semblait impossible de trouver la substance idéale.

Mais, après 13 années, cette substance idéale fut découverte. Elle est acceptée comme une des grandes découvertes de nos jours. La nouvelle substance est unique dans son habileté à enlever le film. Elle est deux fois aussi douce que celles qui sont communément employées dans les pâtes dentifrices, et par conséquent, elle est absolument

sûre. Sans danger pour les enfants comme pour les adultes. C'est par cette découverte que le Pepsodent diffère tant dans sa formule que dans ses résultats.

Nous voulons vous inciter à faire un essai de 10 jours.

Remarquez comme vos dents sont douces, même après la première application. Remarquez avec quelle rapidité le film visqueux disparaît, comme vos dents deviennent plus blanches.

Voyez comme le Pepsodent est agréable à employer, comme ses résultats sont uniques et complets. Un essai de dix jours vous convaincra pour toujours. Vous ne retourneriez jamais à une méthode qui laisse vos dents couvertes de film. Découpez le coupon maintenant.

Gratis—Tube de 10 Jours

THE PEPSODENT CO,
Dépt 519, 191 George St., Toronto.
Adressez un Tube de Pepsodent de 10 Jours à :

Nom _____
Adresse _____
Ville _____



Elle se sent le cerveau lourd, la tête pesante... Comme tout cela est étrange... Et cette petite vieille aux cheveux d'argent: elle a vraiment une bonne figure... Pas du tout la tournure d'une fermière...

—Reposez-vous... murmure, près d'elle, une douce voix...

Se reposer... Ah mais non, il faut qu'elle attende Jimmy et le docteur... Elle déploie un grand effort pour essayer de tenir ouvertes ses paupières qui palpitent. Ses yeux chavirés font le tour des aîtres, s'accrochent aux porcelaines brillantes du vaisselier... Comme ces rideaux sont amusants avec leurs petits volants foncés... et les fleurs, dans la grosse potiche de cuivre ventrue... Tout là-bas, un berceau d'enfant... un grand berceau en forme de cygne... avec, au dessus, un portrait de garçonnet... Un garçonnet qui ne lui est pas inconnu... A-t-elle donc joué avec lui autrefois?...

Quelle drôle de chose... Rose-Mary rit... d'un rire tremblé et qui s'endort lui aussi au bord de ses dents claires.

Mademoiselle Thérésine se penche, attentive...

—Dormez mon petit, fait sa voix chuchotante.

Quels jolis yeux elle a, cette aimable petite vieille... des yeux bleus... bleus comme ceux de l'autre... de Claude... le morigéneur... Mais les autres sont tellement plus durs... Ils ont une flamme impérieuse... Ils sont piquants comme ces chardons des dunes qui s'épanouissent là-bas dans le vase...

Piquants... et aussi profonds... Profonds comme la mer...

La mer... Rose-Mary a refermé ses paupières lasses... La mer... Un immense bourdonnement emplît ses oreilles... une grande vague la submerge et l'emporte...

Rose-Mary s'est endormie.

IV

Sur la pointe des pieds, Mademoiselle Thérésine s'éloigne.

Elle ouvre une porte, traverse la cuisine où l'armée des cuivres étincelle, au-dessus du fourneau brillant comme une laque, et va rejoindre son neveu dans une petite pièce adjacente ou le couvert a été dressé.

—Elle s'est endormie, souffle-t-elle, très excitée. Pauvre agneau... Penses-tu que ce soit une foulure?

Flegmatique, Claude se coupe une large tranche de pain bis dans la grosse miche.

—Peut-être bien...

—La pauvre... Avait-elle mal... Elle gémissait malgré elle... Elle est bien jolie...

Les mains croisées sur son tablier de satinette Mademoiselle Thérésine parle, les yeux attendris, un sourire sur sa bouche menue, ponctuait de brefs coups de menton chacune des phrases modulés de sa voix fluette.

Elle s'aperçoit enfin que son neveu ne la suit pas dans ses hypothétiques appréciations sur la jeune blessée.

—Claude, qui est-elle?

Le jeune homme hausse les épaules, la bouche pleine:

—Sais pas...

Ayant attiré à lui le jambon que Catherine a déposé à même la table, il se met en devoir de le démailloter de son enveloppe de toile grise. Ceci fait, il découpe artistement, de la pointe du couteau un impressionnant morceau.

Mademoiselle Thérésine s'indigne.

—Enfin, je ne te comprends pas... Tu es d'un calme... que rien n'atteint.

Elle plante ses petites mains fines sur ses hanches, hoche le chef avec irritation:

—Un accident arrive... met la maison en émoi, et tu n'en perds pas une bouchée...

Claude dirige vers elle son tranquille regard.

—Vous préféreriez me voir m'agiter comme le petit pantin de tout à l'heure?

Son geste goguenard désigne la route, par où a disparu Jimmy derrière la Perlotte.

Mademoiselle Thérésine s'apitoie:

—Pauvre jeune homme... Il était affolé. Il y a de quoi, écoute... Si tu voyais comme elle l'a traitée... Est-elle sa sœur?... Oui?... Non... Plutôt sa fiancée... Autrement, elle ne l'eût pas ainsi rudoyé... conclut Mademoiselle Thérésine.

ne dont les prunelles deviennent rêveuses.

—Son fiancé... C'est bizarre... Il est un peu gringalet... Je trouve... Tout en bras et tout en jambes... et avec ça, un visage de poupon bien nourri... Je n'aime pas ce genre d'homme.

—Mais elle, quel beau brin de fille... Si tu la voyais dormir...

Son neveu ne l'écoute pas. Il mange et apporte à cette opération son flegme et son entrain coutumier. Comme elle dit, "il n'en perd pas une bouchée". Deux tranches de jambon ont déjà disparu et il s'attaque au fromage.

—Vous ne dînez donc pas, Tantine?

—Dîner!... se révolte Mademoiselle Thérésine, quand j'ai une inconnue endormie dans la salle et que nous espérons le docteur... Ah... je pense bien à dîner!

Son ton est désapprobateur et blâme ouvertement l'appétit de Claude. Celui-ci s'arrache à sa béatitude:

—Sapriti... je ne vois pas en quoi l'arrivée intempestive de cette personne viendrait tout chambarder ici, s'exclama-t-il, impatient. Vous lui avez offert l'hospitalité... on est allé chercher le médecin... que faut-il encore?

Il a l'air franchement mécontent et il ajoute, entre ses dents:

—Il ferait beau voir que cette petite pécore aille encore bouleverser nos habitudes...

—Oh! Claude, émet Mademoiselle Thérésine dans une timide protestation, une pauvre jeune fille blessée... et si charmante...

—Une poupée insupportable et mal élevée, tranche le jeune homme avec agacement.

—Insupportable?... Mal élevée?... Je n'ai pas remarqué. Evidemment, elle a rudoyé ce jeune homme qui l'accompagnait. Mais, Claude, elle souffrait, elle a des excuses...

—Sur la route, elle n'en avait pas, quand elle a manqué me renverser parce que je ne lui céda pas assez vite la place... et qu'elle a failli passer sur le corps de cette pauvre Mère Revilaud, sans le moindre remords...

—Oh!... exhale Mademoiselle Thérésine, médusée.

—Bon... Assez parlé de cette intruse. Tantine, vous avez fait pour elle tout ce que vous deviez. Calmez vos alarmes injustifiées, et mettez-vous à table...

L'injonction était formelle. Elle obéit en soupirant.

Ce Claude, elle ne savait pas lui résister. C'est qu'il avait l'air calme, comme ça... mais quand, par hasard, il se mettait en colère, toute la maison tremblait. Oh! ce n'était pas qu'il criât ou qu'il eût des gestes violents... Il ne perdait jamais cette apparente impassibilité qui était peut-être le secret de sa véritable force.

Dans ses jours de plus sombre fureur, on ne voyait pas un muscle de sa face bouger. Seulement sa voix devenait dure, heurtée... il y passait des sonorités redoutables, et ses yeux si clairs d'ordinaire, couleur de ce lin bleu qu'on récolte dans les grasses prairies normandes, ses yeux fondaient, pareils à une mer d'orange...

Alors, tout le monde se taisait et chacun marchait droit car on savait que Monsieur Claude ne badinait pas.

Pour l'instant, Mademoiselle Thérésine lui jette de timides regards, tout en ayant l'air d'avaler son potage. En réalité, le liquide ne passe pas. Elle est si énermée, Mademoiselle Thérésine, par cet événement inattendu qui a si brusquement apporté la perturbation dans sa quiète petite vie...

Ses yeux ne quitte Claude que pour se diriger, sournoisement, vers la fenêtre; mais elle a beau inspecter la prairie mouillée, et la route qui déroule, là-bas, par delà la haie, son serpent blanc ourlé du vert frais des talus, elle n'y voit pas surgir ce qu'elle attend.

—Comme il tarde ce docteur François... murmure-t-elle, répondant à sa secrète préoccupation. Pourvu que la Perlotte l'ait trouvé, au sanatorium...

Claude, bourru, hausse les épaules, en repoussant sa chaise.

—Excusez-moi, Tantine, de vous fausser compagnie... mais il faut que j'aille m'assurer qu'on a bien soigné la Fanie. Elle souffrait de sa patte hier soir, et j'ai dû la laisser à l'écurie tout aujourd'hui... Cela nous a retardé pour les foins.

Il a tiré une pipe des profondeurs de sa poche et la bourre consciemment.

Un coup de klaxon venu de la route fait tressaillir la vieille demoiselle.

—Le voilà votre médecin... raille Claude, goguenard... Il est escorté du pantalon à pattes d'éléphant.

Et il lance, dans la direction de Jimmy qui descend du cabriolet, un coup d'oeil dédaigneux.

Puis, pressé:

—Je me sauve... A tout à l'heure?...

Mademoiselle Thérésine lui court après:

—Claude... Mais puisqu'ils sont là... Attends donc... Tu sauras ce qu'il en est... Ne me laisse pas seule.

Un éclat de rire lui répond:

—Ah! Tantine, moi, je les ai assez vus...

Et Claude s'éloigne, à grandes enjambées, vers la petite porte du jardin.

V

Le docteur François relève son buste maigre et considère paternellement sa malade.

—Alors? s'enquiert Rose-Mary, avec une anxieuse impatience.

Depuis qu'elle s'est réveillée, surtout depuis que ce médecin a touché à sa jambe blessée, ses douleurs ont repris, intolérables.

D'une main pensive, le docteur François caresse sa barbe en éventail, étirant au passage les poils follets qui voudraient friser en dehors de toute discipline. Il est à la fois affectueux et conciliant et un sourire de bonhomie très rassurant fleurit éternellement sur ses lèvres roucées.

—Eh bien, ma jolie enfant, c'est l'affaire de quelques semaines...

—De quelques semaines? répète Rose-Mary comme si elle n'était pas certaine d'avoir bien entendu.

—De quelques semaines? s'effare Jimmy en écarquillant des yeux ronds.

—Trois... Quatre au plus...

Sur son fauteuil, la blessée fait un bond de carpe qui lui arrache un cri de douleur.

—Ah! intervient le docteur, il s'agira d'être calme, chère Mademoiselle... et de m'immobiliser cette jambe là.

—Au reste...

Il se détourne, cherche des yeux Mademoiselle Thérésine.

—Tiens?... Elle n'est plus là...

Non, Mademoiselle Thérésine n'est plus là... Elle a quitté la pièce tout à l'heure, subrepticement... et dans un tel émoi, qu'elle a dû s'appuyer à la muraille pour ne pas défaillir.

Maintenant, elle court dans le chemin, au devant de son neveu. Une étrange émotion la bouleverse, et ses lèvres remuent toutes seules, pour prononcer des mots sans suite, tant est grand son désarroi.

En vérité, quelqu'un qui verrait ainsi courir Mademoiselle Thérésine, agité et incohérent, butant contre les pierres sans même y prendre garde, penserait qu'un malheur est arrivé à la ferme.

Essoufflée, la vieille demoiselle est arrivée près d'un grand portail de bois qui sert d'agrafe à une haie de noisetiers extrêmement touffus.

La haie semble encore un domaine, car on aperçoit une allée, abandonnée et envahie d'herbes folles, et des arbres majestueux, émergeant d'une pelouse mal entretenue.

Dans le fond, à travers les branches, se dessine une maison grise... une maison normande basse et longue, flanquée de deux tourelles aux extrémités.

A la minute où elle y parvient, la haute silhouette de Claude se dresse par dessus la haie. Mademoiselle Thérésine est si bouleversée qu'elle ne le reconnaît pas tout d'abord et laisse échapper un petit cri d'effroi, aussitôt réprimé:

—Ah! c'est toi, tu m'as fait peur...

Le jeune homme l'examine, inquiet. —Qu'est-ce qu'il y a, Tantine?... Vous avez une mine de catastrophe...

—Il y a...

Elle s'appuie aux portants, s'applique à reprendre son souffle.

—Il y a...

Ses yeux noyés d'une inexplicable émotion se lèvent vers la face attentive de Claude.

—Sais-tu comment elle s'appelle? chuchote-t-elle, dressée pour mettre sa bouche plus près de l'oreille de Claude.

—Qui ça, elle?

Elle a un claquement des doigts agacé.

—Pardi... La jeune fille... Celle que tu m'as amenée...

—Bien malgré moi... grogne-t-il. Alors? Tous les traits de Mademoiselle Thérésine se figent. Elle fixe son regard dans celui de son neveu, et, solennelle:

—Elle s'appelle... Marie-Rose Chatellier...

Claude n'a pu réprimer un tressaillement. Une soudaine flamme d'incrédulité allume ses prunelles:

—Vous dites?

—J'ai lu son nom sur la carte qu'elle a donnée au docteur... Tiens, la voilà...

Elle tend un mince carton gravé dont le jeune homme s'empare vivement.

—Rose-Mary Chatellier... lit-il à voix haute...

Tous deux se dévisagent, une seconde, muets.

—Serait-il possible? murmure Claude. Frénétiquement, Mademoiselle Thérésine secoue ses bouclettes blanches:

—Rose-Mary... Marie-Rose... Il n'y a pas à s'y tromper... C'est Elle!...

Et elle ajoute, joignant les mains:

—Elle aurait dix-huit ans aujourd'hui...

C'est bien cela, va...

Puis, comme Claude demeure pensif, le sourcil froncé, elle accumule les arguments propres à le convaincre:

—Au reste, tout concorde... Cet Américain qui l'accompagne... et ses traits... Ses traits!... Tu n'as pas remarqué comme elle lui ressemble?

Claude ne répond pas. Son profil s'est brusquement durci. Et son front tourmenté reflète le travail de la pensée...

—Et l'autre?... La mère? jette-il, brutalement...

Le visage de Mademoiselle Thérésine exprime le désarroi:

—J'ai cru comprendre par les mots qu'ils ont échangé que... qu'elle était avec eux quand l'accident s'est produit...

La moue de Claude se fait dédaigneuse:

—Ah oui, je l'ai vue, alors... Une fragile femme gémissante dans les bras d'un colosse bêlant... Tout nous porte à croire qu'elle est remariée, conclut-il...

Les bras menus de la vieille demoiselle s'élevèrent vers le ciel:

—Voilà... gémit-elle...

Et hochant la tête:

—Ah! pour une histoire, c'est un histoire.

Machinalement, elle a suivi son neveu dans le chemin. Celui-ci presse l'allure, absorbé par sa méditation. Mademoiselle Thérésine trotte près de lui avec peine, mais elle ne pense guère à sa fatigue... Ce qui arrive est tellement incroyable!...

—C'est égal, profère-t-elle soudain, le destin prend parfois des voies bizarres pour arriver à ses fins...

—Au fond, Claude, dit-elle avec ferveur, je ne serais pas loin de reconnaître le doigt de Dieu dans cet accident...

—Ouais? réplique Claude, brusquement arrêté.

Il fait face à sa compagne:

—Il faudrait alors que Dieu nous veuille beaucoup de mal!...

—Comment?...

Elle le considère, surprise.

—Que veux-tu dire?

Claude a pris sa tante aux épaules. Ses traits sont si contractés, ses prunelles si graves, qu'elle pâlit, pressentant les paroles qui vont suivre:

—Tantine, il faut que cette jeune fille s'en aille, au plus vite et que, ni elle ni les siens ne remettent jamais les pieds ici...

Un effarement passe sur la physionomie bouleversée de la vieille demoiselle:

—Claude... — et sa voix est pleine d'angoisse et de prière — pourtant...

Il appuie, sur le même ton net et autoritaire:

—Croyez-moi, la venue de cette étrangère — il insistait sur le mot — ne pourrait apporter ici que de la douleur. Il y va de son intérêt autant que du nôtre; elle ne doit pas franchir ce seuil, vous en convenez, n'est-ce pas?

—Voyons, Claude... proteste Mademoiselle Thérésine d'un timbre mal assuré.

—Ah! vous ne l'avez pas vue comme moi, et ne pouvez la juger. C'est un être sans coeur et sans cervelle... tout le portrait de sa mère, j'imagine... Sa présence chez nous n'apporterait que soucis pour

*Alliez l'ÉCONOMIE
à la distinction dans votre
manière de recevoir . . .*



**Faites vos propres
marinades à la moutarde**



RECETTE

**MARINADES A
LA MOUTARDE**

Tranchez 100 petits concombres et 1 pinte de petits oignons. Disposez en couches saupoudrées de sel, dans un plat émaillé. Placez un poids lourd par-dessus et laissez reposer toute la nuit. Egouttez, mélangez 1 once de graine de céleri, ¼ de livre de Moutarde Keen, 1 c. à soupe de poivre noir, avec 1 chopine d'huile d'olive, brassez dans 2 pintes de vinaigre — versez le tout sur les marinades. Mêlez bien, mettez en pots stérilisés et cachez.

Une des nombreuses et précieuses recettes du Livre de Recettes Keen. Ecrivez aujourd'hui pour en demander un exemplaire gratuit.

L'ABONDANCE d'excellents légumes — et la modicité de leurs prix — permettent cette année à l'hôtesse avisée de préparer elle-même, dans sa propre cuisine, des marinades à la moutarde qui feront l'envie et les délices de ses invités, pendant tout l'hiver.

Vous ne pouvez que réussir avec la recette éprouvée ci-contre. L'emploi de la Moutarde Keen vous garantit la saveur parfaite que vous désirez.

COLMAN-KEEN (CANADA) LIMITED
1000, RUE AMHERST, MONTREAL, P. Q.
TORONTO, ONT. et VANCOUVER, C. B.

LA MOUTARDE KEEN
Facilite la Digestion

les uns et douleur pour les autres, vous avez compris?...

Le ton s'est fait si sévère qu'elle baissa la tête. Un soupir qui ressemble à un sanglot retenu secoua sa frêle poitrine.

—Je comprends votre déception, déclarez-t-il radoucie... Depuis tout à l'heure, votre imagination s'était montée... Vous aviez entrevu des choses...

—Oh! des choses! gémit Mademoiselle Thérésine, joignant les mains...

—Irréalisables... tranche-t-il net.

Et comme elle essuie une larme furtive, du coin de son mouchoir, il se penche vers elle, presque tendre, entoure les frêles épaules de son étreinte robuste:

—Allons, n'y pensez plus, Tantine...

Le passé est bien mort. Il y a des morts qu'il serait dangereux de sortir de l'oubli...

Elle tente encore un effort, levant vers le rude visage qui s'apitoie, ses cils mouillés:

—Claude, ce n'est pas à moi que je pense... Moi, j'ai tant pleuré jusqu'à présent que quelques larmes de plus ne me font pas peur... Je supporterai cette épreuve comme j'ai supporté les autres...

—Courageusement, Tantine... Je sais que vous êtes brave, affirme-t-il, en serrant plus affectueusement contre lui le buste mince.

—Mais je me demande si nous avons le droit?...

Sa main tremblante a esquissé un geste vers le parc, enclos de noisetiers, où la nuit traîne déjà ses rampantes ombres.

Les yeux de Claude ont saisi la sereine direction. Il reste, un instant, méditatif puis, affirme, avec force:

—Nous avons le droit de protéger, par tous les moyens, une quiétude chèrement gagnée.

VI

Quand Rose-Mary reprit conscience des choses, elle ne sut si elle avait dormi des heures ou des années.

Sa tête était lourde, sa bouche gardait le goût fétide et âcre de la fièvre. Impression nouvelle pour elle, car de sa vie Rose-Mary Chatellier n'avait été effleurée par un malaise quelconque, et cet étrange abattement qu'elle ressentait dans tous les membres et jusque dans son cerveau lui causait une indicible stupeur.

—Chut... Ne vous agitez pas, dit une voix, tout près d'elle.

Rose-Mary fit un effort pour se tourner vers la voix. Où avait-elle déjà entendu ce timbre qu'enrouait un peu d'accent normand.

Dans le mouvement qu'elle fit, elle éprouva soudain une lancinante douleur à la jambe qui s'irradia dans toute la cuisse et le bassin.

—Oh!... gémit-elle.

Et elle chuchota, comme dans un rêve:

—Aurais-je la jambe cassée?...

—Elle était cassée, rectifia la voix. Tout va bien maintenant. N'ayez pas d'inquiétude...

Rose-Mary essaya de soulever ses paupières. Dieu... comme elles étaient lourdes. On eût cru que deux pouces de fer s'étaient à les appliquer sauvagement sur ses brûlantes prunelles.

—Je voudrais... boire... soupira-t-elle, renonçant décidément à échapper à cette force inconnue qui la maîtrisait.

Elle perçut le bruit argentin d'une cuiller heurtant la porcelaine. Une main lui souleva la nuque. Elle aspira avec avidité le liquide tiède qui lui revivifiait les muqueuses.

—C'est bon... pensa-t-elle, sans le formuler tout haut, parce qu'une grande fatigue, à présent, l'engourdissait.

Pourtant, son cerveau continuait à travailler. Elle cherchait à raccrocher les fils épars, à reconstruire lentement la trame.

Pourquoi était-elle là?... Et d'abord, où était-elle?...

Peut-être par l'effet de la boisson absorbée, elle se sentait presque lucide, mais sans que rien put encore se coordonner dans sa tête pleine d'images confuses.

Elle revoyait, comme au cinéma quand les plans se superposent, des brides de scènes des fragments de tableaux qui passaient, rapides, sur le mobile écran de sa perception retrouvée: le roof du paquebot... ce paquebot qui l'emportait vers l'Europe... des stations à Nice, chez

un couturier... Un matelot qui l'avait interpellée dans une rue de faubourg marseillais, alors qu'au mépris des règlements elle les traversait à toute vitesse: — "Té, va donc reprendre les chaussettes de ton père, poupée!..."

Le visage insouciant de Madame Paddington émergea, plus net, au-dessus du chaos brumeux.

Tiens! au fait, comment Mammy n'avait-elle pas encore paru au chevet de Rose-Mary?...

Cette fois, elle a réussi à soulever les cils, mais on dirait qu'il y a entre sa rétine et le monde extérieur, une sorte de voile opaque et navrant. Elle ne percevait les objets que très vaguement comme si une myopie soudaine l'empêchait de les distinguer avec leurs contours et leur relief. L'étrange sarabande... Tout ça bouge et se mêle!...

Et d'abord, qu'est-ce que cette grande traîne d'or qui paraît appartenir à la robe d'une fluide apparition: une traîne lumineuse qui frémit, tremble et s'étire, et se fige tout à coup, coupante et droite, comme un glaive?... Ah bon... ce n'est que le rai de soleil que laissent filtrer les persiennes entr'ouvertes...

Voici le décor qui se précise; le regard de la malade s'est débarrassée de son atonie. Sur sa rétine nettoyée les images s'inscrivent, une à une: les plis lourds des rideaux violine qui encadrent une large et haute fenêtre, la table ovale aux pieds biscornus où un grand livre aux cuirs gaufrés met sa tranche d'or sur un rond de guipure; et, posée au milieu de la cheminée, la Vierge de plâtre... En vérité, Rose Mary ne se souvient pas d'avoir jamais vu ces choses autrement qu'en songe... Tous ces détails sont nouveaux pour elle: ils ne correspondent à rien dans sa mémoire endolorie. D'où vient qu'ils accueillent presque familièrement son étrange réveil, succédant à ce non moins étrange sommeil?...

Lasse, elle referme les paupières. Des gens chuchotent près d'elle. Cela fait-il encore partie de son rêve, comme le décor qu'elle a cru entrevoir?... Ou tout, voix et décor, seraient-ils réalité?

—Elle a parlé...

Les phrases, bruisantes — à cause du chuchotement — lui arrivent, distinctes pourtant:

—Elle a parlé... Elle commence à se reconnaître... La fièvre est tombée. Elle va beaucoup mieux.

—Tant mieux... On pourra bientôt l'emmener... Dire qu'il faut désirer son départ...

—Pauvre petite!... Comme c'est triste tout de même!...

Quelqu'un se mouche discrètement... Il y a un bruit de pas feutrés sur les carreaux. Rose-Mary ne sait pas pourquoi "c'est triste, tout de même"... Au surplus, elle ne se le demande pas longtemps...

L'effort qu'elle vient de fournir pour tenter de reprendre contact avec son "moi" intime et avec les forces extérieures la laissent affaiblie, désireuse de silence et d'immobilité.

A nouveau, le sommeil l'a prise et roulée dans ses vagues lourdes.



Le lendemain seulement, Rose-Mary se souvint tout à fait. Elle s'éveilla au matin le cerveau net, dépouillé de toute brume.

Un jour rose et frais pénétrait à travers la fenêtre large ouverte avec des chants de coqs et des pépiements d'oiseaux. D'en bas, montaient les appels d'une femme en train de distribuer du grain: "Petits... petits... petits..." et l'organe rude et sonore d'un roulier: "Hue la!... eh oh!... Des sabots heurtaient des pavés: la ferme commençait à vivre..."

Rose-Mary comprit qu'elle avait été malade. Mais elle rattacha son état présent à la minute — proche ou lointaine? — où elle avait sombré dans cette espèce de torpeur qui avait ralenti la vie en elle, supprimant toute conscience durant un laps de temps qu'elle ne pouvait déterminer.

Voyons... Il y avait d'abord l'accident de la route... l'arrivée à la ferme... oui, cette espèce de rustaud brutal l'y avait conduite avec Jimmy... On l'avait allongée sur un divan... Elle avait très mal à la tête — et sa jambe aussi la torturerait. Puis... Eh bien, ses souvenirs s'arrêtaient là — Sauf ces yeux bleus qui

la regardaient et l'avaient poursuivie, jusque dans ses cauchemars fiévreux, elle ne se rappelait plus rien. Il y avait un énorme trou dans sa mémoire.

On avait dû la transporter dans cette chambre-ci, car elle gardait toujours la certitude de n'avoir jamais vu cette pièce avant la minute où ses yeux s'étaient ouverts sur le décor inconnu.

Une phrase, entendue la veille dans sa demi-conscience, lui revint soudain en mémoire.

—Pauvre petite... Comme c'est triste toute de même..."

De quoi pouvait-il bien être question? qu'y avait-il donc de si "triste" dans son cas?... Avec une subite angoisse, elle se demanda s'il ne lui était pas arrivé, durant la période où le contrôle d'elle-même lui avait échappé, quelque terrible catastrophe.

Au fait... sa jambe... cette jambe qu'elle sentait si lourde et immobilisée, ne la lui aurait-on pas... amputée, par hasard?...

Le soupçon la traversa comme un coup de couteau et elle faillit crier d'horreur. Ses mains tâtonnantes, devenues tremblantes et fébriles, glissèrent le long de ses hanches... Elle éprouvait bien une douleur sourde dans tout le membre blessé, mais n'avait-elle pas entendu dire que les amputés avaient parfois "mal à leurs membres disparus"... ou du moins que, par une étrange aberration, ils localisaient faussement en cet endroit les douleurs de leurs nerfs déchirés. N'était-ce point ce phénomène qui se produisait chez elle. L'appareil et les bandelettes serrées que ses doigts rencontrèrent ne la rassurèrent pas. Elle gémit de détresse.

Aussitôt, la porte s'ouvrit et une forme blanche apparut dans l'encadrement.

—On m'a enlevée la jambe? jeta Rose-Mary, haletante...

La femme entra. A son costume, Rose-Mary reconnut une infirmière. Celle-ci s'avança dans la pièce en riant:

—C'est une obsession... railla-t-elle gentiment, en considérant la mine affolée de sa malade avec des prunelles indulgentes. Votre jambe va très bien. Dans huit jours vous marcherez... A condition, se reprit-elle, que vous soyez très sage et que votre état général continue à progresser vers le mieux.

La jeune fille exhala un soupir d'allégement.

—Ah! j'ai eu peur...

Elle examinait curieusement celle qui s'approchait.

—Vous voilà enfin éveillée, dit l'infirmière. Nous en auriez-vous donné, de l'inquiétude!...

—Mais enfin, pouvez-vous me dire ce que je fais ici? Et où je suis? Et où a passé ma famille... Jimmy?... Jimmy?

A mesure, elle s'impatientait, ne comprenant pas qu'ils ne fussent pas ici, attentifs à ses désirs et pressés de la renseigner.

L'infirmière préparait une potion, comptait des gouttes, le profil penché.

—Ne vous agitez pas, dit-elle en tendant le verre. Votre mère a écrit. Vous lirez les lettres dès que vous serez mieux.

Machinalement, Rosy avala le breuvage. Elle méditait cependant. Sa mère avait écrit?... Mais...

—Depuis combien de temps suis-je donc ici? s'enfièvre-t-elle.

—Douze jours.

—Douze jours... Les doigts de Rose-Mary faillirent laisser échapper le verre. Douze jours!... Et pendant ces douze jours, elle avait perdu conscience de son état? Cela lui parut fantastique.

Douze jours... Evidemment, elle sentait que durant ce laps de temps, elle avait dû avoir de sourdes notions des choses. Elle se rappelait, comme en un songe, certaines figures entrevues dans sa torpeur: une mince silhouette noire qui passait et repassait devant le cadre clair de la fenêtre. Des voix: l'une vive et souple, l'autre plus basse et grave... Des yeux surtout la hantaient... des yeux bleus qui tantôt débordaient de douceur attendrie et anxieuse, et tantôt perdaient cette expression d'angoisse pour devenir seulement curieux, interrogateurs. On eut dit qu'ils n'appartenaient point à la même personne... Que lui voulaient ces yeux-là?...

—Chez qui suis-je? demanda-t-elle.

L'infirmière se borna à mettre un doigt sur sa bouche et à esquiver un sourire vague. Elle voulut border la ma-

lade, replacer sous les draps les mains qui s'agitaient.

Alors, Rose-Mary s'irrita:

—Mais répondez-moi donc... Renseignez-moi... Et d'abord donnez moi ma lettre.

—Voyons, Mademoiselle... plaïda l'infirmière... On vous la donnera, votre lettre. Un instant... Vous n'êtes pas encore en état...

—Assez! Vous m'assommez. J'ai horreur qu'on me traite en enfant. Allez-vous m'écouter à la fin?

Redressée sur les coudes et pointant le menton, elle prit ce masque impérieux qui faisait, jadis chez elle, trembler toute la maisonnée.

Un incident détourna heureusement cette colère naissante. La porte s'ouvrit et quelqu'un parut. Rosy reconnut, sous les bandeaux blancs, les candides prunelles bleues qui l'avaient accueillie à son arrivée à la ferme, le jour de l'accident.

Consciente de se trouver devant la maîtresse du logis à qui elle devait en somme une certaine gratitude pour l'avoir hébergée, elle rengaina son irritation et se força à sourire.

Mais sans doute la nouvelle venue avait-elle entendu les éclats de voix de Rosy car avant de formuler tout autre compliment, elle s'enquit, avec un rien d'inquiétude:

—Qu'y a-t-il donc? Vous n'êtes pas contente, mon enfant?...

—Mais si, Madame... Et je vous remercie de m'avoir accordé l'hospitalité. Il paraît que je vous ai encombrée pendant douze jours. C'est inouï...

La vieille demoiselle eut un petit geste pour témoigner que cela n'avait aucune importance...

—Vous êtes mieux, c'est l'essentiel...

Elle avançait dans la chambre, l'air un peu hésitant et vint jusqu'au lit. Autour de son corps menu, sa robe ample, à l'ancienne, avait de molles ondulations qui retinrent un instant l'attention de Rosy.

—Je voudrais ma lettre... répéta-t-elle machinalement.

Mademoiselle Thérésine s'est approchée de la table de chevet.

—Je ne comprends pas, profère la malade, comme une excuse, que Mammy et Jimmy ne soient pas accourus pour me soigner.

—Je vais vous expliquer, fait la vieille demoiselle avec vivacité. Le premier soir, le docteur est venu... Vous dormiez, mais votre sommeil était très agité et douloureux et il vous a fait une piqûre calmante.

Entre temps, Monsieur Jimmy était parti chercher une ambulance pour vous transporter à Fécamp. Or, le docteur a constaté que vous aviez la jambe cassée et il s'est opposé à votre transfert: il nous a demandé de vous garder ici pendant tout le temps que votre jambe resterait dans l'appareil, cela, afin que les os se resoudent sans danger... C'est lui qui nous a envoyé Mademoiselle...

Elle désignait l'infirmière.

—Mais alors... objecta Rosy, têtue...

Jimmy... Maman?...

—Monsieur Jimmy est reparti le lendemain avec une lettre du docteur informant votre mère des résultats de son examen, de son diagnostic et de ses prescriptions, ainsi que du lieu où vous étiez soignée...

—Je suis étonnée que mammy ne soit pas venue me rejoindre.

—Elle savait que vous étiez en bonnes mains, répliqua son interlocutrice évasivement. D'autre part, à ce moment, vos jours n'étaient pas en danger. Ce n'est que le soir du deuxième jour que cette crise s'est déclarée et que vous avez commencé à délirer. Jusque-là vous aviez dormi tranquillement.

"J'ai télégraphié à votre mère... Je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de ce qui se passait, n'est-ce pas? ajouta-t-elle, avec un air anxieux.

Rose-Mary trouve cela tout à fait naturel. Ce qui l'est moins, c'est l'abstention de Madame Paddington.

—Alors?...

La vieille demoiselle détourne les yeux.

—Elle n'a pas répondu... J'ai supposé que mon télégramme n'avait pas pu l'atteindre...

Rose-Mary murmure:

—C'est incompréhensible.

Son interlocutrice a ouvert le tiroir de la table de chevet:

—Voilà sa lettre, dit-elle, tendant une enveloppe largement scellé de cachets de couleur.

Rosy a tendu la main avec vivacité. Elle s'empare du message que barbouillait, en hiéroglyphes désordonnés, la fantaisiste écriture maternelle.

La vieille demoiselle l'observe en dessous. Elle a fait un signe discret à l'infirmière qui s'est éloignée sans que la jeune fille, absorbée par sa lecture, ait prêté attention à cette retraite.

Elle parcourt le message, avec calme d'abord, puis avec un étonnement progressif, qui lui fait une bouche ronde et des cils écarquillés.

—Comment... Comment... balbutie-t-elle.

Et son regard est allé chercher celui de sa voisine qui, assise maintenant dans le fauteuil Louis Philippe, lui sourit, d'un sourire un peu bizarre où se lisent à la fois de la crainte et de l'embarras.

Rosy ne répond pas à ce sourire. Elle s'est pris la tête à deux mains, et, la lettre étalée devant elle sur la couverture, elle relit lentement comme si elle n'arrivait pas à bien saisir le sens de ces lignes:

"Rose-Mary dear,

Je suis tellement navré que votre jambe soit ainsi cassée et qu'on ne puisse pas vous transporter! Archie est aussi très navré, mais naturellement, il assure comme moi que je ne peux pas aller là-bas. C'est tout à fait impossible. Quelle guigne que cette histoire nous soit arrivée justement dans ce pays et que Jimmy vous ait conduite dans cette maison. C'est une funambulesque aventure. Et Jimmy est désolé... Mais il ne pouvait pas savoir, n'est-ce pas?

"Heureusement, ce médecin déclare que ce n'est qu'une affaire de trois semaines au plus... Trois semaines de trop, indeed!

"Enfin, ayez bon courage. Ça passera vite. Vous lirez des magazines et vous avez une bonne nurse. Je vais en profiter pour accepter l'invitation de Lady Fainsil qui veut nous emmener en croisière vers le Cap Nord. Un mois dans les fjords... Quelle aubaine... et cela fera peut-être honte à votre Daddy qui s'obstine à ne pas vouloir changer mon vieux yacht. Celui de Lady Fainsil est une si belle chose, darling!... Il a une piscine à bord et on organise tous les soirs un bal costumé.

"Dans trois semaines, je serai de retour, je vous raconterai tous mes succès. J'emporte une foule de robes... toutes plus chics les unes que les autres.

"Pauvre dear... pendant ce temps, vous êtes obligée de rester là-bas... Que je vous plains!...

Votre Mammy...

P S — Jimmy ne peut pas retourner près de vous. Ce ne serait pas "convenant"... Il dit que vous ne devez pas trop le plaindre parce qu'il a trois matches en perspective. Il vous attend à Deauville, au Grand Hôtel...

2e P S — Je reçois un télégramme de là-bas. Il paraît que vous avez la fièvre. Mais ces gens se sont toujours affolés pour rien. Je vous recommande chaudement à votre infirmière et Archie lui donnera un chèque quand nous reviendrons, si vous avez été satisfaite de ses services... Good bye, Darling. je m'embarque tout à l'heure. Je suis savie...

Elsie Paddington.

Rosy releva la tête. Ses prunelles étaient emplies de trouble.

—Où donc suis-je? répéta-t-elle, avec une espèce de frayeur.

Sur le vieux visage qui lui faisait face, une émotion trembla, tandis que le regard humide se faisait plus doux.

—Chez vous...

Ces mots furent à peine chuchotés. Pourtant Rosy en ressentit comme un choc intérieur.

—Chez moi? redit-elle, perplexe.

La vieille fille précisa.

—A la Sauvagère... Chez vos parents Chatellier...

Rosy porta vivement sa main à sa bouche du geste d'un enfant pris en faute.

L'incertitude anxieuse qui amollissait sa face se mua en contrariété.

A la Sauvagère!... Cette maison de gens arriérés où la malheureuse Elsie Paddington eut tant à souffrir de la rusticité des êtres et du décor?... Chez les Chatellier, cette branche paysanne et... heureusement oubliée, à qui Mammy ne pouvait songer qu'en rougissant?... Que diraient leurs relations de Fifth Avenue, si elles étaient au courant de l'aventure: Rosy Chatellier, la belle-fille du fastueux Paddington, vivant dans une ferme, au milieu de rustres!...

—Moi, je suis votre Tante Thérèse... formule, là-bas, dans le fauteuil de reps violine, une timide voix.

Rosy ne répond pas.

Cette nouvelle stupéfiante la laisse maussade et désorientée. Elle pense à tout ce que lui a dit sa mère jadis: les poules, les vaches, le manque de confort, la vie rustique... les paysans ignares; voici que tout cela entre dans sa vie sans qu'elle l'ait voulu... Elle s'en trouve presque offusquée.

Habituee à commander aux événements, il lui déplait que ceux-ci l'ait prise comme jouet pour la plonger dans une de ces abracadabrantes situations qu'on admet tout au plus dans les romans.

—Il y a aussi une autre lettre, dit docement Mlle Thérésine pour détourner la conversation et donner à sa nièce le temps de se remettre.

At-elle compris ce qui se passait dans l'âme orgueilleuse de Rose-Mary Chatellier?

Il n'en paraît rien, quand elle tend la lettre annoncée à son interlocutrice. Pourtant, Rosy qui l'observe à la dérobée distingue une imperceptible grimace au coin de ses lèvres, comme si elle se retenait de pleurer.

La lettre est de Jimmy. Il répète, en substance, ce qu'a dit Madame Paddington. Tandis qu'elle feint de s'absorber dans sa lecture la vieille demoiselle circule dans la pièce, sans faire plus de bruit qu'une souris.

"Je suis votre tante Thérèse"... Comme elle a gentiment dit ça, tout à l'heure. Comme ses yeux bleus, dans son visage serein, à peine griffé de mille rides légères, étaient pleins de tendresse qui ne demandait qu'à s'épancher...

Rose-Mary l'examine, à la dérobée. Rustaude? Elle ne l'est pas tant que cela avec ses mains dont l'ivoire attendrissant évoque le parchemin des vieux missels précieusement gardés au fond des reliquaires... Et cette robe sombre, démodée certes, mais qui se balance si joliment autour d'elle lui donne un peu de cette grâce surannée qu'on voit aux Saxons des vitrines.

"Je suis votre Tante Thérèse"... C'est drôle; Rose-Mary est vaguement émue. Elle voudrait ouvrir les bras.

Elle rengaine farouchement cette ridicule velléité et se renverse sur les coussins en baissant les paupières.

Mademoiselle Thérésine a compris. Elle s'éloigne doucement. A travers ses cils mi-clos, Rose-Mary la voit trotter menu vers la porte et s'arrêter sur le seuil. Elle regarde la dormeuse, hoche la tête, puis sourit. Sur son visage ingénu, il n'y a plus que du ravissement, un étonnement émerveillé que cette chose soit possible: Rosy installée là, sous son toit, dans la chambre aux rideaux violine où, avant elle, ont dormi tant de générations de Chatellier...

VII

Elle ne revint que vers le début de l'après-midi, escortant le docteur.

Entre temps, l'infirmière avait repris sa place près de la blessée.

—Eh bien, il paraît que cela va mieux. Jeta gaillardement le médecin dès qu'il pénétra dans la chambre qu'il emplait aussitôt des éclats de sa rude voix. Ma foi, ma chère enfant, vous avez une drôle de constitution!...

Il s'était débarrassé de son panama et de sa canne entre les mains de la nurse et il agitait vers la blessée sa barbe luxuriante en même temps qu'il braquait sur elle le regard dru de ses petits yeux vifs.

—Mais oui!... mais oui... Le pouls est bon... La fièvre a disparu sans qu'on sache pourquoi. Grand bien lui fasse! Elle était venue de la même façon. Savez-vous que j'ai failli y perdre mon latin? ...

Il lui tapota les joues, étira l'orbite:

—Le teint est frais... l'oeil aussi... Encore un peu palotte. Il faut l'alimenter

déclara-t-il, tourné vers Mlle Thérésine.

—Alors... il n'y a plus aucun danger?

—Plus aucun, je présume. La voilà toute requinquée...

—Donc, je pourrais partir d'ici? s'informa la jeune fille, en fixant le docteur d'un air attentif.

Celui-ci sursauta.

—Partir... Comme ça?... Hé là! comme vous y allez, ma belle. Pas si vite. Et votre jambe?...

—Ah oui, c'est vrai... ma jambe... fit Rosy, réprimant une grimace.

—Pour combien de jours suis-je donc immobilisée?...

Le docteur François se gratta le crâne.

—Voyons! voyons... Mon confrère Labreton, qui est venu poser l'appareil, a déclaré que vous deviez le garder vingt jours... Nons l'avons posé il y a...

Interrogatif, il se tournait vers l'infirmière.

—Douze jours, acheva vivement Mademoiselle Thérésine.

—Douze jours, c'est ça... Eh bien comptez...

—Encore huit jours sans bouger! formula Rosy, consternée.

—C'est-à-dire que... vous pourrez vous faire lever et transporter sur une chaise-longue ou sur un fauteuil? L'essentiel est que vous ayez la jambe étendue et surtout que vous évitiez tout choc, tout heurt susceptible de compromettre le travail du chirurgien...

—Un voyage est impossible?...

Le docteur fit la moue.

—Disons... imprudent.

La jeune fille resta silencieuse. La contrariété se lisait sur son visage mobile.

—Vous n'êtes donc pas bien ici? interrogea le praticien en la scrutant.

Elle prit un air entrain:

—Si... mais...

Ses yeux glissèrent vers Mlle Thérésine, puis se détournèrent:

—J'ai déjà donné tant de mal à... à tout le monde.

—Ah! ça, vous pouvez le dire, fit rondement le docteur. Mademoiselle Chatellier vous a soignée avec un tel dévouement que vous lui devez une fière chandelle.

Mademoiselle Chatellier? C'est vrai... cette petite vieille dame porte le même nom qu'elle, Rose-Mary. Cela lui semble drôle et un peu choquant.

Pourtant, elle ne peut point ne pas la remercier car elle ne pourra payer avec de l'argent les soins de cette bête infirmière.

—Je vous ai beaucoup de gratitude, commence-t-elle, gênée.

—Oh voulez-vous bien vous taire?...

Mademoiselle Thérésine s'est penchée... et son geste est si prompt que Rose-Mary n'a pu esquiver à temps son mouvement de recul pour se dérober à son baiser.



Par exemple Rose-Mary a cru que Mademoiselle Thérésine allait abuser de sa situation pour imposer, à cette nièce qui lui tombe du ciel, une affection inopportune, elle s'est trompée. On ne la revoit pas de la journée dans la chambre de la convalescente.

En quoi, elle se trouve fort bien inspirée, car Rose-Mary, plus "Miss Ouragan" que jamais, se montre d'une humeur... Mais d'une humeur de dogue!... Elle s'ébroue sur sa couche "comme un diable dans un bûcher", gromelle mademoiselle Hermance, l'infirmière.

—Mais enfin, s'affole cette dernière, ahurie de trouver tout à coup cette créature déchaînée à la place de l'enfant dolente qu'elle soignait depuis près de deux semaines, qu'est-ce que vous avez donc?

—Si vous croyez que c'est drôle d'être clouée ici...

—Cela vaut tout de même mieux que la clinique...

—Je ne trouve pas. Une clinique est une clinique. Mais dans cette chambre tout est laid: ces rideaux fanés, ces affreux petits objets sur les étagères... Et cette dentelle anachronique sur la table... Quelle horreur!

—Comme vous êtes difficile... rétorque Mlle Hermance, scandalisée. Il y a la vue qui est jolie, pourtant... Regardez...

les prairies; les bois... et la mer tout là-bas. On devine sa ligne bleue...

Volontairement, Rosy ferme les yeux. —Peuh! je ne suis pas sentimentale. J'ai besoin de bouger, moi, de vivre... La mer, je l'aime quand je la contemple du bord de mon yacht... et j'aime les prairies vues de haut... du haut d'un avion qui plonge en plein espace. Mais demeurer immobile entre ces quatre murs avec la perspective de m'y momifier encore huit jours de plus, c'est à devenir fou, voyons.

Comme Mlle Hermance prononce, conciliante "vous exagérez", elle achève, entre ses dents:

—C'est bon pour ces gens de vivre là, sur quelques arpents de terre, dans une bicoque inconfortable et...

Elle s'interrompt soudain, car tout à coup dans le soir qui s'attarde, une voix monte, éclatante et sonore... la voix de quelque travailleur revenant de sa besogne champêtre...

Rosy s'est arrêtée, surprise: la voix est belle, nuancée, chaude, et l'atmosphère calme du couchant semble l'amplifier et la soulever, plus pure, jusqu'au ciel exalté.

Machinalement, elle répète:

—Une bicoque inconfortable... tout en prêtant l'oreille aux accents de la mélodie. Et elle rougit soudain parce que la chanson semble une ironique réponse aux propos qu'elle vient de tenir si dédaigneusement.

"Il est une maison qu'abrite un petit bois.

"Dont le jardin en fleurs est plein de rêverie...

"Où la source aux oiseaux, prête sa douce voix.

"Il est une maison... jolie..."

Elle hausse les épaules et veut reprendre le fil interrompu de la conversation:

—Moi, s'il fallait que je mène cette existence de marmotte ou de moule... je préférerais... je ne sais pas, tenez... le couvent... ou la prison...

Plus rapproché maintenant, et si souple que les mots ont l'air d'avoir des ailes, la voix souligna, allègre, profonde et riche de résonances inconnues:

"A l'heure du réveil, un gai cocorico

"Répond au cri joyeux des oiseaux dans l'espace...

"Et l'on ne sait lequel du chant ou de l'écho,

"Courbe les rameaux, quand il passe.

"Et puis tout doucement tout s'apaise et s'endort..."

"Seul un baiser s'attarde à la dernière flamme...

"Et l'insecte éphémère, en un sublime essor

"Rapporte à Dieu sa petite âme.

—Fermez donc la fenêtre, fait soudain Rosy avec humeur, dans une grimace nerveuse des lèvres. Le chant de ce paysan m'agace...

—Ce paysan! proteste mademoiselle Hermance...

Pourtant, elle va vers la fenêtre et la pousse, car sa malade témoigne une impatience singulière.

Mais peut-elle empêcher la voix insinuante, sereine, évocatrice de traverser les vitres et d'arriver, en sourdine, plus persuasives d'être ainsi atténuée:

"Il est une maison qu'abrite un petit bois

"Et c'est là que tous deux nous passerons la vie,

"Jusqu'au dernier qui nous joindra les doigts.

"Il est une maison... jolie..."



Tous les jours maintenant, mademoiselle Hermance installe Rosy près de la fenêtre. On met devant elle une chaise basse avec un grand fauteuil sur quoi elle allonge sa jambe blessée.

A côté d'elle s'accumulent les magazines arrivés durant sa fièvre car Elsie Paddington a pris soin, avant de s'évanouir vers les fjords, de faire adresser à la Sauvagère toutes revues susceptibles d'intéresser Rosy... Mais Rosy les feuilletait d'un doigt distrait...

Il est pourtant question de tout ce qui la passionne d'habitude; le mouvement

sportif, mondain, et ce qu'on appelle "intellectuel"... On y voit les portraits des vedettes du jour... on y lit les potins, on y apprend des défaites et des victoires... des scandales aussi.

Rosy préfère regarder dehors, vers la campagne qui déroule à perte de vue ses herbages frissonnants autour des pommiers. En bas, la cour de la ferme s'agite et vit, encombrée de poules picoreuses, de pintades au plumage argenté, de vols de pigeons... Rosy s'amuse à suivre leurs jeux...

Depuis qu'elle a été malade, elle se sent tout languie. Aurait-elle jamais cru que "Miss Ouragan" qui ne se plaisait qu'aux mouvements violents et désordonnés, pourrait prendre du plaisir à contempler les ébats d'une basse-cour?... à voir les hirondelles rayer d'un trait vif le ciel transparent d'un jour d'été campagnard?...

Vers le soir, la servante traverse la cour avec les seaux. Mademoiselle Thérésine la suit bientôt, vive et allègre, son trousseau de clefs cliquetant à sa ceinture.

La "Perlotte" va à la traite... tandis que sa maîtresse ramasse autour de ses jupes les volailles éparées, à grand renfort de grains dorés qui sonnent sur la terre dure.

"Petits... petits... petits!..."

Puis, ce sont les hommes qui rentrent, les journaliers, leurs outils sur l'épaule, le pas pesant. Ils ont des faces graves et rudes.

Dès le premier soir, Rose-Mary a reconnu parmi eux le grand gars par la faute de qui est arrivé son accident. Il est entré dans la cour avec un chargement de fourrage, comme au jour où il ramenait sur son char une Rose-Mary furieuse et blessée.

Il a rejoint Mlle Thérésine qu'il a soulevé de terre et embrassée sur les deux joues comme une petite fille:

—Bucolique tableau! a raillé Rosy... Qui est-il?

—Monsieur Claude... le jeune maître de la Sauvagère.

Ah oui, Rosy se rappelle qu'il appelait Mlle Thérésine "tantine", le fameux jour.

Elle a remarqué que tous deux parlaient avec animation en regardant du côté des fenêtres de la chambre violine; Mlle Thérésine avait l'air de supplier; les yeux de Claude étaient durs.

—Ma parole, je n'ai pas sa sympathie, juge Rosy un peu vexée. Qu'il soit sans inquiétude!... Je n'ai aucune envie de moisir ici...

Chose bizarre et qui ne laisse pas étonner un peu Rose-Mary, personne n'a l'air de désirer la garder. Pourtant, elle est leur parente, après tout.

Oh! non qu'on soit impoli vis-à-vis elle, ni qu'on lui montre d'une façon quelconque qu'elle est de trop! Bien au contraire!... Mlle Thérésine s'ingénie à lui témoigner, par mille attentions, le plaisir ingénue qu'elle éprouve à lui donner asile sous son toit et à la voir se rétablir: tous les matins, elle lui envoie, par Perlotte, son beurre le plus frais, du lait qu'on vient de rapporter tout chaud de l'étable, les oeufs choisis sur la récolte journalière...

Seulement, à mille détails imprécis, la convalescente sent sa présence indésirable: elle devine qu'on est impatient de la voir se rétablir tout à fait afin qu'elle s'en aille. Ainsi l'autre jour quand le docteur a déclaré en blaguant, cet après-midi où Rosy avouait qu'elle n'eût jamais cru se plaire dans un trou de campagne et s'habituer à l'immobilité comme elle s'y était habituée:

—Savez-vous ce qu'il vous faudrait, Mademoiselle Rose-Mary, pour vous remettre les nerfs d'aplomb?...

—Non... Qu'est-ce qu'il me faudrait? —Un séjour de plusieurs mois en cette atmosphère simple et saine.

—Au milieu des vaches, des poules et...

—Et des braves gens qui travaillent, dorment, mangent avec un vigoureux appétit et recommencent le lendemain, parfaitement.

Rosy a souri, un peu moqueuse, mais point si incrédule après tout:

—Mon Dieu... cela m'amuserait peut-être. Quand je vois tante Thérésine partir à la traite, avec ses seaux, ou à la cueillette des fruits, le panier au bras, j'ai parfois le désir de la suivre. Elle file, si preste et si vive dans le soleil...

Et puis, le pays n'est pas désagréable. Il y a des tas de coins à explorer...

Mlle Thérésine qui n'avait encore rien dit et gardait obstinément le nez baissé sur son tricot à émis:

—Oh! point tant que vous croyez... Tout est bien banal par ici... des fermes, des champs, et encore des champs et des fermes...

—Pas si banal! a protesté le docteur. Tenez... rien que la Sauvagère... dans son bois sauvage là-bas c'est charmant comme architecture normande. Je connais peu de propriétés, pompeusement nommées "domaines", qui la vaillent en élégance et en harmonie de proportions...

—La Sauvagère?...

Rosy levait des regards étonnés vers le docteur.

—La Sauvagère... mais je croyais que c'était ici, la Sauvagère...

Vivement, Mlle Thérésine a coupé:

—Non... ou plutôt oui, c'est la même chose.

—Comment, la même chose?...

—C'est-à-dire... ici, c'est une métairie qui faisait partie de la ferme de la Sauvagère. On y logeait les laitiers, à l'époque où nous avions de gros troupeaux... Alors... quand nous avons été obligés de nous occuper nous-mêmes de l'exploitation et de renvoyer la plus grande partie du personnel, nous sommes venus habiter cette dépendance.

Elle manifeste une certaine nervosité et ses aiguilles s'agitent... s'agitent dans un cliquetement diabolique.

—Vous pensez!... Pendant la guerre, j'étais seule pour suffire à tout. C'est lourd, une telle charge, pour des épaules de femme...

Rose-Mary considère cette menue petite vieille, qui accomplit, durant plus de quatre ans, des besognes d'hommes, soigner le bétail, traire les vaches, rentrer les foins, cueillir les pommes, faire le cidre... tout cela mal aidée par d'autres femmes comme elle, aussi faible qu'elle... ou aussi fortes, pareillement courageuses, à l'imitation de tant d'autres qui ont mené à bien les rudes travaux que les terribles obligations de la guerre condamnaient à l'abandon!...

—Alors... ce n'est pas ici que maman a vécu? s'enquiert Rose-Mary.

Mademoiselle Thérésine secoue la tête.

—Non... Au début, nous étions encore à la maison. Mon père — votre grand-père, Rose-Mary, était encore là, vaillant à l'ouvrage... Et il y avait aussi Frédéric, le père de Claude; notre cousin Frédéric qui avait laissé sa pêcherie de Fécamp pour venir nous aider. On ne pensait pas qu'il serait appelé sous les drapeaux... Deux hommes, point très jeunes mais durs à l'ouvrage et vigoureux encore, je vous l'assure, cela pouvait aller... La terre ne souffrait pas trop d'être privée de tant de bras qui la remuaient jadis avec amour... Ceux qui restaient faisaient double besogne...

—Un jour... Frédéric a reçu sa feuille de route... A son tour, il a dû tout quitter...

Elle baisse sa voix qui s'enroue:

—Il y avait déjà un an... que la maison était en deuil... pour votre père, Rose-Mary, qui était tombé là-bas; on ne savait où, un soir d'attaque. De lui, nous n'avions que la dernière lettre qu'il avait écrite la veille de l'assaut... Et puis le message laconique du maire nous annonçant la tragique nouvelle. Quelques mois, après, votre mère avait fui cette triste demeure...

—Oh! fui!... proteste Rose-Mary qui n'accepte pas le terme.

Mademoiselle Thérésine relève son regard embrumé:

—Je ne peux pas employer d'autre mot, Rose-Mary, et je vous prie de m'excuser, s'il vous offusque. Votre mère était partie, vous emmenant. Notre père n'avait pas résisté à ces douleurs successives: sa santé s'était brusquement altérée. Un soir, on me le rapporta des champs sur une civière, tout le côté droit paralysé. Le malheur voulut que cette même semaine, on nous apprit le deuxième deuil qui frappait notre famille. Quand le Maire vint nous annoncer le décès de Frédéric, il ne prit pas garde, dans son trouble, que la fenêtre du père Chatellier était ouverte: un quart d'heure plus tard, quand je pénétrais dans la chambre après avoir pris soin d'essuyer mes yeux, mon père avait cessé de vivre...

Elle se tait un instant. On n'entend plus que le cliquetement des aiguilles

d'acier mais Rose-Mary ne songe plus à le trouver gai. La vieille demoiselle, aux mines fûtées de petite souris, à l'air effacé, à la mise humble, lui semble soudain étrangement grandie... Eh! quoi la simple enveloppe d'une modeste fermière, cantonnée en de rustique et mesquins travaux, cacherait donc une âme d'héroïne?...

Rosy éprouve soudain une grande sympathie pour celle qu'elle s'est refusée jusqu'ici à nommer "tante Thérésine"... et cette sympathie s'étend à toute la Sauvagère.

—Oh! dit-elle, les paupières humides, et vous êtes restée seule avec tous ces gros chagrins sur le coeur, Auntie?...

"Auntie"... Dans son émotion, cette tendre appellation de sa langue maternelle lui est remontée aux lèvres, instinctivement...

Auntie... Tantine... Elle n'éprouve plus aucune honte à revendiquer cette parenté.

Mademoiselle Thérésine hoche la tête. —Oui... seule avec Claude... un enfant de treize ans... tout ce qui me restait à chérir ici bas.

Rosy a rougi. Elle a rougi pour l'Autre, la déserteuse, si pressée de laisser derrière elle la maison où était entré le malheur.

Elle plaide et le ton est si suppliant qu'on peut voir une excuse, en même temps qu'une explication dans ses paroles:

—Mais Mammy était si jeune, Auntie... Elle ne savait pas souffrir...

Tante Thérésine a relevé le front. Elle a brusquement abandonné son tricot sur ses genoux. Ses yeux bleus brillent d'un tel éclat dans sa face, qu'ils la transfigurent et l'on oublie tout à coup son âge, et ses rides.

—Qui ne sait pas souffrir ne peut pas savoir aimer... jette-t-elle avec une véhémence singulière.

—Dieu gracieux! proteste Rose-Mary, vous n'allez pas dire que Mammy n'a pas aimé mon père?

Son père... c'est la première fois qu'elle y fait allusion, depuis que le hasard l'a conduite en ces parages, où François Chatellier vagabonda jadis, durant son enfance.

A vrai dire, elle le connaît mal. On lui a si peu parlé de lui. Pour elle, le symbole de la paternité est ce "Daddy" bienveillant, qui a nom Archibald Paddington, et dont le pouvoir matériel est si grand qu'il peut satisfaire tous les caprices de Rose-Mary.

D'où vient que tout à coup, elle pense à cet inconnu dont elle porte le nom, dont elle n'a jamais vu qu'une pâle photographie rangée dans un album oublié, et qu'il lui pousse l'envie brusque et impérieuse d'en savoir plus long sur son compte?

Comme Mademoiselle Thérésine n'a pas relevé sa dernière phrase, elle la prie, gentille et curieuse:

—Auntie... parlez-moi de mon père, s'il vous plaît?

Le bruit frénétique des aiguilles a repris. Mademoiselle Thérésine paraît compter avec application des points qui n'en finissent plus.

—J'aimerais tant savoir des détails, sur sa vie... sur sa mort, redit-elle, plus bas. La tricotouse, dans son fauteuil, s'agite comme si elle était en proie à un malaise soudain.

—Pourquoi remuer les souvenirs, émet-elle. Ne parlons pas de choses tristes... Cela ne vaut rien à une convalescente.

—Mais il faut bien que je sache! s'entête Rosy. Mammy n'aime pas aborder ce sujet et je la comprends. Mais vous, Auntie, vous qui avez aimé et soigné papa...

Une lumière passe sur le vieux visage... La voix tremble, imperceptiblement:

—Si je l'ai aimé!... Il était si bon, si beau, si artiste!... Quel être charmant malgré ses défauts... Mais... trop tendre... trop exalté. Il eût pu faire de grandes choses. Ah! quel malheur que...

Elle va dire quelque chose et s'arrête, brusquement. On dirait qu'elle regrette les paroles qu'elle vient de prononcer. Ses lèvres frémissent, tandis qu'elle se lève et plie fiévreusement son ouvrage.

—Il faut que je m'en aille, petite soufflet-elle. J'ai à faire...

Elle s'est approchée du lit. Comme elle tend la main à Rosy celle-ci la retient entre ses paumes:

—Auntie... vous m'accompagnerez au cimetière pour que j'aie prier sur la

tombe de ce père que je n'ai pas connu?

Elle sent tressaillir les mains que ses doigts pressaient tendrement. Pourquoi Tante Thérésine manifeste-t-elle un si étrange émoi?... Rosy l'a vue nettement pâlir.

—Mais non, Rosy, voyons... dit la vieille demoiselle, en proie à une singulière agitation. N'allez pas vous mettre cette idée en tête. Le cimetière est loin... Le corps de votre père n'a pu y être transporté... Cette visite funèbre ne pourrait que vous attrister. Il faut laisser les morts en paix.

Elle a posé un baiser rapide sur le front de Rosy et elle s'éloigne vite, très vite, comme si elle avait peur que sa nièce ne la rappelât...

Rosy en reste interloquée... et méditative. Eh bien, pour des gens qui ont l'air si attachés aux traditions, il semble qu'ils ne pratiquent guère le culte du souvenir!...

Il faut laisser les morts en paix... En quoi le pieux pèlerinage que se promettrait la dernière des Chatellier pourrait-il troubler l'ultime sommeil de tous ses parents réunis dans la tombe familiale?

Ou bien, Mademoiselle Thérésine tient-elle encore si fort rigueur à la trop oublieuse veuve de François Chatellier que le mépris qu'elle éprouve pour elle jaillisse sur sa fille, à qui elle dénie le droit de se conduire autrement qu'en étrangère vis à vis des Chatellier?...

VIII

Maintenant, Rose-Mary peut marcher. Oh! elle ne serait pas capable d'abattre des kilomètres, bien sûr, car sa jambe est loin d'avoir repris toute son élasticité...

Le docteur François lui a recommandé de s'exercer tous les jours, une demi-heure environ, à cause des muscles.

—Faites un petit tour dans le parc... sans arriver à la lassitude! a recommandé le prudent homme.

Et, appuyée au bras de Mademoiselle Hermance, la rescapée chemine, encore dolente, avec cette raideur dans l'allure qu'ont les blessés convalescents. Néanmoins, comme ces premières expériences la fatiguent vite, elle continue à prendre ses repas dans sa chambre où elle remonte, sa courte promenade terminée. C'est la Perlotte qui les sert, Mademoiselle Hermance et elle, avec cette rusticité et ce pittoresque qui la caractérise: Rose-Mary s'est habituée à l'une et s'amuse de l'autre, toute sa bonne humeur revenue.

Mais les jours passent, pressés, rapides, et chacun amène son progrès. Bientôt, si on ne la retenait pas, Rose-Mary gambaderait comme une chèvre folle. Elle se sent des ailes au talon... Toute sa force revenue frémit dans ses jarrets en ondes impatientes... Ah! quand pourrait-elle à nouveau courir à travers l'herbe et franchir les fossés, ainsi qu'elle le voit faire à la petite vachère en cotillon court dont elle envie la liberté de mouvements.

L'espace la tente comme une gourmandise longtemps convoitée... et elle a la hantise des chemins, ces petits chemins campagnards qui s'amorcent sous les haies verdoyantes et qu'elle voit s'étirer, souples et blancs, avides de fuir vers elle ne sait quels buts inconnus...

Parfois, tandis qu'Hermance s'occupe à mettre sa chambre en ordre, la convalescente descend en catimini. Elle rencontre Tante Thérésine, toujours affairée autour de la maison.

Celle-ci l'invite, la voix gaie:

—Venez avec moi... je vais vous faire faire le tour de la propriété.

Et, passant le bras de sa nièce sous le sien, toute fière et redressant sa taille menue, Mademoiselle Thérésine l'emmène visiter la ferme: le poulailler qui présente, à côté de sa maison aux poules, un grand espace sablé qu'ombragent trois tilleuls... la porcherie, avec son petit mur bas, en pierres sèches et sa courrette où arrivent sans cesse les grognements sourds des seigneurs du lieu, invisibles derrière leur porte basse... l'étable surtout, chaude et moite, où l'haleine des bêtes met une vivante buée sur le bois verni des boxes...

Lorsque les vaches sont rentrées du pâturage, leur domaine s'emplit de piétinements étouffés, de souffles lourds... Les vaches, accroupies sur leur litière, lèvent vers les visiteuses des regards endormis et tendent leurs mufles humides que parfois Mademoiselle Thérésine,

point dégoûtée, effleure d'une tape amicale, au grand étonnement de sa jeune compagne:

—Oh! Auntie, quelle horreur!... Comment pouvez-vous toucher ça?...

Et devant l'odeur âcre et tiède qui règne en ces parages familiers, le nez dédaigneux de Rose-Mary se fronce. Mais la seconde fois, elle se montre moins délicate et maintenant, elle aimerait presque, mon Dieu, cette atmosphère rustique qui vous assaille dès l'entrée et rassemble, en un étourdissant mélange, le sec parfum du foin, le relent vigoureux des bêtes, l'odeur saine du lait et celle, plus âcre, du fumier.

Même Rose-Mary, aguerrie, se risque parfois à taquiner les petits veaux au poil doux, aux grands yeux caressants, titubant sur leurs pattes grêles. De l'étable, elle suit volontiers son cicerone à l'écurie. Elle appelle tous les chevaux par leur nom: la Fanie une Percheronne imposante, le Roux qui a la couleur dorée de l'Alezan sur des formes solides et pleines de bête rude au labeur; et les deux Normands de Claude, Giclard et Cani, à la robe fauve, si pareils en leurs robustesse que la jeune fille n'a jamais pu les voir dehors sans les confondre.

Elle admire comme Mademoiselle Thérésine se promène à travers ce monde domestique, ainsi qu'une Reine en son royaume: tous les animaux la connaissent et l'écurie toute entière l'accueille avec des hennissements joyeux.

Rosy, à son tour, a appris leur langage. Elle sait que lorsque la jument tire sur son licol en tournant vers la huche le triangle de sa tête brune aux yeux étroits et veloutés, c'est qu'elle espère une friandise.

Alors, Rose-Mary lui apporte, sur la paume de sa main tendue, des grains d'avoine que l'autre attrape délicatement en caressant la chair tendre de sa langue râpeuse.

—C'est curieux comme sa langue est douce!... Et elle ne mord pas, Auntie... Pourtant voyez ces grandes dents...

—Sois sûre qu'elle s'ingénie à ne te point faire de mal! affirme Mademoiselle Thérésine. Elle t'aime déjà, elle aussi... comme nous tous.

—Oh! comme vous tous!... Rose-Mary a une moue restrictive. Elle pense à ce butor de Claude qu'elle a aperçu deux ou trois fois, au hasard de ses brèves sorties et qui ne la gratifie d'un salut que lorsqu'il ne peut agir autrement sans être malhonnête.

Mais le plus souvent, il affecte de détourner ses pas de la route que suit leur pensionnaire et s'éloigne à grandes enjambées claudicantes.

A chaque fois, cela provoque chez Rose-Mary un haussement d'épaules méprisant. Pourtant, elle ne peut se défendre d'une sourde irritation. Elle a trop d'orgueil pour la laisser paraître. Peuh! voyez-vous ce paysan en culottes de velours, aux mains calleuses qui s'imaginent la vexer en feignant d'ignorer sa présence. On sait bien de quel bois se chauffent les rustres, Monsieur!...

Elle se jeterait à imaginer de quel ton elle jetterait cette réplique au nez du "monsieur" si jamais ils se trouvaient face à face... Mais voilà, elle n'a jamais cette occasion... puisque Claude la fuit.

Au fait, pourquoi Claude la fuit-elle? Elle se décide un jour à le faire remarquer à Tante Thérésine.

—Quel sauvage que votre... fermier!...

Elle ne veut point se souvenir des confidences que lui fit Tante Thérésine, un de ces derniers soirs, dans sa chambre d'allongée.

—Mon fermier! Tu veux dire mon neveu? Il l'est, au même titre que toi.

—C'est peut-être là où le bât le blesse.

Rose-Mary a grommelé ces derniers mots entre ses dents, avec un petit air plein de sous entendus.

—Quoi? Qu'est-ce que tu veux dire?

La jeune fille se contente de hocher la tête, un pli ironique au coin des paupières. Elle croit savoir d'où vient l'ostacisme trop visible dans lequel la tient son commensal. Ces paysans sont si âpres au gain, si âpres de leur sous, comme on dit à la Sauvagère. Quoi d'étonnant à ce que Claude se méfie de cette nouvelle venue en qui il redoute une rivale possible, dans la succession de Tante Thérésine?... Quelle stupidité! Est-ce qu'une Rose-Mary Chatellier, héritière d'un Archibald Paddington, s'occupe de ces misères?...

Elle se promet de s'expliquer avec le jeune homme à la première occasion et de le rassurer tout en lui montrant qu'elle n'a pas été dupe... Pour le moment, elle change de conversation.

Elle accompagne Auntie, ce jour-là, jusqu'aux limites de la métairie, à la barrière blanche qui clôt le champ de noisetiers et d'où par l'étroit chemin herbeux serpentant à travers les prairies grasses pour rejoindre le petit bois.

Comme Rose-Mary esquisse un mouvement pour ouvrir le portillon, Mademoiselle Thérésine fait vivement demi-tour.

—Allons! dit-elle, il faut rentrer.

Rose-Mary suit d'un oeil d'envie les méandres tentateurs du sentier, bordé d'herbe haute. Là-bas, il y a, derrière les arbres, cette mystérieuse construction que le docteur François appelle aussi "la Sauvagère"...

—J'ai envie d'arriver jusqu'au bois, Auntie...

Mademoiselle Thérésine se récrie. Voyons! c'est assez marché pour aujourd'hui. Sa blessée abuse par trop de ses jeunes forces. Il est temps de remonter vers la métairie.

Mais Rose-Mary proteste énergiquement, un brin irrévérencieuse:

—Zut!... Le docteur a dit que je pouvais "faire un peu d'exercice"... J'en ai assez de tourner en rond dans l'enclos...

—Je regrette... je n'ai pas le temps de t'accompagner aujourd'hui. Il faut que j'aille rentrer le linge, assure Mademoiselle Thérésine qui manifeste un peu de nervosité.

—Tant pis! J'irai seule... Oh! vous savez, Auntie, je ne suis pas un bébé qu'on tient en lisière...

Et, pour corriger le mauvais effet que pourrait avoir son obstination, elle s'accroche impétueusement au cou de Mademoiselle Thérésine, elle aime beaucoup cette tante qui lui est tombée du ciel!...

Celle-ci, un peu rouge, prie encore, de sa voix menue:

—Attends... Nous irons ensemble. Plus tard...

Il y a tant de perplexité dans les doux yeux au bleu fané que Rose-Mary la regarde, très droit, l'air interrogateur:

—Ah! ça mais... on dirait, Auntie, que cela vous ennuie que j'aille vers le petit bois?

—Et pourquoi veux-tu que cela m'ennuie? Quelle idée...

Mademoiselle Thérésine pince les lèvres et hausse les épaules. Mais on n'en remontre pas à Rose-Mary pour la malice et la psychologie. Elle a très bien vu, au coin de la lèvre de Tantine, ce petit frémissement, indice d'une émotion intérieure... Cela ne la fortifie que davantage dans son projet.

—Alors, à tout à l'heure...

Preste, elle pousse le portillon. Mademoiselle Thérésine n'a pas fait un geste pour la retenir. Seulement, elle reste un grand moment immobile à la même place, les mains dans son tablier de lustrine noire, à regarder partir la svelte silhouette qui chemine allègrement entre les blés.

De sa première exploration dans les bois de la Sauvagère, Rose-Mary revient très agitée. C'est qu'elle a fait une ou deux observations troublantes...

Maintenant, il est vrai qu'elle arrivait là-bas avec des idées préconçues, l'attitude singulière de Mademoiselle Thérésine lui ayant donné à songer. Au fond, il est possible que tous les détails qui l'ont frappée s'expliquent de la manière la plus simple au monde... Mais jusqu'à plus ample informé, ils sont à retenir...

Elle a d'abord parcouru le bois... lequel serait plutôt un taillis ou un bosquet, mais fourni de beaux arbres, chênes majestueux groupés en un harmonieux désordre et qu'entoure une haie vive... Des plantes parasites l'envahissent follement et, hardies, échevelées, enlaçant règnent là en pays conquis, s'accrochant aux branches, rampant au long des allées qu'elles obstruent de leurs réseaux inextricables... et interceptent si bien la lumière que tout le décor prend une sorte d'allure irréaliste, fantasmagorique...

Avec circonspection, Rose-Mary traverse cette jeune forêt vierge. Voici la gentilhommière aux toits bas, flanquée de ses deux tours aux extrémités. Quoi qu'en



Maman... ils sont trop petits!

Ne leur donnez pas un laxatif préparé pour les adultes

Depuis l'heure de leur réveil jusqu'à celle, exquise, où vous les bordez dans leur petit lit — de quelles précautions, de quels soins jaloux ne les entourez-vous pas!

Et pourtant... une des mesures que vous croyez les plus sages est peut-être celle qui leur fera le plus de mal! Avez-vous déjà songé que les purgatifs destinés aux grandes personnes sont souvent trop drastiques pour les enfants?

L'affection la plus commune chez les enfants

Les médecins nous apprennent que 90 enfants sur 100 souffrent de constipation. En effet, malgré un régime rationnel, et tout l'exercice du monde, les bambins hésitent à abrégier leurs jeux des quelques minutes exigées par les fonctions naturelles — et la constipation en est l'inévitable conséquence.

Mères — guettez ces symptômes!

Haleine forte, manque d'appétit, lan-gueur, irritabilité... voilà autant d'utiles avertissements. Ce sont les signes coutumiers d'une intoxication, par des déchets alimentaires accumulés, de l'organisme délicat de votre enfant.

Donnez-lui du Castoria

Pour les tout petits, le Castoria est le

laxatif idéal. Préparé spécialement pour les enfants, qui le prennent sans aucune crainte, il a bon goût, ne cause ni colique ni nausées, et est à la fois efficace et bénin.

Le Castoria ne contient ni substances nocives NI NARCOTIQUES. De la petite enfance à la 11^{ème} année, c'est le remède idéal contre la constipation. Achetez-en un flacon dès aujourd'hui — le format des familles est le plus économique.

CASTORIA
Chas H. Fletcher
contre la
constipation
infantile

de la petite enfance
à la 11^{ème} année

ait dit Elsie Paddington, elle a du style derrière sa cour dallée où le puits dort, romanesque et charmant, recéleur de mystère...

Rose-Mary a reconnu le jardin planté de pommiers ceinturé de noisetiers géants que raillait sa mère. Jadis on y menait paître vaches et taurillons... Aujourd'hui, c'est le silencieux et vert royaume de la mousse, du lierre, du chèvrefeuille, ces plantes obstinées qui hantent les lieux déserts...

Au pied des troncs, l'herbe pousse, généreuse et drue. Rose-Mary s'étonne qu'on ne l'utilise pas pour les pâtures; pourtant, c'est dans ce champ fertile que le bétail trouverait aisément sa vie!... Rose-Mary se promet de le signaler à Mademoiselle Thérésine, mais peut-être celle-ci préfère-t-elle, — ces Françaises sont si peu pratiques! — garder à ce décor délaissé son air de paysage de féerie, son aspect de jardin de la Belle au Bois dormant?...

Certes, la bâtisse a une apparence vétuste et délabrée qui glace au premier abord. Méditative, la visiteuse examine les aîtres.

Elle ne s'explique pas bien pourquoi Mademoiselle Thérésine a ainsi abandonné le logis familial. — facile à restaurer en somme — pour s'installer avec son neveu dans cette dépendance éloignée.

C'est vrai que la métairie est plus près des terres... Alors c'est plus facile pour surveiller l'exploitation, maintenant que le personnel se trouve réduit... Et puis peut-être la vieille demoiselle n'a-t-elle pas beaucoup d'argent?... Ce n'est pas la première fois que Rosy soupçonne un peu de gêne sous les abords dignes et décents de la maison qui l'accueillit. Evidemment, l'intérieur est bien tenu et il règne partout un ordre méticuleux. Mais n'est-ce point parce que la maîtresse du logis met souvent la main à la pâte? "La Perlotte" compose avec le valet qui aide Claude dans les travaux du dehors et la fille de basse-cour la seule domesticité de la maison.

Pour le reste, on emploie des journaliers par équipes plus ou moins importantes, suivant l'époque.

Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi Mademoiselle Thérésine ne loue-t-elle pas la gentilhommière inhabitée?

Tandis que Rose-Mary réfléchit à ces choses devant la façade close, son oreille est soudain frappée par une rumeur insolite. Étonnée, elle se fige, attentive, les sens en éveil...

Cette fois, il n'y a pas à se tromper: elle perçoit comme une musique lointaine qu'elle identifie bientôt, avec le son doux et grêle d'un violon...

Ce phénomène lui paraît si bizarre qu'elle a peine à en croire son ouïe... Elle regarde autour d'elle... circonspecte, fureteuse, l'œil aux aguets... Pas de doute: on joue du violon... dans la demeure des Chatelliers.

Ça, c'est étrange, par exemple!...

Perplexe, Rose-Mary avance de quelques pas et inspecte curieusement la façade: tout a l'air désert, pourtant!... Mais les sons arrivent toujours, un peu étouffés par les murailles.

—C'est extraordinaire! prononce Rose-Mary tout haut.

Sa voix résonne lugubrement... Rose-Mary lève la tête. Aucune fumée ne sort de la cheminée d'ardoise pour souligner l'air pur de ses nuages légers.

Dans le hangar aux voitures, on aperçoit des véhicules qui dorment, brancards en l'air, à demi-dissimulés par des toiles, tels des morts sous leur suaire...

Rosy tend l'oreille à nouveau... Elle n'entend plus maintenant que le silence, le silence campagnard coupé de mille bruits sonores, du craquement des branches sèches, du cri strident des insectes... peuplé de palpitations et de frémissements...

Tout à l'heure, là, aurait-elle eu une hallucination?...

Comme elle va s'en aller, un peu émue, il y a, à quelques pas d'elle, un grincement qui la fait brusquement sursauter. Elle se retourne, avec une exclamation effrayée vers l'endroit d'où est venu le bruit... Alors, sans pouvoir se défendre d'une peur irraisonnée qui fait battre son cœur plus vite, elle voit distinctement une main pousser le volet qui se rabat sur le mur avec un claquement sec... Avant que Rose-Mary soit revenue de sa stupeur, la main à disparu... la fenêtre

s'est refermée... Le silence retombe, inerte comme un plomb, sur le décor... et la façade reprend son air morne et hostile.

La jeune fille est demeurée à la même place, sidérée. Cet incident inattendu l'a laissée haletante. Elle se surprend tout à coup dans cette attitude effrayée, la main sur la poitrine... elle doit être toute pâle... Comme c'est bête! Elle a honte de sa sottise frayeur et se secoue. Parbleu! la maison a un ou des occupants... Elle est louée, c'est assez naturel...

Mademoiselle Thérésine le lui a caché?... la belle affaire! C'est négligence de sa part... ou discrétion. Est-ce donc une affaire de tant d'importance?...

Pourtant, elle garde une espèce d'angoisse. Les abords déserts, cet aspect désolé, cette luxuriance végétale qui semble vouloir défendre l'énigmatique demeure contre les importuns... et les restrictions de Tante Thérésine... Oui, vraiment, Rose-Mary flaire un mystère...

Et cela aiguise sa curiosité de fille d'Eve, avide d'inconnu en même temps que cet atavisme profond de chercheuse d'aventures qui git en elle, sous ses apparences de fille civilisée...

IX

Il était près de midi quand Rose-Mary regagna la métairie.

Une appétissante odeur de soupe chaude parfumait le couloir lorsque Rose-Mary y pénétra en coup de vent.

Sans réfléchir, elle poussa la porte de la salle d'où venait un bruit de voix.

—Oh! pardon, s'excusa-t-elle en voyant une haute silhouette se retourner à son entrée.

Mademoiselle Thérésine était en tête avec son neveu. De toute évidence, l'arrivée intempestive de la jeune fille troublait leur aparté, car ils s'interrompirent brusquement.

Je vous dérange, émit la nouvelle venue, sur le mode ironique.

Oh! pas du tout... Entre... entre donc, ma petite enfant...

La voix de Mademoiselle Thérésine n'avait pas son habituelle sérénité, et Rosy perçut comme une vague angoisse dans le regard dont on l'accueillit. Quant à Claude, il s'était contenté de saluer, assez froidement.

D'un coup d'oeil, la jeune fille avait fait le tour des aîtres. C'était la première fois qu'elle pénétrait dans la salle à manger de ses hôtes. Le cadre lui parut nouveau comme tout ce qui était à la Sauvagère où gens et choses, la remplissaient d'étonnement. Ici, comme dans la chambre là-haut, tout reluisait, bien que d'apparence assez vétuste: les briques roses du sol, usées, mais nettes et polies, par les soins quotidiens, les plats de cuivre, suspendus aux étagères de bois sombre; les porcelaines à fleurs dont un long usage avait terni l'éclat, et jusqu'aux personnalités, Normands et Normandes en habit d'apparat figés au creux des assiettes, tout disait l'ordre, la propreté méticuleuse, le goût de l'harmonie.

Sur un grand bahut ventru, un bateau tout gréé érigeait l'entrelac léger de ses mâtures et sa voile gonflée comme pour un très prochain voyage...

Le regard de Rosy revint à Mademoiselle Thérésine.

—Je me suis permis d'entrer parce que je vous croyais seule...

Elle n'avait point tourné la tête vers le jeune homme. Celui-ci fit mine de sortir.

Alors, elle lui barra résolument le passage.

—Je vous en prie, Monsieur... je ne vous chasse pas, j'imagine?

Elle parlait avec une sorte de hauteur, en même temps qu'un secret dépit qui se traduisait malgré elle dans le pli énévéré de ses lèvres et le froncement de ses sourcils.

—Mais fit-il observer, très calme, j'avais cru comprendre, par la phrase que vous venez de prononcer, que vous désiriez parler à ma tante?

—A notre tante, rectifia-t-elle sèchement.

—Si vous voulez...

Il attendait, flegmatique, qu'elle voulut bien s'éloigner de la porte.

Mademoiselle Thérésine intervint dissimulant son embarras sous un petit rire timide.

—Au fait, mes enfants, je ne vous ai pas présentés l'un à l'autre... Rose-Mary, voici ton cousin Claude.

Dans le bref salut qui le courba devant elle, une seconde, elle nota, avec une surprise intérieure que ce rustre avait de l'aisance, quand il voulait...

Elle lui rendit son salut dans une haute inclination de tête.

—Je ne suis pas fâchée, fit-elle en le considérant sans bienveillance, de pouvoir enfin m'excuser de toute la perturbation que j'ai apportée dans cette maison...

Elle attendait une réplique qui ne vint pas et poursuivit, restrictive:

—Il est vrai que si vous ne vous étiez pas maladroitement trouvé sur ma route et si vous n'aviez fait preuve d'un ridicule entêtement, ce stupide accident ne serait pas arrivé...

Claude garda son air imperturbable qui commençait à agacer singulièrement les nerfs de son interlocutrice.

Mais Mademoiselle Thérésine craignant quelque vive répartie de son neveu qu'elle savait peu patient se hâta de se récrier:

—Voyons, il faut le bénir au contraire, cet accident, puisqu'il nous a permis de l'accueillir, Rose-Mary... et de faire... enfin!... ta connaissance...

—Hum!... Tout le monde n'est probablement pas de votre avis, Auntie, rétorqua l'irritable Rosy en levant son nez impertinent.

Même mutisme de la part de Claude qui, ayant esquissée quelques pas pour s'éloigner de la porte, parut ne pas avoir entendu. Il s'absorbait dans la contemplation d'un joyeux bouquet champêtre — coquelicots, bleuets, marguerites des prés — que les mains artistes de Mademoiselle Thérésine avaient réunies dans la fontaine de cuivre.

Exaspérée, Rose-Mary alla se planter devant lui.

—C'est pour vous que je parle, vous savez...

Il releva les yeux... et elle rencontra cet étrange regard bleu, bleu comme un fond de mer, qui changeait si soudainement sa physionomie.

—Je vous demande pardon... vous disiez?...

Cette apparente indifférence dont elle perçut l'ironie, porta à son comble la nervosité de la jeune fille.

—Je disais que ma présence ici vous rendait furieux... et pour cause...

—Voyons! voyons Rosy! essaya de s'interposer Mademoiselle Thérésine inquiète du tour que prenait l'entretien.

—Ah! laissez... Auntie... laissez-nous nous expliquer, votre neveu et moi, une bonne fois!...

—Je n'en vois pas très bien l'utilité, répliqua-t-il, sur le même ton calme et railleur.

—Naturellement, vous ne tenez pas à ce que je vous dise vos vérités...

—Ah! vous avez des vérités à me dire?

—Oh! mes enfants! pria encore la vieille fille, affolée... je vous en prie...

Il eut un geste pour la rassurer, et sans quitter cet air mi-partie indulgent, mi-partie ironique, du monsieur qui parle à une enfant irresponsable, il ajouta:

—Je veux bien les apprendre, ces vérités, bien que je ne sois pas d'un naturel curieux... Vous manifestez un si ardent désir de me fixer sur ce point que je ne saurais me dérober sans mauvaise grâce...

Il n'en avait jamais dit si long... et elle demeura une seconde interloquée, stupéfaite par la facilité avec laquelle il s'exprimait.

Mais cela ne l'apaisa point, au contraire.

Elle braqua sur lui ses yeux courroucés:

—Si vous vous imaginez que je ne sais pas pourquoi vous eussiez voulu m'envoyer à tous les diables quand le docteur m'a installée ici, presque de force...

—Oh! Rosy... implora Mademoiselle Thérésine, les larmes aux yeux...

—Je ne parle pas pour vous, Auntie... Vous, vous m'avez accueilli avec affection... Mais il en est d'autres que j'ai dérangés...

—Quels autres?

Rose-Mary était trop animée par son propre ressentiment pour remarquer l'angoisse qui vibrerait dans la voix de sa tante.

—Lui!

Son doigt accusateur se tendait vers Claude.

—Lui qui a sans doute peur que je ne le supplante dans votre tendresse... et

dans vos... générosités, Auntie... jeta-t-elle avec une sourde rancune.

Mademoiselle Thérésine, suffoquée, joignit les mains. Mais Claude répliquait avec une sourire méprisant:

—Je ne croyais pas qu'une Chatellier put s'abaisser jamais à être aussi mesquine, aussi "petite", dans ses jugements.

—Moi, petite?... Moi, mesquine?...

Son indignation embrouillait les mots. Une rage puérile la possédait qui plaquait ses joues fraîches de deux taches pourpres.

A ce moment, Mademoiselle Herman ce apparut au seuil de la pièce. Elle venait annoncer à Rosy que le déjeuner l'attendait... Elle s'arrêta, interloquée par l'attitude de la jeune fille, puis, sentant l'orage, se hâta de tourner les talons.

Belliqueuse, Rose-Mary s'était plantée devant Claude, et elle lui lançait les mots comme des balles.

—Vous vous imaginez m'en imposer, peut-être avec vos grands airs dédaigneux?... Dieu merci! Je me passe fort bien de la sympathie des rustaude de votre espèce car c'est tout ce que vous êtes, bien que vous portiez le même nom que moi... et je n'en suis pas précisément fière!

—Voyons!... voyons!... s'interposa la conciliante Mademoiselle Thérésine que cette sortie inattendue aburrissait.

Mais devant la véhémence de sa singulière adversaire, Claude, pour sa part, manifestait la placidité d'un éléphant débouffé par un chétif roitelet.

—Laissez, laissez, tantine! fit-il, supérieur... Cette petite scène n'a aucune espèce d'importance.

—Un rustaud, parfaitement! appuya rageusement Rose-Mary excitée par cette tranquillité, sur quoi sa colère s'émoussait en pure perte... Et un butor, par dessus le marché. Vous l'avez prouvé.

Désinvolte, Claude avait tiré sa pipe. Il la bourra méthodiquement, en homme qui prend son parti d'une situation pénible et se décide à s'accommoder des événements.

—Vous entendez? cria Rosy sous son nez.

Alors, il daigna la regarder... et sourire. Ce sourire eut pour résultat immédiat de faire monter une plus ardente rougeur aux joues de la jeune fille, tant il contenait de fine et piquante ironie.

—Certes...

—Et qu'avez-vous à répondre?...

—Mon Dieu, ma cousine... si vous n'étiez pas sous mon toit...

—Sous votre toit?... Sous le mien aussi, je suppose?

Il s'inclina.

—Je suis ravi de vous l'entendre dire...

Je ne savais pas que vous aimeriez un jour revendiquer comme vôtre cette ferme malodorante... ce décor rustique et grossier... cette maison sans confort...

Elle resta une seconde interloquée car il citait là ses propres phrases... les mêmes qu'elle avait employées aux premiers temps de son accident quand elle protestait contre la volonté du docteur François qui la clouait à la Sauvagère au nom de la Faculté.

—Oh! soyez tranquille, grinça-t-elle... je ne vous la disputerai pas longtemps, votre Sauvagère...

—Rosy! dit vivement Mademoiselle Thérésine en s'approchant pour saisir sa nièce par le bras.

Celle-ci se dégagea, maussade.

—C'est vrai... Auntie... On dirait qu'il est le maître, ici... Après tout...

—Écoutez... commença Tante Thérésine...

Du regard, son neveu l'interrompt net. Elle baissa la tête. Sur sa pèlerine de laine, son menton avait un léger tremblement et ses vieilles mains ridées se croisaient avec nervosité.

—Ce sont bien là toutes les vérités sur lesquelles vous désiriez m'éclairer? demanda Claude, en fixant droit sur Rosy le rayon railleur de ses prunelles.

—A peu près... et je ne suis pas fâchée de vous avoir donné mon opinion sur votre personnage...

Il salua, comme un duelliste qui vient de croiser le fer. Après quoi, ayant allumé sa pipe, il fit quelques pas vers la porte.

—Je vous remercie de votre franchise, ma cousine...

—Quant à moi...

Il s'arrêta pour tirer quelques bouffées de la pipe récalcitrante, puis, le masque

imperturbable, décocha négligemment:

—Mon opinion sur vous, je suis trop... français pour vous la dire...

—Français... Français... Qu'est-ce que cela signifie?

Il la regarda, haussa les épaules.

—Cela signifie "poli", Mademoiselle.

Sur cette flèche du Parthe, il sortit, de ce pas un peu claudiquant qui sonnait irrégulièrement sur les dalles.

—Oh! c'est trop fort! s'exclama Rosy après une minute de stupeur. Est-ce qu'il s'imagine me donner un leçon, par hasard?... Quel impertinent!...

Maintenant, sa colère tombée, elle était un peu honteuse de s'être ainsi laissée aller, sans rime ni raison.

—Rosy! Rosy! prononça la voix désolée de Mademoiselle Thérésine qui contemplait sa nièce d'un air plein de reproches... Mais qu'est-ce que tu as?... Qu'est-ce qui t'a pris? Claude ne t'avait rien fait...

—Lui? Il m'exaspère! jeta la jeune fille en triturant entre ses doigts son petit mouchoir de soie brodée.

—Que lui reproches-tu?... Tu l'as si peu vu!...

—Il est prétendieux... suffisant...

—Claude? protesta douloureusement Mademoiselle Thérésine. Comme on voit que tu le connais mal!...

—Ah!... Eh bien, je ne tiens pas à le connaître davantage. Ce que j'ai vu me suffit. Du reste, ajouta-t-elle un peu amère, il est tout naturel que vous l'aimiez mieux que moi. Vous l'avez élevé... vous habitez constamment avec lui... Vous ne voyez pas ses défauts... Tandis que moi...

—Toi?

—Mademoiselle Thérésine braquait sur sa nièce un regard triste et grave. Tout soudain, le cœur sensible de Rosy eut raison de sa mauvaise humeur. Les larmes, longtemps contenues, perlèrent à ses cils.

Elle les refoula et s'approchant de sa tante, elle prononça, le timbre un peu altéré:

—Oh! et puis, je me rends compte que je viens d'être odieuse, tantine... Vous avez été si bonne, si maternelle avec moi et je me laisse aller devant vous à des accès de colère ridicules...

—Injustifiés, rectifia doucement Mademoiselle Thérésine.

—Oh! injustifiés... Enfin, oui, peut-être, acquiesça Rosy après une légère hésitation. Voulez-vous me pardonner?

Touchée, la vieille fille l'attirait à elle, la pressa contre son cœur:

—Te pardonner! Comment ne le ferais-je pas, alors que tu reconnais si loyalement tes torts... Chère petite!...

Elle caresse les beaux cheveux dorés, de ses petites mains au dessin pur dont les travaux pénibles ont durci les paumes. Ses yeux ont ce rayonnement mélancolique qui les attendrit si souvent quand ils s'attardent, méditatifs, sur le visage de sa nièce.

Aujourd'hui encore, Rosy est tentée de lui dire:

—Mais enfin, Auntie, pourquoi donc êtes-vous triste quand vous me regardez?... On croirait que vous vous apitoyez sur mon sort... Pourtant, je n'ai pas lieu d'être malheureuse!... Ne suis-je pas la riche héritière de Sir Archibald Paddington... la belle et célèbre Miss Storm, dont tous les journaux sportifs chantent la jeunesse vaillante, l'insouciance mépris du danger, les heureuses performances?...

Mais la Perlotte est là, au seuil, avec sa souprière fumante — Dieu! que sont donc savoureux les potages de la Sauvagère! — la Perlotte est là, considérant sévèrement la perturbatrice qu'elle aime bien mais qui sera cause aujourd'hui que tout le monde mangera à une heure de l'après-midi. C'est y avoir du bon sens?...

Elle gromelle, la voix revêche:

—M'est avis que si Mamzelle Hermance, attend toujours, là-haut, devant la potée, les choux y seront sûrement fondus...

—Vraiment, je suis confuse, s'excuse Rose-Mary dont l'air rieur dément les paroles, j'avais tout à fait oublié le déjeuner...

—Le déjeuner, y s'est pas oublié, lui... et mon rôti de porc, l'est en train de noircir dans le four. Je vas plus en retrouver tout à l'heure.

Mademoiselle Thérésine explique doucement.

—Moi, cela n'a pas d'importance...

C'est pour Claude qui reprend son travail à une heure et demie... à cause des journaliers, tu comprends?

—Je comprends qu'il doit me bénir une fois de plus, votre phénix de neveu! plaisante Rose-Mary mi-amusée, mi-repentante. Enfin, la semaine prochaine, vous serez probablement débarrassée de mon encombrante personne...

—Oh! Rosy, comment veux-tu dire?

—C'est vrai... Vous aurez du chagrin quand je vous quitterai?

Elle est revenu vers Auntie et tend son visage rose où luit de la malice... avec un peu d'émotion.

—Cette maison ne peut pas t'oublier, Rose-Mary, réplique Mademoiselle Thérésine devenue grave.

—Tenez!... Laissez-moi vous embrassez pour cette bonne parole!

Et l'enfant terrible lui saute au cou.

—Des fois qu'il faudrait que j'aie encore réchauffer ma soupe? ronchonne la Perlotte, furieuse.

—Allons, allons, Perlotte, ne grognez plus... où je vous embrasse aussi, s'exclame Rosy, en ponctuant sa phrase d'un éclat de rire car la mine effarée de la vieille bonne a le don de la mettre en joie.

Elle se sauve vers le couloir; mais tout d'un coup, comme si un souvenir lui revenait soudain, elle se retourne vers Mademoiselle Thérésine qui la regardait partir:

—A propos... vous ne m'aviez pas dit: Tantine, que vous aviez loué le bâtiment des maîtres qui est près du petit bois?...

—Quoi? prononce Mademoiselle Thérésine dont le sourire s'efface brusquement.

Elle paraît toute saisie.

—Je ne sais pas ce que tu veux dire. La Perlotte a posé si brutalement sa souprière sur la table qu'on peut croire une minute qu'elle va la faire éclater en mille morceaux.

—Oui, affirme Rosy étonnée... j'ai vu quelqu'un, là-bas...

—Tu as... tu as vu... quelqu'un? Quel drôle de ton a Mademoiselle Thérésine! On dirait qu'elle articule difficilement les paroles...

—Ben, ça, c'est curieux, par exemple! appuie la servante en échangeant un coup d'oeil avec sa maîtresse.

La voix ne sonne pas très sincère aux oreilles de Rose-Mary.

—Tu as donc pénétré dans le parc? demande la vieille fille.

—Il n'est pas clôturé, que je sache? J'ignorais que l'accès en était interdit. Vous ne m'aviez pas avertie, Auntie...

Elle examine la face troublée de son interlocutrice... Jusqu'à la Perlotte qui n'a vraiment pas l'air à son aise!...

Ah! ça, quel est donc ce mystère? Toutes les méfiances de la jeune fille se réveillent du coup.

—Et... tu as... parlé à cette personne? s'enquiert Mademoiselle Thérésine.

Est-ce une illusion de la part de Rosy dont l'esprit prévenu voit des singularités partout? On dirait que sa voix manque d'assurance... qu'il y flotte une sourde anxiété.

—A dire le vrai, je n'en ai pas eu l'occasion, étant donné que je n'ai vu d'elle... qu'une main...

—Une main?...

—Oui... une main qui a repoussé le volet, au moment où, plantée au milieu de la cour, je contemplais la façade.

Cette déclaration a l'air d'apaiser Mademoiselle Chatellier dont les traits se détendent.

Rosy ajoute, après un silence:

—Si vous m'aviez dit que la maison était habitée, je n'aurais pas eu l'indiscrétion de traverser le bois.

La Perlotte ouvre la bouche... Mademoiselle Thérésine lui impose silence.

—C'est vrai, réplique-t-elle, l'air embarrassé, j'avais omis ce détail. La Sauvagère est occupé en effet...

—Par des locataires?

—Si tu veux...

—Comment si je veux? s'ébahit la jeune fille. Vous ne semblez pas très fixée...

—Enfin, je veux dire... oui... par un locataire.

—Ah?...

Les yeux curieux de Rose-Mary dévisagent son interlocutrice.

—Nous avons un voisin si proche... et je l'ignorais!

Mademoiselle Thérésine esquisse un geste évusif.

—Comment se fait-il que je ne l'aie jamais aperçu... Vous vivez en mauvaise intelligence avec lui?

—Pas précisément... Mais c'est un sauvage qui se cantonne dans son domaine et aime farouchement sa solitude.

—Alors... vous ne le voyez pas?

—Non... répond la vieille demoiselle, après une imperceptible hésitation.

—Bizarre...

Rose-Mary médite, un court moment. Elle regarde tour à tour les deux femmes: la Perlotte s'affaire à couper le pain de la grosse miche dans une corbeille en vannerie... Mademoiselle Thérésine est allée vers la fenêtre, murmurant d'un air faussement dégagé!

—Que fait donc Claude?... Il serait temps qu'il vint se mettre à tables...

Rosy se retire sans ajouter un mot... La porte claque sur ses talons.

Alors la servante pousse un gros soupir qui ressemble diablement à un soupir d'allègement. Celui de sa maîtresse y répond en faible écho.

—M'est avis qu'il serait temps que la petite demoiselle aille retrouver madame sa mère, émet la Perlotte, après un temps, sur un ton sentencieux.

—Oui, je crois qu'il est temps, en effet! approuve sa maîtresse en accompagnant ses paroles d'un lent hochement de tête.

Et les coins de ses lèvres pâles s'abaissent, comme si elle contenait courageusement une forte envie de pleurer...

Pendant ce temps Rose-Mary est remontée chez elle. Elle a pris place devant une Mademoiselle Hermance affamée, qui témoigne de la contrariété de son estomac par un silence réprobateur.

Rosy, elle, n'a pas l'air d'avoir faim, en dépit de l'heure insolite.

—Décidément, prononce sa voix songeuse, il se passe ici de drôles de choses...

—Vous dites? sursaute Mademoiselle Hermance qui se décide enfin à abandonner une seconde son potage, pour lever les yeux vers sa jeune compagne.

—Rien...

Pourtant, elle continue, la tête appuyée au creux de ses paumes, à fixer pensivement, au delà des champs blonds qu'encadre la fenêtre ouverte, le petit bois dont on aperçoit la molle ligne verte, au pied du coteau.

Dès le lendemain, les pas de Rose-Mary la ramènent aux abords de l'énigmatique bosquet.

Elle flaire quelque chose d'insolite derrière ces vertes frondaisons où la nature s'épanouit avec une insolence qu'elle n'affiche nulle part ailleurs, en cette contrée fertile où les hommes se sont ingéniés à se rendre maître du moindre arpent de terre pour les soumettre à leur usage.

La fièvre des découvertes l'anime de sa sainte flamme.

Aussi bien, il y a si longtemps qu'elle était immobile, elle, la trépidante Rosy, amoureuse du vent et de la tempête, si longtemps qu'elle menait une plate existence, à la manière des paysans dont elle est entourée qu'elle éprouve une secrète volupté à partir tout d'un coup à la conquête de l'inconnu... L'amour du mystère est en elle, jeune chasserresse lancée à travers les sentiers tourmentés et émouvants de l'aventure...

Pourtant, si tendre et si doux est le ciel normand, par cette limpide journée d'été, si pure la lumière, qu'elle se laisse aller à flâner dans le chemin creux.

Aujourd'hui, on bat le grain dans la ferme et toute la campagne s'emplit du bruit sonore des machines. C'est une immense et laborieuse chanson qui se mêle à la frissonnante brise apportée par le vent de mer: afflues salins, foin coupé, acide senteur des pommes, tout se mêle pour composer ce parfum de terroir que Rosy n'a encore respiré nulle part ailleurs, durant ses équipées à travers le vaste monde.

Quels souvenirs anciens, remontés de sa fraîche enfance et jamais oubliés, frissonnent donc encore dans cette atmosphère pour que la jeune voyageuse, quoi qu'elle fasse pour s'en défendre, en éprouve le charme indicible?

A travers les taillis épais, Rosy chemine. Elle ne ressent plus rien de ses blessures... Ses talons foulent allègrement la terre feutrée d'herbe et il semble que

chaque foulée lui redonnent des forces neuves.

Sur elle, une lettre de Jimmy arrivée du matin même, de Jimmy qui dispute en Hollande un match sensationnel et espère faire triompher ses couleurs — Hurrah! pour la libre Amérique! Après quoi, il compte bien, en don de joyeuse guérison, apporter sa victoire à Rose-Mary, comme un trophée.

Mais Rose-Mary est bien loin de ces choses! Ce n'est pas à son fiancé qu'elle songe en froissant d'une main machinale le message qu'elle a enfoui distraitement au creux de sa poche.

Elle évoque sa dispute d'hier avec Claude le Têtu...

Dieu! Quelle insupportable morgue a ce garçon! Elle ne lui a plus parlé depuis leur algarade... Mais elle l'a entendu le matin, de sa chambre, donner des ordres à la troupe des moissonneurs venus dès l'aurore. On eut cru un lieutenant préparant ses troupes pour une revue. La voix était brève, nette... Où donc a-t-il pris ce ton de commandement?...

Perlotte prétend que tous les hommes aiment "Monsieur Claude" et qu'il n'a aucune peine à obtenir du personnel tout ce qu'il veut.

—Dame! ma petite demoiselle, c'est un rude gars... Tout le monde sait ça, chez nous... et pour ce qui est d'abattre de la besogne, il craint personne!...

Elle a ajouté, tandis que s'illuminait sa face poupine, sous la blancheur du bonnet:

—Le courage, c'est pas ça qui lui manque, vrai?... Y l'a prouvé!...

Ces paroles ne sont pas sans intriguer quelque peu Rosy... Mais elle est trop fière pour demander de plus amples explications. A Dieu ne plaise qu'elle ait l'air de s'intéresser à ce phénomène que chacun ici semble prôner plus que de raison.

Tout en marchant, elle est arrivée jusqu'à la haie qui clôture l'enclos aux pompiers... La maison montre sa façade grise à travers les branches.

Rose-Mary s'en approche avec circonspection... Comme elle va l'atteindre, il lui semble percevoir un bruit de voix... Elle rentre vite dans le petit chemin, craignant d'être prise en flagrant délit de curiosité par les hôtes de la mystérieuse demeure, et se dissimule derrière les arbres.

De son poste d'observation, elle découvre par une éclaircie, la cour dallée devant la porte du bâtiment. Or, soudain, une silhouette bien connue se profile sur le seuil... Les voix montent, plus nettes et Rosy reconnaît l'organe bref de Claude.

—Tiens... tiens! murmure-t-elle... Tante Thérésine m'avait pourtant affirmé qu'elle ne voyait pas son voisin... Alors, que va faire Claude, chez ce prétendu sauvage?

Aux aguets, elle attend que le pseudo-locataire sorte... mais son attente reste vaine, un long moment. Claude s'entretient toujours avec son interlocuteur invisible... Les paroles qu'il dit arrivent mal à Rosy qui ne peut en saisir le sens.

Aussi bien, elle n'essaie point, se refusant à paraître épier son voisin. Elle se sent même assez mal à l'aise de se trouver ainsi témoin de cet aparté. Que dirait Claude s'il s'avisait de sa présence? Il supposerait qu'elle est là pour l'espionner. Cette idée lui fait monter le rouge au front.

Enfin, le voilà qui esquisse quelques pas dans l'allée... Derrière lui, surgit enfin l'hôte inconnu de la Sauvagère... le farouche voisin avec qui Mademoiselle Chatellier prétend n'entretenir aucune relation. Il a pourtant l'air de s'entretenir avec Claude. Tout en cheminant, il a posé sa main sur l'épaule du jeune homme...

Rose-Mary ne le voit que de dos... L'homme est grand, un peu voûté... La démarche paraît lasse... et il s'arrête, de temps en temps, comme pour souffler...

Ils viennent par ici... Effrayée, Rose-Mary tourne les talons et prend sa course, dans le premier sentier qu'elle trouve. Ah! si Mademoiselle Hermance la voyait ainsi détalier, avec une souplesse et une agilité de biche, nul doute qu'elle ne se convaincrerait enfin que sa convalescente n'a décidément plus besoin de ses soins!

Elle est si troublée qu'elle court ainsi pendant près de dix minutes, droit devant elle... Elle ne s'arrête qu'à l'instant où elle débouche inopinément des taillis pour se trouver à l'entrée des prai-

ries, devant un paysage qu'elle ne connaît pas...

Elle consent alors à tourner la tête... Elle écoute... mais rien que les mille bruits divers de la campagne où le travail s'active... Claude et son compagnon sont évidemment "semés"...

Rosy respire... Elle regarde autour d'elle et cherche à s'orienter... De l'endroit où elle a surgi, elle ne distingue plus ni la maison grise, ni la métairie, toutes deux dissimulées par le bois... Aucune des terres de la Sauvagère occupées par la batteuse n'est en vue.

Où diable sa fuite l'a-t-elle conduite? Devant elle, s'étendent des pâturages verts où les vaches broutent, accroupies à terre, le ventre enfoncé dans l'herbe grasse.

Un peu plus loin, quelques maisons groupées autour d'un clocher: le hameau le plus voisin de la ferme sans doute...

Mais sur la droite il y a un petit enclos ceint d'une muraille basse, hérissé de stèles blanches: le cimetière.

Rosy y dirige ses pas. La grille est ouverte et il y a tant de calme, tant de poésie, sur ce clair jardin funéraire que la jeune fille y pénètre, sans la moindre appréhension.

Qui dira le charme émouvant des petits cimetières campagnards, si simples, si touchants, avec leurs tombes éparses qui disparaissent sous les fleurs, leurs tertres couverts de marguerites blanches; et les roses qui s'accrochent aux bras de fer des humbles croix...

Pour gagner le hameau, Rosy traverse le champ de repos. Sur les stèles étroites, elle cueille au hasard quelques inscriptions, modestes noms gravés dans la pierre pour y éterniser d'impérissables souvenirs: Pierre Jean, facteur... Marguerite Boujeau, lingère... Hypolite Ledou forgeron... les époux Médard, dont la tendresse conjugale s'affirma par delà le tombeau, symbolisée par une naïve sculpture qui représente deux mains enlacées.

C'est toute la simple vie du hameau dont le flot calme vient de mourir entre ces murs accueillants. On n'y respire point la tristesse, mais seulement une mélancolie grave et paisible, comme peut-être le soir d'un beau jour.

Rose-Mary qui est tout à l'heure entrée ici en étrangère, presque en curieuse, en est comme pénétrée. Elle se sent toute changée. Il semble que cette machinerie compliquée qu'avaient forgées en elle les années frénétiques où les minutes lui brûlaient les doigts comme un sable qui coule trop vite, se soit brusquement ralentie...

Au milieu de ce décor qui parle à son âme profonde, elle écoute les voix intérieures, jamais entendues jusqu'alors:

— Arrête-toi... fais trêve un moment à ce tourbillon éperdu dans lequel tu as vécu depuis que tu es au monde... Ecoute-toi penser... Ceux qui dorment là, ayant accompli simplement leur tâche quotidienne, dans la sérénité des heures et la ronde lente des saisons, ont peut-être plus vécu que toi-même qui te grise de mouvement et de vitesse... Ils ont connu après la dure journée, la détente nécessaire, le repos bienfaiteur, et ils ont souvent acquis, dans la méditation, plus de connaissances vraies que tu n'en obtiendras en parcourant à cette allure jamais rassasiée, toutes les routes encombrées qui s'offrent à ta fièvre.

— Pense à leurs ancêtres lointains. Ceux-là aussi ont aimé les voyages, les routes libres, les grandes équipées aventureuses, et l'inconnu et le danger... Mais leurs fils apaisés ont retrouvé le coin de terre où la vie est douce et où l'on a le temps, quand le soir vient et que le jour aux multiples obligations a éteint son ardeur, de rêver... de réfléchir... d'aimer.

"Il est une maison qu'abrite un petit bois...
"Et c'est là que tous deux nous passerons la vie..."

Rosy se sent prise d'une irritation soudaine. Qu'est-ce qui lui prend d'évoquer ainsi, tout à coup, sans rime ni raison, la chanson favorite de Claude?...

Elle est arrivée au bout de l'allée... Elle va franchir la grille, quand un mausolée très simple de lignes mais en marbre rare et qui tranche au milieu des rustiques dalles d'alentour, attire ses regards.

— Voilà sans doute le tombeau des Chatellier...

Elle n'a pas fini de formuler sa phrase qu'elle s'approche déjà poussée par un obscur réflexe.

Ses doigts se sont joints pour une muette prière. Sur la stèle qui s'érige droite et nue, ses yeux épellent mentalement, en une pieuse invocation, tous les noms des Chatellier réunis dans leur dernière demeure terrestre.

Voici les grands parents de Rose-Mary: Pierre Chatellier... et Anne-Marie son épouse... Jeannette, une fillette morte en bas âge...

Et voici le père de Claude... le cousin du père de Rose-Mary: Frédéric Chatellier. Rose-Mary s'approche pour mieux distinguer les caractères de l'inscription: "Mort au champ d'honneur... Ramené pas les soins de sa famille et inhumé pieusement en 1922..."

Pensive Rose-Mary s'attarde sur ces lignes. Oui, on l'a ramené, lui, dans la vivante terre qui a nourri tous les siens et qui, à chaque disparition se creuse et s'ouvre, maternelle, pour les accueillir...

De François Chatellier, nulle mention... On a toujours dit à Rosy, — Madame Paddington la première — qu'il avait été "porté disparu", selon la formule consacrée.

Disparu... Rosy se répète le mot avec amertume. Pour la première fois, elle réalise toute la tristesse d'un tel destin. Immobile, elle médite le cœur lourd, songeant à ce père inconnu, dont ses yeux d'enfant n'ont pas gardé la mémoire...

Son regard s'attarde longtemps sur les pierres funéraires... puis descend, machinal, vers les fleurs, — un bouquet fraîchement éclos qui épanouit son ofrande rose juste au pied du tombeau. Sans doute la main fidèle de Mademoiselle Thérésine doit le renouveler presque quotidiennement.

Disposées dans une grosse jardinière, les roses et les pivoines touffues s'épanouissent et s'étalent recouvrant presque entièrement le marbre... Mais derrière, les prunelles fureteuses de Rosy ont découvert autre chose.

Elle se penche, écarte un peu la gerbe et dévoile un visage, sculpté dans le marbre... un visage de femme... Les traits ne lui en sont pas inconnus... Où a-t-elle vu ce profil de camée, cette bouche charnue, ce front qui fuit sous une masse de cheveux tordus?

Une exclamation lui échappe.

— Oh!...

Elle s'est vivement courbée: quelques lignes gravées, sous l'image, en bizarre lettres d'or se chevauchent, comme si la main qui les avait tracées y avait mis une sorte de fièvre.

La physionomie mobile de la jeune fille se fige... Elle suit, le regard plein de stupeur, les mots ahurissants... l'étonnante inscription à laquelle elle était si loin de s'attendre...

Et puis, elle recommence, à voix haute, comme pour mieux se convaincre que ses sens ne l'abusent point, qu'elle n'est pas devenue folle, soudain, et que ce n'est pas là une hallucination:

"Ici repose,
"Elsie Chatellier, épouse de François Chatellier, décédée à la Sauvagère dans sa vingt-huitième année..."

— Décédée à la Sauvagère dans sa vingt-huitième année... répète-t-elle, une seconde fois, sur le même ton incompréhensif...

Qu'est-ce que cela veut dire?

Les sourcils de Rose-Mary se froncent. Tous ses traits expriment la réprobation, tandis qu'un pli de méfiance s'inscrit au coin de sa bouche expressive.

— Ah ça, quelle est cette sinistre plaisanterie? se reprend-elle à dire encore, tout haut, tant est grand son émoi.

Et les mots sonnent bizarrement dans le silence campagnard.

Sapristi! elle n'a pas la berlue?... Il y a bien là trois lignes gravées qui attestent que sa mère Elsie Chatellier est morte à vingt-huit ans... Deux dates soulignent l'épithaphe:
1891-1918.

Et ce visage sculpté sur le mausolée et dont les mains tâtonnantes de Rosy suivent les contours — afin de se mieux convaincre de la réalité — c'est bien l'image de sa mère, à l'époque de sa fraîche jeunesse!...

Or, Elsie Chatellier est devenu Elsie Paddington... Sa quarantaine de jolie

femme est triomphante... Elle vogue en ce moment sur les eaux nordiques, à bord du yacht de Lady Fainsil... Elle danse, flirte, joue au bridge et au ping pong, en compagnie de vieux messieurs décorés, d'Anglais sportifs, de Yankees fastueux. Elle sort des mains de sa coiffeuse pour se livrer à celles de sa manucure et change de robe quatre fois par jour...

Hier encore, sa fille a reçu d'elle des nouvelles, par sans fil... Elsie Paddington, alias Chatellier, se porte comme un charme et Rosy, en dépit de son émotion, ne peut s'empêcher de sourire en pensant à la tête que ferait "Mammy" si elle se voyait ainsi reproduite en effigie sur cette pierre funéraire... Elle en aurait sûrement une crise de nerfs...

Pourtant, là, s'exale la funèbre attestation: "Décédée à la Sauvagère en sa vingt-huitième année"...



Le même soir, dans la solitude de sa chambre, Rose-Mary écrivait fiévreusement.

Mon petit Jimmy,

Il n'est plus du tout question que vous veniez me chercher, car il se passe ici des choses troublantes. J'ai fait une sensationnelle découverte qui me fait pressentir un mystère, caché dans cette maison. Or ce mystère, je suis absolument résolue à l'éclaircir...

"Aussi, suis-je en train de jouer à la détective... C'est tout à fait exciting... comme nous disons en Amérique.

"Donc, je m'installe ici, sous un prétexte quelconque — ou même sans prétexte, après tout ne suis-je pas chez moi?... et je renvoie Hermance, mon infirmière dont je n'ai plus besoin, ma jambe étant tout à fait guérie. Cette fille m'insupporte avec sa surveillance gênante.

"Ma décision va faire faire la grimace à Claude, mon hobereau de cousin — il l'est incontestablement, mais "au deuxième degré, heureusement! — je ne sais pourquoi, je m'imagine qu'il est étroitement mêlé à cette ténébreuse histoire. Pour Tante Thérésine, je la mets délibérément à l'écart de toute cette machination. Il n'y a qu'à la voir pour se convaincre que ses doux yeux bleus, si pleins de loyauté, et qui regardent toujours si droit n'ont jamais enregistré de vilaines choses... Mais elle peut être complice inconsciente!..."

"Bref, il y aurait là-dessous une histoire d'héritage capté que je n'en serais pas autrement étonné. En tout cas, je tirerai cela au net... Oh! Jimmy que c'est épatant... je commence à m'amuser.

"Imaginez-vous que maman est morte... oui depuis quinze ans. Elle ne s'en doute pas, la pauvre, elle si gourmande de la vie!... Non, n'essayez pas de comprendre, mon vieux. Vous n'y parviendrez pas... Je vous expliquerai... Parce que vous allez venir: j'ai besoin de vos lumières... Mais il ne faut pas qu'on vous voit ici. Là-dessus, la plume fébrile de Rosy s'immobilise.

L'œil luisant, mordillant le bout du stylo de ses petites dents impatientes, la mine réfléchie, elle élabore le plan de campagne qui lui permettra de faire la lumière sur cette troublante affaire... et ô triomphe plus précieux qu'aucun autre, de voir enfin se baisser devant elle, les yeux insolents de Claude Chatellier...

XI

— Eh, bien, voilà, c'est entendu, je reste à déclaré abruptement Rose-Mary à ses hôtes.

C'est un matin, au moment du déjeuner qu'elle a annoncé cela, de sa petite voix tranquille. Depuis deux jours, on avait décidé que mademoiselle Hermance et la jeune fille prendraient leurs repas dans la salle à manger commune.

Puisque Rosy trottait partout comme un lapin, il n'était plus besoin de la servir dans sa chambre et ainsi, mademoiselle Thérésine profiterait de sa présence jusqu'à la fin.

A vrai dire, c'est Rosy elle-même qui a eu cette idée afin "de simplifier le service" a-t-elle déclaré... en réalité parce que cet arrangement servait ses projets.

Pour lancer ce "je reste..." qui n'a l'air de rien, elle a choisi l'instant où

Claude, — retour des champs — se lavait les mains à la fontaine de faïence de la cour.

Il a tourné la tête vers elle. Elle a vu son visage se contracter légèrement, mais il n'a pas pipé.

Quant à Mademoiselle Thérésine, — qui dissimule beaucoup moins bien ses impressions, elle a planté ses aiguilles à tricoter dans son chignon et s'est avancée vivement vers sa nièce:

— Tu... tu restes?... Tu veux dire que tu ne prends pas l'autobus demain, comme convenu?

— Tout juste...

Rose-Mary arborait un petit air plein d'innocente satisfaction. A l'ouïe de cette nouvelle, un éclair joyeux s'était allumé dans le regard de la bonne demoiselle — elle avait eu tant de peine tous ces jours-ci à contenir ses larmes devant les préparatifs de Rosy et ses valises ouvertes!... mais l'éclair s'atténua aussitôt, remplacé par une lueur inquiète.

— Et... jusqu'à quand restes-tu?

— Jusqu'à ce que Mammy rentre de sa croisière...

Comme un froid silence succédait à cette déclaration, Rosy ajouta ingénument:

— A moins que ma présence ne vous gêne, Auntie?...

Tante Thérésine a haussé les épaules: — Quelle sottise... Je suis ravie, au contraire. N'est-ce pas, Claude?

Le regard qu'elle dirigeait vers son neveu n'avait point la franchise habituelle. Dieu! comme elle sait mal mentir cette tante Thérésine.

Claude a répondu par un grognement... ce qui, juge Rosy, est assez le fait d'un ours de son espèce. Et puis, il s'est éloigné vers la salle à manger, les mains aux poches, en sifflotant.

Mais ses efforts pour se donner l'allure dégagée n'ont pas trompé sa cousine. Au fond, il rage...

Elle le suit, Mademoiselle Thérésine sur ses talons.

— Je croyais que ton fiancé devait venir te prendre à Fécamp? interroge Mademoiselle Chatellier, visiblement soucieuse, en dépliant sa serviette.

— Eh! bien, il ne m'y prendra pas... puisque j'ai changé d'idée.

— Il va être déçu...

Rose-Mary se met à rire.

— Mon Dieu, Auntie, comme le sort de ce garçon vous préoccupe... Jimmy est un fiancé bien dressé. Il sait que les hommes, c'est fait pour attendre.

Ce disant, elle a coulé un regard agressif vers son cousin qui se sert silencieusement de la mayonnaise. Il ne daigne pas manifester, par le moindre froncement de sourcils, que cette profession de foi, l'atteinte dans ses sentiments de solidarité masculine.

Alors, Rose-Mary arbore son plus délicieux sourire:

— N'est-ce pas, mon cousin?

— Je vous demande pardon... je n'ai pas entendu.

Toujours cette affectation de ne pas prêter nulle attention aux propos qu'elle émet, de la considérer en quantité négligeable... ah! qu'elle le giflerait volontiers!...

Elle jette, hargneuse:

— Oh! vous, ça m'étonnerait, si vous n'étiez pas dans la lune...

Il sourit, avec une glaciale politesse.

— Veuillez m'excuser de ne pas m'intéresser à votre opinion sur les hommes... mais vraiment, les beaux messieurs que vous fréquentez et les rustres de ma sorte n'ayant de commun que le nom, souffrez que je réserve mon jugement.

Quel langage prétentieux pour un paysan!... Elle le regarde, suffoquée. Ses yeux bleus gardent leur ironie distante. Elle a l'impression qu'il se moque d'elle et elle s'énerve... Ses doigts tambourinent sur la table.

— Je me rends compte que j'ai l'air d'un pécote mal élevée, se dit-elle in petto.

Et cette constatation la navre, sans qu'elle sache bien si elle est navrée pour elle-même, pour ce défaut de maîtrise de soi ou à cause de l'effet produit.

Le déjeuner s'est poursuivi sans autre incident.

Mademoiselle Thérésine a été très gentille comme à son ordinaire, et elle a répondu avec enjouement à la gaieté bavarde de sa pensionnaire. De temps en temps, elle se tournait vers Claude,

l'interrogeait sur telle ou telle chose de la ferme, et alors l'entretien prenait une tournure très particulière, de sorte que Rosy qui s'ennuyait l'interrompait bien vite en sautant à pieds joints dans la conversation.

Elle avait remarqué que cela exaspérait Claude et ce petit jeu l'amusait fort.

Au dessert, la Perlotte est venue annoncer, en apportant la tarte aux pommes:

—Il y a Jaquinot, le valet, qui demande à quelle heure il doit venir demain matin pour quérir les bagages de la jeune demoiselle?

Devenue subitement sérieuse, Mademoiselle Chatellier a riposté:

—On n'a pas besoin de lui. Ma nièce ne part plus.

—Elle ne part plus... à c'te heure? s'est exclamée la Perlotte en roulant des yeux effarés.

—Non, Perlotte, je ne pars plus.

Le rire de Rosy sonne le triomphe et la malice.

—Ben... en v'la une histouère...

Il semble que la voix de la Perlotte se fasse plus trainante pour exprimer son ahurissement. Elle paraît absolument sidérée et elle reste plantée sur le seuil, son plat dans les bras.

—Alors quoi, ma brave Perlotte, raille Rosy, vous voilà aux cent coups à l'idée de me supporter encore quelques semaines?

—Quelques semaines, ma Doué!...

Le regard affolé de la Normande va interroger le visage de sa maîtresse. Une incrédulité, mêlée d'inquiétude, se peint sur ses traits lourds.

—Dites donc, mais cela vous en fait un effet... Perlotte! Sapristi, on ne pourra pas dire que vous m'avez encouragée chaleureusement à prolonger mon séjour à la Sauvagère. Après ça, si j'avais quelque illusion sur la sympathie que je vous inspire, me voilà fixée...

—Oh... si on peut dire! balbutie la Perlotte qui semble au supplice... faut pas m'en vouloir, Mam'zelle... c'est rapport...

—Rapport à quoi? s'enquiert abruptement Rosy.

—Rapport à... à rien se hâte d'affirmer la bonne femme, baissant le nez sous le vif coup d'oeil que lui a lancé Mademoiselle Thérésine...

Elle a posé avec brusquerie sa tarte sur la table, et puis, elle tournaille autour des convives, les mains aux hanches, pressée d'avoir le dernier mot.

—Seulement, dame, vous m'empêchez point de trouver, Mam'zelle, que pour une personne qui se plaignait de s'ennuyer chez nous, vous avez changé d'idée, pas vrai?...

A son tour, elle riait, innocemment, bonnement, toute sa figure honnête et réjouie ayant retrouvé sa bonne humeur.

Rosy qui, en dépit de son apparence insoucieuse, enregistrait tous les détails de la scène avec acuité, ne put se défendre de songer qu'elle faisait peut-être fausse route en accusant ces gens de nourrir de noirs projets ou d'avoir la conscience chargée...

Cette Perlotte, elle avait vraiment l'air d'une brave femme... Mais alors... Comment expliquer la macabre trouvaille faite au cimetière... cette inscription mensongère?... Il était impossible que les gens, — depuis la servante jusqu'à Claude, en passant par le personnel employé à la ferme, — ne fussent pas au courant de ce funèbre "faux", plus odieux qu'aucun autre.

Ah! vraiment, elle s'y perdait...

Les jours qui suivirent, elle guetta le facteur, espérant que Jimmy allait lui annoncer son arrivée.

Elle voulait charger le jeune homme d'une enquête discrète dans le pays, auprès des bonnes gens. Mais la réponse de Jimmy se faisait attendre... et Rosy s'ennuyait ferme, car depuis que Mademoiselle Hermance, son rôle terminé, avait quitté la Sauvagère pour aller vers d'autres devoirs, Tante Thérésine ne lâchait plus sa nièce d'un pouce.

Sous le prétexte de lui faire les honneurs de la contrée, elle attelait, presque tous les après-midi, la jument grise à la carriole, et fouette cocher... on partait vers les plages des environs, par ces claires routes normandes qui s'étirent nonchalemment entre les haies de pommiers, s'enfoncent au creux des taillis pour jaillir, quelques kilomètres plus loin, ornées de maisons pimpantes à balcon de bois.

Ces promenades, dans l'antique carriole jaune et noire haute sur roues, font la joie de Rose-Mary.

Autrefois, elle se fut trouvée bien ridicule ainsi juché sur cette banquette de cuir et si haut perchée que lorsqu'on se penche on croirait regarder la route de la fenêtre d'un premier étage... Aujourd'hui, cela l'amuse prodigieusement.

Parfois, Mademoiselle Thérésine s'arrête dans quelque ferme. Une femme en bonnet la reçoit, déférente. Les enfants égayés dans la cour accourent, traînant leurs sabots.

Mademoiselle Chatellier s'informe avec bonté de la santé de chacun, des affaires de la maisonnée, des travaux, du bétail... On lui répond presque respectueusement et pour étrangère que soit Rose-Mary aux moeurs du pays, elle est sensible à la nuance.

Elle pressent que Mademoiselle Thérésine n'est pas tout à fait semblable à ces paysannes dont elle a adopté le costume. Il y a en elle quelque chose qui en impose... Peut-être l'ancienneté de sa famille, tout le bien que les siens ont fait, dans ce pays, depuis tant de générations... et enfin et surtout sa bonté, le charme qui émane de sa personne, accompagne sa présence et éclaire les visages, à son approche.

Ce que Rose-Mary apprécie le plus, au cours des excursions quotidiennes, c'est la rentrée à la ferme, le soir, à l'heure où le crépuscule baigne la campagne de sa sereine douceur.

La chaleur est tombée, allégeant l'atmosphère. La Grise va, d'une allure lente, les rênes que la main de Mademoiselle Thérésine a lâchées, flottant sur son cou puissant.

Sur le siège, les deux femmes restent silencieuses.

—Il y a du rêve dans l'air, jette Rose-Mary d'un ton qu'elle veut ironique.

Mais sa raillerie ne fait pas long feu. Elle devine que, près d'elle, Mademoiselle Chatellier remue tant de choses dans sa mémoire, tant de choses que Rosy, qui se prétendait supérieure, ignore!...

—Est-ce vrai, Auntie, que vous n'avez jamais quitté ce pays?

—Jamais... affirme la vieille demoiselle, hochant la tête dont les boucles argentées échappent au large chapeau à brides.

—Jamais!...

Rosy répète le mot avec une intonation si épouvantée que mademoiselle Thérésine sourit.

—Cela t'effraie?

—Non... mais...

Elle médite un instant, se remémore, compare... Sa jeune existence est déjà si remplie qu'elle éprouve le sentiment d'avoir vécu bien plus que cette pauvre Auntie, qu'elle enveloppe d'un regard protecteur.

—Je croyais impossible, déclare-t-elle, qu'on puisse circonscrire ainsi toute une vie au même coin de terre...

La petite figure pensive de Mademoiselle Chatellier s'illumine.

—Ce coin de terre peut tenir le monde pour un être, Rosy... lorsque s'y trouve réuni tout ce qu'on aime.

—Allons donc... Quand il y a, ailleurs tant d'images, tant de spectacles différents, tant de décors insoupçonnés?... Ici, c'est toujours la même chose.

Le ton tranchant de sa nièce n'impressionne pas Mademoiselle Thérésine. Elle s'indigne:

—Toujours la même chose... Comment peux-tu dire... Mais la nature se renouvelle constamment. Il n'y a pas de jour qui n'apporte sa douleur, sa note, sa nouveauté. Et les saisons alors... Crois-tu que les étés se ressemblent?... Tiens! l'an dernier, à cette époque, on n'avait pas encore vu mûrir les foin... Il faisait pluvieux et mouillé. Cette année, les granges sont pleines... Certains printemps sont dorés et chauds comme des automnes... d'autres plus tardifs, se traitent avec nonchalance... Mais quelle féerie quand ils s'épanouissent!... Non, non... rien n'est pareil dans la suite des jours, et toutes les heures sont différentes comme des visages.

—Vraiment, Auntie... je n'avais jamais pensé à ça...

—Parce que tu ne sais pas encore regarder... Tu es comme les enfants, toujours pressés de savoir "ce qu'il y a derrière... plus loin... là-bas..."

"Et puis, sais-tu, ajoute-t-elle, en dirigeant vers le front attentif de sa nièce,

Le Japon excelle dans l'art de produire du thé et des experts nous fournissent le

THÉ VERT DU JAPON

"SALADA"

CE QU'IL Y A DE MIEUX EN FAIT DE THÉ VERT

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.
PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975 DE BULLION, MONTREAL

ses yeux attendris, on n'a pas besoin de bouger pour rencontrer les peines et les joies qui font notre lot quotidien. Les unes et les autres nous atteignent sûrement, va... où que nous allions...

Sur cette réflexion philosophique, elle se tait, méditative. Rosy qui respecte son silence l'examine à la dérobée. Les soucis surajoutés ont imprimé leurs mille griffes sur cette face meurtrie. Le cœur de la jeune fille s'émeut. Elle interroge doucement :

—Vous en avez eu beaucoup de peines, n'est-ce pas Auntie?

Mademoiselle Chatellier ne répond pas tout de suite. Les prunelles, lavées par tant de larmes, caressent mélancoliquement l'espace, comme si elles suivaient un film invisible.

—Des peines... Qui n'en a pas?

Sa voix est étouffée... Sans doute pense-t-elle à ceux qui sont partis... aux chers visages à jamais disparus de l'horizon des jours et qu'elle ne peut plus retrouver qu'en sa mémoire qui en a pieusement conservé la fidèle image.

Elle murmure encore songeuse :

—Des peines... La première date du jour où mon frère François, ton père, ma petite Rose-Mary, nous a quittés pour aller faire de la peinture à Paris... Oh! il y a longtemps... Je n'étais plus toute jeune, car je suis son aînée de beaucoup... Songe donc... j'avais seize ans de plus que lui... Oui, il y avait entre nous deux autres petits Chatellier qui sont morts, l'un à dix ans, l'autre à sept... François était venu tard... pour remplacer ces deux-là, pensait-on chez nous... Mon père avait espéré dans ces bras valides et forts... Ce fut une atroce déception. La maison prit le deuil comme pour les autres... car vois-tu, petite, quand un fils de chez nous abandonne la terre, c'est un véritable drame... Une manière de désertion.

—Pour moi, ce fut pire... car je perdais en lui, mon seul compagnon...

—Pauvre Tante Thérésine... Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée?

Mademoiselle Thérésine hausse les épaules. Les coins de sa bouche se plissent pour une moue dont on ne sait si elle est moqueuse ou chagrine.

—Peuh! cela ne s'est pas présenté...

Pourtant, j'étais romanesque... quand j'avais ton âge et je rêvais quelquefois, vers cette heure-ci, tiens... quand le soir tombait. "Mademoiselle Romance"... ainsi m'avait baptisée François qui aimait à rire... sans méchanceté... Mais je revenais vite sur terre... La romance ne durait pas... Tu penses!... J'étais la seule fille... et notre mère toujours malade. Il fallait s'occuper des petits, du personnel, aider à la cuisine, au raccommodage, à la laiterie quand le bétail était nombreux. Puis, maman est restée trois ans paralysée, elle aussi. Je ne pouvais guère la quitter: il y avait des soins à lui donner, jour et nuit...

"Et quand elle a été partie, j'ai pris sa place... Il n'y avait pas d'autre femme que moi, tu comprends: François était tout jeune, père pas bien vieux. Si je m'étais mariée, notre père aurait été obligé d'introduire une autre personne dans la maison qui eut, peut-être, été une marâtre pour François... Je n'ai pas voulu... Et lorsque mon frère a lâché la ferme pour Paris, il était trop tard... Mes cheveux étaient déjà gris... Et puis, père avait déjà bien assez de chagrin!..."

Rose-Mary examine sa tante avec une curiosité où l'admiration se mêle à la stupeur. Est-il possible que dans une existence d'apparence aussi simple et qu'elle croyait mesquine tienne tant de graves devoirs, tant de renoncements, tant de sacrifices courageusement consentis? Depuis que Mademoiselle Thérésine lui livre ainsi, par bribes, des morceaux de sa vie, un revirement s'est fait dans l'âme de Rosy.

Mentalement, elle compare la blonde Elsie Paddington occupée de plaisirs et de futilités dont tous les soins sont uniquement consacrés à des satisfactions d'égoïsme et de vanité et Thérèse Chatellier. La comparaison n'est pas en faveur de la première. Dans l'esprit équitable de la jeune fille, l'étoile de Mammy pâlit. Elle s'en attriste: elle ne voudrait point juger sa mère. Est-ce sa faute si elle se sent fière maintenant de ces Chatellier qu'on lui avait appris, sinon à renier, du moins à considérer avec dédain...

Pourtant, il n'y a pas à se le dissimuler c'est bien un sentiment d'orgueil... qui amène, aux joues de Rose-Mary, cette rougeur fugitive... un sentiment d'orgueil et de satisfaction, à la pensée qu'elle est de la race de cette brave Mademoiselle Thérésine qui sut accepter la vie et ses luttes avec tant de crânerie...

Elle joint les mains, dans une soudaine explosion de tendresse et tournant vers sa compagne des prunelles qui brillent à travers la rosée de larmes refoulées :

—Oh! Auntie, que je voudrais vous ressembler...

—Me ressembler?... Bonne Vierge...

—Ah! oui, vous ressembler... Vous êtes si chic... si épatante... si... si sport...

—Moi, sport? suffoque Mademoiselle Chatellier, médusée.

—Mais oui... ça signifie que vous êtes courageuse, grande, dépouvue de sentiments mesquins, loyale et bonne...

—Ah! c'est être sport, tout ça?...

—Parfaitement... C'est le "fair play"... le franc jeu des as véritables... Et vous êtes un as, à votre manière...

—Je ne m'en doutais pas... formule Mlle Thérésine dans un rire flûté.

—Je vous admire, vous savez... Pour tout! Pour votre dévouement de jeunesse... parce que vous avez fait la nurse... et puis la maman... et puis le chef de famille... et parce que vous n'avez jamais pensé à vous... Et il y a aussi l'histoire de la guerre... Oh cela, c'est terriblement beau... la charrue, les travaux, la culture... et ça, au milieu de tous vos chagrins, des déchirements, des deuils: papa qui n'est pas revenu, l'oncle Frédéric qui a été tué, grand-père qui est mort... et Claude que vous avez élevé...

Elle baisse plusieurs fois ses paupières qui s'humectent, fixe sa tante avec des yeux brillants :

—Et vous gardez malgré tout une chère vieille figure toute calme, toute étonnée, toute modeste, presque timide... Comme si vous n'aviez pas derrière vous, de quoi... de quoi être décoré...

—Ah! tenez... Auntie, je vous adore...

Elle a eu un si brusque élan pour se jeter au cou de Mademoiselle Chatellier que la Grise déroutée, fait un écart et prend le galop.

—Hé là!... hé! prononce la bonne demoiselle en s'emparant vivement des rênes... tu vas nous faire tuer avec tes effusions... En voilà une exaltée...

Mais sa voix grondeuse vibre de tendres inflexions et il y a des larmes au bord de ses cils...



Décidément, le départ de Mademoiselle Hermance, en forçant Rosy à se mêler davantage aux hôtes de la Sauvagère, a resserré les liens entre eux.

C'est ainsi que la jeune fille commence à goûter le charme des veillées, dans la vaste salle où la Perlotte, sa vaisselle finie, vient tout bonnement se mêler à la conversation. Cela a quelque peu choqué Rosy qui n'avait aucune idée de ces mœurs patriarcales... Mais comme cette familiarité n'exclut pas, chez la servante, le respect qu'elle doit à sa maîtresse et qu'elle lui démontre à tout instant, en dépit de ses airs bourrus, Rosy a fini par admettre sa présence... puis à la désirer même, car la brave femme a un langage vert et savoureux qui l'amuse infiniment.

Dès le repas terminé, Mademoiselle Thérésine s'assied dans le grand fauteuil, son tricet sur les genoux... Rosy, les mains à la nuque, bavarde, en fixant parfois à la dérobée, le taciturne Claude qui fume, l'œil au plafond, ou bien lit son journal, en apparence très absorbé.

Quand la Perlotte arrive, agitant entre ses doigts un bas interminable dont elle dissimule une partie dans la poche de son tablier, avec la pelotte de laine, le jeune homme se lève généralement pour prendre congé. Il va embrasser Mademoiselle Chatellier en ployant son grand buste jusqu'à la petite forme perdue dans le vaste siège, tape sur l'épaule de la Perlotte — qu'il tutoie sans plus de façons... puis, s'incline brièvement devant Rose-Mary.

—Bonsoir, ma cousine...

—... nuit... cousin...

Quand il est sorti, Mademoiselle Thérésine gronde :

—Alors, pas encore finie, cette brouille?

—Quelle brouille? riposte Rosy, l'air innocent.

—Avec Claude... Vous êtes comme chien et chat. Ah! des Chatellier tous les deux, aussi têtus l'un que l'autre.

—Moi... qu'est-ce que je lui ai fait? Il est ours... mal élevé... sauvage...

—Avoue, dit doucement Mademoiselle Thérésine que tu n'as rien fait pour l'apprivoiser...

—Il ferait beau voir, s'indigne Rosy que je me donne cette peine... Est-ce mon rôle? je n'ai pas l'habitude de me jeter aux pieds des hommes, Dieu merci... C'est généralement le contraire qui se produit.

—Voyons... Il n'est pas question de ça...

—Et je ne commencerai pas par ce paysan grossier... poursuit Rosy dont la véhémence augmente.

Mademoiselle Thérésine se hâte de détourner la conversation. Elle éprouve à l'endroit de son neveu une espèce de culte qui ne laisse pas de rendre Rosy un peu jalouse.

Car Rosy sait bien où Claude se rend tous les soirs... Il a beau faire un détour... prendre par la grand-route qui rejoint le sentier du petit bois, à cent mètres de la métairie, Rosy n'ignore pas le but de ces absences quotidiennes.

Il fait encore assez clair, à cette époque, pour distinguer de loin la haute silhouette qui s'en va, de son pas un peu déhanché, vers la maison mystérieuse, l'ancien logis bourgeois, soit disant cédé par les Chatellier à un locataire farouche.

Rose-Mary, la première fois où elle a surpris ce détail a eu bien envie de le faire remarquer à Mlle Thérésine pour lui montrer qu'elle n'était point dupe et lui demander raison de son mensonge.

Et puis, un souci de prudence lui a fermé la bouche. Si elle veut arriver à percer l'énigme de la Sauvagère, il ne faut pas qu'elle laisse soupçonner sa curiosité.

N'est-ce pas dans le silence et le secret, lèvres cousues et masque impénétrable, qu'agissent tous les bons détectives?...

Pour distraire sa nièce, Mademoiselle Thérésine parle tout en tricotant... et tout ce qu'elle dit est si intéressant que Rose-Mary oublie bientôt ses machiavéliques pensées... Sa tante raconte des légendes du pays normand pleines de naïveté et de fraîcheur... Ou bien, elle évoque des histoires de son enfance, du temps où les processions parcouraient les routes, d'un calvaire à l'autre, et qu'elle était, elle, une petite fille aux tresses lourdes; toute fière de sa robe brodée, les mains pleines de pétales qu'elle jetait avec dévotion devant le Saint Sacrement.

—Ah petite, si tu avais connu cette époque... Notre contrée a maintenant beaucoup perdu de sa poésie...

Rose-Mary est de cet avis... Elle écoute, ouvrant de grands yeux, essayant de ressusciter la vision fervente de cette foule pittoresque où se mêlaient tous les costumes, précédées de flottantes bannières où l'or scintillait au soleil, de cette foule aux multiples visages recueillis; agenouillée au bord des routes devant les reposoirs fleuris... sous le grand ciel libre du bon Dieu...

Les phrases chantent à ses oreilles, évocatrices d'images; la bénédiction de la mer... le pèlerinage des Mousses... le dimanche des pommiers.

Soudain, on entend là-haut une porte qui se ferme... C'est Claude qui vient de rentrer. Son pas claudiquant, saccadé, arpenté la pièce au-dessus de la salle. Que peut-il bien faire à marcher ainsi dans sa chambre?...

Quelquefois, les yeux de Mademoiselle Thérésine se lèvent vers le plafond. Elle soupire, échange un regard avec la Perlotte qui soupire plus fort et baisse les yeux.

—Ça le travaille, murmure cette dernière.

—Quoi? jette Rose-Mary curieuse.

Mais la Perlotte serre les lèvres, renfrognée tout à coup et sa maîtresse affecte de n'avoir pas entendu.

Alors, redevenu méfiant, Rose-Mary se tait, songeuse, le profil durci.

Une fois qu'elle voulait faire une excursion au grenier, elle a entrevu par hasard le domaine privé de son cousin, cette chambre dont la porte est, d'ordinaire, obstinément close.

Par l'entrebâillement, Rose-Mary a glissé un regard scrutateur.

L'étrange retraite pour un paysan. Des rayons de livres tapissent plusieurs étages... Il y a un piano dans un coin, de grandes cartes épinglées aux murs et, sur une table, une énorme mappemonde tournante.

Sur la cheminée, un voilier, — très beau, ma foi et qui ressemble, en plus grand à celui qui orne la salle du bas, — dresse une forêt de mâts et de vergues.

Rosy surprise a avancée la tête, précautionneusement. Elle a aperçu Claude... Penché sur une table où s'étalait un plan — que la jeune fille a identifié par la suite pour une carte marine — il suivait avec son doigt sur le papier, attentivement, comme un écolier qui étudie une leçon difficile... Puis, il a relevé le front...

Son regard est allé vers le voilier... Rosy a perçu, dans la glace qui lui faisait face, le reflet de ce regard et elle s'est étonnée de son expression... Il charriait comme une sorte de détresse... de même que les traits paraissaient contractés par un muet désespoir.

Rosy en a été sourdement remuée.

Elle y a pensé ensuite, longtemps... mais quand elle a reçu Claude, le soir, à table, et sa physionomie impassible, ses gestes lents pour découper le pain ou tailler dans le jambon avec son couteau de poche... sa mastication de ruminant, solide et affamé, elle s'est moquée d'elle-même.

Elle a haussé les épaules.

—Que suis-je donc allée imaginer ce matin en croyant déchiffrer sur la face de ce garçon le reflet d'une intime douleur?... Lui, éprouver ainsi un chagrin silencieux?... Il en est bien incapable. C'est un être trop dépourvu d'âme...

Quant au bateau que Claude semblait affectionner, — ce qui pouvait surprendre de la part d'un "terrien" comme lui — quoi d'étonnant à ce qu'il en eût le goût?... Son père ne possédait-il pas une pêcherie à Fécamp? Il devait cela aux souvenirs de sa lointaine enfance...

Satisfaite de cette conclusion qui libérait ses scrupules, la jeune fille se permit avec plus d'ardeur que jamais de démasquer Claude, s'il était vrai qu'il fût mêlé, ainsi qu'elle le supposait fortement, au mystère de la maison du bois... et à celui, plus troublant, de la tombe des Chatellier...

XII

Aujourd'hui Rosy est soucieuse.

Elle a enfin reçu une lettre de Jimmy, mais cette lettre au lieu de la satisfaire, la plonge dans une grande perplexité.

D'abord, c'est la première fois que ce bon jeune homme — quand elle veut se moquer de lui ou qu'elle a des raisons de lui en vouloir Rose-Mary appelle son fiancé "ce bon jeune homme" — c'est donc la première fois que ce bon jeune homme n'a pas obtenu immédiatement à un désir exprimé par la belle fille très chérie d'Archibald Paddington.

"Tenez, avait ordonné Rosy j'ai besoin de vous pour faire le détective!"

Et Jimmy, après une semaine de silence, riposte par quatre pages couvertes d'une écriture affolée où les jambages se chevauchent comme des coursiers aux approches du poteau.

Les sourcils rejoints au dessus de ses yeux durcis, Rose-Mary relit la lettre.

"Rosy, my dear, je vous en supplie, ne prolongez pas votre séjour dans cette ferme à bestiaux avec les vaches et les poussins..."

Les vaches et les poussins!... Que ce Jimmy est irrévérencieux... Comme s'il n'y avait, à la Sauvagère, que ce genre d'êtres, plus ou moins domestiques...

Et les gens, alors... les Chatellier, les parents de Rosy, pour quoi les compte-t-il?...

Elle oublie, dans son irritation, qu'elle fut la première à se plaindre de la rusticité du décor et des habitants...

—"Je n'ai pas compris grand chose à cette histoire extraordinaire, au sujet de votre mère. On aurait essayé, dites-vous, de faire croire à sa mort?..."

—Et comment! prononce mentalement Rosy. Il y a sa plaque et son portrait au cimetière...

—"Pauvre Madame Paddington... Elle, si superstitieuse, aurait la jaunisse, si elle apprenait le fait et ne manquerait pas de craindre qu'il ne lui arrivât malheur."

—Mais, par Jupiter, cessez de penser, darling, à cette absurde idée de vous transformer en détective. Voilà un genre de sport qui ne vous convient pas du tout. Que vous importent les mystères de la Sauvagère? Laissez ces gens se débrouiller en paix et continuer leur petite existence que votre arrivée à bouleversée...

—Allons! Des conseils, à présent?...
—S'il y a là-dessous, comme vous semblez le supposer, une histoire d'héritage capté — je présume que le butor qui nous a si proprement fait verser sur la route est l'auteur de cette machiavélique combinaison — en quoi cela peut-il vous gêner?... Il s'agit d'une si petite chose... Comment la richissime héritière de Master Paddington pourrait-elle s'intéresser à quelques arpents de terre, à un troupeau de vaches, et à une maison délabrée?...

—Ouais! prononce tout haut Rose-Mary, interrompant brusquement sa lecture, il fait bien le dédaigneux, ce Jimmy... S'il avait vu la maison du bois avec sa façade seigneuriale et ses arbres centenaires, il n'en parlerait point aussi légèrement.

—Et puis, il s'agit de ma maison, de mes bois, de mes vaches... Il s'agit de tous les souvenirs... du cadre qui a vu vivre mon père et tous les siens avant lui... de la terre qui fut nôtre... des chères vieilles légendes... de tous ces visages qui ont l'air amis...

—Oui, enfin, de tout ce que Jimmy ne peut pas comprendre... conclut-elle soudain.

Car elle vient de s'apercevoir qu'il y a quelques jours à peine, à elle aussi toutes ces choses demeuraient étrangères. Depuis fort peu de temps le pays lui a ouvert son âme... depuis qu'elle a retrouvé au plus profond d'elle-même les fibres engourdies qui l'attachaient au ciel natal...

—Après tout, formule-t-elle encore, s'il me plaît, à moi, de tirer au clair tout ce mystère?

La suite de la lettre ne fait qu'augmenter sa mauvaise humeur.

Jimmy parle d'aller à Stockholm où il s'est inscrit pour les fameuses Régates Olympiques, épreuve de choix qui mettra aux prises les plus fameux champions des sports nautiques.

Il ne doute point que Rosy ne consente à faire équipe avec lui...

—Télégraphiez-moi au reçu de ces lignes, *Dearest*...

Rose-Mary fronce davantage ses fins sourcils.

—Comment, des ordres à présent... Ah ça! il va fort, ce petit Jimmy...

—Télégraphiez-moi pour me dire que vous acceptez et que je peux aller vous chercher tout de suite... sans quoi...

—Allons bon... Un ultimatum? C'est le bouquet.

—Sans quoi, je serais obligé de prendre comme partenaire cette rousse et habile, et orgueilleuse Daisy Wilman qui est actuellement à Paris.

Daisy Wilman!... La bouche de Rose-Mary grimace une moue écoeurée. Daisy Wilman! cette fille dégingandée en lieutenant de l'Armée du Salut... Ah bien, elle sera jolie, l'Équipe...

Faut-il que Jimmy ne possède point le sens du ridicule pour envisager l'idée de voir peut-être un jour, sur tous les journaux, son image accolée à celle de cette sportive sans grâce!...

Et puis, ma foi, Rosy réfléchit. Non, décidément, cette épreuve olympique, qui l'eut passionnée en d'autre temps, la laisse aujourd'hui complètement indifférente.

Alors, mieux vaut pour Jimmy choisir Daisy comme partenaire, plutôt qu'une jolie fille dont le succès eût pu porter ombrage à sa fiancée. Avec Miss Wilman, rien à craindre... elle effaroucherait un régiment.

Sans hésiter, elle rédige donc un télégramme qu'elle confie au valet pour qu'il aille le porter d'urgence à la poste du village.

—Bravo, Jimmy! Mes vœux vous accompagnent et je vous souhaite bonne chance ainsi qu'à Daisy...

Après quoi, elle sourit en pensant à la rage de Jim quand il recevra le poulet. Il n'est pas mauvais que "le bon jeune homme" reçoive une leçon. Ça lui apprendra à obéir sans discuter, une autre fois... et à ne pas mettre en balance

le lauriers du stade avec le bon plaisir de sa future femme.

Pour ce qui est de percer le mystère de la Sauvagère, Rose-Mary s'en chargea bien toute seule. Au fond, Jim, avec sa maladresse habituelle, eut probablement tout brouillé.



Ayant remis son message, Rose-Mary chercha en vain Mademoiselle Chatellier dans toute la maison.

La Perlotte, penchée sur sa bassine à confitures, dans la cuisine qu'emplit une chaude odeur, ne put pas la renseigner.

—Bon, émit la jeune fille d'un air détaché, je vais aller lire dans le jardin.

Son bouquin sous le bras, elle s'en fut sous l'oeil rasséréné de la servante dont cette apparente indifférence apaisa les soupçons.

Mais, dès qu'elle fut hors de la vue des fenêtres, Rosy hâta le pas. Elle franchit la haie et fila, par le petit chemin, objet quotidien de ses convoitises. Elle voulait profiter de sa liberté pour effectuer une incursion dans le domaine défendu qui l'intriguait si fort.

Comme elle atteignait le bois, elle avisa une petite ombre qui s'en venait vers elle, sous le couvert des arbres.

L'ombre trottait menu, alerte malgré le fardeau — un grand panier à anses, en vannerie noire — suspendu à son bras.

Rose-Mary ayant reconnu la femme et le panier — bien entendu, il s'agissait de mademoiselle Chatellier — se rejeta de côté et se tapit dans le fossé. Heureusement les herbes qu'on n'avait pas encore fauchées en cet endroit étaient assez haute pour la cacher... car l'arrivante n'aurait pas manqué de lui demander ce qu'elle faisait là. Mademoiselle Thérésine passa donc sans soupçonner la présence de sa nièce.

Celle-ci la suivit longuement du regard.

—Elle vient de là-bas, murmura-t-elle sombrement.

Et elle hocha la tête, se mordant les lèvres avec perplexité.

Si grande était sa préoccupation qu'elle parlait tout haut, en cheminant à travers les taillis:

—Curieux, tout de même!... Chaque fois que je m'aventure dans ces parages, il faut que je tombe, ou sur Claude, ou sur ma tante Chatellier. Et cette dernière m'a affirmé qu'elle n'entretenait avec son locataire aucune relation? Ceci est vraiment troublant...

Ce qui l'était davantage, c'était de se rendre compte que ces visites, — que Mademoiselle Thérésine s'obstinait à nier, — se renouvelaient fréquemment.

En effet, depuis quelques jours, Rosy s'était aperçu à plusieurs reprises que mademoiselle Chatellier, à un moment ou à un autre, désertait le logis. Tant que l'infirmière demeurait auprès d'elle, elle n'avait point remarqué le fait, mais le moyen de l'ignorer à présent que la vieille demoiselle s'était faite sa compagne de tous les instants?...

La Perlotte, interrogée par Rose-Mary prétendait sa maîtresse tantôt aux champs pour aider à la traite, tantôt au jardin potager, tantôt à l'office.

Mais lorsque Rose-Mary, aux aguets, voyait rentrer sa tante, de son pas alerte de souris toujours pressée, elle constatait que cette dernière revenait les mains vides, ou bien avec le fameux panier noir.

Or, c'est avec un seau qu'on va à la traite. Il faut une corbeille pour rapporter des fruits ou des légumes du clos...

Donc, la Perlotte mentait... Comme mentait sa maîtresse. Comme Claude mentait...

Ou plutôt non, Claude ne disait rien... Il ne s'abaissait point à donner d'explications, soit qu'il jugeât sa cousine peu dangereuse, soit qu'il estimât plus habile de se taire.

Se livrant à ces légitimes incertitudes Rosy était arrivée à la barrière qui clôturait la cour autour de l'énigmatique demeure.

Elle s'arrêta un instant, tendant l'oreille pour essayer de percevoir ces bruits suspects qui la première fois avaient éveillé ses soupçons...

Mais la maison avait repris son aspect désert. Où donc était passé son occu-

LES MEILLEURS MAGAZINES A LA PORTEE DE TOUS !

Afin de permettre à tout le monde de se procurer de la lecture divertissante au meilleur marché possible, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$2.00 Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Film

Pour \$4.00 Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi et Le Film

Pour \$4.50 Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Samedi

Pour \$5.00 Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

BULLETINS D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00 (pour le Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____	POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.00 (pour le Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI et au FILM. Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____
POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à la LA REVUE POPULAIRE et au SAMEDI Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____	POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM. Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____

LISEZ CHAQUE SEMAINE

Le Samedi

Le magazine national des Canadiens-français

- Des nouvelles canadiennes
- Des contes pour les enfants
- Deux feuilletons choisis
- Des notes encyclopédiques
- Modes et Cuisine
- Des concours avec prix en argent
- Des chansons françaises

EN VENTE PARTOUT - 10 cents

Coupon d'Abonnement *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

Ville et Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, rue De Bullion, Montréal, Can.

Pouvait à Peine Manger ou Dormir

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham en a fait une femme toute différente



“Je ne pouvais manger ou dormir le soir, tant j'étais agitée—des douleurs par tout le corps. Ma voisine m'a parlé du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Il m'a fait un bien immense. Il a rétabli mon système et apaisé mes douleurs. Je suis une femme toute différente.”—MME J. M. MCKASSON, Maple Road, P. O. Brighthouse, Lulu Island, Colombie Anglaise.

Essayez ce remède. 98 femmes sur 100 disent en avoir bénéficié. En vente chez les pharmaciens, partout. Achetez-en une bouteille aujourd'hui.



Pour bridges et thés d'après-midi, les sandwiches au Paris-Paté sont un vrai délice. Délicat... exquis... un véritable régale.

PARIS-PATÉ
PARIS MEAT PATTY

Voulez-vous lire de beaux romans ?

ABONNEZ-VOUS AU CELEBRE TRIO :

Le Samedi La Revue Populaire Le Film

Profitez de l'Offre extraordinaire que nous annonçons à la page 33 du présent numéro; c'est un moyen économique et très sûr de recevoir à votre foyer même les éditions de nos trois grands magazines.

pant, ce grand bonhomme aperçu par Rosy, lors de sa première visite?

Elle poussa résolument le portillon... puis étouffant le bruit de ses pas, fit le tour de la bâtisse.

Derrière, il y avait un jardin que Rosy n'avait encore jamais vu où l'on accédait par des arceaux de roses... Ce jardin avait dû être, jadis, soigneusement entretenu, mais aujourd'hui, il y régnait le même désordre luxuriant que dans le bois voisin.

Les fleurs s'attachaient par grappes volumineuses aux barres de fer rouillées et retombaient en cascades... C'était sauvage et charmant... et un peu triste cependant, comme toutes les choses délaissées.

Sans doute l'homme qui avait élu pour résidence ce logis solitaire aimait-il la nature dans sa robuste simplicité... ou bien peut-être n'était-il pas assez riche pour supporter les frais d'un jardinier?...

Rosy avançait avec circonspection. Ce côté du logis n'était pas plus animé que l'autre. Nulle part, il n'y avait trace d'humain... Pourtant, une pelle, plantée dans la terre fraîchement remuée montrait que, tout à l'heure encore, quelqu'un était occupé à quelque besogne agraire... et une vieille veste de velours, suspendue à l'espagnolette de la fenêtre la plus proche, attestait que la maison était habitée.

Soudain, un bruit déchira le silence... Une toux... une petite toux sèche et pénible dont l'insolite raclement arracha un sursaut à la curieuse.

Elle leva vivement la tête, mais n'aperçut point le toussueur... Ici, comme sur la façade, les fenêtres étaient closes. Intriguée, Rosy attendait, espérant que l'invisible personnage manifesterait à nouveau sa présence...

Son attente fut déçue... Un long moment s'écoula... plus rien ne vint troubler le silence paisible du jardin délaissé où un vol d'abeilles tourbillonnait avec un doux bruissement.

Alors, agacée, Rose-Mary, oubliant toute prudence, fit craquer le sable sous ses talons. Elle se mit à marcher vers la porte d'entrée sans plus s'inquiéter de déceler sa présence,

Ce qu'elle espérait se produisit. Elle attira l'attention... Un aboi rauque de chien éveilla tout soudain les échos... et cet aboi venait du grenier où aboutissait l'escalier. Dans l'encadrement de la porte ouverte, un grand chien apparut, inspectant les lieux d'un air rogue.

C'était un Danois, à grandes taches, au profil efflanqué dont la silhouette inattendue se détachait ainsi, tout en haut de la bâtisse, sous l'auvent du toit, produisant un singulier effet. Au reste, il s'était tout de suite, fixant la jeune fille immobile, d'un oeil étonné.

Il n'avait pas l'air méchant, seulement surpris... et un peu inquiet peut-être, car il se mit tout à coup à avancer sa tête étroite et fine, en penchant sa longue oreille un peu de côté comme pour témoigner sa perplexité. Sans doute n'était-il pas habitué à voir de claires silhouettes comme celle-ci dans ces parages?

Rosy, au dedans d'elle-même, le déclara très sympathique et elle lui sourit. Il ne fut probablement pas sensible à cette marque d'amitié car la jeune fille ayant esquissé, au même moment un pas vers l'escalier, il se remit à aboyer, deux ou trois fois, la tête redressée, presque agressif.

—Oh!... oh!... tu te fâches, à présent?... murmura Rose-Mary, dépitée.

A cet instant, une voix retentit, en haut, dans le grenier:

—Eh bien... Domino, qu'y a-t-il?...

Un petit frisson parcourut Rosy. Enfin, le seigneur du logis se manifestait!...

Domino, ayant répondu par deux ou trois aboiements plus énergiques, un pas lourd fit craquer le plancher...

—Quelqu'un? murmura la voix, d'un ton incertain, en même temps que les pas se rapprochaient.

Et bientôt, une grande silhouette se projeta près de celle du chien.

—Qui est là?...

—Je vous demande pardon, Monsieur, murmura Rosy assez intimidée, malgré son aplomb, je... je me suis égarée... et... je suis entrée par mégarde dans votre domaine.

L'homme parut surpris. Il demeura silencieux un instant, tandis que le chien se frottait contre lui.

—Paix, Domino... dit l'homme à voix basse... en passant sa main dans le rude pelage de son compagnon.

—Où allez-vous? interrogea-t-il, entraînant le chien vers l'escalier.

Et il ajouta aussitôt, avec courtoisie, pour tempérer ce que sa phrase avait d'un peu bref:

—...madame?...

—Non, mademoiselle, rectifia la jeune fille en souriant.

—Oh!... excusez-moi...

Tenant toujours le collier de Domino comme pour le retenir, la bête ne semblait point manifester cependant d'intention hostile — il descendait les degrés.

La jeune fille! l'examinait avec curiosité.

Il avait le visage ascétique, osseux et maigre, terminé par une courte barbe en pointe. Ses épaules étaient légèrement voûtées... et lorsqu'il fut plus près, Rose-Mary remarqua la clarté limpide de son regard, un regard bleu, très pâle, un peu vague...

—Votre chien est méchant? s'enquit-elle, tandis qu'il s'approchait, sans lâcher l'animal.

—Lui, méchant?... Oh! que non pas!... C'est un mouton...

Ses traits s'étaient adoucis et il dirigea vers lui le museau intelligent du Danois.

—Pas, Domino, mon vieux?...

L'interpellé répondit par un frémissement de la queue et une ondulation souple de sa longue échine.

Rosy se mit à rire.

—Ah! bon!... Parce que, n'est-ce pas, vous le tenez comme si vous aviez peur qu'il ne bondisse sur moi...

A nouveau, quelque chose d'indéfinissable passa sur la face ravivée de l'homme. Il dressa la tête, l'air attentif, l'oreille tendue, fixant sur Rosy ses yeux pâles... et il fut une seconde semblable à son chien lorsque celui-ci était apparu tout à l'heure dans l'ouverture du grenier.

Le rire de Rosy s'éteignit brusquement. Alors, l'homme murmura:

—Comme il est joli, votre rire...

Il se passa la main sur le front à plusieurs reprises. Interdite, la jeune fille le regardait. Il y avait dans ce personnage quelque chose de singulier qui la troublait.

Il se pencha vers le chien:

—Domino... va... va dire bonjour à cette jolie demoiselle...

Comme s'il n'attendait que cet ordre, l'animal échappa à son maître et vint joyeusement lécher les mains de la jeune fille... Puis, toujours pressé, repartit incontinent tendre sa tête à la main de l'homme.

—Il ne peut pas se passer de vous, déclara Rosy.

—C'est moi qui ne peux se passer de lui.

—Ah?... interrogea-t-elle, étonnée.

—C'est par ses yeux que je vois...

Rosy eut peine à retenir une exclamation... Ses prunelles dévisagèrent son interlocuteur... Elle nota la fixité du regard... se souvint d'une certaine gaucherie dans les gestes, lorsque l'homme était descendu... Elle comprit.

—Oh! balbutia-t-elle, apitoyée, vous êtes...

Il inclina la tête:

—Aveugle.

—Mon Dieu... je vous demande pardon...

—Pardonnez-moi... Et de quoi?...

—Mais de...

Elle s'en voulait d'être là maintenant et de son incursion dans le domaine de cet inconnu. Elle maudissait sa curiosité et l'audace qui l'avait amenée au seuil de cette demeure dont rien ne défendait l'approche.

—De vous avoir dérangé, acheva-t-elle, rougissant de son mensonge.

La méfiance qui s'était inscrite une seconde sur les traits de l'infirmes s'effaça:

—Ne le regrettez pas, prononça-t-il avec la même courtoisie, puisque je peux vous rendre le service de vous remettre dans le bon chemin. C'est un aveugle qui vous servira de guide, acheva-t-il avec une sorte de raillerie.

La petite toux déchirante de tout à l'heure lui coupa le souffle un instant. Son grand corps se courba en deux...

Quant sa quinte eut pris fin, il jeta rageusement:

—Sale histoire!...

—Il faut vous soigner, dit doucement Rose-Mary.

Les hautes épaules se soulevèrent:

—Bah...

Il ajouta brièvement:

—Voulez-vous me suivre?...

Elle acquiesça et lui emboîta le pas. Il s'était mis à marcher d'une allure assurée, maintenant. Domino qu'il avait lâché, cheminait près de lui, sans le quitter d'un pouce.

—Vous vous dirigez très bien remarqua Rosy, pour rompre le silence.

—Je connais ces allées comme ma poche... je peux aller partout, dans le jardin et dans le bois, sans craindre de me tromper...

—Je suis confuse d'avoir ainsi envahi votre royaume, émit-elle, sincère, mais je crois que maintenant, je pourrai retrouver ma route.

—Vous vous rendiez au village? s'enquit-il, lorsqu'ils furent arrivés à la limite de la cour.

Elle hésita...

—Non... C'est-à-dire... je... je dois retourner à la métairie.

Il eut un brusque mouvement, s'arrêta, tourné vers elle:

—La métairie de la Sauvagère?

—Oui.

Elle vit nettement son sourcil se froncer et une ombre passer sur son front. Il réfléchit un instant... Sans doute s'inquiétait-il de ce que cette étrangère allait faire à la Sauvagère?... Mais il ne posa pas de question.

Ce fut elle qui le renseigna:

—J'y demeure pour l'instant... Oui, à la suite d'un accident d'automobile, qui m'a immobilisée pendant des semaines dans ces parages.

Il ne marqua point que cette nouvelle eût de quoi l'étonner. Rose-Mary ne sut pas si Claude ou Mademoiselle Thérésine l'avait mis au courant de sa présence chez eux.

—Vous êtes guérie à présent? demanda-t-il avec politesse.

—Oh! tout à fait...

Exubérante, elle bavardait, contait l'aventure, riait au souvenir de ses démêlés avec le docteur. Mais elle passa sous silence ses disputes avec Claude et sa stupeur en découvrant qu'elle était tombée dans sa propre famille.

Il semblait l'écouter avec avidité. Parfois, il s'arrêtait, le sourcil haut, le front plissé comme s'il essayait de suivre la trame de quelque difficile problème.

—Mais je vous ennuie... dit-elle enfin. Je parle... je parle!...

—Non, continuez...

Et plus bref:

—J'aime votre voix...

Elle exulta:

—Vous aimez mon rire... vous aimez ma voix... Vous êtes gentil... Qu'est-ce qu'ils ont donc à prétendre que vous êtes insouciant?

—Qui ça "ils"?...

—Eh bien, là-bas... à la ferme...

Il hocha la tête:

—Ils ont raison... Depuis le temps que je vis seul, ici, avec mon chien, je suis devenu un ours...

—Et moi, je suis entrée dans l'antre de l'ours! s'exclama-t-elle en battant des mains, avec une joie gamine.

Son visage s'éclaira de malice... Elle se pencha pour une confidence:

—Vous savez, je ne m'étais pas perdue... Je connais très bien le chemin.

—Ah? fit-il, médusé.

—Oui... Seulement, il y a longtemps que votre maison m'intriguait... j'avais envie de savoir ce qu'il y avait dedans... je suis fille d'Eve...

Comme il ne disait rien, son masque osseux soudain impénétrable, elle eut peur de l'avoir fâché:

—Pardonnez-moi... je vous devais cet aveu... A cause de... de votre infirmité, je trouvais très vilain de ma part de vous tromper. Et j'aime mieux vous dire, voilà...

Il s'était arrêté. Elle l'examina avec un peu de crainte: il avait levé vers elle son visage comme s'il voulait la scruter, de ses yeux qui ne voyaient plus... Et ce visage l'impressionna. Tant de souffrances successives l'avaient marqué de leurs empreintes pathétiques!... Quels orages avaient creusé aussi profondément ces or-

bites autour des prunelles mortes, ravi-
né ce front vaste sous les cheveux gris,
clairsemé les tempes, et accusé le des-
sin amer de cette bouche qui semblait
avoir réappris le sourire?...

Quels terribles malheurs, enfin, s'é-
taient abattus sur cet homme, quelles in-
times détresses le minaient pour que ces
traits, jeunes encore, aient cette lassitude
infinie, la démarche, le fléchissement de
ceux qui n'aspirent plus qu'au grand re-
pos libérateur?...

Pourtant — et cela avait étonné Rose-
Mary comme une chose insolite — il y
avait encore, par éclair, comme une
sorte de rayonnement dans ses yeux pri-
vés de lumière, quelque chose d'idéaliste
et de passionné qui se découvrait sou-
dain dans une expression fugitive, dans
une vibration du timbre, dans la douceur
d'une intonation.

De même que la surprenait sa propre
anxiété à atteindre la réponse.

Une ombre de sourire passa sur la face
grave.

Il secoua la tête à deux ou trois re-
prises, tendit la main:

—Revenez... si ça vous fait plaisir...
—Je crois bien! lança-t-elle, tout heu-
reux.

—Et puisque vous n'avez pas vu la
maison et qu'elle vous intéresse, je vous
la ferai visiter...

Sur cette promesse, il abandonna subi-
tement les doigts fins comme s'il se re-
pentait des mots qu'il venait de dire.
Elle lui vit, une seconde, un air contraint,
un masque tendu, puis, il tourna les ta-
lons, après l'avoir gratifiée d'un bref
salut.

Immobilité à la même place, elle le re-
garda songeusement s'éloigner dans le
sentier. Il marchait d'un pas sûr. Le chien
trottait, à côté de lui...

—Sapristi, se dit Rose-Mary, pensive,
en le voyant tourner sans une hésitation
au bout du chemin, il faut, en effet, qu'il
connaisse bien les aîtres pour se diriger
aussi commodément, sans y voir...

Elle hocha la tête:
—L'étrange bonhomme!... Il est bien
sympathique... et son chien aussi... Et
point si sauvage, après tout... Pourquoi
les Chatellier me l'avaient-ils dépeint
comme une espèce d'ours mal léché?...

—Pourtant, Claude paraît du dernier
bien avec lui... Tante Thérésine aussi...
On croirait vraiment qu'il avaient inté-
rêt à ce que je ne mette pas les pieds
chez lui... C'est du reste l'unique raison
qui m'a incité à cette visite... domiciliai-
re...

—Et maintenant me voici dans la pla-
ce!...

—*Revenez quand il vous plaira*, m'a
dit le cher homme. Oh! oh! Rose-Mary,
my dear, vous brûlez, si je ne m'abuse?
Il me semble que vos débuts dans le
passionnant métier de détective ne sont
pas si mauvais... Je ne serai pas fâchée
d'écrire à ce Jimmy que j'ai su me passer
de ses services...

—Et maintenant, mon cousin Claude, à
nous deux!...

Sur ce menaçant défi, lourd d'inten-
tions hostiles, elle se prit à courir vers
la ferme.

XIII

Quand Rose-Mary déboucha, à l'orée
du bois, il lui parvint des bruits étran-
ges... Elle perçut des cris inaccoutumés,
une rumeur, des claquements de sabots
sur la route...

A mesure qu'elle se rapprochait de
la métairie, elle constata une animation
insolite. Un peu inquiète, elle hâta le
pas.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, la Per-
lotte, qui semblait la guetter, lui cria:
—Où étiez-vous donc, Mam'zelle?...
Notre maîtresse se rongeat les sangs.
Elle vous croyait brûlée...

—Brûlée? s'étonna Rosy qui s'imagina
soudain, par suggestion sans doute, sen-
tir une vague odeur de roussi.

—Ça grille là-bas, chez la mère Re-
villaud...

La physionomie de Perlotte annonçait
une catastrophe.

—Ça grille? Qu'est-ce qui grille?
—Ben, son hangar, donc... et sa caba-
ne itou... Vous entendez point les cris du
goret?

Elle décida:

—Vraiment que vous v'la revenue, j'y
cours et venez aussi. Faut rassurer Made-
moiselle...

Ahurie, mais comprenant qu'un mal-
heur était arrivé, Rose-Mary emboîta le
pas à la servante. Sur le chemin, des
gens couraient, ayant abandonné les fau-
cheuses. On traînait des charrettes con-
tenant de lourdes portes pleines
d'eau.

Bien avant le carrefour, l'odeur de
roussi et de fumée se fit caractéristique.
On perçut des cris aigus qui augmen-
tèrent d'intensité à mesure que l'on se
rapprochait du lieu du sinistre.

—Qu'est-ce que c'est? s'affola Rosy
—Ben, les goret, donc... Elle aura
pas pu les faire sortir, ces pauvres bê-
tes!...

La clameur des malheureux animaux
villait l'atmosphère. Rose-Mary se bou-
cha les oreilles:

—Mais c'est épouvantable...
—Dame!... Ils sont point à la noce. Si
c'est pas malheureux... des cochons, sauf
votre respect, qu'étaient déjà gras à
lard...

Bien plus épouvantable, le spectacle
qui attendait les arrivantes, au débou-
ché des quatre routes: la maison et le
hangar de la mère Revillaud flambaient
comme des torches. Une épaisse fumée
obscur cissait l'air et les flammèches
jaillissaient de toutes parts.

Ce fut la première vision qui s'offrit
à Rose-Mary et elle s'arrêta une seconde,
suffoquée... Puis s'étant mise à courir
pour suivre Perlotte qui avait pris ses
jambes à son cou, elle distingua bientôt
des ombres noires qui s'agitaient dans
le nuage opaque. On put distinguer des
voix... des exclamations... tout un bruit
de panique.

—Où sont donc les pompiers? s'infor-
ma Rose-Mary innocemment.

—Les pompiers! Ben, si on attend
après eux!... tout à le temps de brû-
ler... Il faut d'abord aller au village té-
léphoner... puis réunir les hommes. A
cette heure, chacun était aux champs.
Avant que la pompe soye ici, il restera
plus rien à la pau' mère Revillaud.

Les visages de ceux qui s'agitaient au-
tour de l'incendie étaient si sombres
que les arrivantes purent croire qu'on
avait dispersé là les habitants d'un villa-
ge nègre... Pourtant, peu à peu, la Per-
lotte reconnaissait les gens et elle de-
mandait des renseignements:

—Mademoiselle Chatellier?... L'est là-
bas... tout devant... rapport M'sieur
Claude qu'est entré dans l'écurie pour
tenter de délivrer le bétail...

—Mais il est fou, s'exclama Rose-Mary,
abasourdie, à l'idée que Claude s'était
risqué dans cette fournaise.

—Sûr qu'il faut point qu'il aye peur...
Tenez, l'a déjà fait sortir la vache...

De fait, on voyait surgir hors du clos,
telle une bête de l'Apocalypse, un
étrange animal bondissant, qui fonça,
à travers la foule en poussant des beu-
lements forcenés...

Chacun s'écarta, pris de panique...
—Ouais! dit la Perlotte, y a qu'à la
laisser s'encourir. Elle ira pas loin...

A travers les spectateurs impuissants
et résignés, Rose-Mary s'avança. Elle en-
tendit soudain la voix de Mademoi-
selle Thérésine, une voix gonflée d'a-
larme et de prière!

—Claude!... Mon Dieu, mais il va se
brûler... Le toit s'effondre... Ah!

Rose-Mary se cacha les yeux avec ses
doigts pour ne pas voir le sinistre écrou-
lement.

—Il n'est pas dans le hangar, dit quel-
qu'un... Ecoutez... Il a dû atteindre la
porcherie. On n'entend plus les pores...

—Claude! appelait toujours la voix
angoissée de Mademoiselle Thérésine.

Rose-Mary lui toucha l'épaule:

—Il est stupide de risquer ainsi sa vie
pour une vache et quelques cochons.

—Ah! c'est toi, petite... Qu'est-ce que
tu veux, on ne pouvait laisser griller ces
pauvres bêtes... Et c'est toute la fortune
de la mère Revillaud. Mon Dieu!... Tant
pis!... Qu'il sorte... Qu'il revienne! Al-
lez le chercher! s'affolait la vieille de-
moiselle, en tournant vers les hommes
présents sa figure bouleversée.

—Le voilà! hurlèrent cent voix, au
même instant...

Tandis que Mademoiselle Chatellier
se précipiait en avant:

—Claude!...

Une silhouette noire se dressait dans
la fumée rougeâtre et gesticulait pou-
sant hors de la fournaise les goret épou-
vantés qui éperdus, se précipitaient de

*"Eh là! . . . laisse ma Pou-
dre Johnson tranquille! . . .
Même si elle te plaît, ce
n'est pas une raison pour
me la chiper! J'en ai be-
soin, moi aussi, car sans
elle je suis d'une humeur
exécrable! . . ."*



MAMANS! . . . il vous suffit de frotter entre le pouce et l'index
les différentes poudres "pour bébés" pour constater que la Poudre
Johnson est plus veloutée que les autres. Préparée avec les meilleurs
talcs italiens, plus douce que le duvet le plus moelleux, elle n'a rien de
commun avec ces produits médiocres qui
contiennent des fragments acérés. La Pou-
dre Johnson convient si bien aux bébés
qu'elle devrait aussi vous convenir . . .
faites-en l'essai après votre bain. Toni-
fique et rafraîchissante, elle vous sur-
prendra agréablement.

Consultez votre fournisseur au sujet du Savon
et de la Crème Johnson, produits définitive-
ment essentiels au bien-être du Bébé.

Produit de Johnson & Johnson Limited

FABRIQUE AU CANADA

• **POUDRE JOHNSON (POUR LES BEBES)** •

ECHANTILLONS GRATUITS! Pour vous permettre de faire l'essai, sans frais, de la
Poudre, du Savon et de la Crème Johnson (pour les Bébés) nous nous empresserons de
vous envoyer, gratis, un généreux échantillon de chacune de ces préparations. Ecrivez
à Johnson & Johnson, Limited, Montréal.

735

DANS LE PROCHAIN NUMERO

TON COEUR EST A MOI

ROMAN D'AMOUR, par MARCELLE DAVET

POUR LE TEINT

**Prenez des N B YEAST
F L A K E S régulièrement.
Un laxatif natu-
rel, riche en vitamines.
Ces flocons aident à
surmonter les troubles
cutanés et à éclaircir
le teint. Levure de
brasserie pure.**



Chez les épiciers
et les pharmaciens

N B

YEAST FLAKES

RICHE LEVURE DE BRASSERIE

THE NATIONAL BREWERIES LIMITED, MONTRÉAL

Agents des Ventes: Harold F. Ritchie & Co. Ltd., 1224, rue Ste-Catherine O., Montréal 21F

GRATIS!

Fortifiez votre Santé et
Embellissez votre
Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une sante solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES
PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Judi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Judi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

tous côtés, et tournoyaient sur eux-mêmes comme s'il avaient perdu le sens de la direction.

Deux hommes se risquèrent à s'approcher au milieu des cris et des exclamations de la foule dont le bruit effrayait les malheureuses bêtes qui, dans leur affolement, faillirent deux ou trois fois retourner d'où elles venaient. A eux trois ils parvinrent à mettre le troupeau à l'abri.

—Je crois que le compte y est... dit tranquillement Claude en s'essuyant le front.

—Mon petit!... Tu n'as rien?... Tu n'as pas été atteint?... Quelle imprudence!

Il rit... et dans sa face noircie ce rire blanc avait quelque chose de sauvage.

—Vous avez l'air d'un pirate... émit Rose-Mary, alors que le jeune homme s'arrachait à l'étreinte de sa tante.

—Ah! vous étiez là, ma cousine?...

—Parbleu!... Et j'ai assisté au sauvetage... Une vache et quatre gorettes... C'est magnifique.

Elle raillait, furieuse de se sentir émue et se refusant à le montrer.

—Oh! Rose-Mary, pourquoi persiflerez-vous? reprocha Mademoiselle Thérésine d'un air chagrin. Claude est le courage même. Il vient d'en donner une nouvelle preuve. Il aurait pu y rester...

—Eh bien, Auntie, c'est ridicule! s'emporta soudain Rose-Mary. Alors vous trouvez intelligent de risquer sa vie pour quelques têtes de bétail?

—Les bêtes souffrent comme nous... et...

—Et on éprouve parfois plus de fierté à sauver des animaux inoffensifs que certains être humains, sans coeur ni sensibilité, acheva Claude d'un ton péremptoire.

Il tournait le dos... Rosy se mordit les lèvres. Elle était mécontente d'elle. Pourtant, elle n'avait pu se défendre, tout à l'heure, d'un vif sentiment d'admiration devant le mépris du danger qu'affectait le jeune homme. Quand elle avait vu surgir sa grande ombre sur le fond rouge de la maison en flammes, elle avait applaudi intérieurement à l'héroïsme du geste, mais aussitôt qu'elle se retrouvait en sa présence, crac, le vieux démon reprenant le dessus elle essayait de le diminuer par ses sarcasmes. Ah! non, il ne pensait pas "l'épater" peut-être?

Maintenant, Claude ni sa tante ne s'occupait d'elle. On semblait avoir oublié qu'elle fut là. Tout le monde se pressait autour de Claude et le patois du pays allait son train, empêchant la jeune fille de rien comprendre à ce qui se disait.

Elle vit la mère Revillaud que deux commères soutenaient pour s'approcher de son cousin. La vieille femme pleurait. Elle haussa son pauvre corps déjeté jusqu'au buste du jeune homme et l'embrassa sur les deux joues.

Un paysan cria :

—Vive M'sieur Claude...

Et toute l'assistance de hurler, en chœur :

—Vive M'sieur Claude!

Dans le brouhaha, on distinguait les sanglots de la bonne femme que les paysannes s'efforçaient de calmer :

—Ah! qu'est-ce qu'y me resterait donc à c'te heure s'il avait point sauvé mes bêtes... Les yeux pour pleurer... Pour un brave monsieur, c'est un brave monsieur... Et courageux, et tout!...

—Oh! courageux pour ça, oui... Il en a déjà donné assez de preuves...

Rosy dressa l'oreille.

—La fois qu'il faillit perdre la jambe dans le sauvetage du "Duguesclin"...

—L'a pas perdu sa jambe... mais l'a perdu son bateau et ça lui a fait un fameux crève-coeur, riposta la voix claironnante de la Perlotte.

Rose-Mary joa des coudes pour arriver jusqu'au groupe et interroger la servante. Mais sa tante l'agrippait par la manche!

—Rosy, mon petit... retournons à la ferme. Nous n'avons plus rien à faire ici... Nous allons tâcher de voir ce qu'on peut faire pour cette malheureuse femme qui est maintenant ruinée par le désastre.

—Elle n'était donc pas assurée? s'enquit la jeune fille.

Mademoiselle Thérésine secoua la tête.

—Tu sais, chez nous, les paysans ne

prennent pas tant de précautions. La mère Revillaud était pauvre... un peu ladre... Le malheur la laisse sans ressources...

—C'est dur quand on a travaillé toute une vie...

—Claude est parti? s'informa Rose-Mary.

—Lui... Il avait assez des compliments et des ovations... Et puis, il y avait toute la prairie qui touche au bois, à faucher, je suis sûr qu'il a couru pour ne pas perdre les quelques heures qui restent avant la tombée du jour...

Rosy demeura silencieuse. Elle avait envie d'interroger sa tante au sujet de Claude. Les paroles, surprises un instant plus tôt, l'avaient violemment intriguée.

Mademoiselle Thérésine s'était rapprochée de la mère Revillaud qui, maintenant, prostrée, regardait avec des yeux hagards brûler les derniers débris de ce qu'avait été sa maison.

Elle avait cessé de sangloter... mais lorsqu'elle fut tout près d'elle Rosy vit des larmes lentes rouler sur ses joues ravinees. Cette muette désolation la remua plus que ne l'avait fait les lamentations de tout à l'heure.

Mademoiselle Thérésine touchait l'épaule de la vieille :

—Allons, mère Revillaud, ne vous frappez pas... Il faut avoir du courage...

Sans répondre, la femme secoua lentement la tête.

—Voyons... C'est un grand malheur... mais nous ferons tout ce que nous pourrions pour vous aider...

—Je l'emmène chez nous, dit une commère en mettant la main sur l'épaule de la mère Revillaud. La commune donnera bien quelque chose pour elle... Et puis il y a les bêtes... et le terrain...

La cupidité paysanne reprenait le dessus. Emmenez la mère, oui... mais avec le peu de bien qui lui restait et qui ferait l'affaire de cette nièce peu fortunée.

—Ah! c'est vous Anna, prononça Mademoiselle Chatellier en tournant les yeux vers celle qui venait de parler, vous vous chargez d'elle?

—Pour sûr, Mademoiselle... Elle sera pas malheureuse chez nous... Pas vrai, Tante?

La femme courba les épaules.

—Ce ne sera plus ma maison, dit-elle à voix basse... Y avait soixante-douze ans que je l'avions point quittée...

—Oui, évidemment... A votre âge... Pauvre mère Revillaud soupira Mademoiselle Thérésine, dont les yeux tendres se mouillaient.

Le coeur étreint, Rosy assistait à une de ces tragédies paysannes dont elle n'avait encore jamais soupçonné le pathétique. Il fallait qu'elle vît, aujourd'hui, cet humble visage fripé de vieille campagnarde, ennoblie par une immense douleur, pour en comprendre toute la poignante amertume.

Elle prit résolument la main de la vieille :

—Mère Revillaud, écoutez-moi... Et regardez-moi... Vous me reconnaissez?

La femme releva ses yeux éteints...

—Je suis la jeune fille qui a failli vous écraser, il y a deux mois, sur la route... Vous souvenez-vous?

L'autre acquiesça, l'air étonné.

—Pour cela je vous devais une réparation... Je n'avais pas encore eu le temps de m'en occuper... Mais aujourd'hui je veux me libérer de ce souci. Je m'engage à faire rebâtir, à mes frais bien entendu, votre maison et votre hangar dans les plus brefs délais possibles... Etes-vous rassurée?

La mère Revillaud ouvrit la bouche... Son regard s'était ranimé et maintenant elle considérait Rose-Mary avec stupeur, sans pouvoir émettre un son, tant son émoi la suffoquait.

—Oh! tu... tu as pensé à cela? s'écria Mademoiselle Thérésine, en faisant virevolter sa nièce pour la regarder mieux...

—Mais, tantine, je le dois...

—Tu es un brave coeur... Ah! Rose-Mary! quelle joie tu me donnes!...

Frénétique, elle la serrait si fort, dans son emportement, que Rosy se dégagea avec un rire gêné :

—Auntie, vous allez m'étouffer!...

La mère Revillaud la tirait par la manche.

—Manm'zelle c'est-y vrai que j'aurai encore ma maison... et l'étable?...

—Puisque je m'y engage.

—Ça sera comme... comme avant?

—Plus beau encore, mère Revillaud... Et tout neuf. Je vous offrirai les meubles par-dessus le marché.

Quel scintillement sur la face parcheminée, quelle soudaine et rayonnante joie! Les vieilles mains calleuses, gercées à tous les froids matins, brûlées par le soleil de tant de rudes étés s'étaient saisi des doigts fins de Rosy et les passaient, convulsives. Dans son émotion, la mère Revillaud bégayaient des mots sans suite.

Et la jeune fille s'étonnait d'être émue à son tour. C'était la première fois, dans son existence d'enfant gâtée par la fortune, que ce simple geste de "donner" prenait toute sa signification... la première fois qu'elle en tirait une sorte d'intime douceur.

Lorsque Claude rentra, le soir, à l'heure du dîner — il était même assez tard car pour rattrapper le temps perdu, il avait tenu son équipe dans le champ jusqu'aux derniers rayons du jour — Mademoiselle Chatellier se hâta de l'informer de la décision de sa nièce.

—Crois-tu qu'elle est généreuse et bonne, notre Rosy!... Elle a promis de faire rebâtir la maison et le hangar de la pauvre sinistrée. Je n'attendais pas moins de son coeur...

Bouru, le jeune homme haussa les épaules.

—Autre caprice... Il y a deux mois elle aurait écrasé cette malheureuse vieille sans le moindre scrupule : l'assurance était là pour payer...

Mademoiselle Thérésine gronda doucement :

—Tu es injuste, Claude... Rose-Mary a beaucoup changé... Cet après-midi, je l'ai vue sincèrement émue.

—Peuh! la croyez-vous vraiment capable de se laisser attendrir par une influence?... Elle a subi aujourd'hui l'influence de l'ambiance, mais ne donnez pas à son geste plus de signification qu'il n'en faut...

—Et puis, qu'est-ce pour elle de puiser dans les coffres de son beau-père?... Non, non, c'est une fille orgueilleuse qui ne connaît d'autre loi que la puissance de l'argent — puissance qu'elle emploie à satisfaire ses fantaisies. Mais elle est tout à fait dépourvue de sensibilité...

—Au surplus, je me demande bien où elle serait allée la chercher, cette sensibilité!... Ce n'est ni son éducation, ni sa naissance qui aurait pu lui donner les qualités de coeur dont elle est totalement dépourvue.

Survenue aux premiers mots de l'entretien, Rose-Mary, sidérée, s'était immobilisée près du seuil, n'osant entrer. Une rage sourde l'agitait. Ah! c'est ainsi qu'il la jugeait, ce beau cousin? Ce balourd se permettait de faire l'analyste et le psychologue? Qu'il retournât donc à ses charrues!...

—Oh! Claude, protestait d'un ton chagrin la bonne Mademoiselle Thérésine, c'est une Chatellier, elle aussi!...

—Bah! elle l'est si peu...

Furieuse, Rosy haussait les épaules.

Une Chatellier! Quel beau titre de gloire! Il y a de quoi être fier, en effet, d'appartenir à une famille où l'on fait des faux et où l'on s'entoure d'un tas de troubles mystères, dans elle ne sait quel but louche et invouable; sans doute... Oh! mais elle lui rabattrait son caquet, à cet insolent!...

Irritée, les joues en feu, elle poussa la porte. Certes, elle était descendue tout à l'heure, animée des plus pacifiques intentions. Quoi qu'elle s'en défendît, l'attitude de Claude, au cours de l'incident, l'avait touchée et elle n'eut pas mieux demandé que de revenir de ses préventions contre lui.

Mais c'était lui qui la traitait avec un insoutenable dédain... Il voulait la guerre... On allait bien voir : elle se sentait d'humeur belliqueuse, justement.

Et elle pénétra dans la salle à manger avec l'air victorieux d'un général qui vient poser ses conditions à l'armée vaincue.

Tout le long du repas, il ne fut question que du sinistré et de la mère Revillaud. Rosy en profita pour jeter indirectement à l'adresse de Claude quelques sarcasmes et railla, agressive, les Don Quichotte de village qui se jetaient bravement au feu pour sauver...

une vache et quatre chantillons de l'espèce porcine!

Cela lui attira un regard surpris et malheureux de Mademoiselle Thérésine qui, l'ayant quittée avant le dîner presque attendrie, s'étonnait de la retrouver nerveuse, irritable, bref, de fort méchant humeur.

—Où étais-tu donc, au début de l'après-midi? interrogea-t-elle pour changer la conversation qui menaçait de prendre une mauvaise tournure. Je t'ai appelée en vain...

Rosy releva son petit nez impertinent. Elle attendait la question... elle l'eut, au besoin provoquée!

—Dans le bois...

—Ah?... fit Mademoiselle Thérésine déjà inquiète.

Le regard de Rose-Mary biaisait vers Claude. Ce dernier continuait à manger lentement.

Attention! se dit la jeune fille avec un rire muet. Et elle esquissa le geste du joueur qui se ramasse pour lancer le javelot.

—J'y ai fait des connaissances intéressantes...

Sans se servir, Mademoiselle Thérésine posa dans le plat la cueiller dont elle venait de se saisir.

—Des connaissances... dans notre bois?
—Dans votre bois, oui. Tantine. Il s'agit d'un grand chien danois qui répond au nom de Domino...

Cette fois, la vieille demoiselle s'était tournée brusquement vers sa nièce. Elle l'examinait, attendant la suite avec une visible anxiété.

Mais Rosy ne paraissait pas pressée de donner de nouveaux détails. Elle se montrait soudain prise d'un furieux appétit. Avec un sourire, elle s'empara du plat à gratin:

—Vous permettez, Auntie? Ces pommes dauphinoises sont un vrai délice!

Les doigts de Mademoiselle Thérésine prirent la fourchette sur la table, puis la reposèrent. Elle jeta de furtifs coups d'oeil vers Claude qui n'avait pas interrompu sa pacifique mastication, et enfin ramena sur sa nièce son regard perplexe.

—Et... il était seul, Domino?

Les sourcils de Rosy se levèrent canidés.

—Seul?... Non... Avec son maître.

—Ah!...

Il y eut un petit silence.

—Vous ne vous servez pas, Auntie?...

—Moi?... Je... Oui, merci...

Troublée, la vieille fille emplît son assiette d'une façon inusitée.

Rose-Mary lança, d'un ton détaché:

—Il est très gentil...

—Qui ça? sursauta mademoiselle Thérésine.

—Eh bien, le chien...

—Ah! oui...

—Le maître aussi, du reste... Au fait, pourquoi me disiez-vous donc que votre locataire de la maison du bois était un sauvage? je l'ai vu aujourd'hui. C'est un homme charmant.

—Tu l'as vu!...

L'agitation de Mademoiselle Thérésine allait croissant.

—Et tu lui as... tu lui as parlé?

Elle faillit s'étrangler avec ses pommes trop chaudes, toussa, devint toute rouge, de sorte que Rosy fut un instant sans pouvoir lui répondre.

—Certes... Nous avons bavardé un grand moment ensemble...

La vieille demoiselle se tourna vers son neveu les yeux éperdus.

—Tu l'entends, Claude?... Elle dit qu'elle a... qu'elle a bavardé avec... avec lui!

—Eh bien, qu'y a-t-il là qui vous surprenne, Tantine? interrogea innocemment Rosy.

Claude avait relevé le front. Elle sentit peser sur elle le regard bleu et le brava.

—Et j'ai promis de retourner le voir! lança-t-elle, victorieuse.

Cette fois, Mademoiselle Thérésine parut complètement bouleversée. De rouge qu'elle était, elle devint toute pâle. Ses lèvres se mirent à trembler...

—Ah non!... cela il ne faut pas. Jamais de la vie!

—Parce que?... protesta la jeune fille avec une inconscience sécheresse dans l'accent.

—Mais parce que... parce que ce n'est pas ta place...

—Oh! Tantine, voyons!... C'est un vieux bonhomme inoffensif... et qui doit tant s'ennuyer tout seul dans sa retraite... Car vous n'avez bien assuré, n'est-ce pas, que vous n'alliez jamais le voir?

—Il n'aime pas qu'on le dérange...

—Eh bien, moi, il m'a invitée... J'ai l'intention de profiter de cette invitation. Il désire me faire visiter la maison qui m'a paru intéressante et que je ne serai pas fâché de connaître... Désir assez légitime puisqu'elle a appartenu à mes grands-parents... et que mon père et ma mère y ont vécu...

A nouveau, Mademoiselle Thérésine se tourna vers Claude comme si elle attendait de lui un secours. Il resta sourd à ce muet appel. On eût dit que cet entretien le laissait parfaitement indifférent et qu'il ne voulait pas s'en mêler.

—Au surplus, ce sera là une charité de ma part, continuait Rosy sans paraître s'apercevoir du trouble de sa tante... Ce pauvre type est aveugle! Quel triste destin de vivre seul quand on est affligé d'une telle infirmité!

—C'est lui qui désire être seul! prononça vivement Mademoiselle Thérésine — et sa voix prenait une intention tragique, presque désespérée. — Il s'obstine à s'enfermer-là, il ne veut voir personne. Il y a des années qu'il n'a pas franchi les limites du bois... sauf, peut-être, deux fois l'an, pour se rendre...

—Pour se rendre où? interrogea Rosy, après que Mademoiselle Thérésine se fut tue, brusquement.

—Au... au hameau...

—Et que va-il faire au hameau?

—Mais je n'en sais rien... Comment veux-tu que je le sache... rétorqua son interlocutrice avec une impatience soudaine.

—Je croyais... Vous avez l'air très renseignée sur son caractère, ses goûts, ses faits et gestes...

Mademoiselle Thérésine remuait les mains avec fébrilité.

—Peut-être mon cousin Claude pourrait-il satisfaire ma curiosité? s'enquit Rosy d'un ton suave.

—Quelle idée... Pourquoi veux-tu...

—J'ai des raisons de penser que l'aveugle de la maison du bois et Claude ne sont pas des étrangers l'un pour l'autre...

Mademoiselle Thérésine dévisagea sa nièce en même temps que le regard de Claude se posait sur elle, attentif.

—Tiens! tiens! jugea-t-elle, cela commence à l'intéresser...

Il demanda bref:

—Puis-je connaître ces raisons, du moment où vous me faites l'honneur de me mêler au débat?...

Elle le fixa, évidemment hostile:

—Je vous ai vu, il y a quelques jours en conférence avec cet homme.

—En conférence?

—Oui, enfin, vous lui parliez... Il vous a même accompagné jusqu'à la barrière. Vous voyez que je suis au courant...

—Vous avez en effet de curieuses dispositions pour l'espionnage.

Le rouge lui monta au front. Elle lui fit face, les prunelles pleines d'orage:

—Je n'espionnais pas! cria-t-elle, indignée. C'est tout à fait par hasard que je me trouvais là...

—Et vous y êtes retournée aussi par hasard.

La riposte la laissa une seconde interloquée. Il continuait à la fixer de ses yeux ironiques.

—Non... J'y suis retournée, exprès.

Il eut un geste de satisfaction pour souligner l'aveu. Ah! elle l'eut bien volontiers battu!

—N'ai-je pas le droit de chercher à savoir ce qu'on essaie de me cacher, dans cette maison qui est aussi la mienne? gronda-t-elle. L'autre jour, Tante Thérésine m'a affirmé que vous n'entretenez aucune relation avec votre voisin... Or, je vous ai aperçu avec lui... A quoi riment ces mensonges?... Si vous n'aviez rien à cacher, vous ne chercheriez pas à me duper... J'en ai assez, à la fin, de ces manigances...

—Oh! Rosy, Rosy! protesta la voix chagrinée de Mademoiselle Chatellier. Rose-Mary se mordit les lèvres. Dans son irritation, elle s'était laissée aller à démasquer ses batteries. Première gaffe dont l'apprentie détective se repentait trop tard!

Elle se tourna vers sa tante.

—Je vous demande pardon, Auntie. Vous êtes libre évidemment de garder vos secrets pour vous...

—Il n'y a pas de secrets, essaya de protester la bonne demoiselle dont l'attitude piteuse faisait peine à voir.

Sa jeune interlocutrice eut un sourire incrédule.

—Eh bien, soit! décida tout à coup Mademoiselle Chatellier qui parut enfin prendre un parti. Admetts qu'il y ait un secret à la Sauvagère... et respecte-le... Je te le demande, Rosy!

Elle avait posé sa main sur le poignet de sa nièce et elle fixait sur elle un regard suppliant.

Indécise, surprise aussi par la requête, Rose-Mary réfléchissait. Ah! Mademoiselle Thérésine avouait donc qu'il y avait un mystère chez elle... un mystère auquel était sans doute mêlé son neveu qu'elle voulait défendre contre tous... même contre elle, Rosy!

Une grimace amère lui frôna la bouche.

—Si vous voulez... Après tout, je ne suis qu'une étrangère, moi, ici. J'ai le tort de l'oublier.

—Rosy! Peux-tu prononcer de telles paroles, mon enfant chérie... Quel mal tu me fais!

—Pourquoi alors, gémit l'interpellée d'un ton de petite fille grondée, refusez-vous de me mettre au courant de vos affaires?

—Ces affaires ne sont pas nos affaires... Enfin, ma chérie, reprit la bonne demoiselle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme je ne veux que ton bien. Crois-tu... Tiens! pense à... à cet homme, notre voisin que tu as rencontré, dis-tu, et dont la présence dans la maison du bois t'a si fort intriguée... Puisque tu t'es entretenu avec lui quelques instants, tu as eu le temps de l'observer sans doute — Tu n'as pas remarqué quelque chose de bizarre... d'étrange, en lui?

—De bizarre... d'étrange!... répéta Rosy qui fronçait les sourcils, essayant de se souvenir. Non... J'ai constaté que, pour un aveugle, il se conduisait fort bien, voilà tout...

—Et rien d'autre ne t'a frappé?

—Non...

—Parce que tu ne l'as vu qu'un moment... Mais si tu revenais chez lui, tu aurais des mécomptes. Il te recevrait peut-être très mal... C'est un malade, ma chérie...

—Il tousse, oui, cela je l'ai remarqué... Mademoiselle Thérésine posa son doigt sur son front.

—C'est de là, surtout, qu'il souffre... Le moral est attaqué, chez lui...

—Il n'est pas fou? s'écria Rosy.

—Fou, non... Mais affaibli... Sujet à de fréquentes crises de neurasthénie durant lesquelles la vue des humains lui est insupportable. Il a beaucoup souffert, mon petit. Et son cerveau a été ébranlé... Il faut lui ménager les émotions, respecter ses désirs de solitude... le laisser dans l'isolement qu'il a choisi loin du monde... et des souvenirs.

Rosy écoutait, incompréhensive.

Ce qu'elle devinait surtout dans l'attitude embarrassée de sa tante, dans toutes les raisons que celle-ci lui fournissait c'était l'ardent désir de l'éloigner à jamais du locataire de la Sauvagère.

—Promets-moi, Rosy, reprenait la vieille demoiselle d'une voix anxieuse, que tu ne retourneras pas là-bas... Il ne faut pas que tu y ailles... n'est-ce pas Claude?

Encore une fois, elle appelait son neveu à son secours.

Rosy eut un sourire méprisant. Parbleu! Il avait probablement tout intérêt, lui, à ce qu'elle fut à jamais écartée de la Sauvagère.

Aussi, la réponse de Claude la plongea-t-elle dans un abîme de stupeur.

—Excusez-moi, Tantine, mais je ne suis pas du tout de votre avis. Je ne vois pas pourquoi vous vous obstinez à empêcher votre nièce d'aller où bon lui semble... même chez... notre voisin, si tel est son désir.

Stupéfaite, la vieille demoiselle resta une seconde sans parole. Puis, elle leva les bras au ciel.

—Par exemple!... Mais tu m'avais dit toi-même, au début...

Il l'interrompit avec un peu d'impatience:

—Qu'importe ce que nous avons dit, c'est ce qui arrive aujourd'hui qui nous occupe. Ma cousine a été invitée à la maison du bois par son hôte lui-même. Je ne vous approuverais pas de vous opposer à cette visite.

N'ENDUREZ PAS

une

VILAINE PEAU

Fruit-a-tives redonnent la fraîcheur



"J'étais épuisée et insouciant. Je me sentais tout le temps irritée. Ma figure faisait peine à voir à cause des boutons et des éruptions. J'avais honte de rencontrer les gens. 'Fruit-a-tives' furent justement ce qu'il me fallait. En moins de deux mois ma peau s'éclaircit, je me débarrassai d'une constipation opiniâtre et je me sentis pleine d'entrain."

Fruit-a-tives... aux pharmacies

A ceux qui souffrent de maux de tête

Les maux de tête se font sentir dans les régions de la tête A, B, C, D, E, F. Pour connaître leurs causes lisez attentivement la circulaire incluse dans chaque boîte.

Pour soulager les douleurs périodiques, migraine, mal de dos, rhumes, grippe, etc., prenez les Capsules Antalgine.

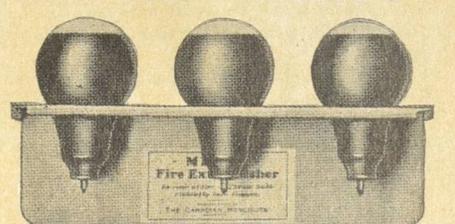
ANTALGINE
EN VENTE PARTOUT 25¢

Essayez la nouvelle MAYBELLINE

Ne brûlant pas les yeux — à l'épreuve des larmes

Embellissez vos yeux avec la NOUVELLE Maybelline — méthode toute nouvelle et facile. Assombrit instantanément les cils. Les fait paraître naturellement longs et soyeux. S'étend uniformément. Aucune habileté requise. Ne brûle pas les yeux. A l'épreuve de larmes. Noir ou châtaîna. 75c aux comptoirs d'articles de toilettes. Distribué par Palmers Ltd., Montréal.

Extincteur "MERC0"



Protégez votre automobile et vos biens économiquement contre le feu. Pour éteindre un commencement d'incendie, il suffit de lancer violemment l'ampoule dans les flammes.

Placez-en dans votre cuisine, votre garage, près de votre fournaise, etc.

CANADIAN MERCOLITE LIMITED
3532 Boulevard St-Laurent, Montréal.

Boudreau & Ménard, Distributeurs,
2 Côte d'Abraham, Québec.

Comme les petits font leurs délices, à l'école, du goûter préparé au Paris-Pâté... le remplissage complet de sandwich qui donne toujours le goût d'y revenir.

—Cela, je crois, ne servirait de rien ajouta-t-il avec un mince sourire, car ma cousine me paraît absolument décidée à passer outre à n'importe quelle défense... défense dont je ne reconnais pas la légitimité, je me plais à le répéter.

Mademoiselle Thérésine ne répliqua pas. Elle semblait abasourdie, et accablée en même temps. Ses yeux inquiets dévisageait Claude, qui souriait toujours, le masque impénétrable.

—Tiens!... tiens! pensa Rose-Mary, tu trouves plus prudent aujourd'hui de mettre les pouces, de feindre d'entrer dans mon jeu... Méfiance!

Elle prit son air le plus aimable pour s'adresser au jeune homme:

—Je vous remercie de l'aide... inattendue que vous m'apportez... Soyez assurée que je ne l'oublierai pas.

Il feignit de ne pas saisir l'intention mordante, et s'inclina légèrement sans répondre.

Alors, Rosy se pencha vers sa tante:

—Donc, Auntie, j'ai toute permission de retourner chez le Sauvage?...

Mademoiselle Chatellier détourna d'elle ses yeux tristes. Elle soupira:

—Fais ce que tu voudras...
Rose-Mary entoura de ses bras le buste mince:

—Allons, Auntie, ne faites pas cette tête-là... Je ne lui veux aucun mal à ce pauvre être que vous voudriez m'empêcher de fréquenter...

Auntie sursautait:

—Je l'espère bien... Il ne manquerait plus que cela!...

Ses traits délicats s'étaient contractés. A ce moment, elle en voulait à Rosy d'avoir insisté. La fine mouche le sentit. Son étreinte se fit plus tendre:

—A lui, ni à personne d'ailleurs... Elle lança un farouche regard dans la direction de Claude qui s'était levé et allumait nonchalemment une cigarette devant la fenêtre ouverte:

—Si j'en voulais à quelqu'un, rien que pour vous, Auntie, pour vous éviter une peine, je l'épargnerais...
Sur cette promesse qui devait, jugeait-elle, ramener la paix dans le coeur tourmenté de sa tante, en même temps que jeter le trouble dans celui de Claude, elle alla faire un tour au jardin...



Seuls en présence, la tante et le neveu demeurèrent un moment silencieux. Claude fumait, ses yeux nostalgiques cherchant par delà les moutonnantes verdures des bois, la ligne lointaine et à peine visible de la mer...

Mademoiselle Thérésine se leva et vint s'appuyer contre lui. Elle était si petite que sa tête levée reposait à peine sur la poitrine du robuste garçon, à la place du coeur.

—Claude, chuchota-t-elle, pourquoi as-tu voulu...

Il lui posa les doigts sur la bouche, dans un geste empreint de déférente tendresse.

—Chut!... Nous n'y pouvons rien, à présent et nous n'avons rien pu empêcher...

—Mais cela amènera des catastrophes!

—Ce n'est pas sûr...
—Pourtant, c'est toi-même, au début, objecta Mademoiselle Thérésine qui m'avait conseillé de ne pas amener Rosy là-bas...

Il eut un hochement de tête fataliste:
—Elle y est allée sans nous... Et qui sait si ce n'est pas le doigt de Dieu qui l'y a conduite?...

XIV

Les plus beaux projets sont parfois déjoués par un événement imprévisible. Rose-Mary s'était promis de renouveler, le lendemain même, son excursion à la maison du bois. Or, le lendemain, sa tante vint la trouver, alors qu'elle descendait de sa chambre toute fraîche des ablutions matinales et fleurant bon la lavande.

—Je ne sais ce qu'a Claude, déclara la bonne demoiselle, anxieusement, il n'a pas pu se lever ce matin... Je viens de le trouver rouge et brûlant... et il s'est retourné dans son lit toute la nuit comme Saint Laurent sur son gril... J'ai peur qu'il n'ait pris froid hier...

—Froid?

—Oui... Pour entrer dans la maisonnette de la mère Revillaud, il avait pris au préalable la précaution de se plonger dans la mare pour éviter d'être atteint par les flammèches... Je crains qu'il ne couve quelque congestion...

—Vous avez prévenu le docteur?

—Jaquinou est allé le chercher.
Rose-Mary exprima à sa tante toute la part qu'elle prenait à son souci. Certes, il était dommage pour Claude qu'il ait abîmé sa santé mais il l'avait bien cherché!... Risque-t-on sa vie pour du bétail?... Une vie humaine, c'est tout de même plus précieux que celle de quatre ou cinq animaux...

Tante Thérésine haussa les épaules:
—Que veux-tu!... Il est né terre-neuve. C'est dans sa nature. Nous ne le changerons pas!...

Sans s'expliquer davantage, elle filait vers la cuisine, gourmandait la Perlotte qui ne revenait pas assez vite avec les boules d'eau chaude destinées au malade, préparait en hâte des tisanes.

—Voulez-vous que je vous aide, ma tante? s'enquit Rosy obligeamment.

Ses services furent acceptés incontinent. Mademoiselle Chatellier ne demandait que ça. Portant le bol de tisane, Rosy pénétrait, un quart d'heure plus tard, à la suite de Mademoiselle Chatellier, dans la chambre de Claude.

On ne voyait de ce dernier que le visage ardent qui faisait, sur la blancheur de l'oreiller, une tache couleur de brique.

—Diable!... Il est vraiment malade, se dit Rosy.

Allongé dans ce lit, les yeux battus, il avait l'air d'un enfant. Tout ce qu'il y a de maternel dans un coeur de femme s'émut chez la belliqueuse Rose-Mary. Incontinent, son hostilité s'envola et elle se sentit soudain un grand désir d'être utile.

Elle aida Mademoiselle Thérésine à lui soulever la tête pour lui faire prendre quelques cuillerées de liquide. Il la remercia d'un sourire faible.

—Je le trouve beaucoup plus gentil depuis qu'il a la fièvre, souffla Rosy à l'oreille de Tante Thérésine.

Mais Mademoiselle Chatellier était inquiète. Elle guettait le docteur...

Dès que ce dernier apparut, au bout de la route, elle se précipita au devant de lui et le ramena dare dare.

C'était ce même docteur François qui avait soigné Rosy. Il parut tout étonné de la retrouver.

—Je vous croyais partie depuis belle lurette, Mademoiselle... Vous ne paraissiez pas précisément vous plaire à la Sauvagère...

Rose-Mary rougit, tandis que Mademoiselle Chatellier expliquait:

—Rosy attend que ses parents soient revenus de leur croisière... Elle a bien voulu demeurer avec nous jusque-là...

—Mais occupez-vous de Claude, docteur. Je ne suis pas tranquille...

—Allons voir le Héros! acquiesça le praticien qui, apparemment, était déjà au courant des incidents de la veille.

Tandis qu'il auscultait le malade, Rosy alla retrouver la Perlotte "en train de faire le couloir".

—Vous croyez que c'est grave, Mademoiselle?... s'enquit la brave femme, alarmée.

—Nous ne tarderons pas à être fixées. Mais à mon avis, Claude a fait hier une grave imprudence.

La servante hochait la tête, les mains aux hanches, ayant lâché balais et seaux.

—Ah! celui-là, il est incorrigible!...

—Ce n'est donc pas la première fois que cela lui arrive?

La bonne femme considéra Rosy en dessous. C'est-y que la demoiselle voulait la faire parler? Toute la prudence normale se résuma dans sa réponse:

—Ma foi, le passé est le passé... Faut pas remuer les histoires anciennes...
—Allons bon! encore un mystère! s'exclama Rose-Mary d'un ton dépité. Quelle maison!...

La servante qui s'était courbée à nouveau sur ses carreaux releva la tête.

—C'est un mystère pour personne, émit-elle, rogue, que M'sieur Claude a failli perdre sa jambe dans cette affaire du Duguesclin. Après ça, il a dû rester plusieurs mois étendu sur une planche... et il y a gagné l'infirmité que vous savez...

—Même qu'il a eu la croix...
—La croix?

—La Légion d'Honneur, dit la Perlotte avec un accent de fierté intraduisible.

—Lui, la Légion d'Honneur?...

Rose-Mary était sidérée.

—Pourquoi ne la portet-il jamais?

—Dame! Faut le lui demander... Je savions point, moué, pardin!...

—Oh! vous; vous ne savez jamais rien! lance rageusement Rosy.

Cette accusation eut le don de si bien irriter la Perlotte qu'elle en oublia son habituelle discrétion.

—Doux Jésus! J'y pouvons rien, si M'sieur Claude a eu tant de chagrin, qu'il a dû quitter son uniforme... et son bateau et tout... et qu'il veut plus que personne en parle ici.

—Son uniforme?... son bateau?... répète Rosy incompréhensive. Ah! ça, qu'est-ce qu'il faisait donc?

—L'était officier, pardine!... Et un fameux officier, vous pouvez me croire... Quand il venait en permission — les yeux de la brave paysanne s'illuminent, l'orgueil lui épanouit les traits — toutes les filles du pays lui couraient après.

Cette confidence a plongé Rose-Mary dans le plus fol étonnement. Ainsi, Claude n'a pas toujours été le rustre dont il a pris aujourd'hui le costume et les manières?

Les manières... elle n'est pas très sûre à présent de ne point s'être trompée sur ces manières-là. N'a-t-elle pas jugé sur les apparences, dans sa conception de petite "snobinette" qui se fait une opinion d'après tout ce qu'elle a déclaré "chic" ou qu'on lui a démontré comme tel?...

Elle se souvient combien le langage de Claude l'a toujours surprise par sa correction, quel soin il prend de sa personne, comme il s'adonne, en dehors des occupations rurales, à des divertissements intellectuels: la lecture et la méditation...

Et ce piano, là-haut, dans la chambre... ce piano qui résonnait parfois aux premiers temps où Rose-Mary était immobilisée sur son lit par sa blessure, et dont elle attribuait le jeu à Mademoiselle Thérésine.

C'est drôle... Depuis que Rose-Mary se lève et va et vient librement dans la maison, elle n'a plus entendu de musique. Sans doute, Claude ne veut-il point l'importuner, ou tient-il à garder, vis à vis d'elle qu'il méprise un peu, son apparence de paysan ignare qui ne s'intéresse à rien en dehors de ses labours et de ses cheveux...

La porte de la chambre s'est ouverte pour livrer passage à Mademoiselle Thérésine qui précède le docteur.

Ce dernier a sa physionomie grave des heures de diagnostic. Ce que c'est? Une congestion.

Rose-Mary échange avec sa tante un coup d'oeil navré.

—Voilà ce que lui vaut sa petite excentricité d'hier, ajoute la médecin.

Il se hâte de rassurer la jeune fille dont le visage exprime le désarroi:

—Avec sa robuste constitution je compte qu'il s'en tirera bien vite et sans autre complication.

Mademoiselle Thérésine joint les mains.

—Puissiez-vous dire vrai!... C'est que le pauvre enfant a une lourde tâche, vous le savez, docteur...

L'homme de l'art approuve avec conviction.

—Nul n'ignore dans le pays que Monsieur Claude est un rude gars, un garçon de valeur à tous point de vue... J'ai pour lui une immense estime...

Avec chaleur, la vieille fille appuie:

—Toutes les responsabilités reposent sur lui. Vous n'imaginez pas la besogne ingrate qu'il a assumée ici... Si jeune!...

Elle hochait la tête, subitement attristée:

—Et dans cette existence tout entière consacrée au devoir, aucune douceur!... Elle se mouchait avec fébrilité.

Le docteur François protesta, tandis que les deux femmes le accompagnaient jusqu'au portail:

—Voyons, Mademoiselle, n'exagérons rien. Je suis certain que Monsieur Claude apprécie toute l'affection, la sollicitude que vous lui témoignez. Vous êtes pour lui la plus tendre compagne, la meilleure des amies...
—Croyez-vous que cela suffise à un garçon de son âge?
Dubitatif, le docteur caressait sa barbe lustrée:

—Evidemment... évidemment.

A la dérobée, ses prunelles s'égarèrent vers Rosy qui écoutait, le front baissé.

—Avez-vous des nouvelles de votre fiancé, Mademoiselle Rose-Mary?

—Oui... Il dispute un match, en Suède...

—En Suède... vraiment?... Et... il n'est pas fâché d'être si longtemps privé de vous?

Elle eut un rire insoucieux.

—Ma foi... le sport est une occupation si tyrannique.

Là-dessus, le praticien les quitta.

Rose-Mary le regarda s'en aller vers le cabriolet qui attendait au bord du chemin.

Puis elle passa son bras sous celui de sa tante:

—Il n'est pas inquiet, n'est-ce pas? Mademoiselle Thérésine eut un geste évasif.

—Auntie, je vous aiderai à soigner Claude... Je vous le promets. Nous le guérirons très vite, vous verrez...

—Mais j'en suis sûre! affirma la vieille demoiselle, comme si cette conviction dût conjurer le mauvais sort.

Elle tournait vers sa nièce ses traits anxieux.

—C'est que, vois-tu, petite, tu n'imagines pas ce qu'est Claude: le courage, la loyauté, l'abnégation... toutes les qualités réunies chez un être aussi jeune, c'est si rare!... Ah! si je pouvais te dire!

—Mais pourquoi ne me dites-vous pas? formula doucement Rose-Mary.

Mademoiselle Thérésine la considéra une seconde... puis elle détourna les yeux.

—Écoutez, commença Rose-Mary avec gêne, écoutez... et pardonnez ma question si elle vous choque. Je voudrais savoir comment... comment vous avez arrangé les affaires après la mort de mon père?...

Mademoiselle Thérésine s'arrêta net pour dévisager sa nièce:

—Les affaires?...

—Oui... les affaires de la ferme... l'héritage enfin.

Stupéfaite, choquée sans doute par une aussi singulière question en un tel moment, Mademoiselle Chatellier retira son bras.

—Je vous prie, reprit vivement la jeune fille à voix suppliante, ne voyez point dans mes paroles une mesquine pensée, vous n'ignorez pas que je suis riche, très riche... Mon beau-père a fait de moi seule unique héritière... Alors vous ne pouvez me croire intéressée. Seulement, j'ai soupçonné Claude. Je l'ai soupçonné de... cupidité. Je crois aujourd'hui... oui, je suis convaincue que j'ai fait fausse route... mais j'ai tellement besoin d'en être tout à fait sûre!...

Sous les boucles blanches, l'étonnement figeait les traits fins de Mademoiselle Chatellier.

—Comment!... Tu as pu croire... que...

... que Claude se méfiait de moi parce qu'il avait peur que je n'exige ma part sur la Sauvagère, oui, Auntie... J'ai eu cette idée... et d'autres, plus graves!

—Plus graves?...

—Oui... J'ai de l'imagination... Que voulez-vous, Auntie, tout cela n'est pas de ma faute. Il y a ici trop de choses que je ne comprends pas... Alors, mon esprit va... invente... vagabonde...

—Seulement, aujourd'hui... mes soupçons au sujet de Claude m'apparaissent saugrenus... et j'en ai un peu honte, conclut-elle tout bas.

Mademoiselle Thérésine resta un grand moment sans parler. Deux petites taches roses s'étaient inscrites à ses pommettes, accentuant sa ressemblance avec un doux pastel un peu passé.

La Sauvagère et les dépendances qui s'y rattachent appartiennent à Claude en légitime propriété, dit-elle enfin lentement.

Rose-Mary avait sursauté.

—Comment?...

—Écoute...

Elle avait levé les yeux vers la fenêtre de Claude. La Perlotte, qui la guettait, lui fit signe que le malade reposait. Alors, rassurée, elle entraîna sa nièce sur le banc de bois, près de l'entrée. Elle était agitée et comme pressée de parler pour dissiper le malentendu; et faire cesser tout équivoque.

—Écoute, quand le père Chatellier est mort, ta mère a réclamé sa part.

—Je n'en savais rien, balbutia la jeune fille.

—Ta mère n'aura pas songé à te l'apprendre. Au surplus, il y a quatorze ans de cela. Elle était encore à Rouen et allait partir pour l'Amérique avec... celui qui est maintenant ton beau-père. Sa demande était parfaitement légitime. Mais ce qu'elle ignore probablement elle-même, c'est que la guerre nous ayant appauvris, j'ai dû, pour faire droit à sa requête, hypothéquer le domaine.

—Oh! émit Rose-Mary consternée.
—Cette hypothèque pesa lourdement à mes épaules, par la suite, et, il y a quelques années, j'ai vu le moment où l'on allait tout vendre ici. Or, — sa voix fléchit, douloureuse — tu ne sais pas ce que cela pouvait représenter pour moi: *vendre!*... Vendre la terre où l'on a vécu... où dorment nos morts... où l'on s'est promis de demeurer jusqu'au dernier souffle... Si j'avais été seule en cause... Mais il y avait aussi...
Elle s'arrêta... se passa la main sur le front.

—Non, je ne peux pas te dire encore. Ce n'est pas le moment... Bref, Claude m'est venu en aide. Il a acheté la Sauvagère afin que j'y puisse finir paisiblement les jours qui me restaient, au milieu des souvenirs et des choses familières. Il a consacré à cela tout son patrimoine, le bien que lui avait laissé le pauvre Frédéric qui avait gagné quelque argent avec sa pêcherie...

—Et quand la catastrophe est arrivée, quand cet accident l'a rendu infirme et qu'il a dû donner sa démission d'officier, il est venu se mettre à la tête du domaine, car il voyait bien que seule et vieille comme je l'étais, je ne pouvais réussir à m'en tirer...

Rose-Mary est devenu toute pâle. Elle regarde sa tante avec des yeux troublés.
—Alors... mais alors... c'est chez lui que je suis, depuis tous ces jours?...

Mademoiselle Thérésine approuva de la tête.

—Mon Dieu... Et j'ai été si ridiculement sotte avec lui!... Oh Auntie, pourquoi ne pas m'avoir avertie?

Le rouge de la honte l'empourpra, dissipant cette pâleur qui ne lui est pas familière. Elle se mord les lèvres, luttant contre une furieuse envie de pleurer.

—Bah! dit Tante Thérésine, chez lui ou chez moi, c'est tout comme... Claude n'a pas de ces mesquineries.

—C'est beau tout de même, ce qu'il a fait murmure Rosy, d'une voix sourde. Et vous dites qu'il a abandonné sa carrière de marin?

—Hélas!... Il l'aimait cependant avec passion; il était sorti l'un des premiers de l'École et le plus brillant avenir s'annonçait pour lui... Et puis quand le "Duguesclin" a sombré dans les eaux anglaises, c'est le bateau de Claude qu'on a envoyé pour remener l'épave... Durant la manoeuvre, son capitaine a demandé un volontaire pour accrocher un filin... Claude qui était lieutenant a insisté pour y aller... Cela lui a coûté cher: il a failli être emputé de la jambe à la suite de la blessure qu'il s'est faite durant cet exploit difficile, mais si on a évité l'amputation, il lui est resté cette irrémédiable boiterie qui l'a contraint à renoncer à son métier...

—C'est affreux! balbutia Rose-Mary les yeux agrandis.

—Certes!...
Mademoiselle Thérésine a un triste sourire:

—Il en a versé des larmes, en secret, car ces rudes garçons, vois-tu, ont la pudeur de leurs souffrances, des larmes qu'il pensait me cacher!... Mais il me suffit de l'entendre tourner là-haut, dans sa chambre, comme un goéland en cage pour connaître les heures aigues où la nostalgie de la mer le harcèle plus douloureusement... Ou bien de voir son regard, tiens, quand il rêve, le soir, en fumant sa pipe, et tendant la face pour recevoir la caresse de la brise du large...

—A ces moments, vois-tu, sa peine m'est plus lourde à porter qu'à lui-même, achève la bonne demoiselle d'une voix qui s'étrangle...

Rosy demeure un moment, sans rien dire, le front penché. Soudain, elle enfouit sa tête sur l'épaule de sa compagne et éclate en sanglots. Elle pleure sur son injustice, sur ses préventions, sur son aveuglement stupide et prétentieux. Elle pleure sur la veulerie de sa mère, sur son ignorance d'antan... elle

pleure peut-être aussi à l'idée qu'elle s'est rendue si odieuse aux yeux de Claude que jamais, non jamais, il ne pourra lui pardonner...

XV

Claude va beaucoup mieux.
Ainsi que l'avait prévu le docteur, son organisme robuste a très vite triomphé du mal. Après quelques jours de fièvres qui ont coulé des heures angoissées pour Mademoiselle Thérésine, toujours prompte à s'émouvoir, quand ses chères affections sont en jeu, le jeune homme s'accroche à nouveau à l'existence.

Et maintenant, il commence à reprendre contact avec le décor extérieur d'où son abatement passager l'avait un temps éloignée.

Rose-Mary est entrée dans la chambre avec le courrier.

—Voilà les nouvelles!...
Elle avise le plateau du déjeuner et la cafetière vide, à côté de l'assiette à toast, vide également.

—Comment!... Vous avez tout mangé? s'exclame-t-elle, d'un ton où l'inquiétude le dispute à l'admiration.

—Je me sentais une faim d'ogre, avoua-t-il avec un sourire mi-victorieux, mi-confus.

Le jeune sourire et comme il éclaire toute la face grave d'une lumière inconnue!...

Elle le considère, la tête un peu penchée:

—Naturellement... Avec ces dents-là!...
—Qu'est-ce qu'elles ont, mes dents?

—Ce sont des dents de loup affamé!...
Il soupire:

—Affamé!... Vous pouvez le dire!... Depuis le temps que Tantine et vous vous obstinez à m'infliger sauvagement le supplice de l'eau chaude et du lait insipide, ça sonne creux, là dedans!

Il désigne son estomac avec une indignation comique, et il a la mine dépitée d'un enfant capricieux qu'on a privé de dessert.

Elle hoche la tête, dans un feint apitoiement:

—Pauvre victime!...
Puis, comme si elle lui annonçait une nouvelle sensationnelle qui fait frémir sa voix!

—Il y a une surprise... Soyez content!

—Une surprise?
—Vous aurez de la cervelle à déjeuner!...

Une lueur amusée jaillit dans les yeux bleus de Claude:

—Tiens! tiens!... Et comment savez-vous ça?...

Elle cligne des yeux, malicieuse:

—Je suis allée faire un tour à votre intention dans le garde-manger de Perlotte... Ah! seulement, il va falloir rester tranquille et ne pas vous découvrir. Cet air matinal est traître, par ici...

Elle retape les oreillers, tandis qu'il proteste:

—Quelle idée!... Il fait si doux...
—Ouais!... Avec un petit vent "frisquet" qui n'a rien de salutaire pour vos bronches. Là! soyez sage!

Elle le borde avec des précautions maternelles. Puis, elle va transporter sur la table le plateau inutile maintenant et revient avec un journal dont elle détache la bande. Elle le dépose, déployé, sur le lit:

—Voilà... Je vous autorise à lire pendant quelques instants... Attendez que je vous donne un peu de lumière!

Penché à la fenêtre, elle repousse les volets. Sur le fond bleu de l'espace, sa silhouette coiffée d'or se détache, harmonieuse et souple.

Attentif, Claude suit tous ses mouvements.

Comme elle a changé!... Il évoque la Rose-Mary des premiers jours, rogue et agressive, la frénétique blessée qui protestait avec véhémence contre son immobilité, la trépidante convalescente qui ne tenait pas en place et partait, comme une fusée, aux premiers mots qui la contrariaient.

Or, depuis quelques jours, ce caractère fantasque s'est apaisé. Une douceur inattendue a tempéré l'humeur belliqueuse de l'orageuse fille.

Dès qu'elle entre dans la chambre de Claude elle marche sur la pointe des pieds... circule sans bruit dans la pièce... arrondit ses mouvements et tempère même le ton de sa voix.



Rendez vos dents charmantes avec le Colgate!

VOUS pouvez avoir de charmantes dents blanches. Même si vos dents se tachent facilement, Colgate saura les nettoyer et leur donner une blancheur superbe.

Le Colgate nettoie vos dents parfaitement et sûrement — de deux manières. Premièrement, son action de polissage est accomplie par le même ingrédient sûr que les dentistes emploient. Deuxièmement, sa mousse crémeuse pénètre dans toutes les petites crevasses, même où la brosse à dents ne peut aller. C'est ce que nous entendons par la double action de nettoyage du Colgate.

Achetez un tube de Colgate aujourd'hui. Servez-vous-en matin et soir pendant deux semaines seulement. Vous verrez la différence que fait ce dentifrice à double action. Vous verrez comme vos dents paraîtront plus blanches et plus brillantes. Et puis la délicieuse saveur de menthe de Colgate rafraîchit la bouche, garde l'haleine parfumée.



NE PAYEZ RIEN DE PLUS

Comment ne serait-il pas touché de ces efforts visibles à lui être agréables?...

Tandis qu'elle passe près de lui, il abandonne, le journal, la retient par la ceinture flottante de sa robe:

—Comme vous voici belle, aujourd'hui, Rose-Mary!...

—Vous trouvez?

Elle sourit, heureuse, tourne coquettement sur elle-même, pour faire admirer la fraîche étoffe à petits bouquets dont elle est revêtue.

—Je l'ai reçue hier, de Paris, fait-elle penchée vers lui pour cette puérile confiance. Elle est de chez Mireille soeur...

Au bout de ses mains en éventail, le tissu fleuri se gonfle en paniers, ainsi que sur une toile de Watteau.

—Je lui avais bien recommandé: une robe qui ne jure pas dans la chambre d'un convalescent!... Et Mireille qui a le sens des nuances m'a envoyé ce modèle-là... Ça s'appelle "Renouveau"...

Elle virevolte encore... Derrière-elle les pans de la ceinture battent l'air comme des ailes...

—Comment trouvez-vous "Renouveau", mon cousin?...

—Renouveau est exquis, ma cousine... et vraiment indiqué pour la circonstance. Il exprime toute la saveur que j'éprouve à respirer mon bel été normand...

La physionomie enjouée s'affirme tout à coup sérieuse. Sa main rattrape la gracieuse silhouette dansante, la retient au bord du lit:

—Rose-Mary, savez-vous que vous personifiez très bien notre beau pays, dans cette claire mousseline champêtre?

—Vrai? s'enquiert-elle, les prunelles joyeuses.

—Oui... Il y a en vous toute la fraîcheur de nos paysages, avec cette espèce de vie sourde et prolongée que fait, aux campagnes normandes, le proche voisinage de la mer...

A son tour, elle est devenue songeuse. Mais elle voit le nuage qui a passé sur son front et elle se hâte de chasser l'obsession.

—Alors, nous sommes amis? sourit-elle.

—Certes!... Vous avez été si dévouée pour moi tous ces derniers jours... Si!... Si! ne protestez pas... Je ne vous aurais jamais cru capable de demeurer ainsi silencieuse et attentive auprès d'un malade ennuyeux.

—Merci!... Quelle piètre idée aviez-vous donc de moi?

—Vous étiez sans cesse cabrée... et toujours frémissante comme une mouette prisonnière, pressée de s'envoler... Il semblait que vous teniez rigueur à tout le monde de vous retenir à terre, alors que votre désir était d'affronter vents et tempêtes...

—C'est cela que vous ne me pardonnez pas?

Il secoue les épaules... Sa bouche se contracte pour une grimace un peu amère:

—Sans doute parce que je portais en moi les mêmes désirs inculqués par force! émet-il pensivement.

Elle appuie ses petites mains fraîches sur les paumes encore fiévreuses:

—Claude... à moi aussi, le séjour à la Sauvagère aura fait grand bien... Je ne me sens plus la même âme qu'à l'arrivée...

—Je l'espère, dit-il pendant que ses yeux graves se lèvent sur le petit visage tendu.

Une seconde, leurs yeux s'accrochent... et puis, avec un bref soupir: Claude, le premier, abandonne les doigts que ses doigts étreignaient.

Il se saisit machinalement du journal et paraît s'absorber dans sa lecture.

D'un geste distrait, Rose-Mary décaçète son courrier. Elle a un petit rire ironique:

—Voilà Jimmy qui est à l'honneur... Il m'envoie des photos qui ont passé dans des journaux sportifs... Oh! la tête de Daisy, là dessus!... Elle a l'air d'avoir avalé un parapluie!...

Son rire sonne, plus insoucieux.

—Vous ne regrettez pas de ne point partager ce triomphe? interroge Claude, sans quitter sa lecture des yeux.

—Ah! non, par exemple... Les lauriers de ce genre, je sais ce qu'ils valent...

—Tenez... je me passionne bien plus à apprivoiser le vieux bonhomme de la maison du bois... Ça, c'est de la difficulté vaincue...

Cette fois, Claude paraît plus attentif.

—Ah?...

—Oui... Vous savez que j'accompagne Perlotte tous les soirs avec le panier à provisions... depuis que Tante Thérésine est occupée avec vous.

Elle rit:

—C'est drôle... Je ne me suis même pas aperçue, durant les premières semaines que je passais ici, que c'était Auntie qui ravitaillait quotidiennement notre voisin... L'autre jour, elle me l'a dit et elle m'a autorisée à accompagner la Perlotte. Maintenant je lui apporte tous les jours son repas... et nous sommes devenus de très bons amis...

Elle réfléchit, pensive, l'air interrogateur.

—C'est curieux... ce pauvre bonhomme est très sympathique... mais il a des côtés de sauvagerie inouis. Croiriez-vous qu'il n'a jamais voulu consentir à me laisser monter dans son grenier?... Dès qu'il nous entend arriver, il dégringole, au premier aboiement de Domino, et il nous prend des mains les provisions... Perlotte m'a affirmé qu'il ne pouvait pas souffrir qu'une autre personne que Tante Thérésine pénétrât dans son domaine privé...

—Pourtant, il n'a fait aucune difficulté pour me laisser visiter la maison... Il y a encore de fort beaux meubles, ma foi... et j'y ai vu des portraits de tous les Chatelliers... L'aveugle a même joué du violon pour moi. Il joue remarquablement.

—Oh! mais vous l'avez joliment amadoué, admire Claude, étonné. Depuis qu'il est installé là-bas, il s'était refusé à parler à quiconque, sauf à ma tante et à moi...

—Pauvre type!... Comment s'appelle-t-il?

Claude a un geste évusif.

—Dans le pays on l'appelle le "Sauvage"...

—Il l'est, certes... Mais pas tant qu'on le croirait... Nous avons discuté art, musique, peinture... Il a l'air très cultivé. Seulement quelquefois, il devient tout à coup comme absent. Il s'arrête brusquement de parler... et il regarde dans l'espace comme si la vision du monde inconnu lui revenait tout à coup... Alors, j'ai l'impression qu'il est parti... J'ai beau lui toucher le bras et l'interpeller il ne répond pas... Et il remonte vers son grenier comme un somnambule.

Le jeune homme approuve par des hochements de tête brefs... Son visage s'est attristé.

—Je comprends pourquoi ma tante ne voulait point que je me dirige vers la maison du bois au début, prononce Rose-Mary, apitoyée. C'est si triste la vue de cet infirme, isolé dans cette thébaïde.

—Il ne tenait qu'à lui de venir avec nous. Il n'a pas voulu... et je le comprends. La solitude est le meilleur baume aux blessures du cœur.

—Oh! vous croyez? dit vivement Rose-Mary. A son âge, oui, peut-être... lorsqu'on n'espère plus beaucoup de l'avenir... Mais il me semble que quand on est jeune, le meilleur moyen d'oublier sa peine c'est de la savoir partagée par un être cher...

Claude hausse les épaules:

—Pourquoi ennuyer les autres avec ses chagrins?...

—Ils deviennent plus légers si l'on est deux à les porter...

Elle pose sur lui ses yeux adoucis, guettant une confiance. Mais il s'est remis à lire, avec un soupir.

Alors, elle s'en va vers le piano. Distraitement, ses doigts caressent les touches...

—Jouez... prit-il, le regard sur elle.

De sa place, il voit son profil penché, ses cheveux caressés de soleil, la moue appliquée de sa bouche. Ses mains se promènent sur le clavier, lentes, chercheuses... Elle se décide à choisir un morceau, au hasard, parmi les feuilles éparses.

—Tiens... votre morceau de prédilection...

Les notes de la mélodie s'égrènent... Claude a abandonné son journal, pour écouter la voix de Rose-Mary qui fredonne, indistincte d'abord, puis plus assurée.

*"Il est une maison qu'abrite un petit bois
Dont le jardin en fleurs est plein de rêverie."*

—Un peu coco, cet air-là, vous ne trouvez pas? remarque-t-elle, s'interrompant avec un petit rire contraint.

Il dit, comme s'il pensait à autre chose:

—Oui, un peu coco... peut-être... Si joliment coco!... Continuez?...

—Mon Dieu... Allons-y donc pour la romance sentimentale!

Son timbre n'a pas trouvé l'intonation railleuse qu'elle cherchait. A la vérité, cette chanson qui lui eut parut stupide ailleurs ne lui semblait point aujourd'hui tellement dénuée de charme... et les mots, de s'envoler dans l'air calme du jardin, vers le ciel pur, perdent leur banalité.

"Il est une maison qu'abrite un petit bois"

"Et c'est là que tous deux nous passerons la vie..."

"Jusqu'au dernier sommeil qui nous joindra les doigts..."

Elle a refermé brusquement le piano:

—Oh! zut!... C'est idiot.

Elle est allée vers la fenêtre... Un grand moment, elle demeure silencieuse, le regard perdu... Son visage s'est dépouillé de toute ironie... Elle ne sait vraiment à quoi attribuer ce malaise qui soudain lui serre la poitrine et l'étreint jusqu'à l'angoisse.

Derrière elle, les yeux de Claude sont pleins de nostalgie...

XXVI

Ce matin-là, Mademoiselle Thérésine a trouvé à Rosy un air singulier, quand cette dernière l'a rejointe dans la basse-cour où elle distribuait du grain aux poules.

—Qu'y a-t-il, mon cher petit?... De mauvaises nouvelles? s'est inquiété la bonne demoiselle en apercevant aux doigts de sa nièce qui la trituraient nerveusement une large enveloppe mauve.

—Oh! oui... C'est-à-dire... Mammy est rentrée.

Mademoiselle Chatellier laisse retomber les coins de son tablier ce qui provoque une véritable avalanche de grains dorés dans les augettes.

—Ah! exhale-t-elle, d'un ton consterné.

—Le yacht de Lady Fainsil est entré dans le port du Havre pendant la nuit d'hier.

—Alors, tu vas partir?

Rosy soupire:

—Il faut bien...

Toutes deux gardent un silence figé, indifférentes à la bataille que se livrent, a grand renfort de coups d'ailes et de pointes de bec, toute la gent emplumée en train de s'ébrouer à leurs pieds.

—Mammy m'attend demain soir avec Dad, à l'Hôtel d'Angleterre... Jimmy doit nous rejoindre là-bas.

Mademoiselle Thérésine est devenue toute pâle.

—Si vite!...

Nouveau soupir de la part de Rose-Mary.

—Tu as informé Claude de ce départ?

Le visage de la jeune fille se rembrunit davantage.

—Il n'est pas encore descendu...

—Bah! qu'est-ce que ça peut lui faire? jette-t-elle, esquissant un mouvement de retraite.

Mademoiselle Chatellier l'a rattrapée par le bras.

—Tu ne dis pas ce que tu penses, Rosy...

Elle fixe son clair regard sur les prunelles troublées de sa nièce.

—Depuis que Claude et toi vous avez fait la paix, il y a quelque chose de changé... chez toi... et même chez lui. Je le trouve beaucoup moins taciturne... Il a des éclats de juvénile gaieté qui me rappellent le Claude d'autrefois... Quant à toi...

La jeune fille dérobe sa face rougissante derrière ses deux mains étalées.

—Auntie, crie-t-elle, d'un ton presque désespéré, il y a Jimmy!...

Mademoiselle Chatellier semble s'éveiller d'un rêve. Elle a lâché sa compagne.

—Ah! s'il n'y avait que Jimmy!...

—Quoi... Que voulez-vous dire?

—Rien.

Puis, soudain très résolue:

—Tu as raison. Il faut que tu partes.

Tes parents t'attendent... Va, mon petit.

Et elle ajoute entre ses dents:

—Le plus tôt sera le mieux...

Rosy a tourné les talons. Elle s'éloigne sous l'ombre claire des pommiers, tandis que plantée au milieu de son bataillon de poules bryantes, derrière la grille, Mademoiselle Chatellier se mouche avec frénésie.

Rose-Mary a gagné le jardin.

—Hou... hou!...

Là-haut, une fenêtre s'ouvre avec tapage. La physionomie de Claude apparaît barbouillée de savon... puis disparaît. L'arrivant n'aperçoit plus que la grande serviette blanche, agitée comme un étendard, tandis que lui parvient un éclat de rire allègre.

—Je descends, Rosy... Je termine ma toilette... Deux minutes et je suis à vous!

Ah! oui, c'est vrai... Ils devaient se rendre ensemble, ce matin, au marché de Veulette. Claude, qui désire acheter un nouveau cheval, voulait que sa cousine choisisse, "parce que c'est elle qui le montera, maintenant qu'ils ont décidé de se livrer à l'équitation".

Un sport que le jeune homme pratiquait autrefois et qu'il avait abandonné... mais il veut bien s'y remettre pour faire plaisir à Rosy.

—Je ne peux pas vous accompagner, crie-t-elle, sombre. Il faut que je prépare mes valises...

Cette fois, il immobilise son buste tout entier dans l'encadrement de la fenêtre. Ses joues sont débarrassées de leur savon et sur leur peau nette et lisse la stupeur qu'a provoqué chez lui les dernières paroles de Rose-Mary s'imprime en nuage pourpre.

—Comment, vos valises?... Vous partez?

—Mes parents m'attendent demain soir au Havre.

Il est si décontenancé qu'il ne s'aperçoit pas qu'il tient toujours la serviette avec quoi il frotte son cou d'un geste machinal.

Alors, elle essaie de rire:

—Vous avez l'air surpris... Pourtant il fallait s'y attendre. Je ne peux rester éternellement ici...

Tous deux se dévisagèrent, une longue minute. Opressée, Rosy semble guetter des paroles qui ne viennent pas. Le regard de Claude la quitte pour se perdre à nouveau, selon sa vieille habitude, là-bas, vers l'horizon... où il semble sans cesse poursuivre d'insaisissables images.

Et il approuve, songeur, sans ramener ses yeux vers elle:

—Evidemment... Vous ne pouvez toujours rester ici.

La phrase lui tombe sur le cœur comme une pierre. Qu'espérait-elle donc?

Dépitée, elle s'en va, sans tourner la tête. Elle monte s'enfermer dans sa chambre et elle bouscule la Perlotte, attentive pourtant à lui apporter son linge fraîchement repassé...

Lorsque Claude et Rosy se retrouvèrent à midi, ils évitent de se parler. Mademoiselle Thérésine, d'humeur morne, elle aussi, a toutes les peines du monde à entretenir avec eux une languissante conversation.

Au surplus, Claude mange rapidement, pressé de partir.

—Tu ne vas pas te remettre aux travaux déjà? s'inquiète Tantine. Rien ne presse et tu n'es pas tout à fait remis.

—Je dois aller surveiller des coupes de bois, du côté de la route. Vous savez bien que lorsque je n'y suis pas, les hommes ne font pas grand-chose.

—Et le cheval que vous vouliez acheter? s'informe Rose-Mary.

Il hausse les épaules:

—Bah... Je n'en ai plus besoin maintenant.

Rose-Mary a laissé Auntie en tête à tête avec sa pâte à gâteau car Mademoiselle Chatellier tient absolument à ce que sa nièce emporte une boîte de ces "croquignoles" savoureuses dont elle a le secret.

—Je les enfermerai dans une boîte de fer-blanc et tu t'en régaleras encore quelques semaines, a déclaré la bonne demoiselle, en avalant ses larmes. Cela te rappellera la Sauvagère...

Les yeux tristes, Rosy a hoché la tête. Ah! elle n'aura pas besoin des croquignoles de Tante Thérésine pour se rap-

Compagnons rafraîchissants

Les modes changent au tennis: cette année, la vogue est aux culottes courtes pour les hommes. Mais que vous ayez adopté cette tenue ou que vous portiez le pantalon de flanelle, peu importe, il reste toujours une vieille coutume en honneur parmi les véritables joueurs: celle de prendre de la Bière Molson après une partie—India Pale, Export ou Blue Label Stock. Ces breuvages délicieux pour apaiser la soif sont vraiment des compagnons rafraîchissants.



3
bières
 À VOTRE
 CHOIX

MOLSON

"La Bière que votre Arrière-Grand-Père buvait"

ETABLIE À MONTRÉAL EN 1786

peler la Sauvagère!... Eut-elle jamais cru qu'en quittant ces lieux tant décriés par elle au début, elle y laisserait un morceau de son cœur?...

Elle a voulu faire part tout à l'heure à Mademoiselle Thérésine du scrupule qui la tourmente

—Auntie... Jimmy et moi...

—Eh bien?...

Mademoiselle Chatellier a brusquement levé le front pour la scruter.

—J'ai bien peur que... ça ne biche plus!

—Quelle idée!... Pourquoi?

—Mais parce que... parce que Jim ne retrouvera pas en moi la Rose-Mary qu'il a laissée.

—Imagination!

—Que non pas!... Je sais bien ce que j'éprouve... quoi que je n'y voie pas encore très clair en moi-même. J'ai changé, vous savez, pendant mon séjour ici...

Pensive, Mademoiselle Chatellier examinait le clair visage inquiet. Elle aussi semblait perplexe et il y avait, au coin de ses lèvres, un insolite frémissement.

—Bas, dès que tu te retrouveras parmi les tiens...

—Oh! Auntie, n'êtes-vous pas aussi, Claude et vous, un peu les miens?

Très émue, Mademoiselle Thérésine se détournait.

—Je veux dire que l'ambiance te reprendra... Tu t'adapteras à nouveau à ton ancienne existence, plus brillante, plus gaie...

—Oui, mais si peu intime!

Le silence, longuement, prolongea cette déclaration mattendue. Mademoiselle Thérésine s'absorbait dans le difficile dosage de la farine et des oeufs. Un parfum de vanille allégeait subtilement l'atmosphère.

—Auntie, j'ai changé plus profondément que vous ne croyez!...

Elle s'était saisi du bras de sa tante et lui offrait son visage levé. Pourquoi cette dernière se refusait-elle à voir l'interrogation anxieuse des prunelles d'aiguemarine, troublées de tant d'obscurs remous?

—Allons, Rosy... laisse-moi travailler ma pâte. Et ne pense plus à ces folies!... Tu nous oublieras plus vite que nous ne t'oublierions, vas, mon petit!...

Quelle obstination!... Rose-Mary n'en revient pas de constater une fois de plus qu'on aspire à son départ, comme si elle était une importune...

Alors, comment expliquer les larmes de Tante Thérésine... ces larmes qu'elle ne peut arriver à cacher, malgré tous ses efforts? Et, dans les yeux de Claude, Rosy n'a-t-elle pas perçu une tristesse morne, ce matin, une tristesse qu'elle n'y avait jamais vue auparavant, sauf peut-être le jour où, devant le bateau en miniature qui ornait la cheminée de sa chambre, il évoquait ses rêves avortés?...

Elle ressasse ces amères incertitudes en cheminant vers la maison du bois.

Elle ne veut point s'en aller sans avoir pris congé du Solitaire qui lui a manifesté depuis qu'elle a fait sa connaissance une si touchante sympathie. Et puis n'est-ce point lui qui détient le "secret de la Sauvagère", ce secret que Rose-Mary, de guerre lasse s'est décidé à respecter...

Elle pense aussi que dans l'état d'esprit où elle est, une visite au vieux bonhomme aveugle et douloureux, l'apaisera.

Elle a poussé le portillon. Le sable n'a pas crié sous son pas léger... mais Domino qui rodait au fond de l'escalier, est accouru vers elle silencieusement.

Il la connaît et n'aboie plus à son approche. Même, il lui lèche les mains, amical, heureux de l'accueillir, dirait-on.

La main douce de la jeune fille s'égarait sur la longue échine.

—Où est ton maître, mon bon chien?

Domino lève sa tête expressive vers le grenier.

—Là-haut?... Bon! c'est le moment où jamais le plus propice d'aller le surprendre.

Le chagrin de Rose-Mary n'a pas étouffé en elle cette curiosité qui constitue un de ses péchés mignons!

Elle escalade agilement les raides marches de bois, le Danois sur ses talons.

—Hello!...

—Ah! Qui va là?...

L'interpellation a été si brutale que Rose-Mary, apeurée, s'immobilise sur le seuil, n'osant esquisser un pas en avant.

—N'ayez pas peur... C'est moi, Rose-Mary, votre voisine...

A quelle besogne était-il donc occupé? Il a redressé sa grande taille... repoussé du pied un escabeau.

—Je vous dérange? murmure-t-elle, intimidée maintenant.

Au son de sa voix, les traits de l'homme se sont apaisés. Il vient vers elle... et elle l'examine, surprise de le voir vêtu d'une longue blouse toute maculée de taches.

—Que voulez-vous? interroge-t-il, brusque.

Sa haute stature, plantée devant l'entrée, lui masque la pièce dont il semble défendre l'accès.

Interdite, elle s'excuse:

—Je vous demande pardon... mais... je n'ai pas voulu quitter le pays sans vous dire au revoir...

—Vous partez? s'enquit-il d'un ton adouci.

—Eh! oui... Demain matin...

L'homme reste un moment silencieux. Puis, il s'efface.

—Entrez... dit-il comme à regret.

Elle avance avec circonspection.

L'étrange grenier... et combien charmant!... Arrangé en atelier, inondé de lumière, avec des taches de couleur un peu partout, qui sont des toiles... Que diable cet aveugle fait-il de cette peinture?

Par terre, près de l'escabeau, une masse de glaise dont on n'aperçoit qu'un morceau sous un torchon mouillé. C'est à cela que l'homme travaillait quand Rose-Mary est survenue tout à l'heure... Il tient encore à la main l'ébauchoir dont il s'est servi.

Machinalement, Rose-Mary s'approche. L'homme a soulevé le chiffon. Une forme apparaît, déjà déliée bien qu'inachevée.

—Oh! s'exclama la visiteuse... mais... on dirait Domino.

—C'est Domino, en effet...

—C'est admirable!... Vous sculptez donc? s'ébahit-elle, presque incrédule.

L'homme a un rire bref.

—Il faut bien... maintenant que je n'ai plus d'yeux pour voir les couleurs, j'essaie de reproduire les formes... Avec ces mains-là je regarde... je tâte... je recompose... et j'associe. Grâce à elles, la matière inerte et grise soudain se colore... A nouveau, je peux reconquérir pour de fugitifs instants le monde enchanté... Et quand j'ai retrouvé l'image, alors je la fixe dans la terre molle...

Rosy promenait ses yeux élargis sur le décor...

—C'est donc vous qui avez peint tout ça?...

—Oui... jadis... Quand mes yeux vivaient...

—Oh! exhale la jeune fille, suffoquée.

Une immense pitié lui serre son cœur. Le Destin est vraiment trop injuste!... Priver de lumière un être pour qui la lumière est créatrice perpétuelle d'enchantements, c'est la plus atroce dérision!

Subitement, Rose-Mary pense à son père.

—J'aime mieux qu'il soit mort... Il aurait trop souffert de subir un tel supplice...

Elle s'enquiert avec commisération:

—C'est un accident qui vous a fait perdre la vue?...

—Un accident!...

Il baisse la tête. Rosy perçoit un bruit rauque dont elle ne sait si c'est un ricanement ou un sanglot.

—La guerre... jette l'homme, à travers ses dents serrées.

La guerre... Le mot sonne bizarrement dans l'étrange décor... et Rose-Mary se sent tout à coup glacée.

La guerre?... Les paroles qu'elle était prête à formuler: "Mon père était peintre aussi... et il est mort", ces paroles se figent à ses lèvres. Un étrange trouble s'est emparé d'elle.

Et voici qu'elle fixe sur son interlocuteur des prunelles où monte une angoisse.

L'homme a changé de visage. Une pâleur plus terreuse creuse ses traits, prolonge l'ombre profonde des orbites, accuse les ailes aiguës des narines pincées.

Il semble que rien qu'à prononcer le nom de la Grande Destructrice, l'on ait éveillé de sinistres fantômes qui alourdissent sur la pièce leurs formes tragiques...

—Vous avez été blessé? chuchote Rose-Mary pour faire cesser le silence plein d'épouvante.

Il a passé sur son front une main démentie. Sa voix s'assourdit... sa face se tend, comme s'il cherchait à suivre une route embrouillée en sa mémoire:

—Blessé... Prisonnier... Combien de temps? Combien d'années?... Ah! je ne me souviens plus!...

—Prisonnier! répète Rose-Mary qui recule lentement vers le mur...

Et ses regards éperdus dévisagent l'homme, tandis que son cœur soudain, lui martèle la poitrine.

Prisonnier... comme... comme son père!... Son père *disparu*...

Maintenant, l'homme s'est mis à marcher, tel un bête en cage, le dos voûté... Rosy sent qu'il n'est plus le même qui l'accueillait, il y a un instant au seuil de cette retraite... Sans doute la conversation qu'ils viennent d'avoir, qu'elle a imprudemment amorcée, a déclenché en lui une de ces crises auxquelles Tante Thérésine avait fait allusion? le mal obsédant qui dormait sourdement en lui s'est réveillé.

Elle voudrait s'en aller... mais quelle force obscure la retient là, immobile, le souffle court, son regard bouleversé attaché à cet inconnu qui va et vient, sans la voir, sans plus se douter de sa présence, en proie au démon invisible qui l'agit.

—Quand j'évoque ces heures tragiques, prononce l'homme avec une sourde rage, je ne sais pas s'il s'est écoulé des heures... ou des années... La nuit!... Toujours la nuit!... La nuit qui détruit le temps... les images... les souvenirs... tout! tout! tout!

Il hurle les derniers mots, si effrayant cette fois que Rose-Mary a un coup d'oeil vers la porte... Elle esquisse quelques pas...

—Qui est là? hurle-t-il, soudain tourné vers elle, car son oreille a perçu le fugitif mouvement.

—Mais... moi, dit la voix tremblante de Rose-Mary.

Instantanément, il se calme. Ses doigts s'égarant dans ses cheveux.

—Ah oui... vous... la demoiselle... Excusez-moi...

Un accès de toux lui coupe la parole. Quand il se remet, son masque s'est détendu... Mais alors qu'elle va se glisser dehors et fuir, toute remuée de frayer et d'émoi, elle s'immobilise, sidérée... Ses yeux qui cherchaient autour d'elle avec effarement, pendant ce mouvement précipité de retraite ont rencontré un portrait accroché au mur, en face d'elle... un portrait qu'elle contemple maintenant sans pouvoir se détacher ses regards stupéfaits...

Aurait-elle une hallucination?... Mais alors il faudrait admettre qu'elle a eu aussi une hallucination, l'autre jour, au cimetière... Car ce portrait, comme l'effigie qui sourit sur la tombe des Chatellier représente traits pour traits Elsie Paddington, la mère de Rose-Mary...

—Mon Dieu! Mon Dieu! gémit-elle, tout haut, dans son désarroi... Qu'est-ce que cela veut dire?

L'homme qui avait recommencé sa promenade inquiète revient vers elle:

—Je vous ai troublée... remarque-t-il doucement... Je regrette.

Elle murmure de mots indistincts.

Il appuie ses mains osseuses sur sa poitrine:

—Ah! cela m'étreint si fort, là, quelque fois!... Alors, j'ai envie de crier... et je crie... il faut que je crie!...

Elle a peur qu'il ne s'exalte à nouveau.

—Ne vous énervez pas! prie-t-elle, les mains étendues en avant, comme s'il pouvait voir son geste de suppliante.

Il s'est avancé vers elle... Les doigts s'approchent doucement de la face crispée de Rosy:

—N'ayez pas peur... je ne vous ferai aucun mal... Vous voyez, je suis calme...

De ses paumes tâtonnantes, il cherche les contours de l'ovale charmant. Très pâle, tout contractée, Rose-Mary le laisse faire.

—Je voudrais modeler votre visage, mademoiselle ma voisine. Je le réalise très bien. Il est harmonieux et clair... n'est-ce pas?... Et si fier!...

—On le dit, sourit-elle faiblement. Mais vraiment, vous avez des prunelles

au bout des doigts... Quel grand artiste vous êtes!

Il hausse les épaules:

—Artiste! je l'ai été... mais je n'aime plus rien maintenant... Plus rien!

Elle se force à l'enjouement, alors que ses lèvres tremblent...

—Vous avez réalisée pourtant un Domino merveilleux de vérité... Et vous venez d'exprimer le désir de faire quelque chose avec moi!...

Il demeure songeur, un moment... Elle l'épie, de toute son attention exaspérée, de tout son désir de savoir.

—Avec vous, peut-être... je ne sais quel étrange plaisir j'éprouve de votre présence... à entendre le son de votre voix... votre rire... Votre parfum même me semble familier... Mais vous êtes la première qui pénètre ici... je ne veux voir personne... personne!...

—Pourquoi?... Cela vous distrairait pourtant...

—Ai-je besoin de distraction? lance-t-il, brusque. Non... je veux être seul... seul... avec mes souvenirs...

Sur la face de Rose-Mary, l'émotion s'est marquée, plus poignante. Ses souvenirs... Qu'il parle donc!... Qu'elle sache, mon Dieu, si ce qu'elle pressent est une pure création de son imagination malade... ou... l'extraordinaire réalité...

Elle promène sur les frises des yeux égarés. Et voici qu'elle découvre — avec un stupeur qui lui serre la gorge dans un étai — d'autres Elsie... Deux... trois... cinq... six... sept toutes différentes et toutes idéalisées par une amoureuse imagination d'artiste, sept Elsie Paddington qui sourient dans leur cadre d'or!...

Des Elsie jeunes et candides... des Elsie d'il y a vingt ans aux cheveux noués sur la nuque... une autre qui tend dans un geste de vierge préraphaëlique une petite fille aux bouches courtes... aux prunelles étoilées...

Et voilà là-bas, tout au fond, sous l'imposte qui encadre les branches d'arbre et un grand morceau de ciel... une femme agenouillée, sculptée dans la glaise.

Il faut que Rosy la voie de plus près.

—Que regardez-vous? dit brusquement l'aveugle.

Ah! s'il pouvait noter sa pâleur... le frémissement convulsif de sa bouche... et cette vague, dans l'eau verte des yeux... nul doute qu'il comprendrait le prodige qui se prépare.

Mais il ne perçoit que le petit souffle oppressé.

Elle a tendu son doigt hésitant:

—Cette ébauche... là-bas...

—Cette ébauche... Ah! oui!...

Ses yeux pâles se lèvent vers le plafond tandis que ses mains se joignent.

—Une victime, formule-t-il, le ton bref.

Une touchante victime immolée comme tant d'autres sur le rouge autel des batailles...

Il parle d'un air inspiré... Un sourire d'adoration a si bien détendu tous ses traits qu'un instant il semble la rajeunir.

—Elle a attendu celui qu'elle aimait...

l'époux parti aux tranchées... Elle a attendu, longtemps... fidèle... accrochée à son espoir... comme le naufragé à une épave...

Elle a attendu... des mois... des années... jusqu'à ce que les hommes cessent l'horrible turberie... jusqu'à ce que chaque combattant rentre dans ses foyers... Et quand elle a cru qu'il ne reviendrait pas, alors... son cœur s'est brisé...

—Elle est morte...

De sa main convulsive, Rose-Mary a étouffé un cri qui montait à sa gorge.

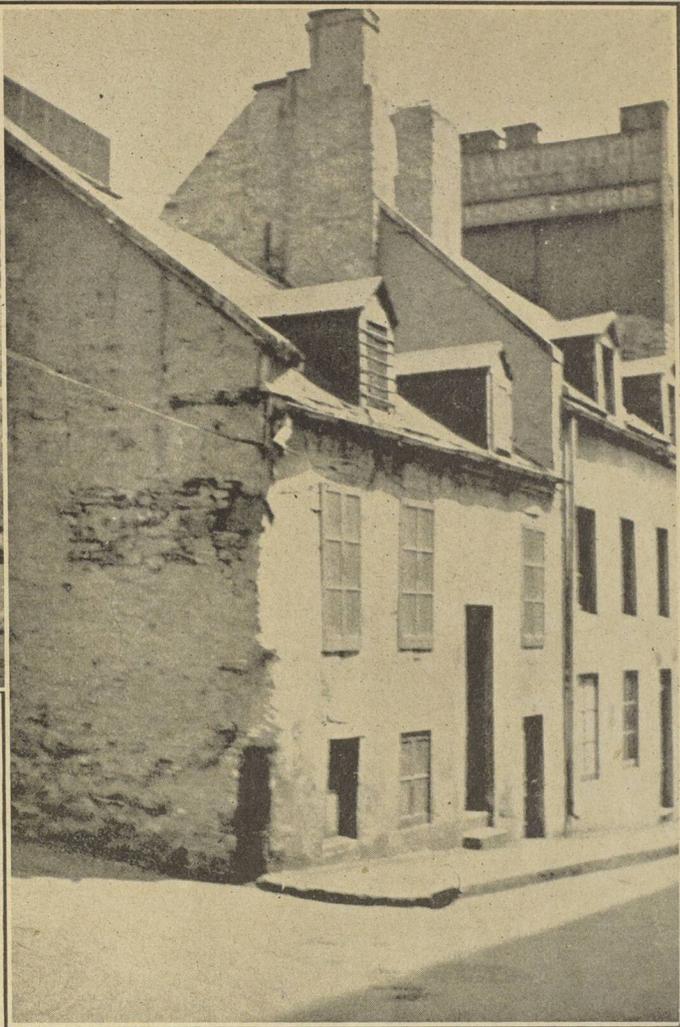
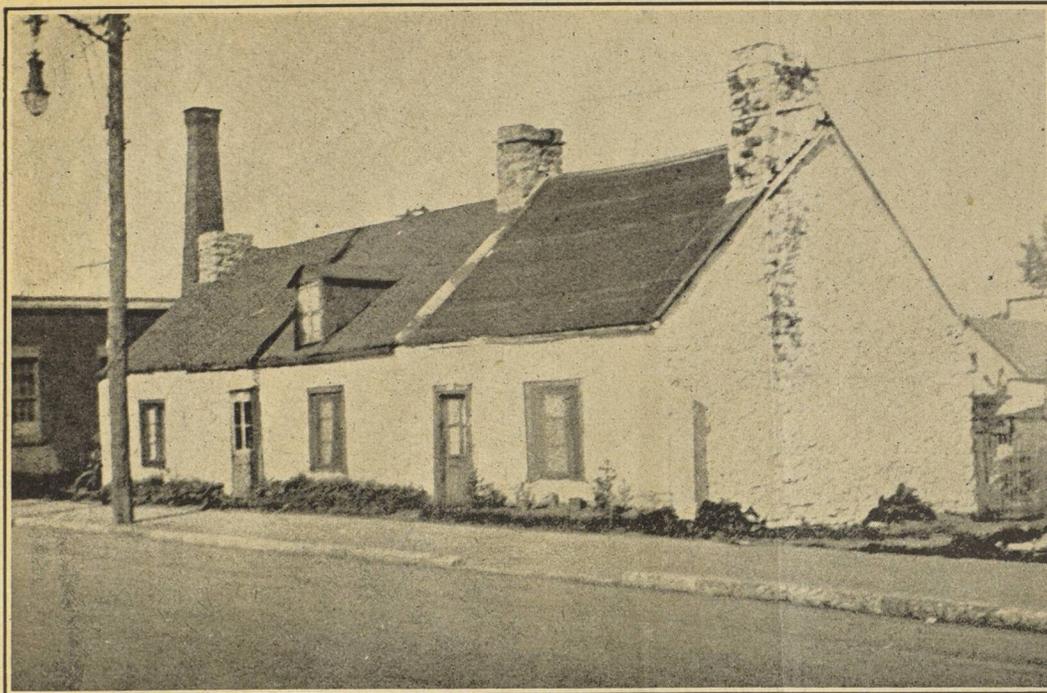
—Et... et Lui? halète-t-elle, tout le buste tendu vers celui qui vient de prononcer de si étranges propos... Lui, il est revenu?...

L'homme ne répond pas tout de suite. Il est allé vers la forme agenouillée dans sa pose de veuve... vers ce visage qui ressemble à Elsie Paddington et qui, pourtant, n'est pas le sien, car il reflète une autre âme; celle que lui a donnée gratuitement ce magnifique illusionniste qu'est l'Amour...

Rose-Mary suit tous les mouvements de l'aveugle... Elle le voit entourer de ses bras la statue figée. D'un voix adouci où passe une ferveur et une émotion indicible, il module tendrement:

—C'est ma femme...

Rose-Mary a couru à en perdre le souffle... Elle a couru depuis que ses mains



Photos Chervin Frères, Montréal.

Notre Concours de Photos

Ce concours de *La Revue Populaire*, qui ne comporte aucune condition d'entrée, est ouvert à toutes les personnes qui possèdent un appareil photographique. Tout ce que vous avez à faire se résume à ceci : ➔

P Les CINQ meilleures photos, c'est-à-dire les plus intéressantes aux yeux de notre jury et les mieux prises, seront reproduites dans *La Revue Populaire* et payées \$1.00 chacune aux cinq gagnants.

Toutes les photos reçues seront jugées par les photographes officiels de *La Revue Populaire*: Chervin Frères, de Montréal.

1o. Photographier, au Canada et dans les centres franco-américains où notre revue compte des milliers de lecteurs, un *paysage* ou une *vieille construction* quelconque (manoir, maison, moulin, tours, école, couvent, etc.) présentant un caractère ancien.

2o. Envoyer une épreuve de votre (ou vos) photo sur papier glacé, avec vos nom et adresse, ainsi que la marque de l'appareil et du film dont vous vous serez servi.



UTILISEZ LE BULLETIN CI-DESSOUS

Concours de Photos
 La Revue Populaire
 975, rue de Bullion
 Montréal, Canada

Ci-joint photo... que je soumetts à votre concours.

Nom

Adresse

Province ou Etat

fébriles ont repoussé derrière elle le portillon de la maison du bois... Elle a couru, telle une démente, si fort que son cœur saute dans sa poitrine, à bonds éperdus.

— Quel fantôme, brusquement surgi du passé, fuit-elle ainsi, à cette allure forcénée?

Et elle vient s'abattre, tout d'un coup, sur une poitrine qui s'offre là, très à propos, au bord du chemin.

— Rose-Mary... où allez-vous donc? Que vous arrive-t-il?

La voix de Claude est inquiète. Sa cousine se blottit contre lui, toute secouée de frissons. Elle a l'air de sortir d'un pays de cauchemar. Elle balbutie:

— Claude!... Claude!... Je... Mais elle ne peut parler. Elle est encore trop bouleversée d'émotion... de fatigue... d'énerverment.

Il essaie de la rassurer: — Allons! calmez-vous... Que craignez-vous? Avec moi, vous n'avez pas peur?...

Elle souffle, les prunelles dilatées: — Je viens de... là-bas...

Le regard de Claude s'est dirigé vers le bois, dans la direction qu'elle indique d'une geste frémissant.

— Ah!... Et son bras qu'il n'avait pas osé refermé sur elle la serre, soudain affectueux et protecteur.

— Mon pauvre petit!... Elle sait qu'il a compris... qu'il est avec elle, de tout son cœur, de toute sa pitié... Il n'a pas besoin d'autres explications pour savoir que le choc qu'il redoutait s'est produit.

Elle hausse vers lui son visage bouleversé. Ses yeux interrogent... attendant la confirmation de ce qui — déjà — est chez elle une certitude.

— Alors... c'est vrai... il est... il est bien...

Grave, le jeune homme incline le front. — Votre père, oui, Rosy... François Chatellier...

Ses prunelles ne quittent pas les vertes prunelles chavirées. Elle n'y a jamais lu tant de douceur... un si tendre apitoiement.

— Quelle chose étrange! balbutie-t-elle, en cachant brusquement sa tête sur l'épaule de son cousin...

Et elle libère sa peine qui éclate comme un orage. Consulsive, elle pleure à gros sanglots qui la secouent, par saccades violentes.

— Pleurez, dit la voix de Claude... Pleurez, Rose-Mary... je comprends votre émoi... Il est si naturel... Ah! formule-t-il avec regret, nous aurions tant voulu vous épargner cela!

— Mais pourquoi, jette-t-elle, véhémentement en secouant furieusement ses cheveux en désordre. Pourquoi?... Pourquoi ne m'avez-vous pas tout révélé, au contraire, dès les premiers jours?... J'avais le droit de savoir... de le connaître... de le chérir!... Mon père. Claude... Mon père que je croyais mort... à qui je ne pensais jamais, ou presque... qui était dans le domaine des ombres où les oublient les vivants... si vite!... Et voici que, par une espèce de miracle que je ne réalise pas encore très bien, voici que par prodige inouï, je le retrouve!... Par hasard!... Et j'ai pu vivre des semaines, près de lui... aller le surprendre... lui parler... sans savoir que c'était lui!... Et il ignore que je suis sa fille... Oh! que tout cela est triste, mon Dieu... et comment cela peut-il se faire!...

Ses pleurs augmentent d'intensité. Elle n'est plus, tout contre lui, qu'une petite fille désolée qui se lamente et qui a besoin qu'on la console.

Doucement, il l'entraîne vers la maison.

— Venez, Rosy... Tantine et moi, nous vous expliquerons...

Tandis qu'il la soutient, attentif, fraternel, ses mains passées autour du buste frêle, elle gémit encore!

— Oh!... et il est là-bas, tout seul aveugle, malade... seul comme un chien abandonné.

— Rosy! dit-il avec une nuance de reproche, ne nous accusez pas... La solitude, il l'a exigée... et nous la comblons, toutes les fois qu'il le désire...

— Oh! mais moi, affirme Rosy fébrile, je l'apaiserai... je le guérirai vous verrez... je l'entourerai si fort et si tendrement qu'il prendra goût à l'existence...

Tout à coup, elle s'arrête, comme frap-

pée d'une idée subite elle prononce, atterrée:

— Mais... que va faire Mammy?...

Claude a un geste fataliste. — Voilà... C'est surtout à cause d'elle que nous avons essayé de tout vous cacher, Rose-Mary. La situation est terrible!...

— Terrible! répond-elle, en écho.

Ils se regardent, affreusement perplexes. Les petites mains éternuées de Rosy s'agitent dans le vide...

— Que faire? — Je ne sais pas... Mais ce qu'il faut surtout, déclare-t-il résolument, c'est lui épargner, à lui, une nouvelle douleur... "Il a assez souffert, conclut-il avec tristesse.

XVII

Archibald Paddington a fourré ses mains dans ses poches... et il arpente les cinq mètres cinquante de carrelage qui constituent le sol de cette salle rustique où on l'a reçu, en triturant sa salive comme il mâcherait du chewing gum.

Certes, il est d'un naturel calme... On ne saurait le nier... Mais faire, à la prière de sa belle-fille, une randonnée de près de cent kilomètres, en moins d'une heure, arriver la bouche en cœur, tout heureux d'embrasser cette fantastique Rose-Mary aux caprices extravagants, et recevoir sur le crâne une tuile de cette taille-là, il y a de quoi sortir de son caractère!...

De fait, le placide Mister Paddington s'agit comme une grosse mouche prise dans une toile d'araignée. Il soupire, gémit, s'essuie le front avec son vaste mouchoir à carreaux et finalement se laisse tomber sur l'unique fauteuil de paille, d'un air mourant.

Ses gros yeux pâles, toujours humides, se lèvent vers la figure grave de Rose-Mary.

— Qu'allons-nous faire?... Enfin, Rose-Mary, que voulez-vous que nous fassions? Moi, je ne sais plus...

La voix s'étrangle comme si une main le prenait soudain à la gorge...

— Votre mère m'attend... avec Jimmy... à l'auberge du bourg... Vous la connaissez: elle n'est pas précisément patiente!...

— J'eusse préférée qu'elle ne vînt pas, dit Rosy songeusement.

— Mais au reçu de votre télégramme, elle ne tenait plus en place!... Elle courrait partout comme... tenez, comme un rat empoisonné... C'est bien ainsi qu'on dit? fait-il, tout à coup inquiet.

Rose-Mary a un geste évasif. Il s'agit bien de cela!...

— Oui, et bien, elle n'a jamais voulu me laisser partir seul. Et elle a amené Jimmy. Parfaitement. Elle est persuadée que dès que vous l'aurez vu, vous changerez d'avis...

— Je ne tiens pas à revoir Jimmy, rétorque Rosy nettement. A quoi bon?...

— Evidemment... Si vous persistez dans votre résolution de rompre votre engagement.

— Naturellement, je persiste!... Jimmy ne retrouverait pas en moi la femme qu'il a quittée... et il ne voudrait pas de l'existence telle que je la comprends aujourd'hui... Vous lui expliquerez tout cela, Dad...

Le gros bonhomme laisse retomber ses poings sur ses genoux, dans un geste découragé:

— Voilà qui n'est pas très aisé!... Enfin, le premier coup est porté... Votre télégramme a produit l'effet d'une pierre dans une mare d'eau. Au fait, où est ce message?

Il se fouille... retire de ses poches un paquet de billets et dans le tas un papier bleu froissé;

— Ah... le voici... "Ai décidé de demeurer à la Sauvagère définitivement. Expliquerai mes raisons à Daddy seul"... Oui, eh bien j'ai cru que la pauvre darling Elsie avait une crise de nerfs...

— Et ce n'est pas tout... Quand elle saura... le reste!... Le bouquet, quoi! comme au feu d'artifice...

A nouveau, il pousse un profond soupir... Tous deux gardent un silence lourd de pensées. Parfois, à la dérobée, le regard de Sir Paddington biaise vers Rose-Mary... et il y a une espèce de supplication dans ce regard, comme s'il attendait d'elle qu'elle l'allège du malheur qui le frappe.

— Bref, résumons-nous, dit-il enfin, en assurant sa voix. Nous nous trouvons en face de ce dilemme effarant: j'ai épousé, moi, une femme dont le premier mari vit encore... et vous ne voulez plus, vous, épouser Jimmy...

Il s'efforçait de faire bonne contenance... mais ses mains tremblaient.

Elle vit son émoi... et en eut pitié. Elle s'approcha de lui, lui entoura le cou de ses bras et, avec un mélancolique sourire:

— Ne craignez rien, vieux Dad!... Il y a ni de votre faute, ni de celle de Mammy.

— Mais... mais... notre mariage n'est pas valable, gémit-il... Ah! c'est affreux!

Sa bonne face lunaire prenait dans le désespoir une vague expression de puerilité qui, en d'autres circonstances, eût été comique.

Rose-Mary objecta: — Vous n'êtes pas répréhensible puisqu'à l'époque où vous avez épousé Mammy mon père avait été bel et bien déclaré "disparu"... par les autorités compétentes... et qu'elle a reçu l'autorisation légale de contracter une autre union...

— C'est une situation inouïe!... répète-t-il, les mains levées comme pour attester le ciel de l'injustice de son destin. — Que voulez-vous, Daddy, le drame s'est noué en dehors de nous et les circonstances ont tout fait... Papa est resté là-bas, après la guerre, dans un asile, durant plusieurs années... Il avait oublié jusqu'à son nom et il était devenu aveugle par surcroît... Un jour, ma tante a vu dans le journal la photographie de cet homme dont on recherchait l'identité... Claude a fait le voyage jusqu'à cette ville des bords du Rhin où l'on conservait mon père faute de savoir où le repatrier. Il l'a ramené...

— Or, il est arrivé ceci... que, se trouvant dans le décor de sa vie ancienne, il a recouvré, du coup, la mémoire...

— Incroyable, profère encore Archibald Paddington.

— Mais non... Phénomène assez fréquent, disent les médecins... Maman était en Amérique... elle portait votre nom depuis plusieurs années... elle n'avait plus donné de ses nouvelles. On ignorait tout d'elle-même... Que pouvaient faire Tante Thérésine et Claude?... Ils se sont tus... On ne pouvait prévoir que le destin me conduirait un jour ici...

Les bras au ciel, Archibald Paddington soupire bruyamment:

— Ah! tu avoueras que cet accident a été malencontreux!...

Rosy ne paraît pas partager cette opinion.

— Ce que je ne comprends pas bien, par exemple, formule son beau-père le sourcil froncé, c'est qu'on ait laissé croire à François Chatellier que votre mère et vous, vous étiez mortes?...

Le visage de Rose-Mary s'assombrit.

— Quand mon père est arrivé ici, il était gravement atteint... Une malheureuse épreuve... On le croyait mourant... On a voulu lui éviter l'affreux déchirement de rentrer dans le foyer que sa femme, celle en qui il croyait, et espérait de toute sa foi, avait déserté...

— Lorsqu'il ne nous a pas trouvées, maman et moi, c'est lui-même qui a conclu:

— Le chagrin les a emportées... J'irai les rejoindre bientôt!...

Parce que cette promesse s'avérait malheureusement à une proche réalisation, on ne l'a pas détrompé. On n'a pas voulu détruire la belle image d'amour et de fidélité conjugale qu'il portait en lui, comme une relique... On n'a même pu empêcher qu'il allât de ses propres mains, sculpter sur la dalle qui abritait, croyait-il, les restes mortels d'Elsie Chatellier, le portrait de la défunte bien-aimée... On lui a laissé l'illusion... on l'a berné avec un pieux mensonge et la morte qu'il pleurait l'a consolé du mal de vivre.

— C'est idiot! conclut Archibald Paddington, qui, point sentimental, ne voit que les conséquences de cette aventure.

— Non... c'est humain...

— Humain... humain... Et alors, Elsie? Votre mère... cette pauvre Elsie?

Rose-Mary retient un soupir amer. C'est sur Mammy qu'on s'attendrit, comme si Mammy, par sa légèreté coupable, n'était pas la cause de tout le désastre!

— Il ne faut pas que Mammy sache, Dad...

Tout chargé d'incertitude, le regard éploré de Mister Paddington se fixe sur la jeune fille:

— Comment... vous voulez?...

— Que vous fassiez discrètement les formalités qui rendront valable la seconde union contractée par ma mère, en toute ignorance...

Elle pâlit... Sa voix s'attriste... Des larmes brillantes emperlent ses cils.

— Mon père est rongé par un mal qui ne pardonne pas, souffle-t-elle, douloureusement... Une tuberculose pulmonaire, contractée dans les camps... là-bas... Les médecins sont impuissants... Et puis, il y a cette neurasthénie qui fait parfois chavirer sa raison... Non, au point où il en est, la moindre émotion lui serait funeste. Le seul soin qui nous reste c'est d'adoucir ses derniers jours. Et ce sera pour moi un bien doux... un cher devoir!...

— Rose-Mary... mais alors... c'est vous qui vous sacrifiez?

— Un sacrifice!... Oh! non... ce ne sera pas un sacrifice!...

Un lumière inconnue étoile le rayonnant visage de Rose-Mary... Ses paupières s'abaissent, lentes, sur ses images intérieures... Elle croise ses bras sur sa poitrine comme si elle les refermait sur un être tendrement chérie.

— J'aime tant la Sauvagère, Daddy... Tellement, si vous saviez!... Je serai si heureuse, ici!...

Archibald Paddington regarde sa belle-fille avec stupeur.

— Rosy... mais je ne te reconnais pas! Comment, tu veux te confiner dans cette ferme?... Tu abandonnerais le sport... le monde... les théâtres... la vie, enfin!...

— La vie!...

Elle a un petit rire ironique et se penche vers lui, sérieuse:

— Croyez-vous vraiment que cela soit la vie, Dad?...

— Quoi? émet-il, interloqué.

Elle hoche la tête, sourit... de ce sourire si nouveau qu'elle a et qui l'éclaire toute, comme si une petite flamme, soudain, s'était avivée au fond de ses yeux.

— Le sport... ne puis-je pas le pratiquer ici? N'est-ce pas l'endroit rêvé pour m'entraîner à toutes les performances que j'aime... Il y a les routes libres où l'on marche avec ivresse... les bois où l'on court à cheval dans les matins joyeux... la mer toute proche... et ses bateaux de pêcheurs. Ah dame!... je n'aurai pas de public pour applaudir à mes exploits... ni de journaux pour produire ma photographie... Pensez-vous que cela soit bien nécessaire?...

Je consens volontiers à garder mes joies pour moi seule... et pour ceux qui m'aiment...

— Quant au théâtre... mon Dieu, j'aurai des représentations merveilleuses avec cet inégalable metteur en scène: la Nature!

Eberlué, Archibald Paddington a écouté sa belle fille, la bouche arrondie par l'ahurissement.

Décidément, cette journée lui réservait bien des surprises... mais celle-là... ah! vraiment celle-là est encore plus forte que l'autre et presque aussi inattendue!...

— Et puis...

Allons bon, il y a encore quelque chose? Pour mieux considérer son interlocutrice, le vieux Daddy ajuste ses lunettes sur son nez bon enfant.

Rose-Mary s'est arrêtée, hésitante... Son profil fier s'incline, ses traits s'imprègnent d'une douceur nouvelle.

— Il y a Claude...

Sous les verres cerclés d'écaillés, les yeux de Daddy se font plus ronds encore.

Claude?...

— Mon cousin...

— Le butor?

— Le grand cœur... Celui qui a tout sacrifié pour que deux êtres démunis et dépouillés... la vieille fille sans appui et le pitoyable blessé... eussent autour d'eux le bien-être et la paix. Ah! Daddy, s'exclame-t-elle avec élan, je l'aime... et depuis que je sais qu'il m'aime aussi la vie a pris pour moi une étonnante saveur...

— C'est hier que nous nous sommes fiancés, ajoutet-elle en rougissant.

— Fiancés! répète le gros homme abasourdi. Eh bien, vous allez vite en besogne, par ici!...

(Suite à la page 46)

La Mère et l'Enfant

Les couches

Les couches doivent mesurer trente pouces carrés après rétrécissement, et faites de tissu doux, léger et absorbant, telle que la flanellette. Pliez la couche en trois, puis repliez une partie sur la hauteur pour une longueur de dix pouces.

Le soin des couches

On ne doit jamais se servir d'une couche une seconde fois sans qu'elle ait été lavée. Faites immédiatement tremper les couches sales dans une chaudière d'eau froide jusqu'à ce qu'elles soient lavées. Toutes les couches doivent être lavées dans l'eau chaude avec du savon doux et non du savon en poudre. Si les couches sont insuffisamment rincées, elles causeront parfois une irritation grave des fesses et des cuisses du bébé.

Faites sécher les couches au grand soleil si possible. Vous pouvez vous en servir sans les repasser, mais elles sont plus douces repassées.

Robes et jupons

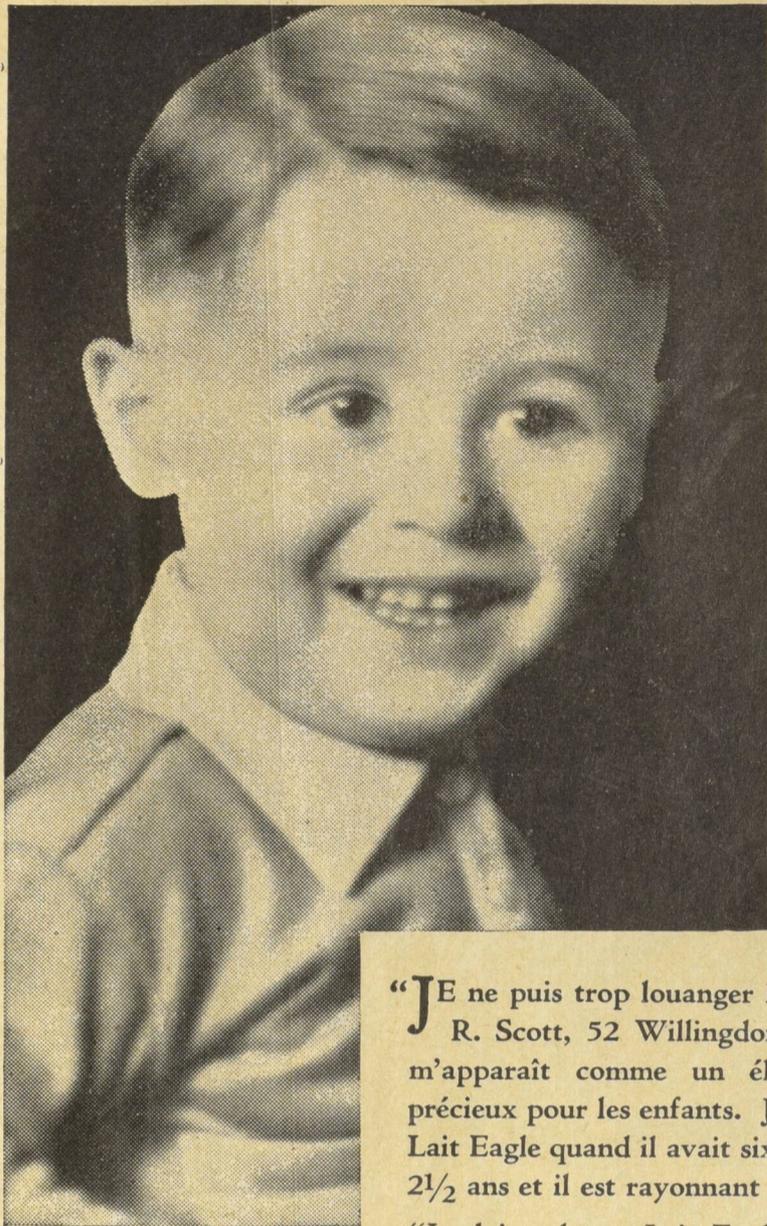
Les robes et les jupons doivent être ouverts du haut en bas. Ils peuvent être confectionnés de non-souk, de batiste ou de crêpon. Ce dernier tissu ne demande pas de repassage. Les jupons de flanellette ne sont pas requis s'il ne fait pas excessivement froid.

Les bas

Les bas du bébé peuvent être de coton, ou de laine et coton, ou tout de laine dans les temps froids. Si vous vous servez de bas de laine, il faut voir à ce qu'ils ne refoulent pas au blanchissage. (Laver les bas dans de l'eau savonneuse, et non mettre du savon sur les bas. Laver et rincer à l'eau plus chaude que tiède.) Les bas doivent être assez longs pour venir au-dessus du genou et les attacher à la couche, sans toutefois les tirer. Si les bas sont trop courts, les genoux du bébé seront tenus repliés, ce qui l'empêchera de tenir ses jambes droites. Le bébé doit avoir pleine liberté de mouvements afin de développer tous ses muscles.

N'embrassez pas le bébé

On peut communiquer les maladies par le baiser. Ne permettez jamais que l'on embrasse votre enfant. Quand vous l'embrassez vous-même, faites-le à l'arrière du cou, sur les mains ou les pieds, mais jamais sur la bouche.



**Autrefois
Délicat
Maintenant
Robuste
et
Bien
Portant—**

**Grâce au
LAIT
EAGLE**

"Je ne puis trop louer le Lait Eagle," dit Madame R. Scott, 52 Willingdon Apts., Regina, Sask. "Il m'apparaît comme un élément de croissance très précieux pour les enfants. J'ai mis mon petit garçon au Lait Eagle quand il avait six semaines. Il a aujourd'hui 2 1/2 ans et il est rayonnant de santé et d'énergie.

"Je dois cela au Lait Eagle, que je recommande aux mères qui ont à élever des enfants délicats."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, suivez le conseil de milliers de mères canadiennes et essayez le Lait Eagle. Le mode d'emploi se trouve sur chaque étiquette. Nous vous expédierons volontiers la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé," 84 pages. Il contient des renseignements pour l'alimentation et le soin des enfants, et des photographies avec l'historique de nombreux bébés élevés au Lait Eagle. Complétez le coupon ci-dessous et vous recevrez le livret par le retour du courrier.

The Borden Co. Limited, F103
Yardley House, Toronto, Ont.

Veillez m'expédier la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé" contenant des tableaux d'alimentation, des portraits et l'historique de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom

Adresse

Prov.

Lait CONDENSE
Marque Eagle



EN VENTE PARTOUT

ACHETEZ **LE FILM** DE SEPTEMBRE

75 photos - Toutes les nouvelles de Hollywood

Un beau roman d'amour complet

10 CENTS SEULEMENT

Rose-Mary enfouit sa tête charmante sur le bras de son vieil ami de toujours pour dérober son visage troublé. Elle évoque avec ivresse la minute où Claude enfin libre de laisser parler son cœur lui a dit son amour... et le désir qu'il avait de la garder dans la claire maison de son enfance.

—Puisque maintenant, vous aimez la Sauvagère, chérie...

La Sauvagère!... L'a-t-elle vraiment détestée?... Tant de joies profondes et graves l'y attendaient!...

Le bon gros vieux Dad a compris que décidément une nouvelle Rose-Mary s'éveillait à l'ombre ronde des pommiers natus...

—Alors... ça... ça! profère-t-il en hochant le chef, tel un magot de porcelaine...

Car, dans son étonnement, il ne trouve point d'autres mots...

Mais parce qu'il la chérit, de tout son cœur paternel, il approuve... bien que cela lui soit un déchirement de penser qu'elle va désormais vivre loin de lui... et qu'un autre prendra sa place dans le cœur de l'enfant qu'il considérait si bien comme sienne!

—Mais... et ta mère? dit-il, avec une grimace incertaine.

—Expliquez-lui que je ne peux m'arracher d'ici... Trouvez une raison...

—Cela ne sera point facile...

—Surtout, qu'elle ne vienne point. Daddy, à tout prix nous devons éviter cette catastrophe!

—Oh! elle ne viendra pas... Elle prétend qu'elle a laissé ici de trop mauvais souvenirs...

—De mauvais souvenirs!...

Mélancolique, le regard de Rose-Mary va vers le petit bois où survit à l'absence, après tant d'années écoulées, le vivant amour de François Chatellier. Ah! qu'il ne sache jamais quelle ombre vaine sa

ferveur a eu pour objet!... Qu'il meure avec la divine illusion!... Rosy, intérieurement, s'en fait le serment.

Tout ce qu'il attendait... tout ce qu'il n'a pu êtreindre... cet amour magnifique et fidèle qui survit à la mort, sa fille l'écoute élargir en elle ses résonnances... grave comme une cloche, surprenant et beau comme un miracle de Dieu...

Elle raccompagne Archibald Paddington jusqu'au bout de l'allée de pommiers.

Et quand l'auto emporte le gros homme qui se mouche et s'essuie les yeux, elle agite longuement son mouchoir.

Allez... repartez vers votre vie étourdissante, Daddy trop faible, épris d'une poupée écervelée!... Rose-Mary a choisi sa route...

Elle passait comme un oiseau d'orage, mouette folle qu'attirent les vagues houleuses et la tempête du large... et la mousse des embruns... et soudain elle a trouvé le port qui fixera son humeur vagabonde...

L'auto disparaît dans la poussière grise du crépuscule. Rose-Mary écoute décroître le bruit du moteur derrière les prés, jusqu'à ce que ce bruit soit enseveli dans le grand silence vivant du soir.

Là-bas, entre les branches, une lampe s'est allumée... et c'est comme un appel familier et doux.

Alors, délibérément, Rose-Mary tourne le dos à la route. De son pas balancé, elle monte vers la Sauvagère en fredonnant joyeusement le refrain cher à Claude:

*"Il est une maison qu'abrite un petit bois
"Et c'est là que tous deux nous passerons
la vie.*

*"Jusqu'au dernier sommeil qui nous
joindra les doigts.*

"Il est une maison jolie..."

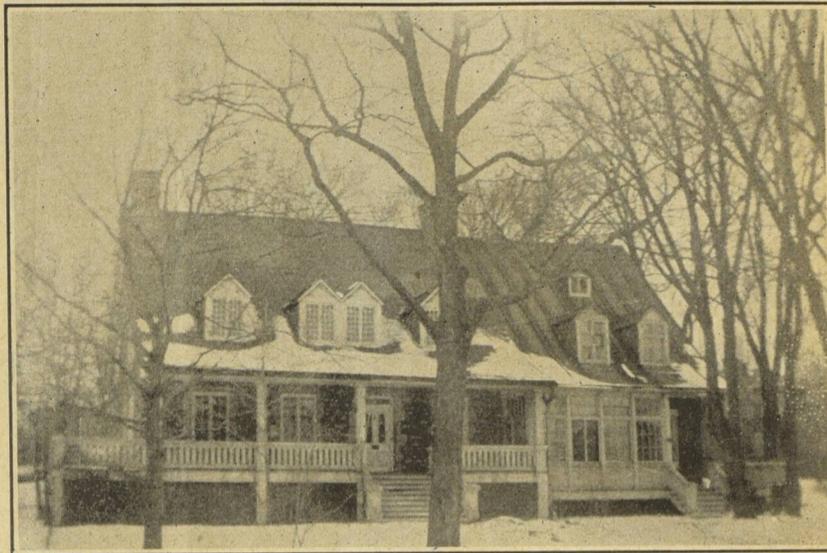
F I N

Une des plus Vieilles Maisons de Montréal

par JEAN CHAUVEAU-HURTUBISE

D'un ciel pastel s'échappent depuis ce matin des flocons de neige, cristaux artistiquement ciselés qui se poursuivent dans une course fantaisiste pour se poser sans bruit sur la terre gelée. Cette année, l'hiver a tardé à venir, mais Ville-Marie — pourquoi ne pas avoir conservé à Montréal, notre ville, son ancien nom? — est enfin aux prises avec une "bordée" telle que nous en ont décrit les anciens

Le plus ancien document de la maison des Hurtubise de la Côte Saint-Antoine, remonte à 1696. (II) Cependant, il n'est rien dans ce document pour attester que ladite maison ait été édiflée cette année-là. La répartition des terres entre colons ayant eu lieu vers 1650, ce serait, paraît-il vers 1685 — c'est-à-dire trente-cinq années plus tard — qu'aurait commencé sa construction. Détail intéress-

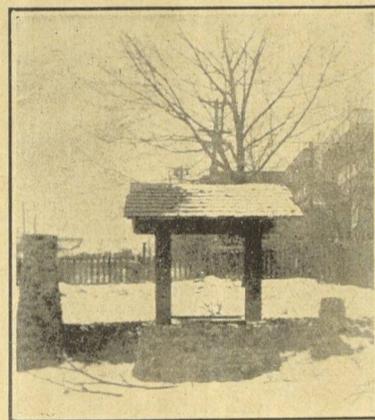


Canadiens. De la neige, de la neige... Il y a longtemps que nous l'attendions cette tempête qui voile à nos yeux et le ciel et la terre. Maintenant qu'elle est ici, elle calme mon anxiété d'homme moderne; elle me reporte au temps de jadis et me fait soudain songer que le présent est moins redoutable, moins problématique, moins important. Je veux pour l'instant oublier la réalité pour me

sant, d'après l'opinion de certains architectes actuels, son édification aurait été reprise à différents intervalles comme l'indique la couleur du mortier servant à unir ses pierres. Cet imposant vestige aurait donc beatôt deux siècles et demi d'existence; il aurait défié avec fierté les intempéries des saisons, l'outrage du temps. Les meurtrières (III) de la cave attestent son passé héroïque, l'épaisseur de ses solivaux, sa force altière, invincible. Puisqu'il était là en 1689, l'année mémorable au cours de laquelle les sauvages, après le massacre de Lachine, se répandirent dans la campagne environnante pour massacrer et piller, il fut sans doute le témoin impassible de nombreux combats entre les colons et leurs ennemis. Il était là en 1837 et assista à la réaction d'un peuple opprimé depuis sa conquête. Il est là et y sera jusqu'au jour où le pic du démolisseur — trop connu ici pour son acharnement — ensevelira sous ses décombres son merveilleux passé.

Et avant de clore cet entretien, les vieux murs voulant exhaler un peu de leur poésie, ajoutèrent:

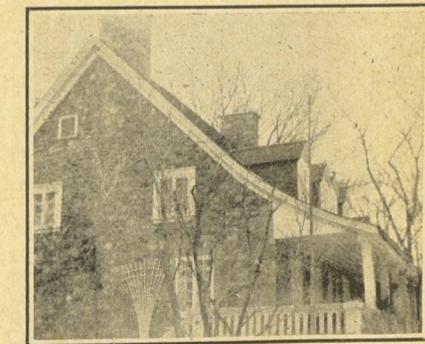
"Au printemps de jadis il y avait des fleurs, des fleurs partout autour de nous... Des vignes et des lierres s'agrippaient à nous pour grandir et dans ces



perdre dans les rêves du passé, certain d'y trouver un apaisement à mon anxiété.

Et pour opérer ce miracle, bien minime est l'effort qu'exige de moi ma volonté. La maison qui m'abrite (I) en cet instant — l'une des plus vieilles, sinon la plus vieille de cette ville — renferme tout un monde de souvenirs et ses vieux murs de pierre grise sollicitent depuis longtemps un entretien avec moi. Cet entretien, c'est moi qui le réclame, le désire maintenant, et dans ma hâte, mon impatience de réparer ma négligence de plusieurs années, je regrette que les questions que j'adresse aux vieux murs n'obtiennent pas toujours une réponse. En refusant de me livrer tout leur mystère, ils prennent leur revanche. Voici du moins ce qu'ils veulent bien me révéler :

- (I) De la même lignée que les propriétaires actuels, l'auteur de cet article habite la maison attenante à la vieille demeure dont il est ici question. Il est redevable des quelques renseignements nécessités par cet article, au docteur Léopold Hurtubise, l'un des propriétaires actuels.
- (II) Les dates mentionnées ici ne sont peut-être pas tout à fait exactes.
- (III) Ces meurtrières existent encore.



vignes et ces lierres, des oiseaux faisaient leurs nids... Alors à l'aube comme au crépuscule, s'exhalait vers le ciel une exquise symphonie; les oiseaux ivres de calme et de bonheur chantaient... Les temps ont changé, la symphonie est terminée mais nous ne pouvons pas être malheureux car pour nous le souvenir demeure"...

ECRIT UN SOIR D'HIVER

UN ROMAN D'AMOUR XXX

EN OCTOBRE

TON COEUR EST A MOI

Par Marcelle DAVET

Les lecteurs et lectrices les plus difficiles ne pourront s'empêcher de comparer ce grand roman d'amour aux plus passionnants romans de Delly et autres auteurs à la mode. Nous le recommandons à notre clientèle comme étant un roman vraiment extraordinaire. Après l'avoir lu, vous voudrez que tout le monde le lise...

Radio

Mlle Caro Lamoureux, interprète du rôle de Pauline dans le sketch radiophonique «Sous les Ponts de Paris», appartient à une famille de musiciens. Bien que toute jeune, elle a créé plusieurs rôles importants à l'Opérette et à l'Opéra. Ses succès sont nombreux au concert. La critique la considère comme l'une de nos artistes les plus consciencieuses et les mieux douées.

Elle a débuté en même temps que Lionel Daunais dans les «Noces de Jeannette». L'une et l'autre furent les élèves de Mlle Marier, professeur de chant. Mlle Lamoureux est une soprano légère. Sur

Mlle Lamoureux est parmi nos Canadiennes françaises l'une de celles qui ont créé le plus de prestige à l'interprétation de l'Opérette.

C'est «un talent inné» diront les uns. Il faut faire observer ici qu'à ce don se joint une belle intelligence de l'art. Est-il permis d'ajouter que cette talentueuse artiste n'a jamais étudié en Europe. Ce qu'elle possède de son art, elle le doit à son travail, à de remarquables aptitudes, à un sentiment très élevé du beau artistique.

Chicoutimi aura bientôt son poste de radio. Ses émissions se-



Mlle Caro Lamoureux

la scène, on a remarqué sa parfaite aisance, son excellente diction, son jeu qui est celui d'une comédienne en possession de ses moyens. On l'a applaudie successivement dans «Les Pêcheurs de Perles», «Si j'étais roi», «Philémon et Baucis», «L'Orloff», «Le Soldat de Chocolat», La Princesse Dollar», «La Basoche», etc. C'est dire que son répertoire comprend presque toutes les dernières oeuvres de l'Opérette.

Des événements se produisent dans la vie d'une artiste qu'il est intéressant de noter. C'est ainsi qu'elle a remplacé au pied levé des artistes étrangères, qui, de passage à Montréal, avec certaines troupes, se sont trouvées malades au dernier moment alors qu'elles devaient chanter des rôles importants du «Petit Duc» ou des «Trois Mousquetaires au Couvent». Douze heures pour apprendre un rôle!

ront entendues dans toute la région du lac St-Jean. Il sera raccordé au réseau de la Commission Canadienne de Radiodiffusion. C'est dire que les radiophiles de la région entendront tous les concerts diffusés de Montréal et d'ailleurs.

En vertu de l'accord négocié avec les deux principaux réseaux radiophoniques américains par M. Thomas Maher, au nom de la Commission de Radio, ou entendra chez nous les artistes les plus célèbres de la scène lyrique aux Etats-Unis, ceux, par exemple, du Metropolitan House, de New-York, du Civic Opera House, de Chicago, sans compter les plus grands orchestres connus; ceux de Boston, de Philadelphie, etc.

Depuis quelque temps, la Commission Canadienne de Radiodif-

(Suite à la page 50)

Nos Vues Animées de la journée passée à la Plage coûtent seulement 10¢ la scène



Le nouveau Ciné-Kodak à \$39⁵⁰ prend deux douzaines de scènes sur une bobine de pellicule ne coûtant que \$2⁵⁰

BONNE PRISE: La seule et préférée... traçant des initiales dans le sable. Ou bien, un certain jeune homme plongeant dans les brisants... "Comme je souhaiterais avoir un appareil de prises de vues." Pourquoi pas? Vous pourriez conserver chaque scène joyeuse et gaie —la revivre à nouveau et toujours— pour la somme de 10¢ ou moins.

Le Ciné-Kodak Huit est un appareil de prises de vues d'un principe nouveau. Permet à une pellicule d'un pied de long d'enregistrer autant d'images qu'une de quatre pieds. Prend 20 à 30 scènes—aussi longues que les vues filmées pour les actualités—sur une bobine de pellicule de \$2.50. La finition est comprise dans le prix de la pellicule.

Pour la somme de \$39.50, vous vous procurerez un appareil de précision. De fabrication soignée. Compact. Sa simplicité de maniement est telle que vous obtiendrez des vues nettes et claires la première fois que vous l'essaierez.

Demandez à voir un spécimen de ces vues animées

Faites-vous montrer des vues-échantillons prises avec le Huit—votre détaillant de Ciné-Kodak se fera un plaisir de vous les montrer. Ou écrivez-nous pour la brochure qui explique le principe nouveau permettant de prendre des vues animées pour la somme de 10¢ la scène. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

SI CE N'EST PAS UN EASTMAN, CE N'EST PAS UN KODAK.

Ciné-Kodak HUIT l'appareil de prises de vues Eastman à principe nouveau

Nos "Belles" Escaliers

(Suite de la page 9)

cuidant le moins orgueilleux de nos concitoyens. Il se divise en deux grandes catégories: les nudistes et les honteux.

Les nudistes sont ceux qui n'hésitent pas à exposer au grand jour les charmes de leur architecture, tandis que les honteux, jugeant, à l'instar des habitants de "l'île des Pingouins", qu'il vaut mieux exciter la convoitise que de l'apaiser, cachent pudiquement la courbe de leurs grâces, tantôt sous un revêtement de briques, tantôt à la faveur de l'ombre projeté, d'étage en étage, par des balcons suspendus avec art.

Contrairement aux moeurs actuelles, les nudistes sont les premiers en date et, nous l'avons dit, ont été inspirés de l'escalier palmé. Ce dernier pouvait servir à plusieurs familles. Le spirale au contraire, est plus aristocrate, plus exclusif, et ne dessert, la plupart du temps, qu'une ou deux familles, habitant les étages supérieurs. Plus il est courbe, plus il plaît; plus il est à pic, plus on l'apprécie. Tantôt il s'élançait d'un seul trait, bientôt brisé par une courbe gracieuse qui le conduit vers un balcon; tantôt il est insinuant, enlaçant comme un amoureux, rasant de près la muraille contre laquelle il fera son existence; tantôt il devient capricieux et fait un brusque écart comme pour montrer son indépendance ou son regret. Il n'a qu'une ambition: développer des quarts de spirales, des demi-spirales, des spirales tout entières. Quand il arrive au tour complet, ou bien il s'affiche brusquement en bordure du trottoir, lové à la façon d'un serpent qui veut s'élançer, ou bien il se colle, crapuleusement, contre la maison à la manière d'une limace. Et si — ô bonheur d'exister! — il arrive à compléter un deuxième tour de spirale, il surgit dans les airs, sans souci de sa dignité et de son équilibre, s'étale en volutes audacieuses au-dessus des passants. Devant nos yeux émerveillés par tant d'adresse et d'ingéniosité, la maison disparaît, les habitants deviennent muets, l'escalier seul persiste, éblouissant et distingué, ineffable et béotien. O magie de la spire, que les poètes ont chantée avec le feu et décrite avec la fumée, que les artisans ont glorifiée dans leurs chefs-d'oeuvre modernes, que les inventeurs ont rendue indispensable à nos voyages, que les médecins ont maîtrisée, en holocauste à Vénus outragée, que la nature a distribuée avec largesse au gré de toute création, ô magie de la spire, capable enfin de s'élever CHEZ NOUS, un monument digne d'Elle, en fécondant notre Architecture de Sa semence immortelle, en lui donnant même des escaliers jumeaux et spirales, destinés à vivre dos à dos et à ne jamais, hélas! se rencontrer.

...

En ce qui concerne les escaliers honteux, nous serons plus brefs. Il faut ménager leur susceptibilité, car leurs moeurs sont austères et n'aiment guère la publicité. Leur façon de vivre indique une grande vertu. Foin de tous ces impudiques qui se dévoilent sans modestie! Comme dit le proverbe, ils vivent heureux, mais cachés. En les observant de près, on s'aperçoit vite que, s'ils ont moins de liberté dans leurs allures que leurs frères, les nudistes, ils n'en possèdent pas moins les mêmes qualités de formes, voire même, un peu plus d'hypocrisie. Chez eux pas de demi-mesure. C'est la spire complète, totale, absolue. Son camouflage se fait avec habileté, tantôt laissant deviner par de suggestives éclaircies tous les avantages que peuvent procurer les ombres propices, tantôt y allant carrément et rabattant ses ailes sur l'escalier, de chaque côté. C'est l'escalier utilitaire, dans toute son horreur, où n'entrent jamais la pluie et la neige, que très rarement l'air, et fort souvent les voleurs, les ivrognes et les amoureux. Quant aux desservants

de ces escaliers honteux, ils nagent dans moins d'orgueil, mais dans plus de contentement. Ils auraient, paraît-il, trouvé la formule rêvée d'escalier que ne condamneraient ni le poète, ni le fournisseur, ni l'écrivain, ni le locataire, ni l'architecte, ni le constructeur, ni l'artiste, ni tout un monde d'imbéciles qui ne comprennent rien à la construction et qui voient dans l'escalier un style idéal, qui mettra notre ville au premier rang des belles villes du monde.

IV

Les escaliers hybrides sont un produit de deux espèces différentes: le spirale et

ses grands yeux tristes, dont on a voilé les larmes, toute cette pléiade de propriétaires aux idéals de marchands de vin qui admirent, d'un air béat et les pouces aux bretelles, le chef-d'oeuvre qu'ils viennent de créer. Elle sent si bien, la vieille maison d'apparence honnête et bourgeoise, qu'on l'a rendue ridicule. Elle méprise tous ces gens qui l'habitent et qui commentent ses bigoudis avec admiration. Rien ne l'insulte autant que d'entendre dire: "Elle a une sacrée belle escalier." Pour elle, la transformation est dure. Elle se sent seule, dépaycée, et contemple avec envie ses soeurs qui ont conservé leur bonne apparence d'autrefois et qui espèrent ne pas recevoir sur

dû mettre un escabeau sur un spirale!" — "Cré torrieux!" reprendrait le pauvre monsieur, très sûr de lui et de son oeuvre, "c'est pourtant ben vrai, ça ferait un signe de piasse!"

V

Les escaliers "parfaits" sont ceux qui échappent à toute description. Ils tiennent à la fois de la passerelle et de la montagne russe, se donnant, par ici, des airs de parenté avec l'escabeau et biaisant, par là, vers le spirale. Rien de précis dans leur architecture: un coup d'oeil sur notre étude photographique en convaincra le plus sceptique. Aussi est-il difficile, étant donné leur variété d'aspect, de leur prêter une forme typique. Ils ont un ton essentiellement populacien. Tout un quartier où, très souvent, tout le quartier y vit. Ils servent de tribune aux commères en mal de raconter les misères de leur ménage, de champs de course aux enfants, de salon aux amoureux, de salle à manger aux familles, et de ring pour vider les petites animosités. La façade des maisons disparaît sous leur confusion, qui tient en place à force de nouveaux renforts de marches, de balcons, de galeries et de rampes. C'est un fouillis inextricable. C'est une hideur. Aucune plume ne saurait la décrire. Il faut la voir, la toucher, la sentir. Ils ont de tout, ces escaliers, et forment une masse grouillante, grise et sale, devant laquelle on ne trouve rien à dire, ni à redire, tellement c'est évident. Laid, tellement laid! et par leur apparence et par la promiscuité à laquelle ils donnent lieu. On se demande quelle folie a présidé à leur érection, ou quelle manie a poussé le constructeur. C'est la perfection du genre. Il n'est même rien qui puisse leur être comparé. Que dire alors de notre tolérance?

Il est des choses qu'en bonne société on ne peut admettre, parce qu'elles sont inélégantes, laides et malpropres.

Tel, le crachoir...

...

Nous avons préféré rire des escaliers extérieurs plutôt que d'en pleurer. Mais la farce a tout de même assez duré et l'on ne doit plus montrer, en face des escaliers dont la vogue gagne rapidement Québec, Trois-Rivières, Sorel et Joliette, "ce courage ridicule qu'on appelle résignation," selon le mot de Stendhal.

Ce serait peut-être trop demander qu'un sinistre: incendie, tremblement de terre ou éruption du Mont-Royal, nous en débarrasse à tout jamais, car il suffirait, pour atteindre le même but, que se propageât parmi nous l'esprit de civisme que montrent ceux qui font la guerre aux escaliers extérieurs: à l'hôtel-de-ville, M. Léon Trépanier, dans les journaux et les revues, MM. Louis Dupire, Olivier Asselin, Olivier Maurault, Eric Muncaster et bien d'autres qu'oublie notre plume oublieuse ou ignorante.

Il existe certains règlements municipaux qui en interdisent la construction, mais ce sont de ces règlements qui ne s'appliquent, comme la plupart des lois, qu'à ceux qui ne savent s'y soustraire. Ces règlements, qu'on les mette en vigueur; ou encore, qu'on taxe les marches d'escaliers, comme l'a suggéré M. Raymond Tanghe.



l'escabeau. Notre bon goût n'a pas eu à se torturer pour trouver à ces deux inventions — montréalaises, disons-le donc à notre gloire et los! — des associations, tout aussi belles les unes que les autres. Presque tous les quartiers en ont de magnifiques spécimens. Et nous savons telle ou telle maison, d'apparence honnête et bourgeoise, que le propriétaire n'a eu de cesse d'enguirlander jusqu'à la rendre semblable aux autres. On l'a affligée, la pòvre, de toutes ces parures rastaquouères que, jusque-là, elle avait dédaignées.

On l'a affublée de ces deux rubans de fer tordu, paraissant surélever une kyrielle de marches de bois qui vont rejoindre en se "tire-bouchonnant" quel- que escabeau haut perché et collé à la va-comme-je-te-pousse. Parfois c'est l'inverse: l'escabeau va rejoindre le tire-bouchon. Et malgré la beauté de cette suggestion architecturale, elle regarde de

leurs vieux jours la même marque d'ingratitude. Mais son oeil ironique de bonne grand-mère fait plaisir à voir quand elle contemple l'enfilade indescriptible de tous les tire-bouchons et de tous les escabeaux des maisons nouvellement nées. Comme elle sourit aux prodiges d'imagination des constructeurs! Comme elle rit de leur ignorance! Pour un peu, elle leur ferait des suggestions, leur indiquerait les laideurs qu'ils n'ont pas encore construites, leur donnerait des idées baroques qu'ils mettraient un long temps à comprendre et peu de jours à exécuter. Et quand ils croiraient avoir atteint l'apogée de leur triomphe et qu'ils se promèneraient du pas de l'homme content et nouveau riche, sûr de lui et de son oeuvre, elle leur dirait d'un petit air malin: "Mais, mon pauvre monsieur, vous avez oublié le principal. Les gens n'y pensent pas, que vous avez dépensé beaucoup d'argent! Vous auriez

SON CORRESPONDANT

(Suite de la page 14)

teur qu'elle avait consulté la vit si gravement atteinte, qu'il la fit rentrer pour rien.

—«Vous paierez plus tard», fit le brave homme, «en attendant, guérissez-vous.

Le repos, petit à petit, faisait revenir du rose aux joues pâlies de Mademoiselle Dugal. Son esprit devenait de jour en jour moins morose. Elle reprenait le goût de vivre.

Un matin, elle trouva dans sa chambre une gerbe de fleurs. Heureuse comme une enfant, elle pleurait de joie.

—«Quelqu'un pense à moi, je ne suis donc pas abandonnée», fit-elle à l'infirmière qui lui lut un billet qui accompagnait les roses.

«Chère demoiselle», disait cette missive. «Moi qui suis la cause de votre malheur, moi qui ai fait souffrir votre mère, je viens implorer votre pardon; je ne peux avoir celui de celle que j'ai si indignement trompée; puisqu'elle n'est plus. Soyez bonne, accordez-moi une entrevue, et, peut-être, s'il en est encore temps, pourrai-je réparer le mal que j'ai causé et dont le souvenir me fait souffrir terriblement.

«Vous ne pouvez savoir combien le remords est cruel. J'ai perdu l'affection de mon fils. J'ai gâché sa vie qu'il essaye de refaire à l'étranger. Mon sort ressemble au vôtre. Nous souffrons tous deux. C'est au nom de cette souffrance que je vous supplie de m'accorder un instant à votre chevet. Si vous voulez être bonne, retournez ce billet à l'adresse ci-dessous avec un simple oui.

«Espérant votre indulgence, je demeure... Votre humble serviteur.

A. Clément.»

Emue par ces quelques lignes, Alice céda à l'impulsion de son bon coeur et elle renvoya la lettre avec ces trois mots: «Je vous attends».

L'après-midi de ce même jour, une de ces voisines de lit partait guérie.

Malgré les quelques semaines passées avec celle-ci, Alice s'était prise d'amitié pour cette inconnue. C'était réciproque d'ailleurs.

Au moment de partir, Mademoiselle Dugal lui demanda de lui rendre un service.

—«Voulez-vous être assez bonne, lorsque vous le pourrez, d'aller chercher pour moi des lettres au nom de Gisèle Lanctôt, à la poste restante.»

Celle-ci promit et le soir même, Alice reçut un paquet assez volumineux, dans lequel plusieurs lettres du Maroc s'y trouvaient.

Des reproches, des questions, et, même, Mademoiselle Dugal le devinait, un peu d'angoisse, émanait de ces missives.

—«C'est vrai, pauvre malheureux!»

«J'ai cessé de lui donner la consolation, mais, j'en ai eu tant besoin moi-même».

Puis, un immense bonheur emplit l'âme de la jeune fille. S'il avait écrit ainsi plusieurs lettres de suite sans se décourager, c'est donc qu'elle possédait en cet inconnu lointain, un ami sincère et, elle se promit bien, maintenant qu'elle avait bu la coupe de douleur jusqu'à la lie de verser un peu d'ambrosie à cet homme qui en avait tant besoin.

Après avoir lu et relu les lettres qui lui apportaient le souffle du Maroc, elle s'endormit heureuse, puisqu'avec des nouvelles de son correspondant et du père de celui qu'elle aimait, elle se sentait presque entourée d'une autre famille et ainsi, moins perdue, moins isolée, dans ce grand monde.

Le lendemain, lorsqu'elle était occupée à écrire à Georges Benoit, on lui annonça la visite de Monsieur Clément.

Toute émue, Alice se montra bonne pour lui. Elle eut pitié de cet homme vieilli, courbé comme un vieillard, et, puisqu'elle était femme, elle possédait un coeur indulgent. Ils parlèrent longtemps de la morte, du passé, et finalement de Gérald.

—«J'ai reçu des nouvelles de mon fils, cette semaine», fit Monsieur Clément. «Aimeriez-vous lire sa lettre Mademoiselle?»

Et, sans attendre la réponse, et sans voir l'émotion d'Alice, il lui donna une lettre qui venait du Maroc.

A la vue de l'écriture, Mademoiselle Dugal tressaillit. Furtivement, elle ouvrit la missive, et elle poussa un cri.

—«Mais, c'est lui! Mais, c'est lui! Mon Dieu! Que je suis heureuse!!!»

Voyant l'air ahuri du père de Gérald, elle expliqua:

—«Oui, Monsieur, depuis près d'un an, je correspond avec votre fils et je ne le savais pas. L'adresse sur cette lettre me le révèle.» Et elle expliqua comment une amitié était née entre eux. Ils comparèrent l'écriture, la date du départ, c'était bien les mêmes.

Alice n'avait donc pas perdu son bonheur; puisque Madame Dugal avait pardonné, il ne lui restait plus qu'à dévoiler son vrai nom à son correspondant, de changer l'amitié pour l'amour. Alors Alice, toute en larmes, mais des larmes de joie, celles-là, tomba dans les bras tendus de Monsieur Clément.

Deux mois se passèrent.

Ce jour-là, un bateau d'outre-mer ramenait du bonheur pour Mademoiselle Dugal et pour un pauvre père, tout heureux d'être soulagé du lourd poids qu'est le remords.

Alice était sortie de l'hôpital; le père de Gérald avait remboursé le brave docteur. Celui-ci, pris d'une amitié extrême pour la jeune fille, l'emmena chez lui où elle attendit ce jour béni où Gérald, à qui elle avait tout expliqué, lui reviendrait. Cette heure était arrivée. Le navire s'avancait dans le port. Impatient, elle trouvait qu'il était long à s'amarrer, que les passerelles ne s'abaissaient pas assez vite.

Enfin, après avoir dévisagé d'un regard anxieux toutes les figures, elle reconnut son Gérald. Le coeur bondissant d'allégresse, deux êtres s'étreignirent là, sur les quais.

— o —

Chroniqueurs Sportifs

(Suite de la page 11)

lutte. Ces trois sports sont de tous ceux qu'il préfère. Ses favoris, dans chacun d'eux, sont Aurèle Joliat, Babe Ruth et Jos Malcewicz.

ALPHONSE PROULX

«Ma carrière de journaliste peut se résumer en quelques mots», nous écrit M. Alphonse Proulx, «car depuis mon entrée dans le domaine sportif, je me suis plus occupé de la carrière des autres que de la mienne propre».

Sorti premier lauréat ès-arts de la classe des Rhétoriciens de 1927-28, au Petit Séminaire de Québec, il entra deux semaines plus tard au journal *Le Soleil* dont il est aujourd'hui le chroniqueur sportif. Il y fut d'abord correcteur d'imprimerie, besogne ingrate qui attend, avec celle de traducteur des dépêches, tous les débutants dans la carrière. De là, il passa au service des nouvelles, c'est-à-dire au reportage général, puis fut adjoint au chroniqueur sportif, qu'il remplaça à son départ.

Graisse excessive due au rhumatisme

Un seul remède pour les deux maux

Souffrant de rhumatisme au point qu'elle pouvait à peine marcher, cette femme commença à engraisser terriblement. Voici ce qu'elle écrit:—

«J'eus une forte attaque de rhumatisme dans les deux genoux, au point que je ne pus mettre les pieds à terre pendant trois semaines. J'engraissais aussi terriblement faute d'exercice. Je commençai à prendre Kruschen et persévèrai, et bientôt je pus constater son action tonifiante. Mon vilain rhumatisme disparut et, ce qu'il y a de mieux, je perdis mon embonpoint disgracieux. J'ai 50 ans, et si je vous dis que je fais sans difficulté le travail d'une femme de la moitié de mon âge, vous comprendrez pourquoi je ne jure que par les Sels Kruschen et les recommande partout».—M. E.

Les six sels de Kruschen aident aux organes à éliminer chaque jour les déchets et toxines qui nuisent au parfait fonctionnement de l'organisme. Rhumatisme et maux de tête disparaissent et, petit à petit, la graisse s'en va. Vous vous sentez bientôt bien portant, jeune et plein d'énergie.



MARCELLE DAVET

L'auteur du magnifique roman d'amour que nous recommandons tout particulièrement à notre clientèle comme étant d'un extraordinaire intérêt :

TON COEUR EST A MOI

Par

Marcelle Davet

DANS

La Revue
Populaire
d'octobre

En vente dans tous les dépôts : 15 sous

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE.
975, rue de Buillon — — Montréal

Premières Leçons en Élégance !



Patron Butte-
rick No 10934

Six ans... le moment des premières leçons de beauté et d'élégance. Nids d'abeilles... "fagotting" (jours), point de chausson, motifs brodés pour chambres d'enfants, tous faciles à faire soi-même avec les Fils à Broder "Anchor" de Clark. Au choix:

COTON EN BRINS "Anchor" de CLARK

COTON PERLE "Anchor" de CLARK et COTON STRANDSHEEN "Anchor" de CLARK

S'obtiennent en blanc, écru, toile et noir, aussi en exquis teintes pastel — couleurs garanties. Fils qui ne se cassent ni ne s'emmêlent.

Employez les aiguilles à broder de Milward
Célèbres depuis 1730

FILS À BRODER "Anchor" de CLARK

85RF

FABRIQUES AU CANADA par les fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

The Canadian Spool Cotton Co., Dépt. V-21, Case postale 519, Montréal, P.Q. Veuillez m'envoyer la brochure "Crochet & Embroidery Stitches" (Points au Crochet et Points de Broderie) pour laquelle j'inclus 5c.

Nom.....

Adresse.....

Ne manquez pas de lire...

NOTRE ROMAN COMPLET
par MAGALI

Vous l'aimez! Vous le relirez!

Voulez-vous faire Fortune ?

SAVOIR CE QUE VOUS
RESERVE L'AVENIR ?



Aux lecteurs de ce journal, il est offert GRATUITEMENT une étude précise et détaillée.

Le Professeur le plus renommé de l'ASTROLOGIE MODERNE vous révélera les événements passés et futurs de votre vie, vous fournira les indications précises sur ce que vous devez faire, et ce que vous devez éviter pour trouver: BONHEUR — SANTE — AMOUR — FORTUNE, et pour vous préserver des déceptions et des contrariétés qui ont, jusqu'ici, attristé votre vie. La précision de ces calculs Astrologiques est merveilleuse et peut, à elle seule, vous donner le moyen de REUSSIR DANS LA VIE ainsi que de vous faire aimer de l'être qui vous est cher. Nombreux sont les Docteurs, Banquiers, Industriels, Artistes de Théâtre et de Cinéma, qui sont, grâce à ses études et à ses conseils désintéressés, parvenus au SUCCÈS et à la FORTUNE. Sans vous demander la moindre dépense, il vous fera atteindre les mêmes résultats. Donc, n'hésitez pas, et écrivez-lui de suite, en joignant 3 coupons-réponse internationaux (en vente dans les Bureaux de Poste) ou un billet de 25 cents pour frais de rédaction et d'envoi. Les timbres ne seront pas acceptés. Spécifiez si vous êtes Demoiselle, Dame ou Monsieur, en indiquant bien clairement votre Nom, prénom et date de naissance, ainsi que votre adresse exacte.

Adressez votre demande au Professeur ALPHA (Départ. 254) Rue de la Tour d'Auvergne, 36 ter, PARIS-9e. — Affranchissement Canada pour la France: 3 Cents.

LES SOKOLS DU CANADA

(Suite de la page 12)

Ils y ont défriché la forêt, élevé des abris rustiques et des tentes, tracé de belles allées bordées de fleurs, nivelé un terrain d'exercices, préparé une large grève de sable.

Le but de l'Association athlétique ouvrière est le suivant: former au sein de la classe ouvrière des individus sains moralement et physiquement, parfaitement disciplinés, capables d'inculquer dans leur milieu les principes qui font les races fortes, énergiques, fières d'elles-mêmes. On admettra qu'un tel organisme vient à son heure: les jeunes ouvriers sont désespérés, découragés. Les doctrines socialistes menacent de les accaparer; l'Association combattra communistes et socialistes. Ceux-ci craignent tellement ces groupements organisés contre eux que dans un des derniers numéros de leur organe montréalais, *The Social Leader*, ils demandent à leurs partisans de combattre par tous les moyens l'Association athlétique ouvrière.

Moyens de formation: à son arrivée au camp, le nouveau cadet reçoit des instructions détaillées sur la propreté corporelle, il apprend ainsi à se respecter. Assujéti à un règlement qui prévoit tout, il s'habitue à combattre la nonchalance, il prend peu à peu conscience de lui-même, de sa valeur d'homme. Son esprit est alors plus ouvert aux idées saines, à l'instruction. Chaque jour, des

cours de géographie et d'histoire du Canada sont donnés par le capitaine Gonthier et les cadets doivent prendre des notes qui leur serviront à passer des examens d'ensemble. Le cadet apprend à aimer son pays, et surtout le Canada français. Il s'habitue à penser *nationalement*.

Le capitaine Thomas Parr est instructeur de culture physique: gymnastique, natation, hygiène, et le reste. Vétéran de la grande guerre, il a des états de service exceptionnels. Entré à l'âge de quinze ans dans le corps de cavalerie de l'armée anglaise, il a détenu de nombreux championnats sportifs, fut longtemps instructeur de culture physique dans les grands clubs sportifs de New-York. Peu d'hommes pourraient apporter une aussi grande expérience dans la préparation d'un corps de cadets.

La journée d'un cadet:

La semaine: 6 h. réveil et parade; 7 h. inspection des quartiers; 7 h. 15, déjeuner; 8 h. inspection du commandant et parade des délinquants; 1 p. m. lunch et parade; exercices, bains, course, etc.; 6 h. dîner; 8 h. retraite; 10 h. appel; 10 h. 30, extinction des feux.

Le dimanche: 7 h. réveil; 7 h. 30, inspection des quartiers; 8 h. déjeuner; 9 h. parade d'église; 12.30 dîner; 6 h. souper; 10 h. appel; 10 h. 30, extinction des feux.

RADIO

(Suite de la page 47)

fusion donne des concerts de musique de chambre. Une musique de distinction, a-t-on dit. Une musique d'aristocrate, a-t-on dit encore. En somme, qu'entend-on par «musique de chambre»?

M. Auguste Descarries, l'éminent pianiste montréalais, qui a organisé cette série de concerts pour la Commission, nous a répondu à ce sujet:

«C'est par opposition à la musique religieuse qu'on a appelé «musique de chambre» celle qui, autrefois, chez les grands seigneurs, charmait tous les auditeurs. Les princes qui, dans le passé, se flattaient d'encourager les arts, avaient leurs musiciens propres.

«Aujourd'hui, c'est pour les distinguer de la musique d'orchestre et de la musique scénique, qu'on a conservé ce nom aux ensembles les plus divers. Sous cette dénomi-

nation d'«ensembles» on n'entend plus qu'un petit nombre d'instruments: trios, quatuors, quintettes avec ou sans piano jusqu'à l'octuor. On y remplace la plénitude orchestrale par des effets plus nuancés et naturellement par un travail plus à fond, plus détaillé, plus poussé.

«Le genre, le plus difficile entre tous, a pourtant fait naître d'immortels chefs-d'oeuvre. Les maîtres, depuis Mozart jusqu'à Ravel, l'ont tous abordé avec respect. Son interprétation exige des musiciens des études sérieuses, une formation solide, une subordination entière de la personnalité à une parfaite homogénéité.

«La musique de chambre évite les effets bruyants et grossiers. Elle est faite de douces émotions et de sentiments intimes.»

Nombre accru d'accessoires au crochet !

Paris ne s'attache pas habituellement avec autant de constance à des détails de style particulier qu'elle l'a fait pour le tricot au cours de l'année dernière. Cela ne semblera peut-être pas tellement étrange si l'on considère la beauté inhérente du travail au crochet et son extrême adaptabilité. Qu'il affecte la forme de fine dentelle sur pièce de lingerie délicate, de simple garniture de filet pour robe ou de patron de couvrepied lourd et compliqué, le travail au crochet apparaît toujours comme l'article absolument à sa place. Il n'est donc aucunement étonnant que les habiles dessinateurs de robes soient devenus des fervents de cet art charmant et commode.

L'on pourrait croire qu'à date, le tricot a été employé de toute les façons imaginables; mais non, le génie laborieux de ces infatigables Parisiens a découvert encore une autre façon originale de le porter, comme les mignonnes et aériennes capes d'été. C'est une excellente idée pour la saison chaude, n'est-ce pas?

Comme vous le voyez par le dessin, une de ces capes se porte avec une robe qui a aussi de jolies manches en tricot.



Quelle charmante idée, encore là. Le patron en est un compliqué en cercles entrecroisés faits en points de chaînette, tandis que le dessin à festons employé dans l'autre petite cape est un arrangement différent de ce même point. Mais ces deux patrons sont probablement d'une exécution un peu trop difficile pour quiconque ne possède une grande expérience dans le travail au crochet. Vous préférez sans doute essayer un autre très joli point qui offre autant d'attrait dans chacun de ses détails et qui soit d'exécution beaucoup plus simple: le point de noeud. Vous le connaissez très probablement déjà. Sinon, voici les indications:

Matériel: Mercer-Crochet No 30 de J. & P. Coats; crochet d'acier à tricoter No 8 de Milward.

Commencez une chaînette. 1 maille simple dans la 2e maille à partir du crochet. Allonger une m. sur le crochet de 1/4 de pouce, 1 m. à travers cette loupe, 1 m.s. au-dessus de la loupe simple du côté gauche du point coulé qui vient d'être fait. Faire une autre maille allongée semblable, sauter 4 m. du rang précédent, 1 m.s. dans la suivante. Répéter à partir de X jusqu'à la fin du rang. Faire deux mailles allongées de 3/8 de pouce pour tourner, m.s. sur le double noeud à droite du premier noeud du rang précédent, 1 m.s. sur le double noeud à gauche du même noeud, 2 noeuds et répéter.

Une fois que vous aurez appris à faire ce point, vous trouverez très facile de façonner des choses aussi simples que le sont ces capes et manches. Vous commencez avec une chaîne assez longue pour faire la pointure du col que vous désirez; joignez-la pour former un cercle puis faites des points de noeuds tout autour, les multipliant dans les premiers rangs puis ne les augmentant qu'occasionnellement vers le noeud extérieur.

LIVRES ET REVUES

par Louis Sabourin

SUR LES PAS DE NOS LITTÉRATEURS

par Séraphin Marion

Le plus modéré et, peut-être, le plus érudit de nos critiques littéraires, M. Séraphin Marion, vient de publier, aux Editions Albert Lévesque, un second recueil de jugements sur quelques livres canadiens et d'études sur les tendances de la jeune génération, recueil qu'il intitule: "Sur les pas de nos littérateurs".

Conférencier de talent autant que critique consciencieux, M. Marion est bien connu dans tous les centres intellectuels canadiens-français du Canada, où ses idées ont pénétré par la parole ou par la plume. Tout récemment encore, M. Marion a été reçu docteur ès-lettres de

POUR L'AMOUR DU GREC

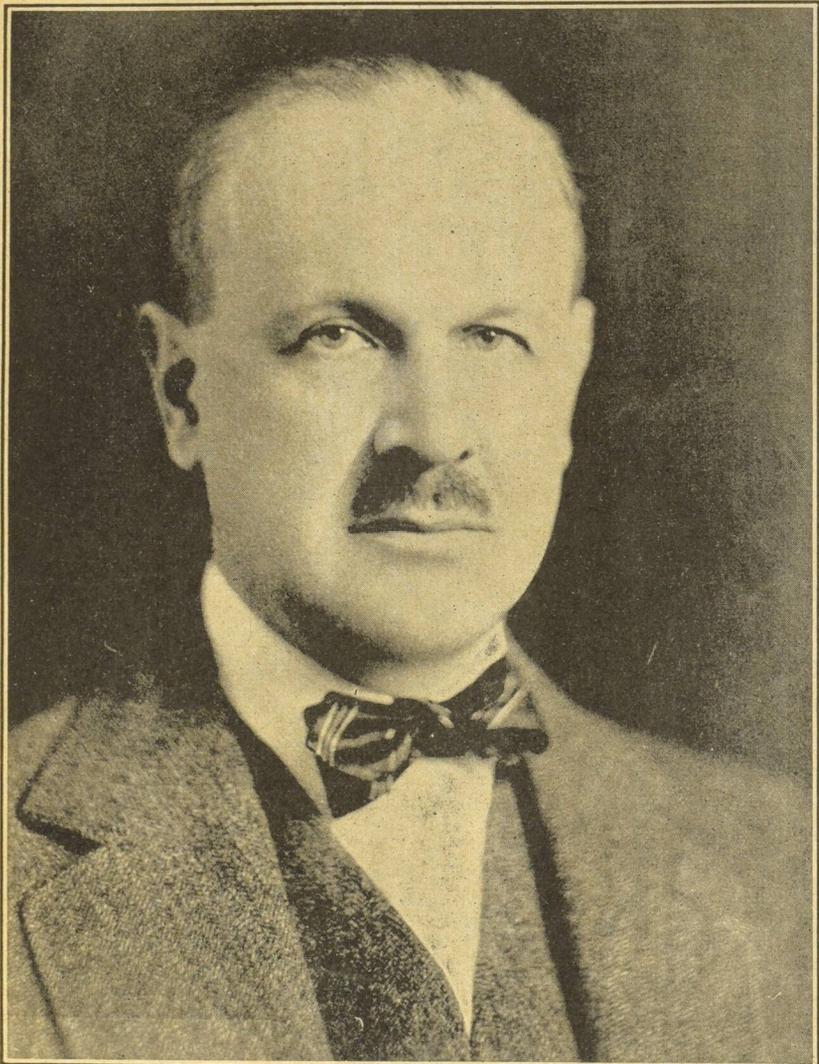
par l'abbé Pascal Potvin

Voici un ouvrage que les professeurs d'humanités classiques voudront expliquer et faire lire à leurs élèves pour les initier à la culture grecque et développer en eux le goût de l'humanisme. C'est à la fois un livre de pédagogie et un récit de voyage. L'auteur, qui est professeur au collège Sainte-Anne de la Pocatière, s'est fait le porte-parole de ses confrères de l'enseignement, qui tentent de moderniser l'enseignement des langues anciennes, en en rendant l'étude plus pratique, plus vivante et plus utile.

Dans la première partie de son ouvrage, l'abbé Potvin expose les méthodes modernes de tirer du grec l'essence de

avec art — mais pour pénétrer la psychologie de notre planète et interroger l'avenir de ses habitants. Pour lui les villes sont des personnes dont le visage trahit souvent les pensées secrètes, les pays sont les individus isolés d'une même grande famille, le paysage est une idée. La description qu'il nous donne du Brésil, de l'Uruguay et de l'Argentine est donc pleine d'intérêt pour nous puisque, en nous faisant connaître l'âme fière de l'Amérique du Sud, en nous révélant quelques-uns de ses mystères et de ses espoirs, il nous aide à découvrir la nôtre. Les jeunes Canadiens français liront surtout avec fruit les pages qu'il consacre à la jeunesse ardente de là-bas, passionnée pour les idées nobles. En somme, une belle enquête humaine sur des pays que nous connaissons trop peu et dont nous pouvons apprendre beaucoup, surtout avec Luc Durtain pour guide.

C. M.



M. WILFRID BOVEY

Directeur des Relations Extérieures de l'Université McGill dont l'étude sur les Canadiens français: CANADIEN, parue dernièrement, obtient en ce moment un grand succès de presse et de librairie.

l'Université de Montréal, à la suite de la soutenance d'une thèse sur le romanisme au Canada. Son étude la plus remarquable du volume qu'il publie aujourd'hui est certainement celle qui porte comme titre "Trois romans de la jeune génération", sujet que l'auteur traite l'an dernier dans une conférence demeurée célèbre dans les milieux littéraires montréalais et qui trancha de façon décisive la fameuse question de la moralité des romans de la jeune génération des Editions Albert Lévesque. On voudra aussi connaître l'opinion de M. Marion sur les romans Nord-Sud de Léo-Paul Desrosiers, et "Juana, mon aimée", d'Harry Bernard, ainsi que ses idées sur l'oeuvre poétique de Louis Dantin, de Conzalde Desaulniers et de Lucien Rainier. Formé à l'école des meilleurs maîtres de la critique française, M. Marion est devenu lui-même chez nous un modèle de critique objective, consciencieuse, pondérée.

cette brillante civilisation, pour mieux humaniser notre culture générale. Après avoir expliqué ce qu'est la vie dans les textes, il fait une judicieuse comparaison entre la vie grecque et la vie humaine. La seconde partie est consacrée au récit d'un voyage que l'auteur a fait lui-même en Grèce en 1930. Récit pittoresque, imagé, vivant, personnel. Puis l'ouvrage se termine sur un aperçu synthétique de la vie de la Grèce moderne. L'ouvrage est précédé d'une lettre-préface de S. G. Mgr Courchesne, évêque de Rimouski.

VERS LA VILLE KILOMETRE 3

par Luc Durtain

Luc Durtain ne voyage pas pour décrire des lieux — bien qu'il sache le faire

LONDRES

par Paul Cohen-Portheim

(Traduit de l'anglais par René Patris)

Enchevêtrement de quartier ayant chacun leur vie propre, rues interminables où l'on passe du palais à la boutique, de l'hôtel particulier au "slum" pour finalement déboucher en pleine campagne, faubourgs spécialisés, tohu-bohu d'usines, de magasins et de maisons, Londres est une "mosaïque de villes" qu'on dirait, à première vue, composée au hasard et sans but. L'étranger s'y perd, ne comprend pas et désapprouve. Pour pénétrer l'âme de cette vaste métropole, pour en découvrir simplement les beautés cachées, il faut un guide averti. Il est impossible d'en souhaiter un meilleur que Paul Cohen-Portheim. Psychologue et artiste, l'auteur de *l'Angleterre, île inconnue* — livre que tout Canadien français doit lire s'il veut comprendre les Anglo-Saxons — analyse la vie anglaise comme personne n'a su le faire avant lui et explique par le détail ce monstre urbain qu'est la capitale de l'Empire Britannique.

Londres est un vaste labyrinthe. Pour s'y conduire il faut un fil d'Ariane. Cohen-Portheim le possède. Nous pouvons nous engager en toute sécurité à la suite de ce guide impartial et intelligent car non seulement il connaît les coins intéressants de la grande ville, mais aussi ses secrets.

L'édition française doit beaucoup de sa précision et de sa belle tenue littéraire au remarquable et consciencieux traducteur qu'est René Patris. Sa transposition est une véritable création.

C. M.

LES CHANTS DE LA SOLITAIRE

par Lise Lamarre

Voici un livre de vers qui se lit! C'est un livre de femme au talent extrêmement original. L'auteur varie, diversifie le talent, puise l'inspiration à toutes les sources, aborde tous les genres, use de tous les rythmes avec une virtuosité peu commune.

LE CREDO DES HUMBLES

par R. Rosat

"Le Credo des Humbles" est une adaptation très remarquable d'une oeuvre fondamentale de Mgr Gibier. Du volume Religion que l'Apostolique Prêlat publia vers la fin de la guerre pour les prédicateurs et les catéchistes. Un prêtre, à qui nous devons tant d'initiatives, a extrait avec un rare bonheur, un véritable cours complet d'éducation chrétienne à l'usage des familles ouvrières et rurales de plus en plus ignorantes des choses de Dieu.



parquets toujours propres

si vous employez le Vernis de Séchage Rapide "61"! Sa beauté éclatante dure des années, sans entretien ni remplacement — sans polissage ni frottage. A l'épreuve des talons, des marques et de l'eau! Excellent pour les meubles, les boiseries et le linoléum. Chez les quincailliers et marchands de peintures: Glacé Clair, Fini Mat et couleurs de bois. Carte des couleurs envoyée gratis avec noms des marchands. Pratt & Lambert-Inc. 149 Courtwright Street, Fort Erie, Ont.

PRATT & LAMBERT
PAINT AND VARNISH

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.

2  pour 25c

Papiers de toilette
PUREX et WESTMINSTER

dépositaires
MacGregor Paper & Bag Co.
Inc., Montréal.

3  pour 25c

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

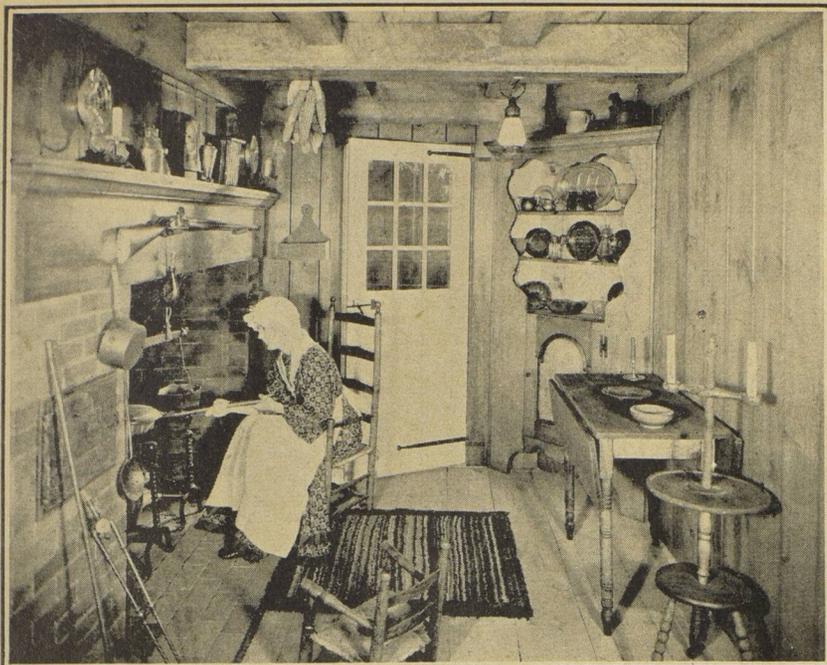
Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE

975, rue de Bullion

Montréal, Canada



Une des huit reconstructions de cuisines d'autrefois exposées par la compagnie H. J. Heinz à l'Exposition de Chicago.

Le Pavillon Heinz à l'Exposition de Chicago

L'économie domestique pratiquée par certaines industries est particulièrement en évidence à l'Exposition centenaire du Progrès, à Chicago. Bien que les spécialistes en la matière ne soient pas devant le public, du moins comme groupe organisé, leur importance n'en est pas moins considérable.

En comparant l'exposition mondiale actuelle avec celle de 1892-93, l'on aperçoit tout de suite les progrès énormes accomplis par l'économie domestique appliquée et l'intérêt de cette science pour ceux qui s'y intéressent. Par exemple, à l'exposition de 1892, les produits alimentaires étaient présentés par des personnes ne possédant aucune connaissance spéciale de leur industrie. Mais les temps ont changé, depuis 40 ans. On emploie aujourd'hui de préférence des représentants ayant un diplôme d'économie domestique. Ces personnes — des femmes le plus souvent — ont les connaissances voulues pour conseiller et instruire un groupe de clients ou une ménagère seule. Cette science de l'alimentation est maintenant reconnue et acceptée au foyer domestique; les méthodes surannées disparaissent de plus en plus pour le plus grand bien de l'hygiène et de la santé.

La compagnie H. J. Heinz avait présenté un vaste exhibit à l'exposition co-

lombienne de 1892. Ses représentants n'étaient que des distributeurs de boniments, sans grade collégial ou universitaire en économie domestique. Mais un nouveau siècle est venu. Aujourd'hui, la même compagnie maintient un important laboratoire d'économie domestique sous la direction de Miss Josephine Gibson; elle a aussi une succursale à son quai de Atlantic City; de plus des conférenciers circulent dans tout le pays. L'exhibit de l'exposition mondiale de Chicago est confié à des jeunes filles très versées en économie domestique.

Le caractère de cet exhibit est d'être essentiellement pratique. Grâce à une expérience de 64 années, la compagnie a établi des cuisines modèles où sont appliqués les derniers enseignements de la science culinaire. Des recherches ont été effectuées dans toutes les parties du monde afin de présenter toutes les sortes d'ameublements et d'ustensiles de cuisine. On peut donc voir, entre autres, l'Évangeline, Acadienne de 1869, et la Moderne. Parmi les cuisines des vieux pays, mentionnons l'espagnole du temps de don Quichotte; la provinciale française, l'anglaise de l'époque de Shakespeare; la fraîche et simple hollandaise.

A l'entrée de l'exhibit on voit une fontaine électrique et un appareil spécial pour la présentation des produits.



L'immense pavillon Heinz au "Siècle du Progrès".

C U I S I N E

Par Germaine Taillefer

MOUSSE AUX FRAISES

- 1 pinte crème claire
- 1 boîte fraises
- 1 tasse sucre
- $\frac{1}{4}$ boîte gélatine (à peine) ou
- $1\frac{1}{4}$ c. à soupe gélatine granulée
- 2 c. à soupe eau froide
- 3 c. à soupe eau chaude.

Laver les baies, les saupoudrer de sucre et laisser reposer pendant

aussi employer des framboises à la place des fraises.

GATEAU DES ANGES

- 11 blancs d'oeufs
- $1\frac{1}{2}$ grand verre de sucre fin
- 1 grand verre de farine sassée
- 1 cuillerée à thé de vanille
- 1 cuillerée à thé de crème de tartre Gillett
- Pincée de sel fin.

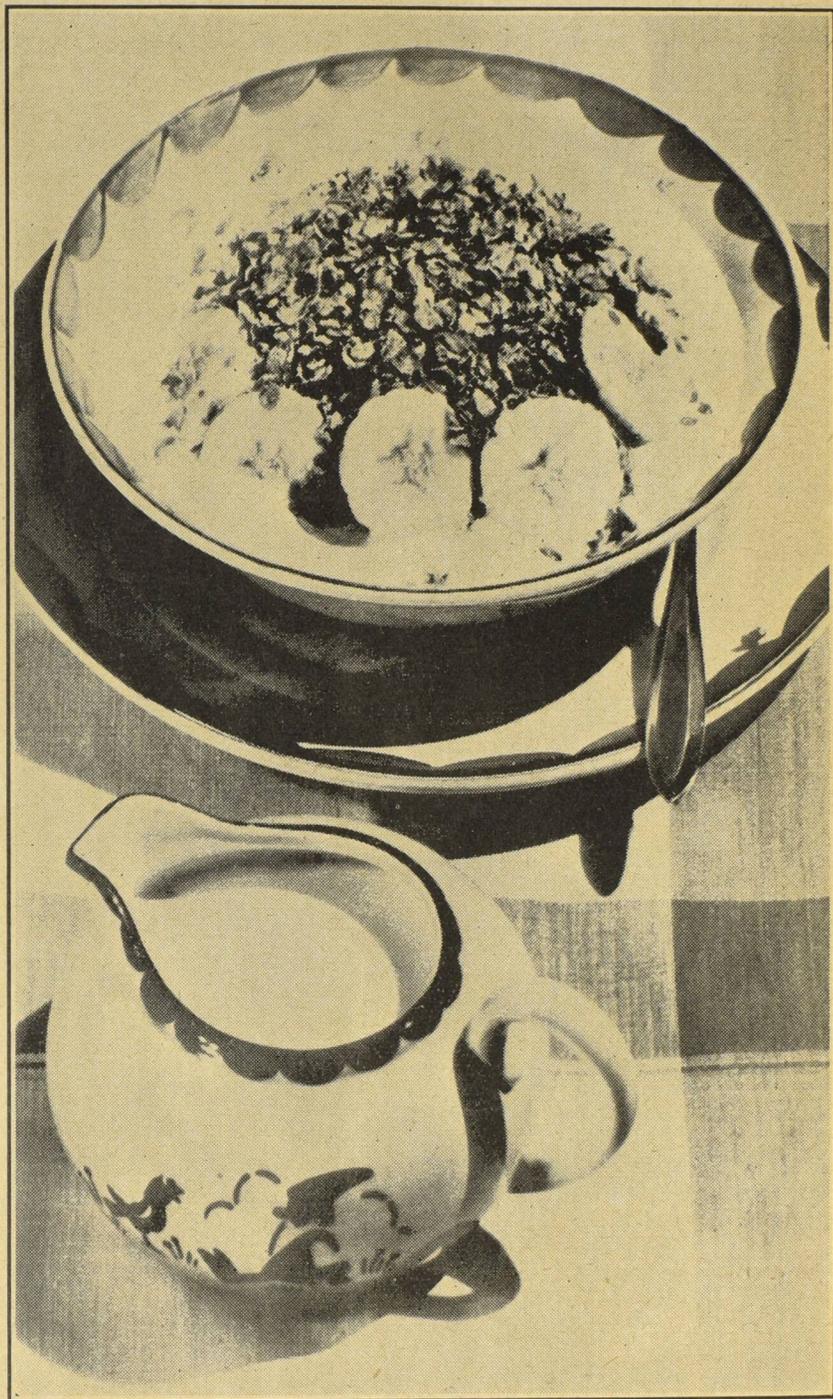
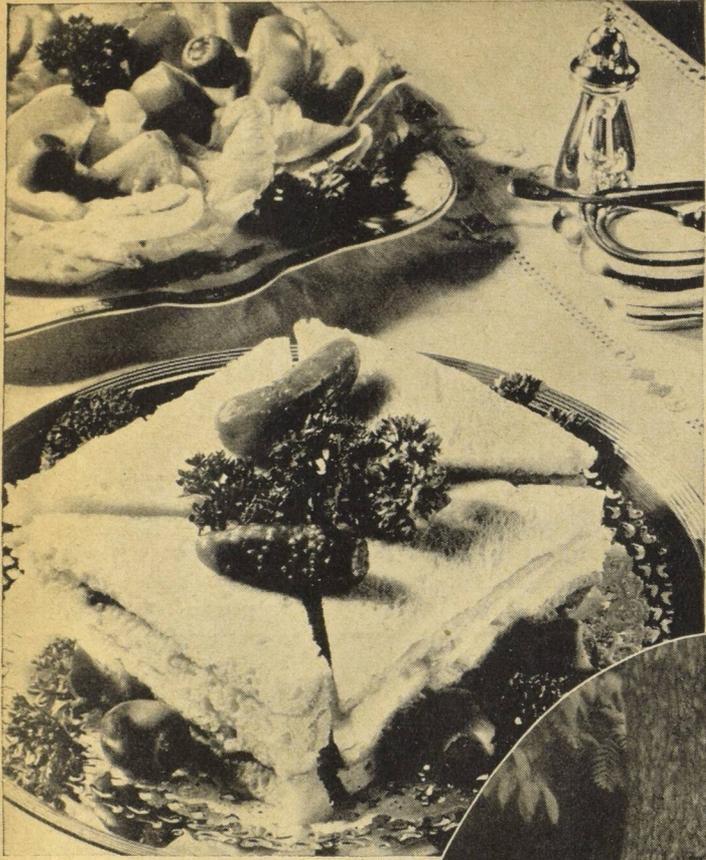


Photo des fabricants de Post Toasties

Bananes tranchées et Post Toasties

une heure; les piler et les forcer à travers une fine passoire; ajouter la gélatine ayant été détrempe dans l'eau froide et dissoute dans l'eau bouillante. Placer dans un plat rempli d'eau glacée et remuer jusqu'à épaississement; incorporer ensuite la crème fouettée et mettre en moule; recouvrir, entourer de glace et de sel et laisser reposer pendant 4 heures. On peut

Sassez 5 fois, farine, sel et crème de tartre. Battez les oeufs sur un grand plateau, ajoutez le sucre, puis la farine et la crème de tarte; la vanille ensuite. Cuisez à feu lent durant 45 minutes; tournez sans dessus dessous pour refroidir, retournez pour glacer. Faites la glace avec 3 jaunes, du sucre à glacer et de la vanille. Cuisez le gâteau dans casserole non beurrée.



Quand la maman entend dire :

"Allons quelque part!"

PAR *Josephine Gibson*

QUAND la famille entière décide tout à coup que le moment est venu d'aller en pique-nique, c'est à la maman qu'il incombe de tout préparer dans le plus bref délai possible. Les sandwiches sont ordinairement le plat de résistance de ces repas improvisés, et la ménagère qui a soin de garder une réserve des choses nécessaires à leur préparation pourra, en un rien de temps, avoir sous la main tout un assortiment des plus délicieux sandwiches.

Des régions les plus fertiles de plusieurs pays...

régions où le sol et le climat s'unissent pour produire ce qu'il y a de mieux, la Cie Heinz choisit les fruits et légumes qu'elle prépare ensuite pour votre table. Les olives, les meilleures de la récolte, sont sélectionnées à l'établissement de Heinz, en Espagne. Les épices sont choisies personnellement par les experts de Heinz en Orient même, tandis que pour ses marinades et "relishes", Heinz n'accepte que ce que le Canada produit de mieux. Les méthodes de préparation Heinz pour tous les produits alimentaires de ce nom sont une assurance d'excellence uniforme quant à la qualité et au goût.

H. J. HEINZ CO.

Etablie à Leamington, Canada, depuis 1909

Délicieux sandwiches nouveaux pour pique-nique

SANDWICHES AUX OEUFS ET "SANDWICH SPREAD"

"Sandwich Spread" Heinz, laitue, oeufs cuits dur, sel et poivre, tranches de pain blanc ou brun.

Mettez une mince couche de "Sandwich Spread" sur chaque tranche de pain. Placez de minces tranches d'oeuf cuit dur sur la moitié des tranches de pain, puis salez et poivrez. Recouvrez de laitue et de l'autre moitié des tranches de pain. Coupez en deux et enveloppez de papier ciré, avec plusieurs Olives Queen Heinz.

SANDWICHES AU BEURRE DE PISTACHES (Peanut) ET GORNICHONS SUCRÉS MELANGES

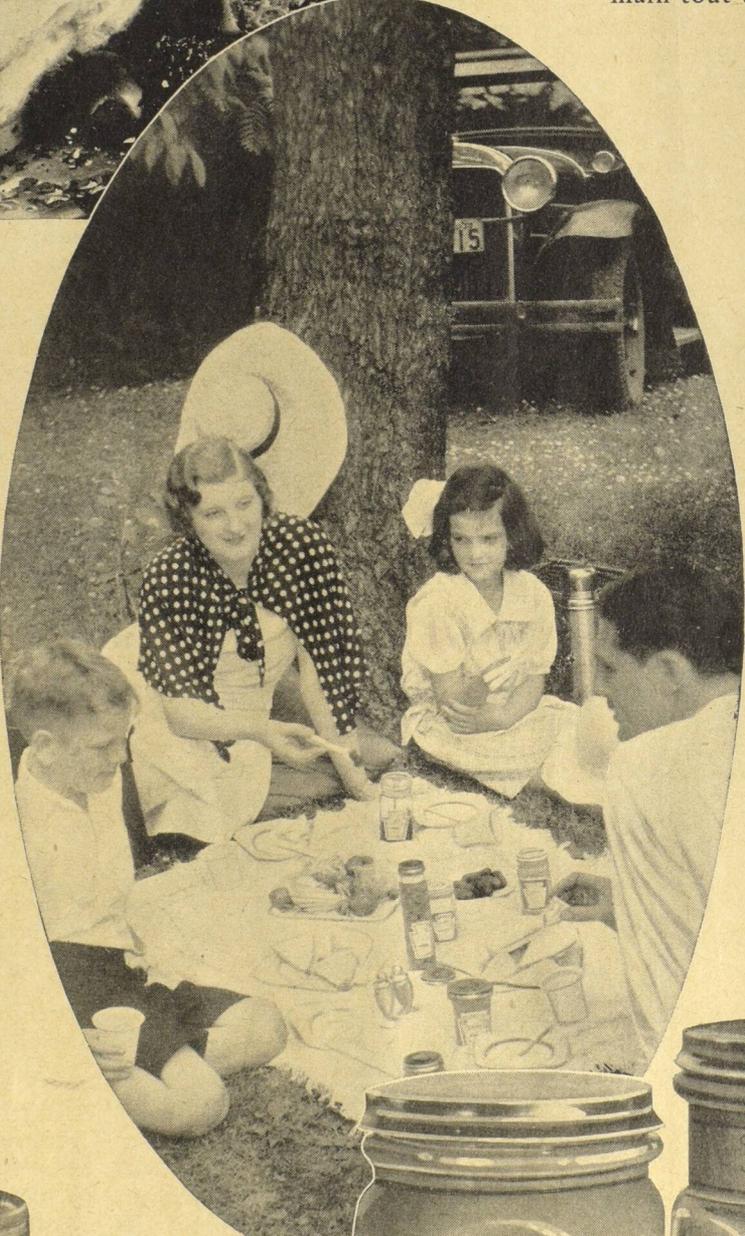
- 1/2 tasse de Beurre de Pistaches Heinz (Peanut)
- 1/2 tasse de Cornichons Sucrés Melangés Heinz, hachés
- Tranches de pain
- Laitue
- Mayonnaise à Salades Heinz

Mélangez le Beurre de Pistaches et les Cornichons Sucrés hachés. Etendez entre les tranches de pain ayant été d'abord légèrement beurrées ou garnies de Mayonnaise. On peut aussi ajouter une feuille de laitue.

SALADE AUX OEUFS ET FEVES CUITES AU FOUR

- 1 boîte moyenne de Fèves Cuites au Four Heinz (style Boston)
- 3 oeufs cuits dur
- 1 petit oignon haché
- 6 Cornichons Sucrés Heinz, hachés, Laitue, 1/2 c. à thé de sel
- Mayonnaise à Salades Heinz

Mettez les Fèves Heinz Cuites au Four dans un tamis et lavez-les à l'eau bouillante, puis refroidissez. Ajoutez sel, oignons, cornichons et oeufs hachés. Humectez de Mayonnaise. Gardez aussi froid que possible. Servez dans des feuilles de laitue ayant été préalablement enveloppées d'un linge humide. Remplacez avantageusement la salade de pommes de terre.



QUELQUES-UNES DES

57



- Autres PRODUITS HEINZ pour lunch et pique-nique**
- SAUCE CHILI
 - CHUTNEY
 - CREME A SALADES
 - MAYONNAISE
 - MOUTARDE PREPAREE
 - OIGNONS
 - CHOWCHOW
 - CORNICHONS SALES (DILL)
 - CORNICHONS (GHERKINS)
 - SAUCE WORCESTERSHIRE
 - RELISHES ET VINAIGRES
 - RAIFORT EVAPORE



Les Black-Horses

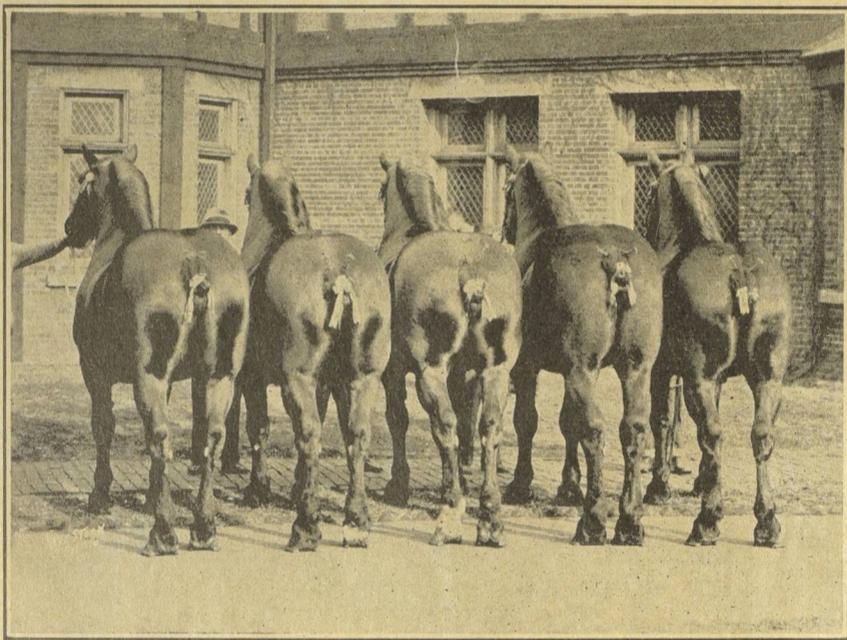
On pourra encore admirer cette année, à toutes nos principales expositions, le groupe d'étalons Percherons "Black Horses" rendu fameux par les vingt prix qu'il a déjà remportés et par ses services dans notre province pour l'amélioration de l'élevage. Les Brasseries Dawes, qui en sont propriétaires à Montréal, viennent de nous faire connaître leur programme.

On prévoit une autre saison triomphale cette année pour ces chevaux qui méritèrent plus de prix, l'an dernier, qu'il n'en a jamais été décerné dans le passé à un groupe de chevaux appartenant à un seul propriétaire. C'est au premier plan toujours qu'on les vit au Canada et leurs succès furent grands à Chicago, où la lutte se fit contre ce que notre continent élève de meilleur.

Tous les amateurs de chevaux, chez nous, suivent avec intérêt leur marche

à Delbert. A son tour, Leo Magnus II mérita le Grand Championnat à l'Exposition d'Hiver, Ottawa. Enfin, aux grandes expositions de Chicago, Toronto, Ottawa, les "Black Horses" s'approprièrent aisément le premier prix pour le meilleur groupe de 5 chevaux et, fait digne d'être mentionné, il remportèrent en plusieurs circonstances les premier, second et troisième prix dans les classes individuelles où on les inscrivit.

Il faudra peu de temps maintenant pour qu'on constate les effets du service extensif d'élevage rendu possible par ces étalons pour le perfectionnement du standard des chevaux de trait élevés chez nous. C'est la troisième année seulement que Dawes a adopté cette politique nouvelle. Plus de 500 poulains ou pouliches sont nés dès la première année. Le public connaîtra bientôt les résultats de la seconde année; enfin, la troisième année causera des surprises intéressantes parce



Meilleur groupe de cinq chevaux à l'Exposition Internationale de Chicago. Ces cinq étalons remportèrent le premier prix pour le meilleur groupe de cinq Percherons à l'Exposition Internationale du Bétail, à Chicago, l'an dernier. De gauche à droite, ce sont: Captivator, Rockwood Granite, Monarch's Laet, Delbert et Starlight Laget, appartenant tous à ces fameux "Black Horses" dont les propriétaires sont les Brasseries Dawes de Montréal; ils servent dans la province de Québec à l'amélioration de l'élevage.

triumphale, principalement celle des jeunes étalons dont la réputation s'est établie avec tant de brio. Dans cette classe, on remarque: Monarch's Laet, Grand Champion à la dernière Exposition Royale d'Hiver, Toronto, Championnat Junior Réserve, Chicago; et Delbert's Likeness, Championnat Junior, 1932, Exposition Nationale Canadienne, Toronto.

Delbert, Captivator, Leo Magnus II et Rockwood Granite occupent le premier rang parmi les étalons de 5 ans et plus. Captivator, premier de la classe senior à Chicago l'an dernier, décrocha le Championnat Senior Réserve à l'Exposition Royale d'Hiver, à Toronto. Le Championnat Senior à l'Exposition Canadienne Nationale de Toronto, et à l'Exposition Centrale, Ottawa, revint

que plusieurs sujets ont été ajoutés, durant la dernière année, à ceux que tous connaissent déjà.

Dès le début, le Ministère de l'Agriculture de Québec a accordé sa plus entière confiance et a coopéré intensivement dans le but d'assurer le succès de la nouvelle entreprise, si utile à la classe agricole et, de toute part, on a applaudi aux résultats heureux obtenus.

Les expositions auxquelles participeront ces chevaux au cours de l'été et de l'automne seront celles de Bedford, Waterloo, St-Hyacinthe, Laprairie, Ste-Théodosie et Ayerscliff. On les verra encore aux Expositions d'Hiver de Toronto, Guelph, Ottawa et Sherbrooke; et aux Grandes Expositions de Sherbrooke, Valleyfield, Ottawa, Toronto, London et Québec.

HOROSCOPE

SEPTEMBRE

1—Personnes dévouées, généreuses, romanesques, mais manquent de force de résistance; aiment la littérature; manquent de méthode et sont parfois changeantes et capricieuses; les femmes aiment la toilette, souvent même l'extravagance; ont des aptitudes pour l'harmonie et les vers.

2—Personnes sachant garder un secret et se mêler de leurs affaires; cependant pétulantes et dominatrices; sont parfois trop soupçonneuses et susceptibles, bien que généreuses jusqu'à la prodigalité; mangent beaucoup et de préférence des plats sucrés; aiment les voyages et ne détestent pas du tout les compliments.

3—Personnes agiles, vives de corps, petites de taille, mais lestes et gracieuses; aiment les positions de confiance; fort rusées et perspicaces; ont un penchant pour les études scientifiques; sont trop minutieuses et cherchent malgré elles à ennuyer les autres; les femmes sont fascinatrices et adorent les grands voyages.

4—Ces personnes aiment le plaisir, le confort et le calme; ont une grande confiance en elles-mêmes et même de la présomption; galantes et beaucoup portées vers l'amour; ont des dons naturels précieux et ne doivent pas oublier que ces dons doivent être cultivés; elles obtiendront le succès si elles travaillent.

5—Les personnes nées le 5 septembre sont très attirantes, mais les femmes ont souvent la beauté fatale; les femmes sont parfois trop recherchées dans leur toilette; les hommes aiment les festins et les fêtes brillantes; recherchent parfois trop les mariages d'argent; aiment les dépenses, mais pour leur bénéfice personnel; aiment la grande vie et sont parfois prêtes à des compromissions pour ne pas déchoir.

6—Types d'un caractère souvent révolté et indépendant; incrédules mais superstitieux; sont aptes aux mathématiques et aux sciences sérieuses; sont laborieux, patients, tenaces dans leurs opinions, et parfois fort peu sensibles à l'amour; sont sobres, enclins à l'avarice, parfois ombrageux mais destinés au succès final.

7—Personnes ambitieuses et ferventes de la splendeur; ont le goût fort développé en matière d'art; aiment les intérieurs luxueux; sont éloquentes, fières, et parfois brouillonnes; ne sont pas appelées à avoir beaucoup d'amis mais sont bien récompensées par ceux qui savent découvrir leur nature généreuse; recherchent les beaux mariages.

8—Ces personnes sont peu attirées par la vie de famille; se marient ordinairement de bonne heure avec des personnes plus âgées

qu'elles; sont peu constantes, capricieuses, construisent des châteaux en Espagne, et s'imaginent souvent que tout leur est arrivé; les femmes ont souvent le caractère langoureux et ne sont pas toujours particulières dans leur mise et leur intérieur.

9—Personnes douées de talents qu'elles ne doivent pas négliger de cultiver; ont de grandes aptitudes pour la littérature, le dessin et généralement pour tout ce qui demande une adresse physique jointe à un sens esthétique; souvent enclines à la paresse elles doivent réagir si elles veulent réussir dans la vie; ont en général bon coeur et bon caractère; elles sauront conduire les événements.

10—Personnes souvent de taille mignonne mais d'un joli physique; vives de corps et d'esprit, ayant une intuition remarquable et un grand sens des affaires; s'occupent de recherches métaphysiques, de sciences et d'arts; peu scrupuleuses sur les moyens de parvenir, mais d'une grande générosité; les hommes et les femmes aiment les déplacements et les voyages; jouissent d'une bonne santé et sont plaisants en société.

11—Personnes ne se trouvant heureuses qu'entourées d'amis brillants et de joyeuse société; ambitieuses mais aptes aux affaires; aiment trop à commander et à dominer; aiment à thésauriser mais savent dépenser à propos leur argent; aiment les pompes, les cérémonies; plusieurs ont la manie de faire des discours; recherchent les positions de confiance; sont fidèles et sincères en amour.

12—Personnes aimant beaucoup la toilette, les nouveautés; sont bonnes, douces, parfois naïves, mais recherchent surtout l'amour par égoïsme; mangent peu et de préférence des mets épicés; ont beaucoup d'imagination ce qui les rend souvent susceptibles.

13—Personnes souvent tristes, ombrageuses et neurasthéniques; tourmentées par le désir de savoir; aimant trop la solitude et portant ordinairement des vêtements sombres; orgueilleuses, jalouses et parfois révoltées; d'une santé souvent chancelante; ne sont pas des époux légers.

14—Personnes plutôt grandes et maigres, mais d'une rare beauté, au teint peu coloré; inclines à la critique; tenaces dans leurs entreprises, mme têtues; leur ambition ne connaît pas de barrière; ont un amour inné pour la publicité; méprisent le vil argent; aiment les gaudrioles et les lectures légères; ne sont pas toujours constantes ni exactes mais trouvent le moyen de se faire pardonner leur inexactitude; ont le goût de l'exotisme.

15—Personnes ayant bon coeur mais souvent réfractaires à l'effort; nonchalantes, lymphatiques

DU MOIS

et souvent en proie au spleen; ont du goût pour les arts et ont parfois la marotte des grandeurs et des titres; sont inconstantes, aiment les voyages et les déplacements; les femmes aiment trop la toilette et les compliments flatteurs.

16—Personnes peu communicatives, aimant à garder jalousement le secret de leurs propres affaires; beaucoup d'ordre, de méthode; pouvant la plupart du temps atteindre le succès à cause d'une grande volonté de parvenir; en société, personnes plutôt taciturnes mais aimant quand même à voir les autres s'amuser; aiment trop la solitude.

17—Les enfants nés à cette date ont fort jeunes des goûts bien tranchés et un pouvoir magnétique incontestable; ils manifestent de bonne heure leurs aptitudes; de taille plutôt petite et de santé parfois délicate; vives de corps et d'esprit; ont l'amour de l'intimité et se marient tôt; obtiennent facilement la confiance des autres.

18—Personnes appelées à gouverner les autres ou à obtenir des postes de confiance; les hommes et les femmes ont le goût de la splendeur, de la domination et du confort; sont souvent vaniteux mais ont le cœur généreux; ne sont pas souvent assez modestes ni assez prudents; jouissent ordinairement d'une réelle force physique.

19—L'influence voisine de Saturne fait souvent de ces types de Vénus, des amoureux farouches incapables de contrôler une jalousie qui les rend malheureux aussi bien que les autres; ces personnes se plaisent dans la belle société et ne recherchent la solitude qu'à deux; sont parfois aptes à conduire de front plus d'une intrigue amoureuse; savent pourtant être constants dans le mariage.

20—Les personnes nées sous l'influence directe de Saturne sont ordinairement brunes de teint et il vaut mieux pour elles, le plus souvent, que l'influence voisine de Mars ne se fassent pas trop sentir; ces types sont travailleurs, constants, capables de fonder de solides foyers; manquent de confiance en eux-mêmes.

21—Types souvent trop enthousiastes et destinés à nombre de déceptions; ne vivent souvent que pour le beau sous toutes ses formes; sont déçus lorsque leur idéal ne se réalisent pas; de grands artistes sont nés sous cette influence combinée d'Apollon et de Mars; les femmes aiment trop la toilette et la parure.

22—Personnes très rêveuses et souvent portées à la mélancolie; calmes et froides en amour, mais douées d'un très bon cœur; manquent de contrôle ou d'empire sur eux-mêmes; manquent aussi d'énergie et de volonté.

23—Personnes d'un caractère trop prompt et souvent emporté; ont cependant des mouvements de grande générosité; enthousiastes, bouillantes, ne peuvent soutenir une discussion avec sang-froid; se marient souvent jeunes mais parfois avec irréflexion; grognons mais en général très bons pères de famille.

24—Personnes qui conservent longtemps un caractère enfantin et sont généralement plus jeunes que leur âge; sont fort impressionnables et magnétiques; faites pour diriger les autres mais pas assez scrupuleuses en affaires; ne sont pas avares ni ennemies du plaisir.

25—Personnes généralement de taille moyenne; intellectuellement se développent de bonne heure; type généreux et de manières affables; douées d'un grand esprit de travail, elles ont de grandes chances d'arriver au succès; esprit positif et essentiellement pratique; peuvent atteindre la richesse en dépit des obstacles.

26—Les femmes nées à cette date sont ordinairement belles et élégantes; elles aiment le plaisir et sont portées naturellement vers l'amour et les fêtes; types dont la première pensée est toujours bonne; aiment les parures; aiment aussi le succès dans les arts; manquent parfois de résistance et d'énergie.

27—Personnes d'un caractère très mélancolique; souvent soupçonneuses et coléreuses; aiment trop la solitude; mais studieuses et persévérantes dans leurs entreprises et dans l'amour; aiment les sciences concrètes; plusieurs grands inventeurs sont nés à cette date.

28—Personnes d'une beauté régulière; ont une expression à la fois douce et sévère; ont de l'ordre et de la méthode et aiment le beau et les manières délicates; obtiennent des succès aux études, dans les arts surtout; sans rechercher la fortune, parviennent cependant à une aisance suffisante.

29—Personnes à l'imagination trop vive et souvent inaptes à réaliser la moindre partie de leurs rêves; nonchalantes, sans défense; souvent aussi négligées dans leur toilette; ont bon cœur mais répugnent à l'effort; ne tiennent pas à l'argent et cette générosité est parfois excessive.

30—Ces types sont d'un caractère impétueux, à la volonté ferme et dure; sont cependant généreuses, magnanimes; méprisent le danger et sont douées d'un rare sang-froid; trop promptes mais pas rancunières; portées aux abus dans l'expression de leurs sentiments; ne sont pas portées vers la littérature ou les arts.

**20 CONTRE 1 — OU
30 CONTRE 1**

Telles sont vos chances de perte selon que vous accumulez de l'argent depuis 20 ou 30 ans. Parce que *une seule transaction malheureuse peut anéantir le fruit d'années d'efforts.* Et plus vous serez âgés plus petites seront vos chances de vous refaire. Seul le contrat d'assurance peut vous donner une *certitude absolue* pour votre avenir.

Détails sur demande
D67

**The DOMINION LIFE
ASSURANCE COMPANY**
SIEGE SOCIAL: Waterloo, Ont.



SUCCURSALE MONTREALAISE
Edifice Dominion Square
Tél. Harb. 9277 Suite 910
PAUL BABY,
ASS.-Gér. Prov. et Inst. des agents
RAOUL CARRIGAN, Gér. Prov.



POUR LA 1ère FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CELEBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VŒU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTE, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 195, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS, (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

POUR 10 SOUS SEULEMENT

vous avez maintenant dans

Le Samedi

Histoires sentimentales complètes
Magnifiques feuilletons très choisis
Notes encyclopédiques instructives
Contes d'aventures pour les enfants
Pages humoristiques très amusantes
L'Actualité à travers le Monde
Les Concours de Mots Croisés

LE SAMEDI est publié chaque semaine, et est en vente dans tous les dépôts.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

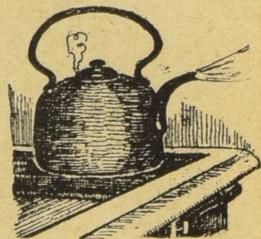
Nom au long

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.

POURQUOI LA BOULLOIRE
CHANTE

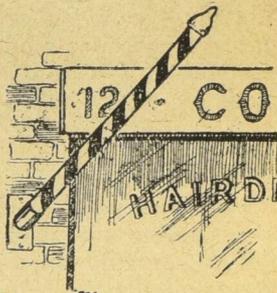
Vous êtes-vous déjà demandé la cause de cette musique, ce sifflement modulé que produit la vapeur sortant d'une bouilloire? Lorsque le vase est aux trois



quarts plein, la vapeur s'accumule rapidement sous le couvercle. En se soulevant, celui-ci dégage un peu de vapeur qui s'échappe avec une certaine force. C'est le même phénomène physique qui se produit dans les tuyaux d'orgue quand un courant d'air y est introduit sous pression. Les grosses orgues mécaniques des cirques ambulants sont presque toujours actionnées par la vapeur; mais au lieu de tuyaux à fermeture variable ce sont des sifflets de différentes grosseurs.

POURQUOI LES ENSEIGNES DE
BARBIER SONT-ELLES RAYEES?

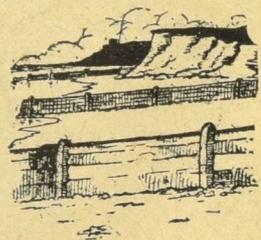
Les enfants, et nombre de grandes personnes, ignorent pourquoi les barbiers et coiffeurs placent toujours des poteaux rayés à la devanture de leur salon. Les chroniques anciennes nous apprennent qu'autrefois les barbiers remplis-



saient souvent le rôle de médecins. Le remède souverain à tous maux était alors la saignée. Les coiffeurs et perruquiers avaient seuls le droit de pratiquer cette opération. Et veuillez croire qu'ils ne chômaient pas, car pour le moindre malaise, on se faisait saigner. Il n'était pas question de vitamines-alphabet, en ce temps-là!

LES BRISE-LAMES

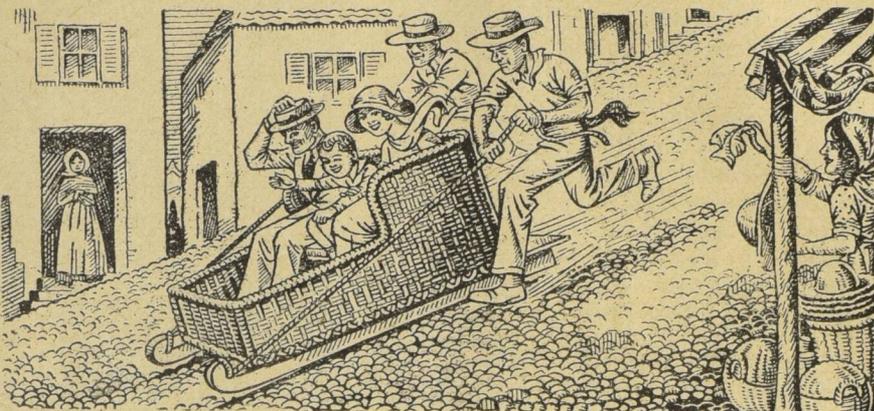
Si vous avez quelque peu voyagé au bord de la mer vous avez certainement vu, en certains endroits, des murs de bois qui vont de la terre ferme jusqu'à la mer. Vous avez peut-être imaginé que ces murs servent de clôtures pour divi-



ser des lots. Mais il n'en est rien. Ce sont des brise-lames. Lorsque les vagues arrivent obliquement sur la grève, elles rongent très vite et reculent de plus en plus la terre ferme et provoquent des éboulis. Les brise-lames modifient la direction des vagues et en atténuent ainsi le choc sur le rivage.

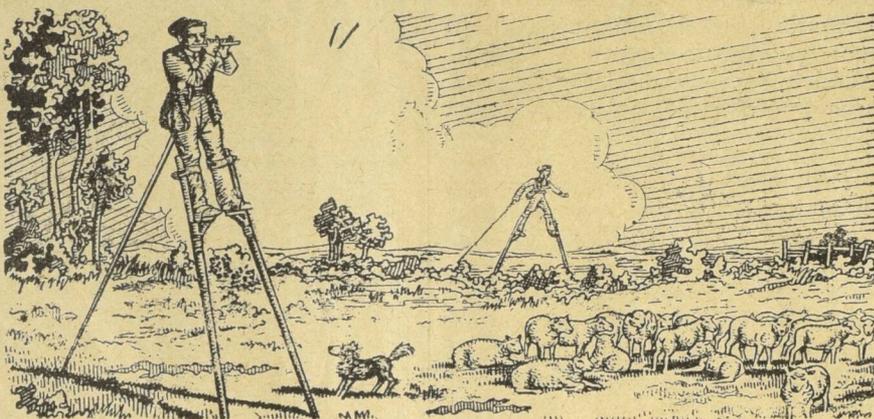
LA PAGE POUR TOUS

EN TOBOGGAN SUR LES CAILLOUX



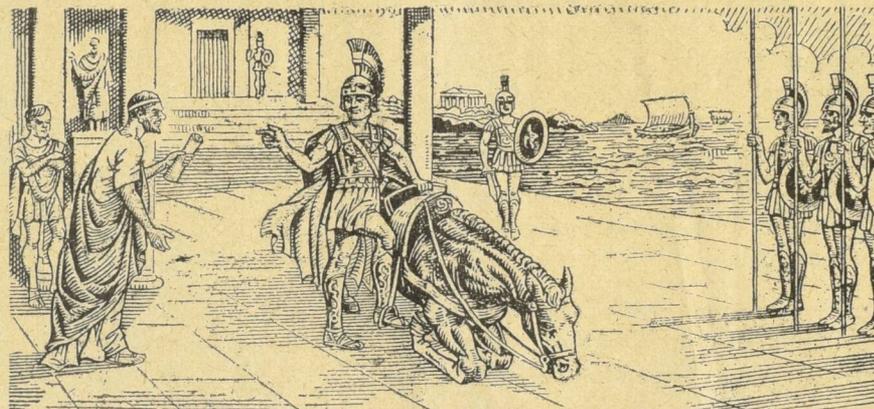
Madère est une île de l'océan Atlantique, non loin du continent africain. La pente des rues y est si forte qu'il est impossible d'employer des voitures hippomobiles ou mécaniques. D'autre part le climat y est merveilleux, et malgré son isolement un grand nombre de touristes la visitent chaque année. A Funchal, la ville principale de l'île, la principale attraction est la glissade en toboggan sur le pavé de pierre. Notre dessin illustre bien ce sport qui ne manque pas d'excitant. En effet le toboggan descend à grande vitesse et il faut toute l'habileté des conducteurs pour conduire le "cerro" comme on l'appelle.

LES ECHASSES DANS LES LANDES FRANÇAISES

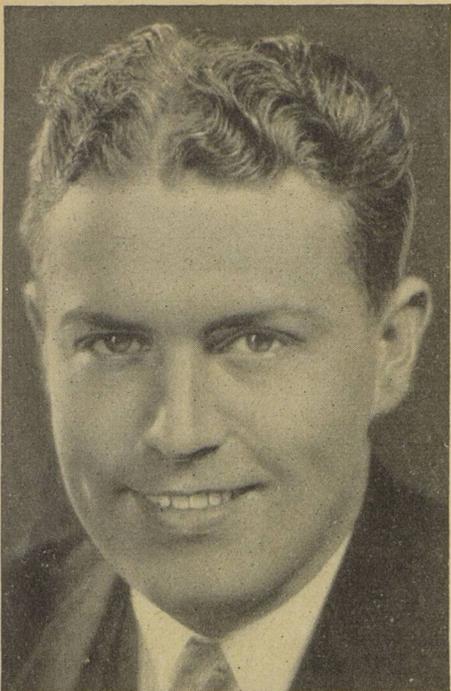


Aux environs de Bordeaux, il y a de vastes terrains bas couverts d'arbustes à travers lesquels les troupeaux trouvent une bonne nourriture. A cause de la nature du sol, les bergers se servent d'échasses pour surveiller et rassembler leurs bêtes. Chaque année ont lieu des courses sur échasses qui attirent de grandes foules. Ces bergers peuvent atteindre, dit-on, la vitesse d'une auto. Une longue perche leur sert d'appui lorsqu'ils veulent "s'asseoir".

LE CHEVAL D'ALEXANDRE-LE-GRAND



Alexandre-le-Grand, qui fut un temps le maître du monde, était un cavalier d'une endurance extraordinaire. La plupart des chevaux ne pouvait résister aux longues marches qu'il faisait avec ses troupes. Un seul ne put être "brûlé" dans ces pérégrinations incessantes à travers l'Asie et l'Europe; ce fut Bucéphale. Malheureusement, cette bête merveilleuse fut tuée à la bataille de Hydaspes, durant l'invasion d'Alexandre aux Indes. Les funérailles de Bucéphale furent grandioses et une ville indoue reçut son nom. De nombreuses sculptures ont perpétué la mémoire de ce coursier célèbre.



Le Soda "Cow Brand"
conserve à vos dents
leur plus belle
apparence!

SERVEZ-VOUS-EN comme vous le feriez de n'importe quelle poudre dentifrice. Versez-vous-en un peu dans la main et recueillez-le avec la brosse à dents humectée. Brossez-vous les dents dans le sens de la longueur, non transversalement. Remarquez-en, au bout de quelques jours, la beauté et le brillant nouveaux, preuve convaincante qu'elles sont réellement propres.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est depuis longtemps renommé pour ses utilisations en cuisine — vous le trouverez également efficace comme dentifrice. Et il est si économique, ne coûtant que quelques cents le paquet. Gardez-en un approvisionnement sous la main dans la salle de bain.

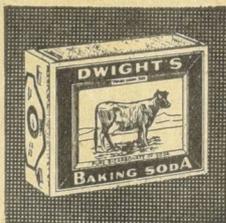


Aide d'Urgence Commode

Le Soda à Pâte soulage promptement de l'indigestion et de l'acidité d'estomac — c'est un traitement efficace contre rhumes — il fournit un rince-bouche rafraîchissant. Faites venir la brochure offerte gratuitement ci-dessous qui décrit plusieurs des utilisations médicinales du Soda à Pâte "Cow Brand".

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et il est également bon pour fins médicinales et culinaires.

Faites venir les brochures gratuites.



CHURCH & DWIGHT LIMITED
2715, rue Reading, Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer les brochures gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

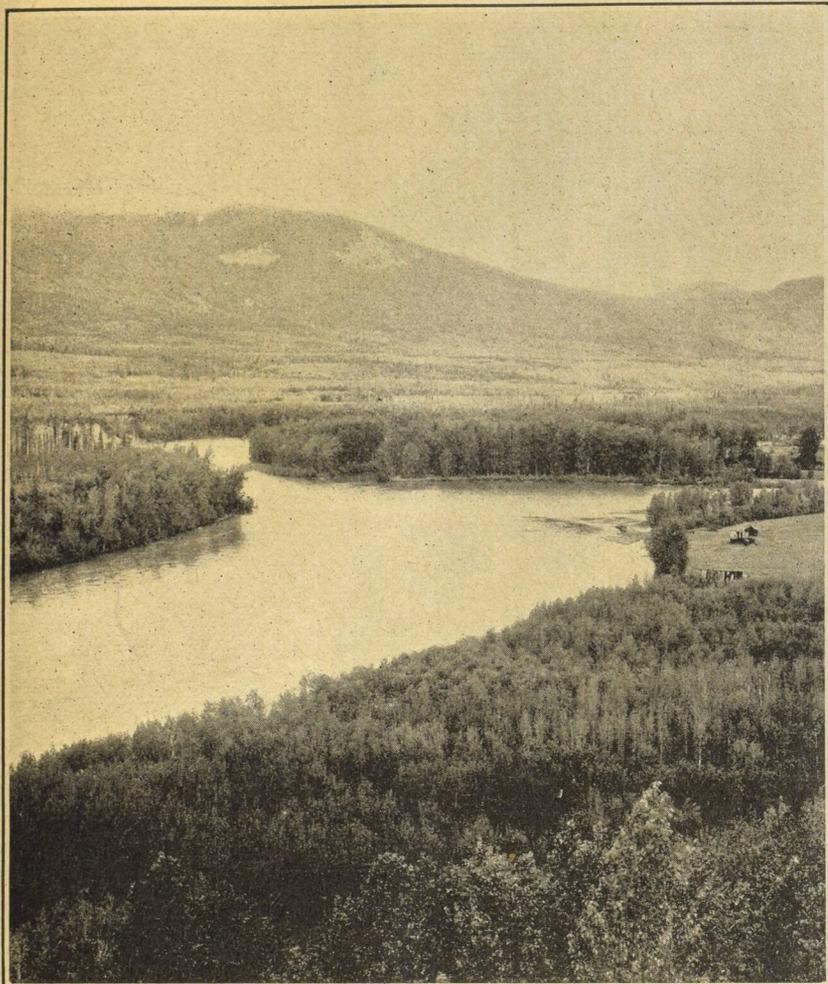
NOM _____

ADRESSE _____

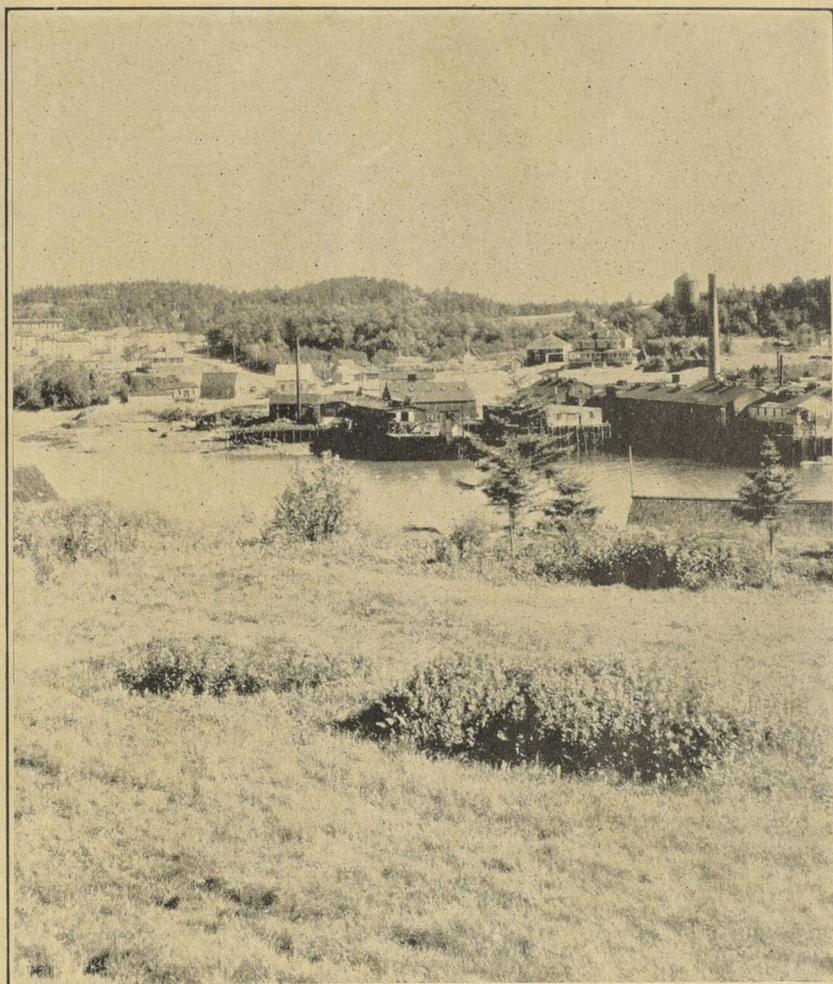
METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE EN IMPRIME

R-9 EN IMPRIME 29F

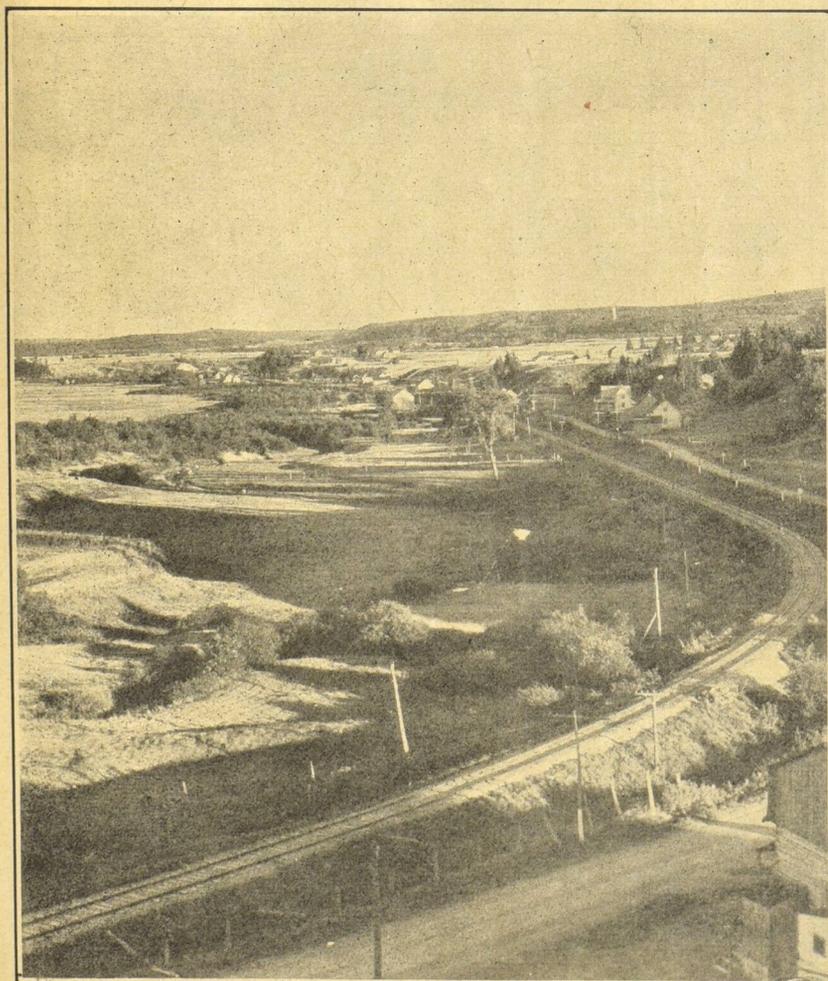
SAVIEZ-VOUS QUE?...



Le paradis terrestre des peaux-rouges de la Côte du Pacifique, leur *Temlaham*, est situé dans la vallée de la rivière Skeena? On en voit ici une partie.



L'établissement de mise en conserve des sardines, à Black's Harbour, N. B. est le plus important du genre au monde?



La région du lac St-Jean, source de la rivière Saguenay, fut découverte par le R. P. de Quen, jésuite, en 1647? Le lac mesure 100 milles de tour et draine un bassin de plus de 30,000 milles carrés.



Bic, paroisse du Bas Saint-Laurent, fut nommé "Pic" par Champlain? Le général Wolfe, allant à la conquête de Québec, fit ancrer sa flotte dans le havre naturel de Bic.

LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes de chansons françaises.

Mon amour était mort

(Harancourt-Rohan)

Enregistré sur disque Columbia, No 34450, par Jean Clément.

Mon amour était mort, ma peine était finie,
Et j'errais sous les cieux, pour le leur raconter.
La nuit rêvait avec tant d'harmonie,
Que je me suis mis à chanter
Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la,,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Chanter en t'oubliant.
Je chantais l'allégresse
D'avoir conquis la paix
Qui doit toujours durer.
Mais je chantais
Avec tant de tendresse
Que je me suis mis à pleurer.

Bonne grand'maman

(Gaston Baron)

Enregistré sur disque Pathé, No 100002, par Max Rogé.

I

Bien doucement, grand'maman
S'avance à pas de loup
Vers le berceau où l'enfant
Dort d'un sommeil bien doux.
Puis tendrement, en tremblant,
Elle s'en vient poser
A l'ange blond
Sur le front
En l'effleurant un doux baiser.
L'enfant grandit, le petit être
Saccage tout dans la maison.
Il règne en roi, en petit maître
Que l'on gourmande avec raison:
Vous serez privé ce matin
De votre dessert, Monsieur le mutin.

II

Alors l'enfant en pleurant,
Vole sans plus tarder
Aux genoux de grand'maman
Qui voudrait le gronder,
Mais qui pourtant l'enlaçant,
Calmant son petit coeur,
Trouve les mots
Les plus beaux
Pour l'apaiser, sécher ses pleurs.
Il a vingt ans, et la Patrie
Vient de l'appeler dans ses rangs,
Doux souvenir, jamais n'oublie
Sa bonne vieille grand'maman.
Une lettre arriva soudain,
Grand'mère n'est plus, et le lendemain...

III

Bien doucement, s'approchant
L'enfant voit à son tour
Sur le lit blanc, grand'maman
Sommeillant pour toujours.
Puis tendrement, pieusement,
Se penche et va poser
Tout en pleurant,
Sanglotant,
Aux cheveux blancs, un doux baiser.
Puis il murmure, s'agenouillant:
Adieu! adieu! chère grand'maman!

\$5.00 - A GAGNER CHAQUE MOIS - \$5.00

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous. d'ici le 15 septembre inclusivement. Adressez : Les Mots Croisés, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

F	A	N	U		F	A	R	A	S		T	O	R	E
E	V	A	S	E		I	O	N		C	O	P	A	L
R	E	G	I		P	R	I	A	M		K	E	P	I
A	R	E	T	E		D		C	A	S	E	E		
\$	E		F	U	E	R	O		Y		S			
L	R		F	O	R		O	H	M		P		A	
I	S	O		I	C		Y	E	U		I	O	N	
B	O	G	U	E				S	A	C	R	E		
E	L	U		F	L	A		A	M	E		O	A	T
R	E		S	E	P		L	I	E		T	H		
A		V		E	I	D	E	R		C		I	S	
A	B	D	O	N		R			M	A	R	U	M	
G	O	U	M		C	L	O	S	E		S	O	T	E
H	U	N	E	S		A	M	I		M	E	U	T	E
A	S	E	R		C	I	E	L	S		S	I	E	R

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 20

PARU DANS
LA REVUE
POPULAIRE
D'AOUT

Les CINQ gagnants du Concours No 20, paru dans La Revue Populaire du mois d'août sont :—

M. Maurice Ayotte, 1300, rue Royale, Trois-Rivières, P. Q. — Mme Antonio Paquin, 2332, rue Sheppard, Montréal, P. Q. — M. Roméo Trottier, 4631, rue Wellington, Verdun, P. Q. — Mme H. Fredette, 174, 6e rue, Longueuil, P. Q. — M. P. E. Boulet, 77, D'Aiguillon, Québec, P. Q.

LES MOTS CROISES DE "LA REVUE POPULAIRE" NO 21

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

HORIZONTALEMENT

- 1—Impératrice de Russie. — Interjection exprimant le bruit d'une chose qui se casse.
- 2—Mystérieux aventurier français qui devint "lectrice" à la cour de la tzarine Elisabeth. — Nom vulgaire du poumon de certains animaux. — Coupa.
- 3—Petit ruisseau. — Consacré. — Averse soudaine.
- 4—Poète comique latin. — Recueil de bons mots.
- 5—Russes. — Arbrisseau.
- 6—Oui, en langue étrangère. — Infinitif. — Métal.
- 7—Ville de Chaldée. — Fille d'Inachos. — Possessif.
- 8—Moment d'arrêt pendant une marche. — Année.
- 9—Boucher. — Habitant d'une contrée de l'Afrique du Nord.
- 10—Bramér. — Du verbe rire. — Abréviation de saint.
- 11—Temps du verbe avoir. — Orge germée. — Phonétiquement, salutation.
- 12—Trois lettres de zest. — Conseil des délégués ouvriers dans la Russie révolutionnaire.
- 13—Gris brun. — Salaire. — Article renversé.
- 14—Note. — Animal qui vit dans les végétaux pourris. — Etendue d'eau.
- 15—Arbre à bois blanc dur et résistant. — Montagne de Thessalie.

VERTICALEMENT

- 1—Muse de la danse. — Fin qu'on se propose.
- 2—Ville de la côte africaine de la Mer Rouge. — Philosophe protestant français.
- 3—365 jours. — Fleuve côtier de France. — Derniers.
- 4—Fentes.
- 5—Prendre pour modèle. — Epoques. — Arbre toujours vert.
- 6—Chez les Romains, septième jour de certains mois. — Sans mélange.
- 7—Posséda. — Fleuve. — Malpropre.
- 8—Entremise.
- 9—Espèce de chou-navet.
- 10—Rivière de l'Asie centrale.
- 11—Equerre.
- 12—Entaille. — Usages. — Deux lettres de têt.
- 13—Morceau d'étoffe que portent les gens de robe et d'église. — Charpente du corps humain. — Carte à jouer.
- 14—Roi de Juda. — Interjection. — Ville de la Grèce. — Vieillesse.
- 15—Impératrice de Russie, surnommée la "Sémiramis du Nord". — Fleuve de la Russie.

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.

POUR 10 SOUS

SEULEMENT

VOUS AVEZ MAINTENANT DANS

Le Samedi

Histoires sentimentales complètes

Feuilletons très choisis

Notes encyclopédiques très instructives

4 pages humoristiques

2 contes d'aventures

Les dernières nouveautés de la mode

LE SAMEDI est publié
chaque semaine, et il est
EN VENTE PARTOUT



Remplissez

ce

Coupon

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

80

**AVEZ-VOUS
VU LE DERNIER
PERFECTIONNEMENT
EN STYLOGRAPHES
?**

Le mode usuel
de remplissage
... pointe
entière et bout
du porte-plume
submergés
dans l'encre.

Le procédé
"Tip-Fill"*
(remplissage par
le bout) ... pointe
submergée jusqu'à
l'évent seulement.
L'extrémité du
porte-plume est
absolument sèche.

Le Niveau de l'Encre dans votre Bouteille

*Brevet No 1,882,644 des E.-U.

Tip-Fill

NOUVELLE CARACTÉRISTIQUE BREVETÉE de la Plume No 7 Waterman Améliorée assurant un remplissage plus facile, plus rapide et plus propre. Pas d'encre sur le porte-plume, pas d'encre sur les mains.

Les marchands Waterman partout exhibent maintenant la Plume No 7 Améliorée avec le nouveau dispositif de remplissage par le bout—"Tip-Fill". Voyez aujourd'hui même cette plume sur le Plateau de Démonstration de Pointes Waterman! Sept pointes différentes vous donnent l'assurance d'obtenir la VRAIE pointe qu'il vous faut: la pointe qui s'adapte exactement à votre style particulier d'écriture.



Encres à Correspondance

Waterman

Répondant à la vogue nouvelle de la correspondance mondiale qui veut que vous assortissiez votre encre à votre papier. Six couleurs: Brun Aztèque; Vert Tropiques; Pourpre Patricien; Bleu Mer du Sud; Tuile Espagnole; Noir de Jais. 20¢ la bouteille. Si vous ne pouvez l'obtenir chez votre marchand, envoyez-nous son nom et son adresse et nous verrons à ce qu'il soit pourvu.



Le microscope prouve que la Waterman est la plume à pointe parfaite.

Variété des Prix
Populaires de
Waterman
Plumes, \$2.75 à \$10.00
Crayons pour Assortir
\$1.00 à \$5.00

L. E. WATERMAN Co., Limited, Montréal, New-York, Chicago, Boston, San-Francisco

Waterman's